

SANS

A close-up, high-contrast photograph of a hand holding a lit match. The match is positioned over a large pile of US dollar bills, including several \$100 bills. The fire from the match is bright and focused, creating a strong point of light against the darker background of the money. The bills are crumpled and overlapping, with various serial numbers and the portrait of Benjamin Franklin visible on the \$100 bills.

**MATTHEW
KLEIN**

série noire
GALLIMARD

RETOUR

MATTHEW KLEIN

SANS RETOUR

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ANTOINE CHAINAS



GALLIMARD

OceanofPDF.com

Pour Maman
(ne lis pas les scènes osées, s'il te plaît)

OceanofPDF.com

En vérité je te le dis, si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.

Évangile selon saint Jean – chapitre III

Les choses ne sont pas telles qu'elles sont. Ni autrement.

Sûtra Surangama

OceanofPDF.com

Prologue

Combien de temps la victime pouvait-elle tenir ?

Cette question revenait chaque fois qu'il torturait quelqu'un. Il était parvenu à certaines déductions approximatives au fil des ans : les femmes duraient plus longtemps que les hommes, les Noirs encaissaient mieux que les Blancs. Les types intelligents résistaient davantage que les simples d'esprit et les riches s'accrochaient plus que les pauvres. L'endurance des gens aisés provenait-elle du fait qu'ils avaient plus à perdre ? Celle des Noirs trouvait-elle son origine dans une meilleure condition physique, ainsi que le prétendaient les racistes ? Les hommes étaient-ils plus lâches que les femmes ? Il avait cessé de chercher des réponses depuis belle lurette.

Ses ustensiles demeuraient variés. L'efficacité des couteaux n'était plus à prouver, en particulier lorsqu'on les utilisait pour mutiler plutôt que poignarder. Cette dernière pratique manquait non seulement de propreté, mais déclenchait une panique malvenue chez les sujets. Ils devenaient incapables de se concentrer. La science de la torture avait pour but l'obtention de renseignements, et quand la victime se focalisait sur le manche qui dépassait de son ventre, ses propos manquaient de clarté.

Il se contentait donc de cisailer d'emblée un doigt, histoire de prouver le sérieux de sa démarche, puis d'en couper un deuxième pendant que la disparition du premier déclenchait la perplexité chez son interlocuteur. Il laissait les morceaux par terre, devant leur propriétaire. Ces petits talismans d'os et de chair annonçaient aux personnes interrogées leur funeste destin et incarnaient la preuve de son pouvoir.

En dépit de ces règles, il lui arrivait d'être surpris. Certains sujets qu'il pensait briser facilement s'avéraient coriaces, alors que le solide gaillard – ancien policier, chef d'un gang rival, militaire à la retraite – pouvait a contrario craquer en une minute, juste après la perte d'un œil ou d'un testicule, et se transformer en loque larmoyante.

Le petit juif faiblard, l'Asiatique rachitique ou même la pute défoncée parvenaient à l'étonner. Ils luttaient parfois des heures, stoïques, droits, fiers.

Et celui-ci, combien de temps tiendrait-il ? Il était attaché à une chaise en bois, dans une baraque isolée. Une caméra sur pied, cyclope impénétrable, enregistrait l'entretien. Les fenêtres étaient masquées à l'aide d'affreuses couvertures en laine noire dévorées par les mites. Un robinet rouillé gouttait dans un coin. Les chevilles de l'individu étaient immobilisées avec du fil électrique, sa bouche obstruée par une chaussette en boule. Son visage exprimait l'effroi mais il n'avait toujours pas abdiqué. Son cas réclamait encore un peu de travail.

Le tortionnaire posa un doigt sur ses lèvres. « Chut, dit-il d'une voix douce, pareille à celle d'une infirmière réconfortant un patient. Du calme. Nous pouvons mettre un terme à tout ceci. Il existe un moyen. »

Le prisonnier acquiesça dans un sanglot. Il voulait en effet que tout s'arrête.

« Je sais certaines choses, reprit le tortionnaire. J'ai des questions. Il faudra y répondre honnêtement, d'accord ? »

La victime détecta un accent russe dans la voix de son bourreau. Celui-ci se pencha pour attraper la chaussette dans sa bouche. « Ne crie pas. Personne ne t'entendra, compris ? »

La victime hocha la tête, les joues baignées de larmes. L'homme ôta le bâillon de fortune. Le prisonnier prit une grande bouffée d'air, manifestement soulagé. On avait l'impression que depuis une heure, son principal problème résidait dans le morceau de tissu sur sa bouche et non dans les cinq doigts soustraits de sa personne à l'aide d'un couteau de chasse.

« Ça va mieux ? interrogea le bourreau.

— Oui, répondit l'individu dans un filet de voix.

— Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? »

Ce n'était pas vraiment une question. L'homme attaché persistait à détourner les yeux, animé par l'espoir d'être épargné, mais il savait parfaitement à qui il avait affaire. Il connaissait le nom de son tortionnaire.

« Tu crois que je te laisserai vivre si tu ne regardes pas mon visage ? C'est ça que tu crois ?

— Non », fit l'homme, interloqué. Ce sadique lisait donc dans ses pensées ?

Le bruit du ressac filtrait depuis l'extérieur de la cabane en rondins. La douce mélodie de l'océan, le roulis des galets dans les vagues.

« S'il vous plaît, supplia la victime. Laissez-moi partir, je vous en prie. » Sa voix n'était qu'un murmure dénué d'illusions. Aucune prière ne pourrait le sauver, il le savait. De la même manière, le bourreau savait désormais que sa victime était prête. La clef du problème résidait dans le désespoir. Bientôt, les réponses afflueraient spontanément. Un amoncellement de renseignements, de faits. Tant d'informations qu'il serait difficile de tout emmagasiner. Le flot de mots déferlerait sur eux, à l'image d'une averse longtemps attendue noyant les ravines des terres desséchées. Et le tortionnaire boirait ces paroles jusqu'à la lie. Il demanderait à sa victime de ralentir – doucement, s'il te plaît –, de revenir en arrière, de reprendre depuis le début pour isoler un moment précis du récit. Celui où l'individu avait rencontré sa femme, par exemple, ou bien l'été au cours duquel ils avaient écouté de la musique sous les étoiles – oui, souviens-toi de cet instant, du moindre détail : ce qu'elle portait, son odeur, le goût de sa bouche sous la caresse du baiser... Il voulait tout savoir, même l'élément le plus insignifiant avait son importance.

« Bien sûr, les gens qui entendent ma voix ou distinguent mes traits ne vivent pas jusqu'au lendemain. Tu as entendu parler de moi, tu connais les histoires qu'on raconte à mon sujet. »

L'homme sur la chaise opina sans cesser de pleurer.

« Je dois aussi prendre d'autres paramètres en considération : leur famille, leurs amis, leurs enfants... Tu comprends ?

— Oui.

— J'ai tant de questions. » Le bourreau prit une grande inspiration, comme s'il se préparait à accomplir un effort. « Plus de questions qu'il ne te reste de doigts, malheureusement. » Il passa la lame du couteau de chasse sur la joue du prisonnier. « Est-ce que je vais devoir m'attaquer à tes yeux ?

— Non...

— Alors, tu vas coopérer ?

— Oui. Tout ce que vous voulez, promis.

— Réfléchis bien. Je vais te demander beaucoup de choses. Tu seras tenté de négliger certains éléments peu importants selon toi. Mais ce sont justement ces éléments que je recherche. Les plus insignifiants. Je les adore et je veux que tu me les confies. Tous sans exception, tu saisis ?

— Oui.

— Bien. » Il éloigna la lame de la joue. L'homme poussa un soupir de soulagement. Il bénéficiait apparemment d'un sursis.

Lorsqu'il se remit à crier, ses hurlements furent si puissants qu'on aurait pu les percevoir à l'extérieur du cabanon, y compris de la plage, étouffés par les rondins de bois. Cette manifestation se transforma en un long gémissement d'horreur pure, une plainte fluctuante où la douleur et le choc le disputaient à l'incrédulité.

Personne n'entendit rien, bien sûr. Personne à l'extérieur du cabanon, personne sur la plage. Le bourreau et sa victime étaient seuls au monde.

Lorsque le gémissement ne fut plus qu'un sanglot discret, le tortionnaire reprit la parole. Ses inflexions étaient tendres, ses mots légers comme des plumes :

« Dois-je te prendre l'autre œil ?

— Non, non, je vous en prie, chuchota l'homme. Je vous dirai tout. Tout ce que vous voulez. Tout.

— Chaque détail ?

— Chaque détail, je vous le jure. »

Et voilà, songea le bourreau. Il est prêt.

Le tortionnaire allait donc apprendre ce dont il avait besoin. Il travaillerait lentement. La nuit serait longue.

Il avait tout son temps.

Tout le temps du monde.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Lundi matin. 9 h 01. Je compte les voitures sur un parking en Floride. Un vieux truc pour prendre le pouls d'une entreprise : arriver en début de journée, pile à l'heure d'embauche, et estimer le nombre d'employés qui daignent se montrer. On peut glaner énormément d'informations en examinant simplement le parking d'une société.

Ce lundi matin, je dénombre douze véhicules. Un nombre raisonnable pour une entreprise qui compterait trente ou quarante salariés, mais le personnel de Tao Software LLC – la boîte qu'on m'a chargé de redresser – se chiffre à quatre-vingt-cinq pleins-temps, sans compter les sous-traitants et les collaborateurs ponctuels, tels que la masseuse chargée d'oindre les dos deux fois par semaine ou le réparateur de machines à café, au nombre de deux dans les locaux.

Douze véhicules. Quatre-vingt-cinq employés.

J'ai tous les chiffres qu'il me faut avant même d'avoir consulté le bilan commercial ou le compte de pertes et profits de l'entreprise. Douze sur quatre-vingt-cinq. L'enquête est close.

Je mène mes investigations depuis le siège conducteur d'une Ford de location, la climatisation à fond. J'étudie les voitures garées. De teintes et de modèles variables, elles appartiennent néanmoins à la même économie déclinante : une Taurus, trois Honda bas de gamme, deux Nissan et une vieille

Chevrolet aux portières cabossées. Rien de clinquant et, détail important, rien qui suggère l'arrivée effective des cadres surpayés de la boîte.

Je regarde ma montre une dernière fois pour être sûr de ne pas me tromper. On est peut-être samedi, ou je suis venu une heure trop tôt. Cela m'est déjà arrivé par le passé. Je me suis même rendu en conseil d'administration un dimanche, avant d'appeler tous les membres à leur domicile, scandalisé de leur retard. Certes, j'étais défoncé à la coke et tout le monde le savait. Ce fut donc une franche partie de rigolade.

Mais nous sommes bien lundi et il est vraiment 9 heures. Les voitures se comptent effectivement au nombre de douze et il s'agit sans conteste de la société que je suis chargé de prendre en main.

Je coupe le contact et ouvre la portière. La vague de chaleur est une véritable gifle. Mon costume se flétrit. Les rayures en laine bleue se transforment comme par magie en peau de chamois sombre et mouillée, à l'image d'un torchon de nettoyage tenu par un Mexicain dans une station de lavage.

Je trotte jusqu'au bureau ouvert en bout de parking ; un de ces bâtiments neutres tels qu'on en rencontre sur toutes les aires de stationnement en Amérique, une carapace derrière laquelle le sale processus biologique du capitalisme se déroule. L'édifice ne révèle absolument rien aux yeux du monde extérieur, à l'exception d'une enseigne en plastique bon marché sur la porte, où l'on peut lire : "Tao Software LLC". Le logo évoque un courant d'air symbolisant, je suppose, le vent majestueux censé balayer la concurrence. À moins que les concepteurs aient voulu représenter un pet. Vu ce que je sais de Tao Software, je pencherais pour la deuxième solution.

Mais les apparences sont trompeuses. La température de l'accueil serait idéale pour un chardonnay. La décoration ressemble à celle d'une salle d'exposition design. Tapisserie gris feutre, minispots fixés au plafond soulignant les pièces de mobilier choisies avec soin : un divan Candem vert,

une table basse en acajou lustré. Le comptoir de la réception, dont les courbes harmonieuses serpentent sans heurt à l'entrée, se dresse à hauteur de poitrine.

J'ai vu énormément de bureaux d'accueil au cours de mes voyages professionnels et j'en suis venu à dresser un constat assez juste : la qualité d'une société, et par conséquent celle des dirigeants qui s'y cachent, est inversement proportionnelle au luxe déployé pour la réception.

Derrière ce comptoir stylisé et avenant se tient une femme stylisée et avenante. Elle porte un casque téléphonique ultraléger, ses longs cheveux roux forment un chignon élaboré à l'arrière du crâne. Elle a abusé de l'ombre à paupières, ce qui lui donne l'air d'une camée en manque, mais très élégante.

« Bonjour, dit-elle d'une voix qui exprime la fatigue ou l'ennui. Puis-je vous aider ? »

D'après son regard, elle semble penser que non. Mon costume froissé, la transpiration sur mon visage et les valises sous mes yeux contribuent sans doute à forger cette opinion. À moins qu'il s'agisse de l'embonpoint que je cultive depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis l'âge de quarante-deux ans ; âge auquel j'ai décidé de laisser les salles de gymnastique aux hommes plus jeunes que moi.

Je me penche au-dessus du comptoir. « Je m'appelle Jim Thane. » Comme ce patronyme ne paraît susciter aucune réaction, j'ajoute : « Votre nouveau directeur. »

Elle se redresse. « Monsieur Thane. Je ne vous avais pas reconnu. »

Elle entend par là que je ne ressemble pas à un directeur. Je ne peux pas lui donner tort. Les gens associent à ce grade l'image d'un vieux beau dynamique au regard d'acier, ce qui est tout le contraire de moi. J'appartiens davantage au club des mignons oursons, ou plus exactement des oursons au sortir d'une cure de désintoxication. Pas tout à fait le portrait type d'un chef d'entreprise.

J'agite les doigts devant mon visage, façon Houdini, et chantonne : « Surprise ! »

Miss Camée en manque paraît brusquement nerveuse.

« J'ignorais que vous veniez aujourd'hui, bredouille-t-elle. Votre bureau n'est pas prêt. Dois-je m'en occuper maintenant ? J'en serais ravie. »

Elle pousse sa chaise en arrière, se lève. L'écouteur, qu'elle a oublié de débrancher, lui tire violemment l'oreille. « Aïe ! » Elle se baisse, tripote le cordon et finit par extraire l'objet de son conduit auditif.

Enfin, elle se redresse avec un sourire.

« Et vous êtes..., dis-je.

— Confuse.

— Bonjour Confuse. Moi, c'est Jim. » Je lui tends la main.

« Amanda.

— Vous avez l'intercom, Amanda ? »

Elle opine.

« Faites une annonce. Réunion générale. Où cela se déroule-t-il habituellement ?

— Je ne sais pas vraiment... », hésite-t-elle, manière d'avouer qu'ils n'ont jamais tenu de réunion dans les locaux. Rien d'étonnant, vu que personne ne vient travailler. Elle suggère finalement : « Dans la salle de repos, peut-être.

— Bien. Alors, réunion générale dans la salle de repos.

— À quelle heure désirez-vous convoquer le personnel ?

— Maintenant.

— Maintenant ? » Elle est quelque peu déconcertée. « On devrait... » Elle jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, dans la pièce de travail principale. La plupart des lumières sont éteintes, la majeure partie des postes inoccupée. « On devrait peut-être attendre qu'il y ait plus de monde ?

— Non. »

Je parcours les couloirs de l'entreprise comme si j'étais un acheteur à la recherche d'un bon plan. Hélas pour moi, c'est une vue de l'esprit. Je suis déjà responsable de la boîte, sans espoir de retour. En dix mètres à peine, j'ai deviné combien l'affaire sent mauvais.

Bien entendu, c'est exactement la raison pour laquelle je suis là. Je suis un directeur itinérant, un mandataire. On m'engage uniquement pour prendre la tête de sociétés en difficulté. Vous ne me verrez jamais siéger dans une compagnie saine. Par contre, si vous travaillez dans une boîte où les dirigeants ont mis leur cerveau sur pause, où l'argent part en fumée aussi vite que le charbon dans un roman de Dickens, où la clientèle fond comme neige au soleil, alors il est possible que vous aperceviez un individu tel que moi franchissant la porte d'entrée. Et dans ce cas-là, vous feriez mieux d'imprimer votre CV.

Voilà comment ça marche : imaginez-vous dans la peau d'un capitaine d'industrie qui a investi vingt millions de dollars dans une boîte d'informatique. Les mois passent et le retour sur investissement se fait attendre. Chaque fois que le directeur vous téléphone, il vous promet dans un souffle que plusieurs gros contrats sont sur le point d'être signés, mais vous ne voyez toujours rien venir. La nouvelle version du logiciel mis au point par la société est sans cesse reportée, mois après mois. L'ancienne version fonctionne mal ; elle est invendable. Pendant ce temps, les fonds s'amenuisent. Que faites-vous ? Vous fermez l'entreprise et virez les employés, au risque de perdre la totalité de votre investissement ? Vous renflouez la boîte avec l'espoir que le directeur devienne soudain compétent ?

Non. Vous optez pour une troisième solution. Vous m'appellez. Je prends les rênes de la compagnie, je procède à une évaluation, licencie les trois quarts du personnel et tente de sauver les meubles pour vous. On appelle cela un redressement. Possible que je trouve un repreneur ou que je parvienne à convaincre les ingénieurs de terminer le boulot, afin de débiter les ventes. Le détenteur du capital préférera n'importe quelle tentative à une perte sèche.

Mes missions sont souvent brèves : un an, voire moins. On me paye bien, mais la majeure partie de mes émoluments provient de ce qu'on appelle la "participation". Une autre manière, pour mon employeur, de dire "aussi sûr

que deux et deux font quatre, vous ne gagnerez rien si je ne gagne rien non plus”.

C'est le risque du métier. Si j'arrive à redresser la boîte, je touche le jackpot. Si j'échoue, je gagne des clopinettes. Un travail à mi-chemin entre une expédition des bérets verts et une partie de dés. Vous n'avez aucune idée de ce que vous allez trouver avant d'avoir pénétré dans les locaux.

La voix langoureuse d'Amanda crachote dans les haut-parleurs. On dirait que le simple fait de parler l'épuise. « Votre attention s'il vous plaît, réunion immédiate dans la salle de repos. Tous les membres de Tao sont conviés. Je répète : réunion immédiate dans la salle de repos. »

Peu de mouvement malgré l'annonce. Juste une chaise solitaire, que j'entends crisser au loin. Pour une compagnie dépensant un million par mois, ils pourraient au moins cirer le parquet. Je distingue une Latino qui se fait les ongles dans son cube. Dans un autre compartiment, un jeune homme se tient avachi sur sa chaise, dos à moi. L'oreille collée au téléphone, il discute de toute évidence avec sa petite amie des différentes possibilités de souper au restaurant.

L'espace de travail central est divisé en une multitude de box Steelcase, tous équipés de chaises Herman Miller. Je distingue quelques bureaux privatifs tout autour. D'un côté, des fenêtres donnant sur l'extérieur, de l'autre une baie vitrée dirigée vers l'espace central. Celle-ci est probablement conçue pour permettre aux cadres de surveiller les troupes ou, à l'inverse, de montrer l'exemple. Quoi qu'il en soit, ces bureaux sont plongés dans l'obscurité à 9 h 05, un lundi. J'imagine quel genre de message stimulant ce spectacle de désolation envoie aux employés.

Du bruit à l'entrée. Amanda tente d'apaiser un homme agité, muni d'un attaché-case. Je n'entends pas ce qu'ils disent, mais je vois l'individu hausser les sourcils, visiblement surpris, et articuler le mot “maintenant ?”. La secrétaire acquiesce, ajoute une phrase inaudible et me désigne. L'homme me regarde un bon moment, puis se dirige droit vers moi sans accorder plus d'attention à

Amanda. Il lui reste une quinzaine de mètres à parcourir et il tend déjà la main, un sourire jusqu'aux oreilles.

« Bonjour. Vous devez être Jim. Je m'appelle David Paris », dit-il d'un trait, ce qui donne : « BonjourvousdevezêtreJimjemappelleDavidParis. » Il ajoute ensuite : « Responsable du marketing. »

Je lui serre machinalement la main. David Paris est plus petit que moi, trapu. Son corps vigoureux ne détonnerait pas en lycra sur un tapis de gym, mais ici, en plein bureau, vêtu d'un pantalon en serge et d'une chemise, il semble déplacé. Il est brun, ses oreilles ressemblent à des croissants et ses paupières remontent aux commissures. J'hésite entre une erreur génétique et un lifting raté. En tout cas, il me fait penser à un gobelin.

« Jim Thane », me présenté-je.

Il remue un doigt gobelinesque devant moi, comme pour tancer un garnement : « Une réunion générale ? J'adore ! On veut secouer le cocotier, hein ?

— Exactement.

— Merveilleux ! » Il baisse soudain la voix. « Je suis soulagé de votre présence, Jim. Vraiment. Il est temps d'avoir un dirigeant compétent en ces murs.

— Je ferai de mon mieux, David. »

La pièce mesure huit mètres sur huit. Elle comporte trois tables, des chaises et ressemble à n'importe quelle salle de pause : l'équipement acheté en période faste (micro-ondes, double machine à cappuccino, boîtes de pop-corn disposées contre le mur) s'est amenuisé et détérioré à l'usage de la morne vie en entreprise. Plusieurs notes défraîchies, tachées, invitent les usagers à faire preuve de civisme – nettoyer l'évier et le micro-ondes, jeter la nourriture périmée du frigo... – le tout rédigé avec moult points d'exclamation. D'après ce que je constate, les injonctions sont restées sans effet malgré cette ponctuation énergique.

Je me place en bout de salle. Les employés de Tao, du moins ceux qui ont daigné venir travailler, se rassemblent à l'autre extrémité. Ils portent tous la traditionnelle tenue d'entreprise : pantalon d'été et chemise à manches courtes. Je dois être le seul idiot à porter un costume cravate en Floride au mois d'août.

Je m'éclaircis la voix et tonne : « Bonjour ! » Le défi consiste à paraître autoritaire et joyeux en même temps. Je réalise trop tard que je ressemble plutôt à un sergent instructeur excité par une caresse buccale. Je baisse d'un ton : « Mon nom est Jim Thane. Vous l'avez sans doute deviné, je suis votre nouveau directeur. »

Je scrute mon public. Les visages expriment un léger amusement sarcastique, l'air de dire “voyons combien de temps résistera ce type en costume de laine”.

« Je suis mandaté par les investisseurs pour redresser l'entreprise », continué-je. Je ne parle pas de la disparition de l'ancien P-DG, raison de mon engagement par défaut, ni du peu d'espoir placé dans la réussite de ma mission. « D'après les informations en ma possession, Tao jouit d'un formidable potentiel. Les actionnaires sont très optimistes. Ils n'ont pas tari d'éloges sur le personnel et sur la technologie développée en ces locaux. »

Une demi-vérité. Les actionnaires sont en effet enthousiasmés par la technologie, mais beaucoup moins par les employés, dont ils pourraient se passer. S'il existait une bombe à neutrons capitaliste, une arme susceptible de désintégrer les salariés tout en préservant les brevets, les investisseurs n'hésiteraient pas à s'en servir maintenant, au beau milieu de cette salle de repos.

Je poursuis mon laïus : « Beaucoup d'entre vous sont inquiets. Un nouveau patron, de nouvelles consignes... Vous vous demandez si Tao va surmonter les difficultés, si votre travail sera préservé. » Mon discours suscite enfin quelque intérêt. On me regarde avec attention. « Eh bien, je ne vais pas vous mentir : il y aura des changements. C'est obligatoire. Il faudra travailler plus dur et plus intelligemment. Pour parler net, la société devra rapporter davantage. »

Je laisse ces mots infuser. Mon propos tient de l'évidence – les entreprises ont besoin d'argent –, mais vous seriez surpris du nombre de gens qui négligent ce simple axiome au fil du temps. Plusieurs années au même poste, et le bon sens tend à s'émousser. On cesse de penser à l'aspect commercial, le lieu de travail devient une sorte de garderie pour adultes, un endroit pour s'occuper entre deux week-ends. On oublie que l'unique but du capitalisme n'est pas de distraire ni de combler les aspirations de chacun mais de réaliser des profits pour un tiers. Ça s'arrête là.

« Voici les bonnes nouvelles, expliqué-je. Ma présence signifie que des gens importants croient en Tao. Dans le cas contraire, ils ne m'auraient pas engagé. Ils auraient simplement jeté l'éponge et mis la clef sous la porte. »

Une fois encore, ce n'est pas l'exacte vérité. Quand Charles Adams, le précédent directeur, a disparu un beau matin sans laisser d'adresse, il s'en est fallu d'un cheveu que les financeurs ferment la boîte. Ce n'est que lorsque je suis allé trouver Tad Billups dans un restaurant italien, là où il ne pouvait plus se cacher derrière sa secrétaire et où je pouvais le supplier à loisir de me donner un boulot, n'importe quel boulot, que j'ai obtenu cette mission. Tad est président du conseil d'administration de Tao et associé de Bedrock Ventures, la société de capital-risque qui maintient l'entreprise à flot. Plus important, Tad est aussi mon ancien camarade de chambrée à Berkeley. Notre histoire remonte à Mathusalem et il me doit quelques services. Enfin, pas tant que cela, à vrai dire, étant donné qu'il m'a refourgué l'un des pires jobs de la liste. Un de ceux dont les chances de réussite avoisinent zéro. Un boulot géographiquement inadmissible, situé à cinq mille kilomètres de chez moi, dans la Silicon Valley. De quoi flinguer le CV de n'importe qui.

J'imagine que Tad, connaissant mon parcours – alcoolisme, usage de stupéfiants, addiction au jeu, cure de vingt et un jours au centre de désintoxication de Mountain Vista –, a jugé la mission appropriée. Il n'avait pas tort, vu que je suis un peu en période de redressement moi aussi.

Je jette un coup d'œil à ma montre. « Quelqu'un a-t-il des questions ? » Pas de réponse. « Bien. Alors moi, j'ai une question pour vous. Il est 9 h 15, nous sommes lundi matin, et j'ai compté douze voitures sur le parking. Donc, je vous le demande : où est passé tout le monde ? »

Personne ne se porte volontaire pour éclairer ma lanterne. Un visage attire mon attention dans la foule clairsemée : celui de la Latino précédemment repérée en train de se faire les ongles à son bureau. Elle est séduisante, quoique légèrement enrobée. Je braque mes yeux sur elle. « Vous, là. Désolé, je n'ai pas retenu votre nom.

— Rosita.

— Enchanté, Rosita. Quel poste occupez-vous chez Tao ?

— Service clients.

— D'accord. Auriez-vous l'amabilité de me préciser combien d'employés travaillent chez Tao ?

— Je ne sais pas. Quatre-vingts, je crois. »

Le chiffre exact est quatre-vingt-cinq, mais je lui fais grâce de cette précision. « À combien estimez-vous le nombre de personnes dans cette pièce ? »

Elle regarde autour d'elle, se livre à un rapide calcul.

« Une vingtaine, peut-être ?

— Une vingtaine peut-être, répété-je. Ce qui signifie qu'une soixantaine de collaborateurs sont absents ce matin. Voilà sans doute une des causes de nos difficultés, qu'en pensez-vous, Rosita ?

— Possible », répond-elle prudemment.

Je mets la main en visière, feignant d'inspecter les lieux à l'image d'un automobiliste qui a égaré sa voiture sur le parking d'un supermarché. « Y a-t-il un cadre exécutif dans cette salle ? Tao en compte cinq, si mes souvenirs sont bons. Combien d'entre eux nous font l'honneur de leur présence ce matin ? »

David Paris, le gobelinesque responsable marketing, lève un doigt trapu.

« Ici, Jim. David Paris, responsable marketing...

— Oui, le coupé-je. Vous êtes là, David, mais qui d'autre ? »

Un homme se fraye un chemin vers la cuisine. Il tient un sac en papier marron impeccablement plié, qu'il a de toute évidence l'intention de déposer au frigo. Il marque une pause quand il s'aperçoit qu'on parle de lui.

« Randy Williams, se présente-t-il. Chef de projet. » La trentaine bien tassée, un visage rondouillard typique du Midwest, un ventre mou. Sa chevelure blonde, hérissée en une coiffe trop jeune pour lui, s'accorde à sa peau laiteuse. Son sourire dévoile un espace, ou plutôt un gouffre, entre ses incisives.

« Vous êtes en retard », grincé-je.

Il porte une barbe de trois jours. Cette réprimande publique le prend au dépourvu. Il bredouille : « Désolé. Oui, je ne savais pas que... »

Je l'interromps de façon impitoyable. Il est temps de mettre les points sur les i, d'allumer quelques feux, d'imposer la rigueur. « Randy, expliqué-je, j'exige que tout le monde arrive à 9 heures. Pas 9 h 01, pas 9 h 02 et certainement pas 9 h 15. Si jamais cette société recommence à faire des bénéfices un jour, vous pourrez relâcher la pression. En attendant, c'est 9 heures pile. » Une pause. Je le regarde dans les yeux. « Compris ? »

Il n'en croit pas ses oreilles. On vient de l'humilier devant le personnel. Son visage prend une teinte cannelle.

« Oui, dit-il d'une voix douce.

— Bien. Et à présent, où est le responsable des ventes ? »

Je parcours la salle du regard. D'abord, personne ne répond, puis Rosita se manifeste. Elle sourit, de toute évidence heureuse de l'admonestation adressée aux cadres.

« Il s'appelle Dom Vanderbeek. Il n'est pas là. »

J'entends des rires, des gloussements de plaisir dans l'assemblée. Les gens sont impatients de me voir tailler un costard au responsable des ventes. Je m'en voudrais de les décevoir.

Amanda se tient près de la porte, tout au bout de la pièce.

« Dom travaille chez lui le lundi et le mardi, signale-t-elle.

— Ah, vraiment ? Passez-le-moi au téléphone, Amanda. » Je désigne un poste fixé au mur.

« Ce téléphone ? demande la secrétaire.

— Avec le haut-parleur, je vous prie. »

Elle hausse les épaules, du genre “après moi le déluge”, et s'exécute. Elle compose le numéro d'un doigt souple. La sonnerie retentit dans les baffles, interrompue par une voix saccadée, autoritaire : « Ouais, Dom à l'appareil... » Je connais bien ce style de voix ; celle de l'ancien sportif, du commercial viril, du hâbleur de service.

« Dom, dis-je. Ici Jim Thane, le nouveau directeur de Tao.

— Jim, comment va ? » La formule semble purement déclarative. Elle ne ressemble pas à une question pour la bonne et simple raison que ce n'en est pas une. Ce gars affiche une assurance à toute épreuve.

« Vous êtes sur haut-parleur, Dom. Je suis en réunion avec l'ensemble du personnel dans la salle de pause et nous nous demandons pourquoi vous n'êtes pas avec nous, puisque vous faites partie du personnel et que vous êtes cadre. »

Silence au bout du fil. Il tente probablement de deviner si je plaisante ou si je suis cinglé. Il opte finalement pour une certaine forme de conciliation. Il joue au mec sympa et patient, désireux d'aider la bleusaille à se mettre dans le bain.

« Je travaille en général à domicile le lundi et le mardi, Jim. Les négociations téléphoniques sont plus faciles à partir de chez moi.

— Le problème, Dom, c'est que le service des ventes ne fait pas vraiment des étincelles, alors je voudrais tout le monde au bureau. Tous les jours. Vous y compris. »

Nouveau silence. J'observe les visages en face de moi. La plupart des gens présents sont des salariés de base. Ils n'assistent jamais aux discussions des équipes dirigeantes. Une fille pouffe d'un rire nerveux.

« D'accord, concède enfin Dom. Je serai là demain à la première heure. »

Je secoue la tête à l'intention de l'assemblée. « Maintenant.

— Pardon ?

— Maintenant, Dom.

— Écoutez, je suis à une heure de voiture, la route est embouteillée. Je n'avais pas prévu...

— Alors prévoyez maintenant. Je vous veux ici tout de suite. »

Encore un silence. Tout le monde attend. Les employés sont captivés. Ils sentent que la discussion peut très vite déraiper, que Dom Vanderbeek risque de prendre la mouche. L'espace d'un instant, j'imagine le responsable se fendre d'une réplique cinglante, mais il préfère calmer le jeu. Je commence à le cerner : il appartient à la catégorie des vieux roublards qui savent attendre le bon moment lorsque les circonstances sont par trop défavorables.

« Pas de soucis, ronronne-t-il. Je pars dans dix minutes.

— J'ai hâte de vous rencontrer.

— Moi aussi. » Puis il raccroche.

2

L'évaluation des dysfonctionnements d'une entreprise ressemble par bien des aspects à une enquête pour homicide. On interroge d'abord les suspects.

Je demande à Amanda où est le meilleur endroit pour conduire une série d'entretiens confidentiels. Elle m'indique la salle de conférences, juste à côté du bureau d'accueil.

La plaque sur la porte indique "Salle du Conseil". Je songe d'abord à une plaisanterie. Par cet intitulé pompeux, la PME singe les manières prétentieuses des multinationales. Mais dès que je franchis le seuil, je comprends que la dénomination n'a rien d'ironique. À l'instar de tout ce que j'ai pu voir dans les locaux de Tao, le décor est travaillé, la pièce agencée pour impressionner le visiteur. Une longue table ovale couleur ébène, douze chaises Aeron, un buffet qui pourrait bien dissimuler un bar. Le moindre équipement est à la pointe de la technologie : écrans plats disposés de part et d'autre de la salle, éclairage à distance, baffles encastrés dans les boiseries, gigantesque tableau blanc pourvu d'un panel de marqueurs effaçables.

Je m'installe en milieu de table, délaissant les fauteuils aux extrémités, traditionnellement dévolus à l'exercice du pouvoir. Le message est clair : je suis un type normal, simplement désireux de bavarder. Ce qui est faux, bien sûr, mais un directeur doit maîtriser les apparences.

Chaque entrevue dure une vingtaine de minutes et suit à peu près le même schéma : cinq minutes de plaisanteries pour montrer que je suis un être

humain et non pas une brute sans cœur, quelques rires bienveillants, puis la question cruciale, que je pose d'une voix douce, comme si j'avais peur de froisser mon interlocuteur : “Que faites-vous exactement chez Tao ?”

Sans doute n'est-il guère surprenant que personne ne puisse justifier son poste de manière simple et franche. Randy Williams, le chef de projet, me raconte que son travail consiste à s'assurer du “développement effectif des logiciels”. Étant donné que le dernier programme affiche neuf mois de retard et qu'il est toujours incomplet, je suis tenté de demander à Randy s'il occupe un deuxième emploi quelque part, là où il exercerait vraiment ses talents.

Dmitri Sustev, du service qualité, me regarde à travers des lunettes épaisses comme des culs de bouteille. Il m'explique avec un accent bulgare à couper au couteau qu'il est chargé de “faire des produits tout bons, bien solides”.

Kathleen Rossi, la directrice des ressources humaines, est censée garantir l'attractivité de Tao pour les employés. Je pense très fort, mais ne peux l'exprimer à voix haute, que son poste se cantonnera bientôt à assurer l'attractivité de Tao pour les licenciés.

Quant à David Paris, le gobelinesque responsable marketing, il refuse de répondre directement et demande s'il peut prendre quelques minutes pour décrire sa “vision stratégique de Tao”. Je l'invite à parler, il se lève de sa chaise, contourne la table et se dirige vers moi. Je crains l'espace d'un instant qu'il ne me gratifie d'une accolade, mais il se glisse derrière moi pour aller au tableau blanc disposé dans mon dos. Il s'empare d'un des marqueurs et commence à dessiner un diagramme. Un quart d'heure plus tard, son schéma représente soit une authentique vision stratégique, soit une ligne de défense pour les Niners de San Francisco. Dans les deux cas, il a réussi à me convaincre de son inutilité au sein de la boîte. Je le remercie de son exposé et le chasse vers la sortie.

L'entretien le plus important doit se dérouler avec Joan Leggett. Selon l'organigramme que je garde à portée de main, Joan occupe le poste de chef comptable, ce qui signifie qu'elle connaît l'information capitale qui me

manque et à laquelle je suis sur le point d'accéder : combien reste-t-il d'argent à Tao Software ?

Joan est une femme menue, vêtue d'un tailleur strict à la Donna Karan, ainsi qu'en portent habituellement les prédatrices ambitieuses en pleine ascension. Ses rides naissantes, ses cheveux jadis blonds et désormais gris terne, ses taches de rousseur muées en lentigos démentent cependant cette impression. La seule chose ascendante chez la comptable est son âge.

Joan est la première personne compétente et organisée dans les locaux de Tao. Elle me salue sur un ton tranchant, s'assoit de l'autre côté de la table et fait glisser vers moi un dossier préparé spécialement pour l'entretien. Elle m'en esquisse les grandes lignes. Sa présentation dure une vingtaine de minutes, mais l'énumération des problèmes financiers auxquels est confronté Tao est si fastidieuse que j'ai plutôt l'impression d'assister à un film d'horreur de deux heures. Le genre de film dont vous êtes enclin à demander le remboursement en milieu de séance.

« Les recettes stagnent depuis trois trimestres, signale-t-elle. Nous avons embauché en début d'année afin d'anticiper le lancement de notre nouveau produit, lequel a pris du retard. Ce qui explique le nombre d'employés et les frais de fonctionnement, en l'absence de tout produit. Nous perdons beaucoup d'argent.

— Combien ?

— Un million quatre cent mille par mois. Nous avons trois millions en réserve. Plus rien ensuite.

— La boîte peut donc tenir deux mois.

— Sept semaines. »

La réponse tombe comme un couperet. Sept semaines de liquidités, c'est le délai dont je dispose pour redresser Tao. Au terme de cette période, soit j'aurai réussi, soit je repartirai pour la Silicon Valley la queue entre les jambes. Cet échec confirmera les prédictions de mon entourage et les miennes plus encore.

« Peut-être pourrez-vous convaincre le président de nous donner du temps supplémentaire », suggère Joan.

Elle entend par là que je devrais demander une rallonge financière à Tad Billups et Bedrock Ventures. Cette pensée m'a évidemment effleuré l'esprit, mais elle s'est dissipée au bout d'environ cinq secondes. Tad a à peine consenti à me payer le billet d'avion en classe éco. L'éventualité qu'il investisse encore cinq ou dix millions dans cette entreprise en plein naufrage est plus qu'improbable. Je réponds néanmoins : « Oui, c'est une idée.

— Page huit », indique Joan. Je tourne les feuilles jusqu'à un camembert intitulé “Dépenses par secteurs”. « Puisqu'on parle de dépenses, voilà où file la majeure partie du budget. Quatre cent mille dollars par mois dans le développement, deux cent mille dans les ventes, trois cent mille dans les frais généraux, quatre cent mille pour le marketing, cent mille pour le contrôle qualité...

— Attendez, dis-je. Quatre cent mille dollars par mois pour le marketing ? »

Joan m'oppose un regard impassible. « Tout à fait.

— Pourquoi une telle somme ? Vous avez l'intention d'acheter des encarts pour le Super Bowl ?

— David a élaboré un plan marketing très précis, explique-t-elle d'une voix neutre. Il vous en a probablement parlé.

— Non. Il m'a vanté sa... “vision stratégique”. » Je désigne le tableau derrière moi. Joan l'examine d'un air pensif. Elle a l'œil aiguisé d'un conservateur de musée devant une pièce inconnue. Finalement, elle propose : « Je peux vous imprimer un récapitulatif par items, si vous le désirez. Vous aurez une vue d'ensemble.

— J'aimerais bien, merci. » J'apprécie déjà Joan. Ultracompétente, discrète et efficace. « Vous êtes plutôt bonne dans votre domaine », constaté-je. Je suis tenté de poursuivre en lui demandant comment elle s'est débrouillée pour échouer dans un endroit pareil, mais c'est une question que l'on pourrait me

retourner et que je trouverais moi-même embarrassante. Je choisis donc une voie plus diplomate : « Pourquoi simplement “chef comptable” ? Vous pourriez être directrice financière ou responsable de pôle. »

Elle pince les lèvres, baisse le regard. J'ai de toute évidence abordé un sujet délicat.

« L'entreprise avait un directeur financier, Ellison Jeffries. Il est parti sans prévenir il y a quelques mois, je n'ai jamais su pour quelle raison. Charles n'a jamais trouvé le temps d'engager un remplaçant, alors j'ai pris ses fonctions, mais pas le grade.

— Eh bien, je vous félicite. Vous êtes la nouvelle directrice financière de Tao Software. »

Ignorant s'il s'agit d'une plaisanterie ou non, elle scrute mes traits à la recherche d'un indice. Quand elle comprend que je suis sérieux, son visage s'illumine. « Vraiment ? »

Bien sûr, songé-je en silence. *Pourquoi pas ? Profitez-en tant que ça dure, c'est-à-dire sept semaines.* Je dis tout haut : « Mais oui. Tous mes compliments. Cependant, vous ne serez pas augmentée. Enfin pas pour l'instant.

— Je comprends. Merci. » Elle se lève brusquement, se penche au-dessus de la table, la main tendue d'une façon maladroite. « Merci », répète-t-elle.

Je lui serre la main. « Travaillez bien », dis-je sur un ton que j'espère austère et professionnel. Aucune envie d'être pris pour un tendre.

« D'accord, acquiesce-t-elle. Comptez sur moi. » Elle rassemble ses documents, forme une pile impeccable et se tourne pour partir.

Je la rappelle au moment où elle atteint la porte. « Joan ? »

Elle s'arrête, une main sur la poignée, puis me fait face.

J'ignore pourquoi cette interrogation me vient à l'esprit. Peut-être est-ce la remarque concernant l'ancien responsable financier, à moins qu'il s'agisse de la disparition du précédent directeur, à propos duquel je ne sais presque rien. Pour une compagnie si petite, cela fait beaucoup d'absences inexplicables.

En fait, j'ignore pratiquement tout de l'entreprise que je suis censé sauver. J'étais tellement soulagé d'obtenir cette mission que j'ai sauté sur l'occasion. Un redressement en Floride ? Super, pourquoi pas ? Les options n'étaient pas nombreuses. Je pouvais attendre l'épuisement de mes économies et de celles de Libby au bout de six mois. Ou bien contracter une troisième hypothèque sur notre maison de Palo Alto. Je pouvais aussi continuer à prospecter en utilisant toutes les vieilles cartes professionnelles en ma possession, supplier d'anciens amis de m'aider... Non. Tout cela était hors de question. M'aurait-on offert un poste de cuistot dans le septième cercle de l'enfer que j'aurais accepté sans hésiter.

Mais maintenant que je suis là, maintenant que je suis engagé pour le meilleur et pour le pire, autant me renseigner sur la situation.

« Qu'est-il arrivé à Charles Adams ? », demandé-je à Joan.

Sa réaction est surprenante. Son sourire s'efface, elle baisse les yeux, son visage s'empourpre. Elle paraît déstabilisée, comme si j'avais abordé un sujet déplacé, genre masturbation ou nécrophilie.

Je possède peu d'informations sur mon prédécesseur et sur les circonstances de sa disparition, hormis les quelques mots échangés avec Tad Billups le jour de la signature du contrat : neuf mois auparavant, un mercredi matin, Charles Adams, directeur de Tao Software, s'est évanoui dans la nature.

Ce furent ses termes : “évanoui dans la nature”.

« Évanoui dans la nature ? m'étais-je étonné.

— Oui, évanoui. On a retrouvé sa voiture dans l'allée de sa maison, la clef sur le contact, la portière conducteur grande ouverte. La maison n'était pas fermée. Il n'est jamais arrivé au travail, n'a laissé aucun message. Littéralement gommé de la surface de la terre. »

À présent, la lueur d'espoir que la promotion a fait naître chez Joan semble s'être définitivement tarie, à la façon d'une flamme de bougie soufflée par le vent glacial d'une fenêtre ouverte en plein mois de décembre. Elle me lance un regard méfiant. « Que voulez-vous dire ? »

N'ai-je pas été assez clair ? songé-je. *Qu'est-il arrivé à Charles Adams ?* J'essaye de reformuler ma question et ma tentative se solde par un pauvre : « Eh bien, que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ?

— Il est parti sans prévenir.

— Ça, j'avais compris, mais encore ?

— Je ne sais pas », rétorque-t-elle. Elle avance comme pour se rasseoir, paraît changer d'avis, s'arrête à mi-chemin. La distance ne convient pas à une conversation privée. Peut-être est-ce volontaire.

« Les policiers sont passés, explique-t-elle. Ils ont interrogé tout le monde. Je leur ai répondu. Ils ne sont pas revenus depuis. J'ignore s'ils le cherchent toujours. Aux dernières nouvelles, ils semblaient croire qu'il s'était enfui.

— Enfui ? » Ce sont les adolescentes qui s'enfuient. Les jeunes filles à qui l'on interdit de voir leur petit ami, les lycéennes harcelées par leur beau-père... Pas les directeurs de sociétés de haute technologie. « Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Je ne sais pas », répète Joan. L'expression de son visage contredit cette affirmation.

Je tente une autre approche. « Je suis de votre côté, Joan. Je désire simplement savoir de quoi il retourne. Tout ce que vous pourrez me dire sera utile. Ne vous ai-je pas déjà démontré mes bonnes dispositions ? »

Cette grossière allusion au récent avancement de mon interlocutrice fait mouche. Elle soupire. « Écoutez, Charles Adams avait des... problèmes.

— Des problèmes ? De quel ordre ? »

Elle secoue la tête et soupire de nouveau. « Il était faible. Après un drame familial, il a... » Sa phrase reste en suspens.

« Il a ? »

Elle me regarde pensivement, semble jauger la confiance qu'elle peut m'accorder, puis lâche soudain : « La situation s'est détériorée très vite... Il s'est compromis avec des individus peu recommandables. » J'ai sans doute l'air

perplexe, car elle ajoute aussitôt : « Des individus qui ne travaillent pas dans l'informatique.

— Ah bon ?

— Des gens dangereux, vous voyez ? Des gens qui n'ont pas leur place dans une société comme Tao. Ils sont venus à la réception, ils l'ont attendu. Ils portaient des costumes, mais cela ne leur allait pas. On aurait dit qu'ils étaient déguisés. Charles est sorti de son bureau, il les a salués puis suivis sur le parking à l'extérieur. Ils sont partis en voiture avec lui et il n'est revenu qu'au bout de plusieurs heures. »

Un classique du genre. Une expérience que j'ai moi-même vécue à l'époque où je m'adonnais au jeu. « Lui ont-ils fait du mal ?

— Pas que je sache. Mais quand il est revenu, il était très pâle, mutique. Il s'est cloîtré dans son bureau. Il n'en sortait qu'en fin de journée. Parfois, lorsque je partais à 20 heures, il y était encore. Un jour, j'ai frappé et je lui ai demandé comment ça allait. Il m'a répondu à travers la porte qu'il allait bien, qu'il travaillait.

— Dans quel pétrin s'est-il fourré ?

— Je n'en ai aucune idée. Vraiment. »

Cette fois, elle ne ment pas, je le vois bien. « Bon, conclus-je. Merci de vos explications. »

Elle reprend le chemin de la sortie, s'arrête encore, la main sur la poignée, un regard vers moi.

« J'aimerais vous poser une question à mon tour.

— Allez-y.

— Quelles sont les chances de redresser l'entreprise ? »

Je réfléchis un instant. Mon premier réflexe est de jouer au héros ; de me lever de ma chaise, de gonfler la poitrine et de proclamer : “Très bonnes. Nous allons y arriver.” Voilà comment les administrateurs se comportent : ils restaurent la confiance partout, sans cesse, chez tout le monde. Ils donnent à croire. Ils subjuguent leur auditoire en lui racontant ce qu'il a envie d'entendre.

Mais je ne peux m'y résoudre. Joan ne mérite pas ça. Je lui dis, d'une voix plus douce encore que je ne l'escomptais : « Elles sont minces. Mais nous allons faire de notre mieux. J'ai beaucoup à perdre sur le plan personnel, dans cette histoire. Je dois réussir. Pas le choix. »

Je lui sais gré de ne pas me demander plus de précisions. Elle se contente d'approuver ma franchise, comme si mes propos tombaient sous le sens.

OceanofPDF.com

3

Je passe le reste de la journée à arpenter les locaux pour prendre la température. Les présentations s'effectuent au fil des rencontres dans les couloirs. J'entre à l'improviste dans les box de divers collaborateurs et intercepte même un employé à la sortie des toilettes. Ma façon d'aborder les gens ne change pas. Je les accueille avec un large sourire, la main tendue (un geste qui ne m'est toutefois pas apparu nécessaire quand j'ai croisé le jeune type à la sortie des commodités). « Salut, je suis Jim. Et vous ? Que faites-vous ici ? » Ils me répondent. Je leur assure que je suis enchanté de les connaître. Tao constitue un challenge excitant et nous allons abattre un boulot formidable ensemble. Malgré mon enthousiasme ostensible, les réactions vont de l'indifférence à l'effroi. Les blasés sont en général les plus âgés. Ces vieux de la vieille affichent une cordialité de façade derrière laquelle je détecte pourtant un sentiment de résignation. Ils ont déjà assisté à ce genre de manœuvres : le directeur *du jour* ¹ que l'on parachute, les promesses grandioses, les espoirs aussi grands qu'invariablement déçus. Ce sont sans doute les premiers à peaufiner leur CV en douce au sein de l'entreprise, penchés sur leur écran, un œil par-dessus l'épaule au cas où le chef rappliquerait. Je ne leur en veux pas. Ayant moi-même une piètre opinion de la hiérarchie, j'agis de même à leur place. Mais mon travail consiste à leur prouver qu'ils ont tort.

Je vais traîner vers le box de Randy Williams à l'heure du déjeuner. Son poste de travail se situe dans le “coin des développeurs”, près du baby-foot et de

la borne d'arcade Miss Pac-Man. Je le prie d'organiser une démonstration pour moi.

« Une quoi ? piaille-t-il.

— Une démo. De notre produit. »

Randy m'observe avec méfiance. Ne suis-je donc pas au courant de la situation catastrophique dans laquelle se trouve l'entreprise ? À moins que cette requête ne soit un test ? Il tente de me raisonner. « Le produit n'est pas encore... terminé, Jim. » Il parle avec une telle prudence que les mots paraissent sortir de sa bouche sur la pointe des pieds.

« Je sais, répliqué-je sur un ton affable. S'il l'était, je ne serais pas là, n'est-ce pas ? »

L'aspect raisonnable de mon argumentation déclenche d'abord un sourire de la part de Randy, mais il réalise aussitôt que je fais référence à son incompétence. L'amusement initial cède place au plus grand sérieux. « Bien sûr, convient-il.

— J'aimerais donc voir à quel stade nous en sommes, même s'il reste des choses à régler. »

Le chef de projet soupire. Il recule sa chaise, se lève et appelle son voisin de box. « Darryl, s'il te plaît. » J'imagine qu'il s'adresse à l'un de ses subordonnés. Pas de réponse. La cloison me bouche la vue. Agacé, Randy passe la main de l'autre côté et la ressort munie d'une paire d'écouteurs.

« Hé ! crie-t-on par-delà la cloison. Qu'est-ce qui te prend ?

— Jim veut voir une démo du logiciel, explique le responsable. Tu peux nous organiser un truc ?

— Une démo ? s'étrangle la voix sans visage. Une démo de cette merde ? Ce Jim est un sacré connard. »

Randy a un rictus de vieille momie. « Jim est juste à côté de moi.

— Ah bon ? » Bruit de chaise qui grince. Un visage encadré par de longs cheveux filasse, semblable à celui d'un chien de prairie hors de son terrier, apparaît au-dessus de la cloison. Darryl est un véritable gamin. La pâleur de ses

traits suggère une existence confinée. Environ vingt-trois ans. Il me regarde et sourit.

« Vous voulez une démo ?

— J'aimerais bien, oui.

— Donnez-moi dix minutes. » Et il disparaît aussi sec.

Randy se justifie : « C'est un bon programmeur.

— Je l'espère. »

Dix minutes plus tard, Randy, Darryl et moi sommes réunis dans une petite pièce sans fenêtre. Il règne une odeur de basse-cour. Je soupçonne Darryl.

On a poussé une grande table en bois contre le mur, au centre de laquelle trônent un vieux Dell inoffensif, un écran LCD, ainsi qu'un clavier poussiéreux. Nous contemplons en silence l'écran noir, tandis que le PC procède laborieusement au lancement de Windows.

« Est-ce que vous vous êtes déjà demandé combien de temps on perdait à attendre que les ordinateurs se mettent en route ? interroge Darryl. Je veux dire, en tant qu'entreprise. » Randy lance un regard assassin à son subalterne. « Des centaines d'années, poursuit le jeune homme. Envolées. Devant des barres de chargement. On aurait pu construire une cathédrale, en attendant. Ou trouver un vaccin contre le cancer. Ou aller sur Mars.

— Je pense que Jim n'a pas envie d'entendre tes réflexions sur le sujet, Darryl. » D'après le ton qu'il emploie, le chef de projet semble avoir une idée très précise du premier individu qu'il désignera pour aller explorer la planète rouge.

Darryl hausse les épaules. « C'était juste histoire de parler. »

L'arpège amical invitant l'usager à débiter sa session retentit au bout d'une éternité.

« D'accord, murmure Darryl. Vous permettez ? » Il se place devant le clavier, fait craquer ses articulations à la façon d'un pianiste au moment du

concert, puis commence à taper. Une fenêtre grise, dépourvue des apprêts caractéristiques des logiciels commerciaux, s'ouvre sur l'écran. Des lettres cubique apparaissent : "LOGICIEL TAO – GENERATION 2.0 – P-SCAN SERVICE – VERSION ALPHA – REFERENCE PRODUIT N°1262".

« Alors voilà, explique Darryl. Nous l'avons d'abord appelé Processus d'Identification Non Exclusive. David a dépensé pratiquement vingt mille dollars en brochures, mais quelqu'un s'est rendu compte que l'acronyme donnait PINE. On a dû tout recommencer. Avec un nom différent.

— Bien joué.

— Maintenant, on dit juste P-Scan. Vous voulez que je vous montre le fonctionnement ? »

Randy pose la main sur l'épaule de Darryl et, d'une pression, signifie à son lieutenant de lui céder la parole. Imperméable à ce genre de subtilité, l'informaticien se met à piailler : « Hé ! Tu serres trop fort. » Randy me regarde dans les yeux sans lâcher prise.

« Je tiens à préciser qu'il s'agit d'une version de travail. Elle n'est pas vraiment opérationnelle.

— Noté », dis-je.

Le chef de projet marque une pause, se demande s'il est raisonnable de poursuivre ou s'il doit encore se couvrir et doucher mes attentes. Il choisit la première option. « Tu peux y aller », indique-t-il au jeune homme avec un signe de tête.

Darryl se lance. Il parle vite, sous le coup de l'excitation : « Bon, comme je l'ai expliqué, nous avons affaire à la seconde version. La première date d'il y a deux ans, et elle marchait pas mal. » Pris d'un doute, il s'arrête et se tourne vers moi. « Vous savez sur quoi on travaille, n'est-ce pas ? »

Je n'en ai qu'une idée très vague. Les administrateurs s'intéressent rarement à la production des sociétés qu'ils doivent redresser. Ce ne sont pas des techniciens ni des développeurs, et encore moins des vendeurs. Leur spécialité, le seul produit qui leur importe, c'est l'entreprise elle-même. Et lorsqu'ils

interviennent, les difficultés excèdent un simple problème de logiciel ou de tassement des ventes. Ils doivent sauver la boîte. La mission ressemble un peu à celle d'un médecin confronté à un patient rongé par un cancer généralisé. Concentrer ses efforts sur un organe précis ne sert à rien. Il faut juste améliorer la fin de vie, essayer de la prolonger.

« Je connais le cahier des charges, bluffé-je, mais j'aimerais l'entendre de votre bouche, avec vos propres mots. »

Demander à un informaticien d'expliquer un programme revient à suggérer à un vieil amiral de raconter sa bataille navale favorite : il détaillera les manœuvres de l'ennemi, la position du soleil, la force du vent en des termes qui ne captiveront que lui.

Qu'il me soit donc permis ici de résumer les propos de Darryl.

Tao développe des logiciels de “reconnaissance d'images passives” ; une autre façon de dire reconnaissance faciale. L'idée est plutôt simple : vous scannez une photo et le programme vous indique l'identité de l'individu présent sur le cliché.

Tao Software et ses mécènes ont dépensé presque deux millions pour mettre au point P-Scan. Malgré cette somme, le produit souffre encore de deux défauts majeurs.

Le premier est technique : le logiciel ne fonctionne pas ou, pour être plus fidèle à la parole de Darryl, il marche à peu près de temps en temps. L'informaticien ne m'explique pas ce qu'il entend par “à peu près” et “de temps en temps”, mais je comprends que les performances du programme sont en grande partie liées à la qualité de la photographie originale. Un bon cliché, net et sans bavure, a de grandes chances de succès, alors qu'une image floue, tremblée, mal éclairée ou zoomée – soit l'immense majorité des photos prises par les humains sur la planète Terre – ne sera pas traitée dans des conditions optimales. Darryl avoue qu'il s'agit là d'une faille conséquente.

Le second inconvénient n'est pas d'ordre technique, mais il est à mes yeux tout aussi important, étant donné que je suis censé m'occuper des orientations

stratégiques. Personne n'a la moindre idée de la manière de rentabiliser le produit. P-Scan est né dans la grande euphorie qui a présidé à l'essor des réseaux sociaux tels que Friendster ou Facebook. Tout le monde a posté ses photos sur le Net, la sphère privée est devenue publique. Dans une salle probablement remplie d'effluves de cannabis, le conseil d'administration de Tao a pensé qu'il serait intéressant de concevoir un programme susceptible d'identifier les gens sur chaque document. Les utilisateurs pourraient ainsi rechercher des amis, des membres de leur famille ou des clichés d'eux-mêmes, peu importe la source. Une idée brillante, un concept prometteur... sauf que personne n'était disposé à payer pour ce service.

Voici donc les principales informations que je glane auprès de Darryl, tandis qu'il me décrit en détail les fonctionnalités du programme concocté par l'équipe de développeurs, puis continue en me vantant la beauté du dernier algorithme : hachage des clichés en 1024 et non 128 bits, quadrillage à un dixième de millimètre. À la fin de son interminable discours, il se tourne vers moi : « Maintenant, laissez-moi vous montrer. »

Je ressens à ce moment-là un immense soulagement. Même si le logiciel est défaillant, Darryl va enfin se taire. Randy semble éprouver un sentiment identique. Il hoche vigoureusement la tête, ressemblant en cela à l'un de ces chiens mécaniques que l'on voit parfois sur la plage arrière des vieilles Dodge.

Darryl fait courir ses doigts sur le clavier. Plusieurs colonnes de photos apparaissent, pareilles à un trombinoscope. Je reconnais les salariés de Tao.

« Choisissez-en une, m'enjoint Darryl.

— D'accord. Celle-là. »

J'ai désigné Rosita, la Latino perfide et replète qui est intervenue ce matin en salle de pause.

« Excellent choix, constate Darryl. Elle est adorable. »

Il presse une touche. Un carré jaune se dessine autour du visage de l'employée. L'image grossit jusqu'à occuper tout l'écran. Le cliché est d'une qualité médiocre. À cette taille-là, je reconnais à peine Rosita.

Darryl actionne une autre commande. Le portrait se fractionne en une multitude de pixels cubiques. Divers tons de gris suggèrent que P-Scan opère un tri parmi les plus pertinents, reconstitue l'essence de la physionomie. Certains blocs, surlignés en jaune, sont sélectionnés. Ils se situent en majeure partie au niveau des joues et de la mâchoire, ainsi que le long du cou, comme si P-Scan avait décrété que la principale caractéristique de son sujet résidait dans son poids, son envergure. *Il faudra faire preuve d'une grande prudence lors des démonstrations publiques*, songé-je. *En particulier si nous examinons des photos de femmes.*

Les traits superflus disparaissent. Ne subsistent que les cubes jaunes, sorte de signature photogénique.

Les mots "scan en cours" s'affichent. D'autres mentions défilent en bas d'écran : "Recherche immatriculations et permis de conduire Alabama, Recherche immatriculations et permis de conduire Alaska, Recherche immatriculations et permis de conduire Arizona", etc. Tous les États sont passés au crible.

Le moment est probablement venu de vous indiquer pourquoi P-Scan est unique. En elle-même, la reconnaissance faciale n'a rien d'extraordinaire. Les informaticiens planchent là-dessus depuis des années et l'on arrive à établir une correspondance entre deux photos, pour peu que l'ordinateur sache dans quel répertoire chercher. La spécificité de notre logiciel réside dans l'étendue de ce répertoire, à savoir la globalité d'Internet.

Lorsque vous demandez à P-Scan d'identifier un tiers, il explore les millions d'images contenues dans la Toile. Il explore les sources officielles (permis de conduire, passeports) aussi bien que les données plus inhabituelles (faire-part de mariage dans le *New York Times*, tirages de magazines, sites personnels).

Derrière P-Scan se cache l'idée selon laquelle n'importe qui est identifiable, quel que soit le support. Une vision audacieuse, je le concède. Il suffit de montrer une photo et de laisser le programme travailler pour obtenir un nom.

Le curseur clignote tandis que le logiciel épluche les données. L'ordinateur marque une pause lors du processus "Recherche immatriculations et permis de conduire Maryland". Une douce musique carillonne. "Correspondance possible." La mention s'accompagne d'une photo de permis de conduire, laquelle décrit une Latino enrobée du même modèle que Rosita. L'ordinateur semble comprendre presque aussitôt que la personne sélectionnée n'a rien à voir avec l'employée du service clients de Tao, car un nouvel item apparaît : "48 % de probabilité". Puis la recherche se poursuit.

Tous les services d'immatriculation sont épluchés. Je remarque que P-Scan explore d'autres répertoires en parallèle : Flickr.com, chaîne d'info NBC, Facebook, archives de Poughkeepsie...

La démonstration est impressionnante : des centaines de bases de données, des millions d'images, transitent par la mémoire du PC, subissant une comparaison instantanée avec la modélisation de Rosita.

À mon avis, la recherche se prolongera au moins une journée, tant elle revient à chercher une aiguille virtuelle dans la botte de foin d'Internet. Je suis sur le point de demander à Darryl combien le programme traite de clichés par heure ou par jour – ce sont les seules unités de mesure temporelles qui me paraissent appropriées –, mais l'écran s'éteint avant que les mots ne franchissent mes lèvres. Les ténèbres sont immédiatement remplacées par deux photos présentées côte à côte. La première, granuleuse, est extraite du registre de Tao, la seconde provient d'un album de fin d'année, où est indiqué "Rosita Morales, Université de Saint Cloud, Promotion 2003". Rosita y apparaît plus jeune, plus mince qu'aujourd'hui. Les mains jointes, elle pose d'un air pincé devant un faux ciel bleu.

« Et voilà ! exulte Darryl. Ça a marché. » Il semble tout de même un peu étonné.

« Bon sang de bonsoir », soufflé-je. Je suis loin d'être un expert en la matière – j'arrive à peine à me servir d'un tableur –, mais j'ai l'impression

d'avoir assisté à la démonstration la plus éblouissante de ma vie. « Comment a-t-il... »

Darryl ne me laisse pas finir ma phrase. Il se lance dans une nouvelle description des prouesses de son logiciel, fier comme Artaban. « Formidable, hein ? Bon, pour être honnête, on a eu de la chance. Il y a un paquet d'albums universitaires dans les annales de Floride. Mais si vous aviez choisi un employé originaire de l'Oregon, comme David Paris, là, on aurait eu du mal parce que cet État est bordélique, vraiment bordélique. Ils refusent d'ouvrir leur registre des immatriculations et permis de conduire. Du coup, on se retrouve à la merci de l'ensemble des bases de données, ce qui pose un souci de mémoire. Plus il y a de répertoires à éplucher, plus il faut de processeurs. Voilà pourquoi on externalise une partie de la procédure sur un serveur distant.

— Certes, mais quand même », tempéré-je, sans comprendre tout à fait de quoi il me parle. De toute manière, peu importe. La démonstration est éloquente, les potentialités évidentes. En dépit du manque de matière, les potentialités font vendre. Les potentialités sont synonymes de signatures de contrats.

Randy me regarde. « Une fois encore, Jim, je tiens à préciser qu'il s'agit d'une version de travail. Le taux de réussite culmine à 80 %, pas davantage.

— Je m'en moque, déclaré-je à brûle-pourpoint. On y va.

— Comment ça ? m'interroge prudemment le chef de projet.

— Il faut leur montrer de quoi le logiciel est capable. On manque de fonds et il n'y a pas trente-six solutions pour en obtenir. On doit leur présenter un truc concret. » Je désigne l'ordinateur. « Peut-on transporter cette machine ?

— Elle fonctionnera n'importe où pourvu que l'endroit soit équipé d'une connexion », confirme Darryl.

Randy tente de protester. « Jim... »

Je me tourne vers lui. « Quoi ? » Quelque chose dans mon visage le dissuade de continuer.

« Rien », dit-il.

Darryl prend la parole : « Je serai prêt dès demain.

— Alors, au boulot », tranché-je.

Je trouve David Paris à la cuisine, en train de faire du pop-corn. Il est penché au-dessus du comptoir, le nez collé à la vitre du micro-ondes. Il fixe l'intérieur du four avec l'intensité d'un gardien qui compte ses prisonniers.

« David ? »

Il se retourne avec un air coupable. « Oui ? Je me faisais du pop-corn. Vous aimez ça, Jim ?

— Non. Expliquez-moi comment vous envisagez de récolter de l'argent.

— De l'argent ?

— Avec notre programme. Vous êtes responsable du marketing, non ? Quelle est votre stratégie pour vendre le produit ? »

Une expression douloureuse se peint sur son visage. J'ai l'impression d'être le nigaud de service que l'on ne veut pas froisser en public. « Oh, Jim, m'explique-t-il. Ces choses-là prennent du temps.

— Combien de temps ?

— Eh bien... » Sa voix s'éteint. Il hausse les épaules. « Difficile à dire. »

Le micro-ondes carillonne. Fin de la cuisson. David sort la boîte de pop-corn, ouvre le carton avec mille précautions, soucieux d'éviter le nuage de vapeur en provenance des grains de maïs. « Pourquoi une telle question ?

— Pourquoi est-ce que je vous demande comment on va gagner de l'argent ? Je ne sais pas. Une lubie soudaine.

— Vous n'êtes pas familier de nos us et coutumes, n'est-ce pas ?

— Quels us et coutumes ?

— Ceux du Net, des réseaux sociaux. Vous savez, tout repose là-dessus aujourd'hui. C'est à la mode. Facebook. Vous utilisez bien Facebook ?

— Non.

— Alors, vous voyez ! » s'exclame-t-il avec l'assurance de celui qui vient de se livrer à une démonstration imparable. Il plonge la main dans sa boîte,

enfourne une pleine poignée de pop-corn, se lèche les doigts, puis réitère l'opération avant de se résoudre à m'en proposer. Il me tend le carton. « Vous en voulez ?

— Non. Peut-être me suis-je mal exprimé. Qui va nous acheter le produit que nous mettons au point ?

— Oh, personne, je pense. En tout cas, pas maintenant. Mais quand ce sera finalisé, ils seront là.

— Qui ça, “ils” ?

— Eux. » Il jette un regard de conspirateur à travers la cuisine, comme si les acheteurs pouvaient s'y trouver.

« Je doute que personne vienne jamais, sauf à parler d'une bande de gamins sans le sou. Vous êtes quand même au courant qu'on ne peut pas diriger une entreprise à fonds perdus, David ?

— Une réflexion dépassée. Les gens raisonnent autrement, de nos jours.

— Pas moi. »

Le ton de ma voix déclenche une émotion quelque part dans son cerveau de gobelin. Il devient soudain mielleux. « Très bien, Jim. Très bien. Dites-moi ce que vous préconisez et je l'appliquerai.

— Je ne préconise rien. Du moins pour l'instant. Il va cependant falloir réfléchir sérieusement au sujet.

— Formidable, se réjouit-il. Formidable ! » Un morceau de pop-corn s'accroche à la commissure de ses lèvres. « Je vais m'y mettre. Comment gagner de l'argent. » Il pose l'index sur sa tempe, les yeux plissés. « Comment gagner de l'argent... Comment gagner de l'argent. »

Il continue à marmonner, sa boîte de pop-corn à la main. Je décide de m'éclipser, le laissant méditer son nouveau mantra en paix.

1. Les expressions suivies d'un astérisque sont en français dans le texte.

Je reste au bureau jusqu'à 6 heures.

La journée de travail achevée, je sors sur le parking, ma veste sur l'épaule. La chaleur me frappe à nouveau. Trois pas en direction de la voiture et je me paye une suée. Quatre et je suis en nage. Quand, enfin, je prends place sur le siège de la Ford, mes cheveux collent à mon front, ma peau est rouge, marbrée comme si j'avais travaillé dans un haut-fourneau et non dans une boîte d'informatique.

Je lance la climatisation et me mets en route.

Un coup de fil chez moi, dans une maison que je n'ai encore jamais vue. Lorsque j'ai décroché ce contrat, Libby et moi avons convenu que je prendrais une semaine de vacances en solo. Je suis parti de Palo Alto, où nous habitions alors, pour me ressourcer dans notre chalet d'Orcas Island, au large de Seattle. Une semaine à pêcher, à réfléchir, à profiter de la solitude. Libby m'a précédé en Floride pour chercher une maison à louer. Elle a tout organisé en prévision du jour J.

Cela n'est guère exaltant, mais les missions de redressement peuvent parfois durer un an ou plus sans vacances ni week-ends. Quatorze heures par jour sous une pression constante. Il est donc nécessaire d'être prêt à se retrousser les manches dès son arrivée. Quelques jours de repos avant la tempête ne sont pas de trop. Libby et moi formons une équipe. Elle s'acquitte de sa part pour que je puisse effectuer la mienne.

J'ai pris l'avion de nuit de Seattle à Atlanta, puis d'Atlanta à Fort Myers avant de pointer directement au bureau ce matin. J'ignore donc où nous logeons. La dernière fois que j'ai vu mon épouse, c'était la semaine dernière, quand elle m'a déposé à l'aéroport de San Francisco et m'a embrassé en me souhaitant de bien profiter de mon séjour loin d'elle. Maintenant que j'y pense, j'ai cru deviner une nuance de sarcasme dans sa voix.

Libby nous a trouvé une maison pendant mes vacances. Elle m'a déjà averti que celle-ci n'avait rien de formidable, mais qu'elle suffirait le temps d'effectuer la mission. Avantage précieux : la villa se situe à dix minutes du bureau.

Je suis les directives du GPS. Quelques instants plus tard, je tourne dans une impasse déserte et oblique dans une allée gravillonnée. Ma femme est là, accroupie dans le jardin. Armée d'un déplantoir, elle creuse la terre noire.

Elle lève les yeux dès qu'elle entend les roues crisser. Elle porte un large chapeau de paille et une robe jaune. Ses pieds nus sont chaussés de Crocs. Je sors de voiture, m'étire, puis referme la portière d'un coup de talon avant de me diriger vers elle.

Chaque fois que je la revois, même après un jour d'absence, je m'étonne d'avoir su conquérir une telle créature. Elle a quinze ans de moins que moi, c'est-à-dire la trentaine. L'écart est suffisant pour être gênés lorsque nous sortons ensemble. Ses cheveux châtain cascades jusqu'à ses épaules. Elle possède des yeux clairs, un joli minois ainsi qu'un corps élancé. Elle le doit autant à d'innombrables séances de gym qu'à une discipline de fer que je trouvais jadis séduisante mais qui, par son excès, me fait désormais un peu peur.

J'ignore à quoi je m'attendais. Libby aurait-elle dû jeter son déplantoir et courir vers moi au premier coup d'œil ? Me serrer dans ses bras, passer ses gants incrustés de terre dans mon dos ? Ou bien m'adresser ce sourire à pleines dents dont j'étais tombé amoureux voilà une éternité ? Sans bouger de son carré de

jardin, elle se contente de me regarder avec curiosité. J'ai l'impression de revenir de l'épicerie du coin, et non pas d'une semaine à l'autre bout du pays.

Au bout d'un moment, je suis trop près d'elle pour qu'elle continue à demeurer sans réaction. Elle se lève, s'époussette. Mes pieds s'enfoncent dans un sol mou : terreau brun, gras et tourbeux. Les plants de tomates, attachés par du fil vert à leurs tuteurs en bambou, s'alignent dans un ordre parfait, de même que les salades et les brins d'herbe.

« Toujours fâchée ? m'inquiété-je.

— Fâchée pour quoi ? »

C'est une bonne question. Il y a tant de réponses possibles. Je hausse les épaules.

« Non, dit-elle finalement. Je ne suis pas fâchée.

— Un bisou, alors ? »

Elle m'enlace gauchement, lève le visage. Mes lèvres se joignent aux siennes. Elle enfouit ses doigts gantés de cuir dans ma chevelure. La peau tannée me paraît fragile, cassante. Des morceaux de terre tombent dans mon col.

Nos lèvres se séparent.

« Tu transpires, constate-t-elle.

— Moi aussi, je t'aime.

— Tu veux voir la maison ? »

La baraque est une vieille dame du Sud, dont la peinture blanche évoque le style colonial. Le porche ombragé abrite deux chaises à bascule. Un grand chêne protège la façade nord du soleil.

À l'intérieur, la décoration est honnête. Comme c'est souvent le cas pour les meublés, on a privilégié la robustesse au style. Couleurs neutres, inoffensives. Vaste hall. Un escalier en colimaçon conduit à l'étage où, je suppose, sont aménagées les chambres.

Au fond du salon, j'aperçois une vitre coulissante donnant sur un patio et, plus loin, une piscine bordée de palmiers nains. La cuisine occupe l'arrière de la bâtisse.

« Tu en penses quoi ? demande Libby.

— Sympa.

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour chercher, tu sais. À peine une semaine. J'ai paré au plus pressé. » Elle semble tendue, sur la défensive.

« Pas de problème, Libby. » Je lui serre l'épaule. « Tu t'en es bien sortie. »

Son rire ressemble à une sorte de hoquet nerveux que je ne m'explique pas. « Je craignais que ça ne te plaise pas. Le cadre sonnait un peu... » Elle cherche le mot une seconde. « ... faux. »

Je scrute le salon. Le divan en toile marron foncé a la même couleur qu'une tablette de chocolat restée trop longtemps dans un placard. La grande horloge des années 50, toute de verre et de bois de noyer, tictaque bruyamment dans un coin de la pièce. L'adjectif “faux” n'est pas tout à fait inexact, mais je minimise l'inconfort : « On restera là un an maximum. Considérons cette parenthèse comme une aventure, d'accord ?

— D'accord. » Libby n'a pas l'air convaincue.

Je l'ai rencontrée il y a onze ans. J'étais alors directeur des ventes chez Lantek, la défunte entreprise de gestion de réseau Ethernet. À cette époque, la boîte était en mesure d'écouler l'intégralité de ses stocks et je gagnais plus d'argent en commissions qu'il n'était possible à un enfant de flic de San Jose de l'imaginer. Je n'étais qu'un cadre parmi d'autres, sillonnant la vallée au volant de ma Porsche, attribuant mon succès au talent plus qu'à la chance, draguant les serveuses et brûlant la vie par les deux bouts.

Libby servait à L'Oie Blanche, un des terrains de chasse de Lantek. La plupart des clients tentaient leur chance avec elle. Le nom de l'établissement prenait du coup des significations cachées. Mes avances, limitées à la parole, n'étaient pas particulièrement audacieuses mais elles étaient persévérantes. Sacrément persévérantes.

J'ai dû m'y reprendre à quatre fois avant que ma future femme consente à accepter un rendez-vous.

Ma première manœuvre d'approche s'était soldée par une réponse calme et froide. Je me rappelle encore ses mots : "Allez au diable." J'avais été surpris car le ton n'avait rien d'hostile. Elle avait parlé d'une voix douce. "Allez au diable." Et avait indiqué du pouce la direction à prendre.

La seconde fois, deux jours plus tard, elle avait rejeté la tête en arrière avec un éclat de rire, comme si j'avais dit un truc hilarant. "Très drôle, Jimmy." Elle s'était ressaisie. "Vous et moi, sortir ensemble ?" Puis s'était éloignée en riant encore.

J'avais été un peu découragé, je dois l'admettre. J'ai attendu quelques mois pour effectuer une troisième tentative. Celle-ci advint lors d'un de ces moments de calme tels qu'il s'en produit parfois dans les bars du centre-ville, quand les consommateurs regagnent leurs pénates après avoir décompressé de leur journée de boulot, ne laissant derrière eux que les incorrigibles noceurs. Cette fois-ci, la serveuse nommée Libby Granville fit simplement mine d'ignorer ma proposition. Tandis qu'elle se penchait pour déposer mon quatrième scotch de la soirée sur le comptoir, je lui avais demandé d'une voix douce, inaudible des autres clients, si je pouvais l'inviter à dîner. Elle s'était figée, les cheveux dans les yeux, le regard baissé. Je me souviens parfaitement de son immobilité gracieuse, des tendons sur son bras étiré, des mèches masquant ses paupières. Après une brève hésitation, elle s'était redressée puis éloignée en secouant la tête, à la façon d'un imprudent qui vient d'éviter de justesse une catastrophe.

Le quatrième essai fut le bon. Six mois après la première manœuvre, elle consentit enfin à accepter. "J'espérais qu'ensuite tu me laisserais tranquille", m'avait-elle appris ultérieurement. J'étais tombé sur elle au supermarché. Elle faisait la queue devant moi. Les files d'attente aux caisses rapides ont quelque chose de triste, à 8 heures du soir. Seuls les laissés-pour-compte et les célibataires les utilisent. Nous nous étions souri, gênés. Chacun avait étudié

d'un œil discret les marchandises disposées par l'autre sur le tapis roulant en néoprène. En ce qui me concernait, j'avais opté pour un poulet rôti. Elle avait choisi une salade préemballée. Ce soir-là, nous avions décidé de nous soutenir mutuellement et de manger ensemble.

Nous nous sommes mariés un an plus tard.

La fin de notre idylle. Obnubilé par ma carrière, je travaillais comme un dingue. Le temps que je pouvais consacrer à Libby s'est réduit comme peau de chagrin. La naissance de notre premier enfant n'a rien arrangé. J'étais sans cesse à l'affût du prochain échelon à gravir. De chef des ventes, je suis passé directeur. À trente-huit ans seulement. L'apothéose de mon parcours professionnel.

Tandis que ma carrière prospérait, le reste de ma vie s'écroulait. J'avais toujours eu un penchant pour la boisson, cependant je m'étais débrouillé pour maîtriser la fréquence et la quantité de ma consommation. Je me considérais plutôt comme un buveur "hautement qualifié", expression typique des alcooliques qui refusent de reconnaître leur problème. J'arrivais sobre au bureau, je m'acquittais de mes tâches avec professionnalisme, parfois maestria, mais dès que les aiguilles de ma Rolex indiquaient 18 heures, je sortais me saouler. Non sans un certain esprit d'exclusivité, j'appelais ça "mon créneau". De 8 heures à 18 heures, j'étais au service de mes employeurs, mais à la fin de la journée, je m'estimais en droit de reprendre possession de mon existence et de me détruire autant qu'il me plaisait. J'étais ivre la plupart des nuits et connaissais parfois des périodes d'amnésie, ce qui était sans doute une bénédiction, dans le sens où je n'ai gardé aucune mémoire de nombreuses frasques commises en état d'ébriété.

Au fil du temps, je suis passé de la boisson aux sniffettes, des sniffettes aux prostituées et des prostituées à la méthamphétamine. Ah, j'oubliais aussi l'addiction au jeu. Comment la dégringolade a-t-elle commencé ? Je me le demande encore. Mon père n'a jamais joué, et je n'avais moi-même jamais manifesté le moindre penchant pour ce vice. Toujours est-il qu'un jour je me

suis retrouvé avec une paille dans le nez, une pute dans mon lit et un bulletin de tiercé sur les genoux. Je me suis brusquement rendu compte qu'un pari me faisait autant planer qu'une nouvelle nana à baiser. Lorsque vous appelez votre bookmaker à 2 heures du matin pour miser dix mille dans la cinquième, c'est que vous avez un problème.

Au moment où je suis passé directeur, la situation était déjà hors de contrôle. Je me battais dans les bars, baisais des inconnues, jouais à quitte ou double, perdais tout, en regagnais une partie. Je devais du pognon à des types louches. Lorsque je rentrais chez moi, ivre ou défoncé, je cherchais par tous les moyens, excepté la violence physique, à blesser Libby.

Le fond a été atteint quand mon fils est mort. Cole avait trois ans le soir où il s'est noyé.

Après le non-lieu, Libby ne m'a pas quitté. Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi. N'avait-elle pas d'autre choix ? Ayant elle-même vécu avec un père alcoolique, répétait-elle ce schéma fondateur ? À moins que la réalité n'eût été conforme à ce qu'elle prétendait : elle m'aimait en dépit de ce que j'avais fait cette nuit-là.

J'ai réussi à décrocher après la mort de mon fils. Je voulais reconstruire ma vie, sauver ma carrière. La traversée du désert a été longue. En ces jours sombres, j'ai passé d'innombrables coups de fil, supplié sans relâche qu'on me donne une seconde chance. J'ai remonté doucement la pente. D'abord du consulting pour des start-up en manque de liquidités, puis un coup de main à une entreprise qui avait licencié son vice-président, et enfin un remplacement ponctuel dans une société dont le directeur était mort d'une crise cardiaque. J'étais payé en stock-options ; pas de fixe. Mon salaire se résumait souvent à des morceaux de papier sans valeur. Au bout d'un moment, j'ai pris confiance en moi : je pouvais offrir mes services en tant que directeur intérimaire. Une démarche couronnée d'un certain succès, si bien que je m'étais moi-même surnommé "l'homme qui tombe à pic". Plus je m'éloignais de Palo Alto, moins j'étais susceptible de rencontrer des gens au courant de mon passé. Les missions

restaient discrètes, les compensations maigres et les progrès infimes. Mais je progressais quand même. Petit à petit, un pas à la fois, je revenais dans la course.

Et maintenant, au beau milieu de la Floride, à cinq mille kilomètres de chez moi, il me semble que je comprends la froideur de Libby. Elle m'a connu quand je me défonçais, dans tous les sens du terme, et elle est restée avec moi lorsque le temps s'est gâté. Elle m'a pardonné bien des choses, m'a soutenu, et voilà que nous sommes en quelque sorte revenus au point de départ. J'ai l'occasion de redresser une véritable entreprise, dotée de véritables investisseurs. En fait, il s'agit probablement de la meilleure opportunité depuis cinq ans. Une telle chance ne se représentera pas. Je peux gagner dix ou onze millions en cas de succès.

Libby se demande sûrement si je vais encore tout gâcher, ainsi que je m'y suis déjà employé dans les autres domaines de notre existence.

Je serre ses doigts. Sa main est molle. Je tente de la rassurer : « Ne t'inquiète pas, tout va bien. Fini les bêtises, promis. »

Elle acquiesce sans me regarder.

Je sais qu'elle ne croit pas un traître mot de ce que je dis.

Elle me conduit à l'étage.

Le lit est impeccable, les draps tirés au cordeau. Libby a toujours été méticuleuse. Faire les chambres, ranger les armoires, astiquer les salles de bains. Son obsession de la propreté et de l'ordre s'est développée à l'époque où je partais en vrille. Inutile de s'appeler Freud pour comprendre la situation.

La chambre possède un haut plafond voûté. Un ventilateur muni de pales disproportionnées, digne de La Havane d'après-guerre, domine notre couche. Il tourne avec lenteur, produisant un grincement à chaque révolution. Une fenêtre à travers laquelle on aperçoit un immense chêne, dont les branches effleurent la vitre, avoisine le lit. Une porte coulissante protège la modeste véranda qui donne sur la piscine.

« Qu'en penses-tu ? demande-t-elle.

— Entre Cuba et Shangri-La. »

J'ouvre un tiroir de la commode au hasard. Libby a rangé mes affaires. Les sous-vêtements et les chaussettes s'alignent en un parfait agencement. De quoi tenir deux semaines. Avant de quitter Palo Alto, nous avons convenu de n'emmener que le strict nécessaire : quelques habits, des babioles. Nous comptons laisser notre ancienne vie derrière nous, dans notre vraie maison, et la retrouver à notre retour, que nous espérions glorieux.

Libby a disposé trois photos dans des cadres en métal sur la commode. La première me représente. J'y suis beaucoup plus jeune, debout sur une promenade de bord de mer, les mains dans les poches. Je fixe l'objectif avec un petit sourire méprisant, tel un James Dean défoncé aux amphétamines.

Le deuxième cliché montre Libby, le visage tacheté de lumière, debout seule dans une forêt.

Sur la troisième photo, nous sommes tous les deux assis sur un divan. Aucun de nous ne sourit.

Cette misérable sélection m'attriste. Libby a dû s'appliquer à choisir des moments clefs de notre existence, mais la majeure partie de notre passé semble désormais hors d'atteinte, interdite d'accès. Elle n'a pas trouvé mieux que ces clichés ternes et flous qui évoquent certaines photos d'otages prises sous la contrainte en plein Beyrouth.

J'étudie l'image de Libby et moi sur le canapé. Nous sommes dans un loft chic. Derrière nous, un mur de briques nues et une affiche Art déco, publicité des années 20 pour un vin italien. Le dessin représente un satyre grotesque et écarlate, ingurgitant avec voracité une grappe de raisin. “Vini di Lusso”, annonce la réclame. Libby et moi adressons un regard à l'objectif sans voir la sinistre créature dans notre dos. J'ai passé mon bras autour de ses épaules mais, avec le recul, elle paraît fuir mon contact.

Je me souviens de la nuit où cette photo a été prise. Nous étions dans l'appartement de mon ami Bob Parker à San Francisco, le soir du Nouvel An.

C'était il y a sept ans. J'avais connu Bob à l'époque où je travaillais pour Lantek. Il faisait partie de mes meilleurs amis, de ceux qui n'ont plus donné signe de vie après la mort de mon fils, soit qu'ils aient été trop gênés pour continuer à me fréquenter, soit qu'ils m'aient tenu pour responsable des événements de cette nuit tragique.

Le soir du Nouvel An, j'étais une catastrophe ambulante. Bien que vaguement conscient du problème, je n'en continuais pas moins à boire, à jouer et à me défoncer. Avec sa sollicitude habituelle, Libby m'avait raccompagné à la maison après que j'avais fait une proposition avinée à la femme de Bob, tandis que, penchée vers moi, elle servait les amuse-gueule.

Maintenant, dans la chambre, Libby arrive par-derrière, me prend la photo des mains et la repose sur la commode. « J'en voulais une où nous étions ensemble », dit-elle comme si elle tentait d'expliquer pourquoi elle avait choisi une image synonyme de mauvais souvenirs.

Je me retourne. Elle se tient très près de moi. Ses seins touchent ma poitrine. Je détecte l'odeur de sa transpiration, ainsi que celle de la terre mélangée au talc. Une traînée de poussière souille l'une de ses joues. J'humecte mon doigt et essuie la saleté. Je sens un début d'érection.

« Comment est le lit ?

— Moelleux.

— On l'essaye ? »

Mon regard se perd par-dessus son épaule, à travers la fenêtre, au-delà des branches du chêne. Je découvre avec surprise que le ciel s'est assombri. Les premières gouttes commencent à tomber.

Nous faisons l'amour. J'ai d'abord cru que nos ébats seraient rapides, bestiaux. Que j'arracherais ses habits, la jetterais sur le matelas et que nous baiserions comme des lapins après sept jours d'abstinence. Mais les choses ne se déroulent pas ainsi. Nous demeurons à côté du lit. Elle détache ma chemise un bouton après l'autre, puis déboucle ma ceinture, ouvre mon pantalon. Je défais

quant à moi les bretelles de sa robe. Le tissu tombe au sol. Après avoir ôté nos sous-vêtements, nous restons l'un en face de l'autre, nus dans la fraîcheur de l'air conditionné. Nous nous glissons dans le lit sans un mot.

Sous les draps, allongés sur le flanc, nous explorons nos peaux respectives. Je passe la main sur son abdomen, ses seins, sa toison.

Elle amène ma main sur son visage, embrasse chacun de mes doigts en commençant par le pouce. Quand elle arrive à l'auriculaire, elle l'introduit entre ses lèvres, puis le retire, le contemple.

Le moment est peut-être venu de vous parler des deux phalanges manquantes sur le petit doigt de ma main gauche. L'accident a eu lieu huit ans auparavant, provoqué soit par un claquement de portière lors d'une nuit de beuverie, soit par un bookmaker nommé Hector Gonzales. Impossible de me le rappeler, étant donné que j'étais dans les vapes. La version de Libby se résume ainsi : je suis rentré à 3 heures du matin, un chiffon enroulé autour de mon moignon. Plutôt que de commenter la singulière disparition de mes phalanges, je me suis plaint d'avoir faim. Il fallait que je trouve un bon hamburger. Afin de me persuader de monter en voiture, elle a prétendu qu'elle allait me déposer au Buffalo Grill, puis m'a emmené aux urgences.

À présent, elle s'empare de ma moitié de doigt, la dirige vers son entrejambe, se caresse avec. Elle frissonne, les yeux fermés.

Ma main est molle. Je laisse Libby la manipuler à sa guise. Ses mouvements deviennent plus rapides. Elle adopte une cadence que je connais bien. Son corps frémit. Elle pousse un bref soupir qui ressemble à un hoquet de surprise, comme lorsque l'on apprend la mort subite de quelqu'un.

Elle garde les yeux fermés après l'orgasme, et conserve mon auriculaire dans son intimité. Une minute plus tard, je me mets sur elle, la pénètre. Nous bougeons en douceur. Pas un instant elle n'ouvre les paupières.

La pluie s'égoutte à l'extérieur. Le tonnerre gronde au-dessus de l'océan.

J'accélère le rythme, cale mes va-et-vient sur les tapotements de l'averse contre la vitre. Libby remue à peine, je m'en aperçois avec un temps de retard.

Sans doute désire-t-elle que j'en finisse.

Je m'exécute. Un petit grognement pour lui signaler que j'ai joui. Ensuite, je reste sur elle. J'aurais l'air d'un gymnaste sur un cheval-d'arçons si je me retirais aussitôt. Je compte jusqu'à dix avant de rouler sur le côté. Libby fixe le ventilateur en teck au plafond, qui poursuit ses rotations aussi lentes que grinçantes.

« Tu m'as manqué, Libby.

— Eh bien maintenant je suis là. »

Je ne parviens pas à déterminer si ses mots sont réconfortants, bienveillants, ou s'ils sont amers. Un bref baiser, puis je me lève pour aller à la salle de bains.

À mon retour, elle me tourne le dos, cachée sous les couvertures. Dehors, l'averse se calme. Les bruits de tonnerre sont plus espacés, étouffés. L'orage s'éloigne.

J'observe la silhouette de Libby. Elle paraît grelotter d'une façon étrange.

« Libby ? Tu pleures ?

— Non. »

Elle ment. Je marche jusqu'au lit, me penche et lui effleure le mollet à travers le drap. Elle sursaute, se retourne. Ses joues sont striées de larmes.

« Qu'est-ce qui ne va pas, chérie ? »

Elle secoue la tête. « Rien. Je suis désolée.

— Tu peux tout me raconter.

— Tellement désolée, répète-t-elle.

— Tu n'es pas contente d'être ici ?

— Si, bien sûr. » Sa voix est terne. Elle renifle.

« Tu ne perdras pas ton temps, tu verras. » Je regrette immédiatement mes paroles. J'ai l'impression de m'adresser à une prostituée. Je tente de me rattraper : « Je voulais plutôt dire... » Je prends mon souffle. Que voulais-je dire ? « Cette histoire est importante pour moi, Libby. Je dois saisir ma chance.

— Je sais.

— Ce n'est pas facile, je comprends. Je te suis reconnaissant de m'avoir accompagné, d'être restée avec moi après ce que je... » Une hésitation, puis : « Après ce qui s'est passé.

— Je t'aime, Jimmy. »

Ces mots me font du bien. Je suis content de les entendre, mais l'intonation est bizarre. Cela ressemble plus à une réplique de scénario lue sous la contrainte qu'à une déclaration d'amour.

Mon portable sonne.

Je suis soulagé. J'ai une excuse pour la laisser, pour ne rien ajouter qui la blesserait davantage. Pour éviter de me rappeler ce que j'ai fait.

OceanofPDF.com

Je récupère le mobile dans la poche de mon pantalon, en boule par terre, et décroche à la troisième sonnerie. Je quitte la pièce, l'oreille collée au récepteur.

« Jim à l'appareil.

— Ça roule, champion ? »

Tad Billups, mon meilleur ami. Peut-être mon unique ami, maintenant que j'y pense. Les autres m'ont laissé tomber. D'une façon un peu absurde, Tad est le seul à ne pas m'avoir abandonné. C'est également lui qui m'a obtenu ce boulot, chez Tao. Du coup, ce n'est plus seulement mon ami, mais aussi mon patron.

Je referme la porte derrière moi pour ne pas déranger Libby, puis m'éloigne dans le couloir, le portable au creux du cou. « Tu me demandes si ça roule ? Ça pédale dans la semoule, oui. L'entreprise est naze, les employés sont nazes et leur marchandise est encore plus naze, à tel point que personne ne veut l'acheter. Ils crament un million par mois. Il nous reste à peine de quoi tenir sept semaines.

— Ouais. J'aurais dû t'en parler au moment de te proposer le job. Il y a de bons restaurants, là-bas ?

— Des restaurants ? Comment je le saurais ? » Je descends les escaliers. « Tu peux me rappeler comment tu m'as convaincu de venir bosser ici ?

— Je n'y suis pour rien. C'est toi qui m'as convaincu. Tu m'as même supplié, au bord du désespoir.

— Sûrement pas. » Sa petite plaisanterie, pour innocente qu'elle soit, touche un point sensible. L'après-midi où je suis allé le trouver au Fornaio, j'étais effectivement au bord du désespoir. Non, cette expression est trop douce. J'étais au fond du gouffre, tout simplement.

Il change de sujet. « Comment va Libby ?

— Maussade. En colère, dis-je à voix basse.

— Eh bien, s'enthousiasme-t-il. On dirait que tout baigne.

— Ah, et il fait quarante à l'ombre.

— Ouais, j'aurais dû aussi te prévenir de ça. En Floride, le temps est parfois... comment dit-on ? Lourd.

— Merci du tuyau.

— Laisse-moi deviner. Tu t'es pointé en costume cravate, pas vrai ?

— Non, contesté-je.

— Personne ne porte de costar en Floride, Jimmy. Combien tu en as emporté ?

— Aucun, Tad.

— Combien ?

— Trois. En laine.

— Tss, tss, souffle Tad. Un espoir que ça s'arrange ?

— On m'a affirmé que le thermomètre baissait en décembre.

— Pour l'entreprise, Jimmy.

— Je l'ignore. Laisse-moi un ou deux jours pour étudier la situation, voir ce que je peux trouver. » Je parcours le salon, ouvre la porte coulissante et jette un œil à l'extérieur, sur le patio. La pluie a cessé. L'eau de la piscine est calme, limpide.

« Qu'est-ce que tu entends par “étudier la situation” ? s'enquiert Tad.

— Eh bien...

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit quand je t'ai engagé ? m'interrompt-il.

— Que j'allais devenir riche ?

— Non. Cette promesse-là était un mensonge. À part ça ? » La voix de mon ami est fluctuante. J'entends distinctement le bruit du vent qui crache sur la ligne. Je l'imagine au volant de sa BMW décapotable, sous le doux soleil de Palo Alto, avec une oreillette Bluetooth.

« À part ça, je ne vois pas, fais-je.

— Je t'ai dit : “Protège mon investissement et protège-moi.” »

Maintenant qu'il m'en parle, je me souviens de cette phrase. Une phrase que j'avais trouvée étrange à l'époque, et que je trouve encore étrange aujourd'hui. *Protège mon investissement et protège-moi.* « Tu peux préciser ?

— C'est assez explicite. Ta priorité est de sauver l'entreprise... dans la mesure du possible.

— Et ensuite ?

— Ensuite rien. Fin de l'histoire. » Une pause, et il ajoute : « Assure-toi simplement que ma générosité ne se retourne pas contre moi.

— Je ne saisis pas. »

Tad se met à articuler comme si j'étais un idiot. « Je t'ai engagé parce que tu es mon pote. Je mise sur toi. Ne me déçois pas, c'est tout.

— D'accord », affirmé-je. En réalité, quelque chose m'échappe. Dur de croire que Tad Billups se sente concerné par l'avenir de Tao Software LLC : une start-up de troisième zone dans laquelle lui et ses partenaires ont investi quatre ans auparavant. Cette société ne représente qu'une infime partie de leur portefeuille. La réputation de Tad ne souffrira pas d'une faillite. 90 % des structures soutenues par les sociétés de capital-risque mettent la clef sous la porte. Les aléas du métier. Qu'une entreprise sur dix reste à flot, et le succès est au rendez-vous. Alors, pourquoi Tad me demande-t-il de le protéger ? Le protéger de quoi ?

Soudain, il semble pressé de raccrocher. « Bon, dit-il. Quoi d'autre, avant que j'y aille ?

— Écoute, Tad. » Je connais d'avance la réponse, mais je dois quand même demander. Pas moyen de faire autrement. « On a besoin d'argent. Au moins

cinq ou dix millions supplémentaires. Tu ne m'avais pas averti que la situation serait à ce point désastreuse.

— Hors de question, champion.

— Arrondis les angles. Fais passer la pilule. Je ne m'en sortirai pas sans ces fonds...

— Débrouille-toi ! » crie-t-il. La dureté de son ton me surprend. Je le connais depuis des lustres et je ne l'ai jamais entendu élever la voix. Tad est le genre de type qui n'hésitera pas à poignarder quelqu'un dans le dos, mais toujours en douceur, avec un sourire affable. Il se calme : « Je compte sur toi, Jimmy. Vraiment. » Sa voix est si paisible, tout à coup, que je me demande si je n'ai pas imaginé son mouvement d'humeur. Peut-être un effet du Bluetooth. « Je ne sais pas quoi te dire, ajoute-t-il. Mes partenaires ne miseront pas un centime de plus sur cette affaire. *Comprende ?*

— Ouais. *Comprendo.*

— Autre chose ?

— Autre chose ? je répète sans pouvoir réprimer un rire. Eh bien, tu as refusé toutes mes requêtes.

— Je t'ai filé un super boulot qui te rendra riche.

— Tu m'as avoué que c'était un mensonge.

— Ah oui ? Zut, démasqué. Bon, en tout cas, fais au mieux.

— Je donnerai mon maximum.

— Je n'en doute pas, mon pote. Je t'ai engagé précisément pour ça. »

Il raccroche et je reste là, l'oreille collée au récepteur.

6

Je ne crie jamais lorsque les cauchemars interrompent mon sommeil.

Tous les matins, je me réveille de la même manière, hanté par les mêmes songes. Mon fils est dans la baignoire. Son corps flotte juste sous la surface. Son visage est cyanosé, sa bouche figée en une révolte muette. Ses fins cheveux blonds s'étalent dans l'eau comme un filet arachnéen. Des cheveux trop longs pour un garçon. Et ce regard... La façon dont ces yeux morts, posés sur moi, demandent : "Pourquoi m'as-tu fait ça ?" Ces yeux terrifiés.

Je m'assois en sursaut dans mon lit, les draps emmêlés autour de moi en un lacs poisseux. Le haut de mon pyjama est trempé de sueur et mon hurlement n'a pas eu le temps de naître, étranglé à la lisière de mes lèvres. Je ne crie jamais. Ni à tue-tête ni autrement.

Certains s'éveillent en rétablissant la circulation dans un bras engourdi, je laisse quant à moi la peur s'estomper. Mon rituel matinal. Je demeure assis, respire calmement, et l'effroi s'éloigne.

Un coup d'œil à l'horloge. Presque 7 heures. Libby ronfle à côté de moi.

Je me lève en silence. Une douche froide, puis je m'habille.

Aujourd'hui, je laisserai mon costume en laine au placard. J'irai au travail en pantalon d'été et polo à manches courtes. Je m'approche de Libby, me penche vers elle, qui dort toujours.

« Libby ? »

Elle grogne, ramène le drap sur ses épaules et me tourne le dos.

« Libby, ma chérie. Je dois y aller, d'accord ?

— Mmh, marmonne-t-elle.

— Bon. On parlera à mon retour de ce qui s'est passé hier soir, alors. »

De toi, qui sanglotes après que nous avons fait l'amour.

« Mmh », répète-t-elle. J'espérais une réponse plus argumentée. Une réponse, simplement.

« D'accord ? » insisté-je.

Elle soupire, puis se retourne vers moi, les yeux grands ouverts. « D'accord.

— Ça va s'arranger », dis-je avec le sentiment que c'est ce qu'elle a besoin d'entendre. Après coup, je me rends compte que c'est plutôt moi qui en ai besoin. « Je te le promets. Tu verras. »

Elle monte le drap jusqu'au menton, acquiesce.

Je prends ma serviette et me prépare à sortir. En chemin, je m'arrête près de la commode pour examiner la photo où Libby et moi posons sur le canapé, lors du Nouvel An. Le satyre écarlate semble nous épier, penché par-dessus notre épaule. Même dans la faible lumière de la chambre, je suis frappé par cette image de moi, un bras passé autour de Libby, et elle, qui paraît me fuir. Ce cliché ne représente pas un mari et son épouse profitant du réveillon. Il décrit plutôt un kidnapping.

J'aimerais emporter une photo au bureau, mais pas celle-là. Je préférerais une image de Cole. Libby les a toutes cachées après son décès.

« Prends celle où nous sommes ensemble », me conseille Libby, toujours alitée.

Elle m'observe.

« Quoi ? demandé-je, même si j'ai très bien entendu sa suggestion.

— Si tu en veux une, prends celle où nous sommes ensemble. S'il te plaît. »

Je hausse les épaules, m'empare du cliché, l'étudie une nouvelle fois. « Je la trouve... bizarre.

— Nous étions comme ça. »

Je ne suis pas sûr de comprendre son explication, mais au moins paraît-elle s'intéresser à quelque chose.

Je soupèse le cadre. Il est étrangement lourd. Je le glisse dans ma serviette, puis me dirige vers la sortie.

« Souhaite-moi bonne chance, dis-je.

— Tu vas casser la baraque.

— Comme toujours. »

Je ferme la porte derrière moi, descends au rez-de-chaussée.

Sur le perron, le thermomètre affiche déjà vingt-cinq degrés. Une odeur de chèvrefeuille embaume l'atmosphère. Le ciel est dépourvu de nuages. J'éprouve une grande satisfaction à l'idée de laisser le costume à la maison.

Une Pontiac bleue se gare chez mon voisin, de l'autre côté de la rue. Nous sommes les deux seuls résidents de cette impasse et sa maison est la copie conforme de la nôtre.

Le voisin coupe le contact, puis sort de son véhicule. L'homme est grand, baraqué. Il porte un jean onéreux, un t-shirt moulant, ainsi que des bottes de cuir. Il me regarde fixement. Deux yeux d'un noir profond, enchâssés sous un front proéminent. Une petite bouche, un menton fuyant. Un crâne bulbeux, associé à des lèvres fines, lui confère un air reptilien. Sauvage et carnivore. Une sorte de vélociraptor.

Je lui adresse un signe de la main. J'envisage de le saluer de vive voix, peut-être même de traverser la rue pour me présenter, mais il tourne les talons et grimpe les marches de chez lui sans autre forme de procès. Pas besoin de clef pour ouvrir sa porte. Il se contente de tourner la poignée et de disparaître à l'intérieur.

Je suis troublé. Il ne s'agit pas seulement de son physique, pour le moins singulier, mais également de sa manière de s'habiller. Le luxe de ses fringues moulantes ne cadre pas avec la tenue d'un salarié lambda. J'ai plutôt l'impression d'avoir croisé un videur de boîte de nuit, qui ne peut dissimuler sa nature brutale sous ses vêtements coûteux.

Un autre détail me chiffonne. Je regarde ma montre. Il est à peine 8 heures. Mon voisin regagne ses pénates alors que le reste du monde va travailler. Je me demande bien quel genre d'emploi il occupe.

Je scrute les fenêtres de chez lui en vain. Les rideaux sont tirés, les lumières éteintes. Sa maison est sinistre.

Bienvenue dans le quartier, songé-je en montant dans ma voiture.

OceanofPDF.com

Figurez-vous que je ne me rends pas directement au bureau.

Le petit déjeuner avant tout. Impossible de diriger une entreprise, ni d'ailleurs de faire quoi que ce soit d'autre, excepté perdre du poids, le ventre vide. J'effectue donc un crochet par le Mc Drive afin de me procurer mes Egg McMuffin quotidiens.

Les McMuffin sont devenus une sorte de tradition matinale depuis que j'ai arrêté la cigarette et l'alcool, voici quelques années. Tirer fierté de ses mauvaises habitudes culinaires n'est pas chose aisée, mais moi, j'y parviens.

Je me gare à la sortie du Drive, le long du restaurant, et déguste mon premier sandwich avec le moteur au ralenti et la climatisation en marche. Vingt secondes plus tard, je froisse l'emballage, sors du McDonald's, tourne deux fois à gauche, façon Mannix, et m'engage à nouveau dans le Drive pour un deuxième service.

Tandis que j'ingurgite mon second McMuffin, il me vient à l'esprit qu'il existe peut-être un rapport entre ce rituel et ma prise de poids. Les faits ne sont toutefois pas objectivement établis et réclament des investigations plus poussées.

Après être passé au distributeur, où j'ai retiré deux cents dollars, j'arrive au bureau à 8 h 30.

De toute évidence, mon discours de motivation a eu son petit effet : je suis loin d'être le premier sur le parking.

Derrière le comptoir de la réception, Amanda est plongée dans un livre, dont elle souligne un passage au stylo. Elle est tellement absorbée par sa tâche, les yeux fixés sur le texte avec une moue de concentration, qu'elle ne remarque ma présence qu'au dernier moment. Elle lève les yeux, surprise, et ferme le livre.

« Bonjour, Jim, dit-elle.

— Bonjour Amanda. Vous faites un peu de lecture ? »

Elle sourit. « Un bel ouvrage. Vous l'avez lu ? » Elle me tend la reliure pour plus ample inspection. Le livre est minuscule, si vieux et si corné que le papier doré de la couverture annonce seulement : “Sainte Bib...” Le *le* final a pratiquement disparu.

« Pas dernièrement », fais-je. Je ne suis guère étonné. Là d'où je viens, à savoir le milieu des drogués à tendances autodestructrices, il n'est pas rare de croiser des prix de Diane qui s'avèrent être des grenouilles de bénitier. Rien que de très logique. La séduction vous attire souvent des ennuis et les faibles femmes se fient toujours à Jésus pour les tirer du guêpier. Qui suis-je pour les juger ?

« D'accord, je dis. Continuez. » J'envoie un petit coup de poing en l'air, histoire de signifier que l'étude des Saintes Écritures pendant les heures de travail ne me pose aucun problème. Mieux que le porno, mais moins bien que le règlement intérieur. Entre les deux.

Je passe mon chemin, mais elle me rappelle. Elle baisse la voix lorsque je m'approche et jette un coup d'œil inquiet à l'espace de travail. Ses yeux m'envoient un message d'avertissement. « Dom Vanderbeek est là. Il vous attend. »

Hier, j'ai humilié Dom, notre responsable des ventes, en l'obligeant à venir au bureau séance tenante. Quand il est arrivé, je l'ai ignoré. Je l'ai laissé mijoter et m'adresser des regards par-dessus des cloisons de l'espace de travail. Lorsqu'il m'a paru sur le point de craquer, j'ai demandé à Amanda de le convoquer par

mail à un entretien le lendemain matin. C'est une petite technique que j'ai apprise au fil des missions : si vous désirez établir un rapport de domination hiérarchique, il faut vous montrer brutal. On doit savoir que vous êtes le chef.

L'entretien a commencé et je suis assis dans la salle de conférences high-tech, en tête à tête avec Dom. Celui-ci a passé les cinq dernières minutes à tenter de me convaincre qu'il est l'homme le plus important du monde plutôt que de s'avouer vaincu et de quêter avec humilité mon assentiment.

Dans le désordre, ses arguments sont que sans lui les ventes de Tao plongeraient ; que sa présence motive les troupes ; et qu'il peut m'aider, moi, un dirigeant novice, à gérer les problèmes de management insolubles.

Dom Vanderbeek ressemble exactement à ce que j'attendais de lui. La quarantaine, grand, svelte. Une carrure de triathlète. Il est nanti d'un agréable visage : des cheveux bruns et courts à la César, dont les tempes grisonnent, et un sourire éclatant qui doit beaucoup, j'en suis certain, à de dispendieuses séances de blanchiment. Il porte une grosse montre virile, qu'il s'applique à exhiber en retroussant ses manches. Une Rolex Submariner. C'est une tocante de choix pour un directeur des ventes.

Lorsque Dom a fini de me démontrer à quel point il est indispensable, je hoche la tête d'un air pensif, m'adosse à mon fauteuil, et déclare : « Je comprends où vous voulez en venir.

— Vraiment, Jim ? » Il se penche au-dessus de la table, me foudroie de son regard d'acier. « Vous en êtes sûr ? Parce que hier, vous avez été un tantinet blessant avec moi. J'ai été très peiné. »

J'ai déjà rencontré des gens comme Dom. Dans le but de gravir les échelons, il a passé de nombreux week-ends dans des séminaires où l'on vous apprend la gestion interpersonnelle, où l'on vous engage invariablement à être ouvert, honnête, avec vos collègues, votre patron ou vos subordonnés, au lieu d'éviter l'affrontement. En théorie, c'est un bon enseignement. En pratique, le résultat est souvent l'inverse de l'effet recherché. Vos collègues vous perçoivent

comme un individu revêche, querelleur, plutôt que comme un type franc du collier et tolérant. Vous êtes tout le temps en train de leur expliquer ce qui vous dérange.

« Vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas, Jim ? » interroge Dom.

En effet, je le sais. Il fait référence à l'appel de la veille, où je l'ai mis sur haut-parleur et publiquement humilié. En vérité, j'éprouve quelques remords, mais il existe certaines choses que vous devez faire lorsque vous prenez la tête d'une entreprise en pleine débâcle. Le temps des politesses est terminé. Vous devez établir votre autorité au plus vite et, pour cela, choisir une tête de Turc. Peu importe qui. Ce qu'il faut, c'est que l'ensemble des employés comprennent qui est le mâle alpha. En ce sens, le milieu de l'entreprise ressemble fort à celui de la prison. Deux lieux où le leader a besoin d'une bonniche. J'imagine que Dom est ma bonniche.

« Écoutez, Dom, je suis désolé, vous devez me croire. J'ai été un peu dur avec vous. En vérité, j'ai besoin de vous.

— Heureux de l'entendre.

— Toute entreprise a besoin d'un champion des ventes. Et je veux que vous soyez mon champion.

— D'accord.

— Alors parlez-moi des ventes. Qu'avez-vous dans les tuyaux ?

— Plein de choses, indique-t-il. Beaucoup d'éléments.

— Bien. » J'attends qu'il précise, mais rien ne vient. « Peut-être pouvez-vous m'expliquer en quoi consistent ces éléments ? »

Il soupire comme si la perspective d'énumérer lesdits éléments l'épuisait à l'avance. « Nous sommes en contact avec Facebook, évidemment. Des intervenants majeurs sur le marché. Et MySpace. Sans compter Yahoo et Google.

— En contact ?

— D'autres acteurs également. Plus modestes.

— Merveilleux. »

Il pointe le doigt vers moi. « En résumé, je suis sur le coup.

— Merveilleux, répété-je. Mais qu'entendez-vous par “en contact” ? Qu'est-ce que ça signifie ? En contact genre : “Salut, content de vous connaître” ? Ou en contact genre : “Voici le contrat. Signez sur les pointillés” ?

— Plutôt la seconde définition. Les pointillés.

— D'accord. Vous avez une feuille de route que je puisse consulter ?

— Une quoi ?

— Une feuille de route. Un document préparé par le directeur des ventes, auquel on se réfère pour savoir où en sont les négociations et...

— Je sais ce qu'est une feuille de route, Jim. Je vous demande juste pourquoi vous en voulez une.

— Eh bien, dis-je patiemment, j'aimerais simplement savoir si cette société existera encore en septembre, si vous et moi aurons encore du travail à ce moment-là. J'espérais que vous pourriez éclairer ma lanterne.

— Je vois.

— Alors vous allez m'en préparer une ? De feuille de route ? »

Vu l'expression de Dom, j'ai l'impression de lui avoir demandé de changer une couche sale.

« Laissez-moi vous poser une question, Jim. » Il pivote sur sa chaise et me regarde par en dessous. « Vous en connaissez beaucoup sur moi, mais je ne sais rien de vous. Quel est votre parcours ?

— Question légitime, Dom », dis-je d'un air décontracté. En mon for intérieur, je prends la décision de le virer à la première occasion. « Voyons voir. J'ai grandi en Californie. Diplômé de Berkeley. Vingt-cinq ans dans la Silicon Valley, à la vente et à l'encadrement pour plusieurs sociétés : SGI, Lantek, NetGuard... Et quelques autres. »

Si mon CV impressionne Dom, il n'en montre rien. « Je vous demande ça parce que je m'interroge.

— Vous vous interrogez à propos de quoi ?

— À propos de votre engagement à la direction de Tao. » Il hoche la tête et me parle doucement, sur le ton d'un enfant qui demanderait qu'on lui raconte encore un conte de fées particulièrement savoureux : celui où l'idiot du village se balade dans le château et où on le prend pour le roi.

« J'imagine qu'ils connaissent mes antécédents », spéculé-je. Sa question, pourtant, n'est pas bête. Je ne suis pas vraiment le candidat idéal pour cette mission de remplacement – pour n'importe quelle mission de remplacement, à vrai dire. J'ai deux addictions, trois arrestations, et un nombre incommensurable d'épisodes amnésiques à mon palmarès.

« Vous avez des antécédents ? » demande-t-il d'une voix amicale, encourageante. Je n'y détecte aucun sarcasme, nulle trace de défi.

« Vous êtes déçu qu'ils ne vous aient pas désigné pour diriger la boîte, Dom ?

— Oui, convient le responsable. En effet. » Une nouvelle fois, cette honnêteté désarmante. On a dû lui donner la médaille d'honneur, au séminaire de gestion interpersonnelle.

Ce qu'il y a d'amusant, avec les responsables des ventes, c'est qu'ils pensent toujours qu'ils devraient être directeurs. Dans chaque entreprise pour laquelle j'ai travaillé, le chef des ventes convoitait le sommet de la pyramide sans jamais y parvenir. Du coup, on se retrouvait avec des cadres amers, désappointés. C'est la nature d'un bon responsable des ventes. Un bon responsable des ventes doit être totalement ignorant de sa condition de simple outil au sein de l'entreprise. Après tout, quel genre d'homme est capable, à la seule force de son bagou, d'établir sa position dans une société d'informatique, de bâtir un écran de fumée autour d'un produit bancal comme celui de Tao – qui marche une fois sur deux –, et de demander un chèque de cinquante mille pour la peine ? Seul un individu imperméable à la gêne, un individu inconscient du ridicule, un type persuadé qu'il mérite plus que tous les autres d'être directeur, est capable d'une telle prouesse. Un responsable des ventes.

J'adorerais libérer Dom de ses obligations, le virer tout de suite tandis que, assis en face de moi, il me sourit de toutes ses dents impeccables, mais c'est impossible. Il ne nous reste que sept semaines. Nous avons besoin d'obtenir des contrats au plus vite. Sans Dom, nous repartons de zéro. Je m'adresse à lui d'une voix douce : « Je compatis, Dom, je vous assure. C'est probablement vous qui devriez diriger l'entreprise. »

Il sourit. La perspective est réjouissante.

« J'ai une bonne nouvelle, continué-je. Ma présence est temporaire. Si on arrive à redresser la barre, je pars. En d'autres termes, le poste de directeur sera vacant. Bien sûr, je suis tout disposé à recommander ceux qui auront participé à l'effort de guerre. Vous, pourquoi pas. » *Même si cette éventualité est hautement improbable*, ajouté-je in petto. J'observe Dom pour déterminer si mes mots ont porté.

« J'apprécie votre vision des choses, dit-il. Je vous aide à secourir Tao, et vous m'aidez à accéder au poste de directeur. » Une pause. « Quand vous partez. »

Manuel du parfait commercial : répétez l'argumentaire et encouragez le client à faire de même, à voix haute. « Tout à fait, Dom. Je vous aiderai à avoir le poste lorsque je partirai.

— Content de l'entendre, approuve-t-il avec un sourire.

— Seulement, il y a un problème. Vous voulez être directeur ? Nous avons besoin d'une société que vous pourrez diriger. D'où la nécessité de préserver Tao. Il nous faut des rentrées d'argent.

— J'y travaille.

— Vous ne comprenez pas. À ce train-là, on court à la catastrophe. » Je me penche au-dessus de la table et baisse la voix comme pour révéler un immense secret. « Nous sommes au bord de la faillite. Il nous reste de quoi tenir à peine sept semaines.

— Sept semaines ? » Il hausse les sourcils. En temps normal, il est déconseillé de signaler aux employés à quel point la situation est critique.

Contrairement au proverbe, trop de précaution ne nuit pas. L'honnêteté pousse les gens à chercher un autre job. Je parierais cependant que Dom n'ira nulle part. Du moins tant qu'il aura une chance d'atteindre les hautes sphères.

« Voilà pourquoi il nous faut réaliser une vente. Cette semaine. »

Dom continue de sourire d'un air indulgent. Le même air que vous prenez lorsque votre neveu replet dit un truc mignon. « Une vente cette semaine ? Bien sûr. Pourquoi pas ? » Il hausse les épaules. « Sauf qu'on n'a aucune marchandise, Jim. Si ces imbéciles d'ingénieurs pouvaient fournir un programme qui fonctionne, je serais en mesure de vous donner satisfaction, mais...

— Nous avons une démo. J'ai assisté à un essai hier. Ça marche. » Je songe à l'avertissement de Randy et ajoute promptement : « La plupart du temps. Mais c'est vendable.

— Oh merde.

— J'ai bien réfléchi à la question.

— Sept mots très dangereux dans la bouche d'un P-DG.

— Nous nous adressons à la mauvaise cible, avec le mauvais produit.

— D'accord, d'accord, enchaîne Dom sur un ton conciliant. Fabriquons un nouveau logiciel, vous et moi. On en parlera aux grosses têtes en informatique lorsque ce sera au point.

— Soyons lucides : nous tentons de fourguer un programme à des ados qui utilisent Facebook. Des gamines énamourées de quinze ans avec des appareils dentaires. Leur salaire se résume à l'argent de poche de papa et maman. Pas étonnant que nous ne vendions rien.

— C'est le business plan, Jim. On peaufine les programmes et on vend les licences aux réseaux sociaux. Notre manière de fonctionner a toujours été identique.

— Eh bien ce plan est foireux.

— Vous en avez un autre ?

— Oui. Il m'est apparu ce matin.

— Il vous est apparu ?

— Vous savez ce que j'ai fait, avant de venir au travail ? » Je ne parle pas du premier McMuffin, ni du deuxième. « Je me suis arrêté à la banque. J'ai pris de l'argent au distributeur. » Je marque une pause. « La banque, Dom. La banque. » Il semble perplexe. Je poursuis mon raisonnement : « Vous connaissez la fameuse réplique de Willie Sutton ? “Pourquoi braquez-vous les banques, Willie ? — Parce que l'argent se trouve là.” »

Dom ne comprend toujours pas où je veux en venir. Subtilité et agilité intellectuelle ne sont pas ses domaines de prédilection.

« Écoutez, continué-je. Vous connaissez le problème des banques ? Les gens y réclament sans cesse leur argent. Les établissements ont besoin d'être sûrs d'avoir affaire à la bonne personne. D'où la nécessité des codes PIN, mots de passe et autres chiffres secrets. Le client doit prouver son identité. Et si l'on pouvait se passer de toutes ces formalités ? Et si les banques arrivaient à savoir qui vous êtes d'un simple coup d'œil ? »

Une lueur de compréhension naît au fond de ses yeux. Il hausse les sourcils.

J'enfonce le clou : « À partir de maintenant, nous allons vendre notre produit aux établissements bancaires. Parce que l'argent se trouve là. Nous ne nous adressons plus aux particuliers, mais aux entreprises. Nous œuvrons dans la sécurité. Les banques sont très attachées à ce secteur. Il suffira de changer le nom du programme. On trouvera un sobriquet, du style Technologie de Traitement de l'Identification, un truc comme ça.

— Mmh », approuve-t-il à contrecœur. Il est bien obligé de reconnaître que mon idée a du potentiel.

« Le plus beau, conclus-je, c'est qu'on n'a pas besoin de nouveau logiciel. Il suffit juste de modifier notre approche marketing. Nous nous réinventons, nous mutons. Dès aujourd'hui, nous sommes les leaders en matière de Technologie du Traitement de l'Identification. TTI. Vous êtes le type chargé de la vente, Dom. Concoctez-nous un joli descriptif orienté sur l'usage bancaire.

Nous reconnaissons les clients dès qu'ils se présentent, nous éliminons les usurpateurs. Voilà notre credo. »

Vanderbeek médite un instant. « Votre intuition est plutôt bonne, admet-il finalement. TTI. J'adore.

— Vous... avez des contacts ?

— Des contacts ?

— Dans les banques. Il faut organiser une réunion dès que possible. Vous pouvez vous en occuper ? Une démonstration réservée aux dirigeants.

— Peut-être. » Un silence. « Oui, je crois que c'est dans mes cordes.

— Super. Je viendrai. Pourquoi pas cette semaine ? Peu importent les participants. Tout responsable disposé à nous signer un chèque de cinq cent mille dollars sera le bienvenu. »

Dom rit aux éclats, la tête rejetée en arrière, comme si j'étais le comique le plus talentueux qu'il ait jamais rencontré. Quel ravissant collaborateur !

Ayant moi-même été jadis chef des ventes, je sais ce qu'il ressent, je suis passé par là. Essayer de vendre un produit qui n'existe pas, gérer un directeur insistant qui exige un client à un demi-million et qui, par-dessus le marché, se met en tête de suivre les négociations... Tout pour plaire.

J'attends que Dom cesse de rire. Au bout d'un moment, il pose les yeux sur moi. Son regard amical surmonte un sourire non moins amical. Je lis en lui comme dans un livre ouvert : il va me supporter pendant sept semaines. Si notre démarche est couronnée de succès, il s'en attribuera le mérite. Dans le cas contraire, il m'imputera la responsabilité de l'échec. Maintenant que j'y pense, Tad Billups a sans doute adopté une stratégie similaire lorsqu'il a mis un ex-drogué à la tête d'une entreprise au bord du dépôt de bilan. Sa conduite variera en fonction des événements.

Dom m'adresse une mimique bienveillante. « Comme vous voulez, patron.

— Vous allez donc organiser une réunion ?

— Demain.

— Merci. » Je me lève, la main tendue. Nous nous saluons.

Il est de mon côté. Pour l'instant.

Je demande à Amanda de me trouver un endroit pour travailler. Elle me guide à travers la salle commune, suggère d'abord le bureau d'angle de l'ancien directeur, Charles Adams. Je décline sa proposition, non par superstition – même si ce paramètre entre en ligne de compte –, mais plutôt parce que les bureaux d'angle envoient un mauvais message aux employés.

Je demande à Amanda s'il existe un lieu plus discret. Nous nous mettons d'accord sur une pièce d'apparence quelconque, sans fenêtre et située à côté des toilettes. C'est l'endroit le moins convoité de l'immeuble, ce qui correspond parfaitement à mes projets.

Je m'installe sous le regard de la réceptionniste. Je sors de ma serviette un cahier à spirale et deux crayons Faber-Castell numéro 2 à pointe douce, que je dispose en biais sur la première page. Après y avoir ajouté un taille-crayon à pile, je mets la photographie de ma femme et moi sur un coin du bureau.

Amanda se penche, étudie soigneusement le cliché. « Oh là là ! Beau portrait », fait-elle sur un ton qui suggère tout le contraire. J'éprouve le besoin de me justifier.

« Oui. Nous n'avons pas apporté beaucoup de photos avec nous. Nous voyageons léger.

— C'est votre femme ?

— Libby.

— Elle semble heureuse », constate Amanda, pince-sans-rire. Je me rends compte pour la première fois qu'elle possède un certain sens de l'humour. « C'est quoi, cette peinture de Satan en arrière-plan ?

— Ce n'est pas Satan. C'est un satyre. Mi-homme, mi-bête. Une créature mythologique. Vous connaissez la mythologie grecque, n'est-ce pas ?

— Non.

— On y apprécie le vin.

— Vraiment ?

— Et la danse, nu dans les bois. Sans oublier la musique.

— Ah, d'accord.

— Dites-moi, Amanda, vous n'êtes pas censée vous occuper de la réception ? »

Elle exécute une petite révérence guindée et quitte les lieux sans un mot.

Je m'installe à mon nouveau bureau. Étalé devant moi, l'ancien matériel promotionnel de Tao : un demi-million de dollars de dépliants en papier glacé, d'inserts en quadrichromie et de brochures souples. Des attrape-gogos en offset. Chaque document s'efforce d'expliquer comment P-Scan identifie les visages sur n'importe quelle photographie. La démonstration se poursuit en soulignant la manière dont les médias sociaux pourront utiliser la technologie développée par Tao afin d'animer leurs réseaux, d'accroître le trafic et la fidélité des visiteurs, ainsi que de favoriser l'émulation. J'espérais économiser quelques dollars en recyclant ce matériel à l'intention de notre nouvelle cible, les banques multinationales, mais le discours sur l'émulation et la fidélité des visiteurs me refroidit. Je juge peu probable de mettre mon projet à exécution.

Mon portable sonne. Je vérifie l'appel. Le numéro ne me dit rien. Je décroche.

« Thane à l'appareil.

— Jimmy ! aboie en retour une voix éraillée. Ça boume ? »

C'est Gordon Kramer, mon parrain. Son rôle se situe quelque part entre celui de conseiller de probation et celui d'ami.

« Content de t'entendre, Gordon. »

Je le connais depuis sept ans. Il était à ma première réunion, dans les locaux de l'Union des jeunes chrétiens, à San Jose. J'avais rejoint l'association deux semaines après la mort de Cole, quand j'avais compris à quel point j'étais malade. En dépit de mes efforts pour me débarrasser de lui, Gordon m'est toujours resté fidèle. Nous sommes devenus proches au fil des ans. Peut-être

parce que c'est un ancien flic, comme mon père. Sa présence familière me rassure. Sa carrure, ses cheveux gris, ses yeux fatigués et son expression blasée.

« J'appelle pour savoir comment tu vas, explique-t-il.

— Bien. Super.

— Rien à signaler ? »

Il me demande à mots couverts si j'ai effectivement bu, fumé de la came, parié, trompé Libby, ou si j'y ai pensé très fort.

« Tout va bien, persisté-je.

— Formidable, formidable. » Un instant de réflexion, puis : « Stressé au travail ?

— Un peu.

— Parce que, tu sais, c'est dans ces moments-là que les faux pas se produisent.

— Je sais.

— Au bureau, tu te prends pour Superman, la pression augmente, et tu as besoin d'un petit remontant, d'un coup de pouce.

— Oui. » Difficile d'avoir une conversation franche avec Gordon et de parler d'addiction à la méthamphétamine avec la porte grande ouverte. Les gens écoutent les appels du boss, j'estime donc périlleux de tranquilliser mon parrain à voix haute.

« Tu ne peux pas discuter, hein ? demande Gordon, qui n'est pas un ancien flic pour rien.

— Exact.

— Bon. On verra ça plus tard. En attendant, j'ai un numéro de téléphone pour toi.

— Quel numéro de téléphone ?

— Ne joue pas à l'imbécile », grogne-t-il.

Bon sang. J'avais promis à Gordon d'aller voir un nouveau psychiatre, s'il en trouvait un à sa convenance, une fois arrivé en Floride.

Gordon n'est pas exactement le parrain modèle, celui qui suit à la lettre les douze étapes du programme. Il ne croit pas à toutes ces balivernes sur Dieu capable de sauver les camés. Son truc à lui, c'est plutôt la science, les toubibs et les blouses blanches. Lorsque Cole est mort, je suis allé voir le docteur Curtis, une matrone homosexuelle dotée d'une voix de fumeuse, sur l'insistance de Gordon. Au bout de quelques séances, après avoir mis mes tripes sur la table, pleuré toutes les larmes de mon corps, j'ai accepté de guerre lasse, la goutte au nez, de tenter l'hypnothérapie. Le traitement a été efficace jusqu'à un certain point. Les cauchemars n'interviennent plus que la nuit. Pendant la journée, j'arrive à oublier.

« Je vois à quoi tu fais allusion », soupiré-je.

Curtis m'a bien aidé, mais la perspective de repartir de zéro avec un nouveau thérapeute m'embête. Et puis, où vais-je trouver le temps d'aller consulter ? Il existe un chiffre magique marqué au fer rouge sous mes paupières, un chiffre qui m'obsède. Sept. Assez d'argent pour tenir sept semaines.

« Note le numéro », m'enjoint Gordon. Tandis qu'il me donne les coordonnées du praticien, je fais semblant d'écrire.

« Tu l'as ? demande-t-il.

— Oui. Noir sur blanc.

— Lis-le-moi. »

Aïe. « D'accord, avoué-je un peu honteux. Répète-le-moi. »

Il s'exécute. Cette fois, j'inscris le numéro sur mon carnet et le lui répète sans me tromper.

« Il s'appelle Liago, précise mon parrain. Docteur George Liago. On me l'a chaudement recommandé. Il connaît le programme. Il a déjà soigné des gens comme toi. » Sous-entendu des drogués coupables de choses abominables, inhumaines, terrifiantes.

« D'accord, dis-je. J'essayerai de le contacter.

— Non, tu n'essayeras pas. » Il imite ma voix sur le ton d'une pimbêche qui se plaint de la longueur de sa robe. « Tu iras le voir. Aujourd'hui. Il attend ton appel.

— OK », capitulé-je. Gordon m'aime d'une façon très martiale. Il est épuisant.

« Je lui téléphonerai demain, me prévient l'ancien flic. Si tu n'es pas allé au rendez-vous, je viens jusqu'en Floride et je t'amène sur son divan par la peau des fesses. »

Ce ne sont pas des mots en l'air. Il y a cinq ans, alors que j'étais encore en plein marasme, j'ai négligé une séance avec le docteur Curtis. Gordon m'a appelé sur mon portable, il s'est débrouillé pour me retrouver à l'hôtel Saint Regis, à San Francisco. J'étais occupé à vider le minibar. Les prostituées défilaient dans ma chambre. Il est arrivé et m'a menotté après m'avoir donné un coup de poing. Il m'a ensuite traîné dans le parking souterrain de l'hôtel, m'a de nouveau menotté à une canalisation, puis m'a laissé cuver au niveau 4C pendant trois heures. Depuis ce temps-là, j'essaye d'éviter cette portion de parking chaque fois que je descends au Saint Regis. À son retour, Gordon m'a fourré dans la voiture et m'a conduit en personne jusque chez le docteur Curtis. Il a patienté dans la salle d'attente puis m'a livré aux bons soins de Libby dès la fin de la séance.

« Je te crois », dis-je. Je n'ai vraiment pas envie de le voir débarquer dans les locaux de Tao et d'être menotté devant les employés.

« Tu promets de le contacter ? Il est prévenu.

— Promis. Je lui demanderai s'il peut me prendre.

— Il pourra », me certifie Gordon sans plus de précision. Aurait-il également menacé le docteur Liago de l'attacher à une canalisation ?

« Alors, j'irai.

— Brave garçon.

— Tu es quand même un sale enfoiré, Gordon.

— On appelle ça l'amour vache. Si nous avions eu plus de jugeote par le passé, nous n'aurions pas cette conversation. On ne se connaîtrait même pas. »

Je tente de m'éclipser du bureau à midi pour aller voir Liago. Gordon avait raison : le docteur savait que j'appellerais et, par le plus grand des hasards, avait un créneau disponible dans la journée. Que mon parrain ait réussi à faire coïncider les emplois du temps de deux personnes surbookées à cinq mille kilomètres de distance est une preuve indéniable de sa puissance et de son autorité.

Je passe en vitesse devant la réception, espérant qu'Amanda ne remarquera pas mon départ. Mais elle lève aussitôt les yeux.

« Vous allez manger ?

— J'ai un rendez-vous.

— OK. » En deux syllabes, je perçois les reproches. Vingt-quatre heures après avoir réprimandé les employés, le nouveau patron s'accorde une pause repas à discrétion.

« Je reviens dans une heure exactement.

— Pas de problème, Jim.

— Je ne vais pas manger. J'ai un rendez-vous médical.

— Pas de problème », répète-t-elle. Malgré son visage impassible, elle me regarde avec des yeux fatigués, les paupières tombantes. De quoi se sentir coupable.

Je me dirige vers la sortie.

Elle m'apostrophe une dernière fois : « Bon appétit. »

Je me retourne, sur le point de protester. Elle me sourit avec un clin d'œil. L'intercom sonne. Une mélodie chaleureuse, douce. Elle appuie sur un bouton. « Tao Software, qui demandez-vous ? » Elle me fait au revoir de la main et détourne les yeux avant que j'aie pu ajouter un mot.

Les quatre voies de la nationale 876 tracent une ligne droite au milieu de nulle part. Le paysage est plat. Des broussailles, des cyprès, des affaissements de terrain et des marécages à perte de vue. Un panneau d'affichage, publicité pour une Église baptiste, surnage au-dessus des buissons. L'illustration semble avoir pour unique but de me rappeler à quel point je suis loin de la Silicon Valley. Des lettres léchées par les flammes annoncent : "L'enfer existe." Comme si je ne le savais pas.

Au bout de vingt longs kilomètres, je quitte la chaussée principale pour m'engager dans un quartier résidentiel. Bungalows floridiens, vieilles demeures victoriennes mal entretenues, clôtures pleines. Je trouve le 23 Churchill Street, adresse que j'ai notée au téléphone. La maison style Queen Anne, peinte dans les tons jaunes, aurait fait un joli bed and breakfast dans une région plus touristique mais, ici, elle ressemble à un cabinet privé surdimensionné et angoissant.

Je m'arrête en bas de l'allée gravillonnée. La boîte aux lettres, montée sur un piquet, indique : "George Liago, Docteur en médecine, DE." Une clématite hardie a escaladé le poteau. Ses fleurs violettes cachent presque la mention "Docteur en médecine, DE". Si c'était moi qui avais dépensé autant d'argent pour obtenir ce diplôme, on me retrouverait tous les matins devant la boîte aux lettres, armé d'un sécateur.

Je monte péniblement l'allée gravillonnée. Une Crown Victoria est garée devant la maison. J'imagine qu'il s'agit de celle du docteur Liago.

Je sonne. Au bout d'un moment, un homme en costume cravate vient ouvrir. Il est grand et les quelques cheveux qui lui restent grisonnent. Il a les yeux très écarquillés, du coup, il paraît fort surpris de me voir.

« Monsieur Thane ?

— Bonjour, docteur Liago.

— Entrez, je vous en prie. »

Nous passons par le salon, puis la salle d'attente, avant de pénétrer dans un bureau dépourvu de moquette. Le couinement de nos chaussures sur le parquet se répercute sur les boiseries. Des étagères remplies d'ouvrages médicaux reliés en cuir et de collections de classiques de la littérature occupent les murs. Un grand bureau en chêne, un divan en cuir de vachette et deux fauteuils à haut dossier, visiblement confortables et disposés en chiens de faïence, complètent le tableau. Liago désigne le divan et les fauteuils, signifiant par là que je peux choisir mon mode de confession préféré.

J'opte pour les fauteuils. Celui sur lequel je m'installe est étonnamment moelleux. Liago s'assoit en face de moi.

« Bon, dit-il avec un sourire. Bienvenue. » Sa voix est apaisante. Il maîtrise à la perfection le timbre calme et velouté enseigné à l'école de médecine. Je suis sûr que les professeurs consacrent au moins un semestre à cette discipline particulière. Un titulaire de chaire a sûrement rédigé un mémoire complet pour démontrer que la douceur de la voix, proche du murmure, et l'attention consécutive portée à vos propos, sera proportionnelle à vos honoraires.

« Gordon Kramer m'a résumé votre parcours, indique Liago. Mais je préférerais que vous m'expliquiez vous-même pourquoi vous êtes là. »

J'observe la pièce où je me trouve. Sur le mur en face de moi, un diplôme écrit en latin, tout en pleins et déliés, proclame que George Liago a terminé son cursus à la faculté Cornell. Dans un coin, je distingue une armoire de classement gris métallisé fermée par un gros cadenas. Sur le bureau, un réveil

électrique avec une trotteuse à mouvement fluide. Le cadran diffuse une lueur orangée réconfortante. Tous les psys possèdent de gros réveils ou des horloges, discrètement orientés vers le patient, de manière que celui-ci voie qu'il lui reste à peine quelques minutes pour exprimer son désarroi après la mort de son fils, noyé dans une baignoire par sa propre négligence. Juste pour donner un exemple.

D'épais volets de bois obstruent les fenêtres, ce qui favorise la pénombre. Un silence très reposant baigne les lieux. Tout est fait pour que l'on se sente à l'aise entre ces quatre murs.

Et pourtant.

Et pourtant, je ne peux m'empêcher de trouver l'ambiance étrange.

Il me faut un moment pour comprendre d'où vient ce sentiment.

L'endroit est trop ordonné. Aucun papier sur le bureau, même pas une pile de dossiers. Uniquement l'horloge. Pas de photos, pas de bibelots, pas de souvenirs. Tous les docteurs que j'ai consultés – internes, gastro-entérologues, psychiatres – font un minimum d'efforts pour personnaliser leur lieu de travail. Qu'importe si la tentative se résume à un trophée, un coquillage ou un dessin d'enfant. Dans le bureau de Liago, je ne vois rien de tout cela. Ce détail est d'autant plus perturbant que le lieu semble être son domicile. J'ai l'impression d'être dans un endroit inhabité, provisoire. Sur un plateau de cinéma.

« Vous habitez ici ? » demandé-je.

La question est simple, mais le docteur paraît l'aborder avec précaution. Il ne répond pas immédiatement. D'abord il me regarde un long moment, puis dit :

« Pourquoi voulez-vous le savoir ? Vous seriez plus tranquille d'apprendre que je vis ici ? »

Je laisse échapper un rire. « Non, docteur. C'est juste histoire de discuter.

— Oui. J'habite là. » Il essaye de partager mon amusement et se fend d'un petit sourire. « Bien, passons à la suite.

— D'accord, approuvé-je. Vous voulez connaître les raisons de ma présence dans votre cabinet, selon mes propres termes. » Je prends une grande inspiration. Le fauteuil est tellement moelleux que je crains de trop m'y enfoncer, de m'y perdre, d'étouffer. « Vous voulez la version abrégée ?

— Pourquoi pas ?

— Alors voilà. Je souffre d'addictions. Je suis sûr que Gordon vous en a parlé.

— En effet », confirme-t-il d'une voix angélique. Il griffonne quelques mots dans un carnet de soins posé sur ses genoux.

« Mes pathologies varient. J'ai commencé en amateur, par l'alcool et le jeu. Et puis je suis passé professionnel avec la meth et les putes. Vous savez ce qu'on dit : vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Ma tentative d'humour échoue lamentablement. Liago m'observe d'un visage impassible, puis baisse les yeux et note quelque chose sur son carnet. J'essaye de voir s'il transcrit effectivement le mot “putes”. Impossible. Mon fauteuil est trop loin et il écrit trop petit.

« Quoi qu'il en soit, je suis clean depuis deux ans. Deux ans, neuf mois et vingt-deux jours, pour être exact. J'ai pris mon nouveau poste hier. Directeur d'une boîte d'informatique.

— Directeur. Plutôt impressionnant.

— Oh non, détrompez-vous. L'entreprise part à vau-l'eau, voilà pourquoi on m'a engagé. Je m'occupe des redressements. Quand des investisseurs se réunissent et décident qu'une entreprise est au bord de la faillite, ils mettent une nouvelle tête à la direction. C'est ma spécialité. J'essaye de réparer ce qui peut l'être.

— Une situation ironique.

— Pardon ?

— Vous êtes vous-même un peu en réparation, n'est-ce pas ?

— J'espère bien que non. La plupart des sauvetages ne fonctionnent pas. C'est un secret de Polichinelle, dans notre profession. Les redressements sont

en général perçus comme une bonne idée, mais ils interviennent trop tard. Ils ressemblent à une passe décisive lorsque retentit la fin du match.

— Je vois. » Il hoche la tête comme si je venais de dévoiler un pan essentiel de ma personnalité. Son stylo volette sur le papier. Bon sang, j'aimerais bien examiner ce carnet. « Voilà pourquoi je viens vous consulter, balbutié-je faiblement. Vous m'avez été recommandé par Gordon, mon parrain. Et celui-ci sait se montrer, comment dire, très persuasif. J'ai déjà fait de l'hypnothérapie sur ses conseils. Cette technique lui a permis de guérir, alors il voulait que j'essaye aussi.

— Un traitement efficace ?

— À vous de me le dire. Je suis clean depuis deux ans, neuf mois, vingt-deux jours... et vingt secondes.

— Vous êtes marié, monsieur Thane ?

— Depuis presque dix ans.

— Votre femme vous a-t-elle accompagné en Floride ?

— Tout à fait.

— Mais elle n'est pas satisfaite.

— Comment le savez-vous ? »

Il ne répond pas. « Vous menez donc une vie stressante, diagnostique-t-il. Un nouveau travail, beaucoup de responsabilités. Une épouse malheureuse.

— Hé, vous avez raison ! Je suis stressé. Vous avez du scotch ?

— Vous utilisez l'humour pour atténuer la tension.

— Je n'étais pas au courant.

— Une bonne stratégie. Vous voudriez commencer tout de suite ?

— Commencer quoi ?

— La thérapie.

— Oh, je croyais qu'on avait déjà attaqué.

— L'hypnothérapie, monsieur Thane.

— Ah oui. Eh bien, pourquoi pas ?

— Bon. Alors allons-y. »

Je sors du cabinet du docteur Liago quarante minutes plus tard. Je me sens apaisé, détendu. En pleine possession de mes moyens. La séance est passée à toute vitesse. L'hypnose ne ressemble pas à ce qu'on voit dans les films, quand le patient est plongé dans un sommeil profond et qu'il se met à glousser comme une poule. En fait, la pratique s'apparente plutôt à une sieste, à l'un de ces longs repos d'après-midi, que l'on s'accorde le week-end, lorsque l'on est attendu nulle part et que l'on ouvre la fenêtre dans la douce brise automnale, avant de s'allonger sous une couverture bien chaude. On somnole, à l'écoute de sa propre respiration. Et l'on se répète les serments d'abstinence (cochez la case correspondant à votre addiction).

À la fin de la séance, le docteur Liago m'a calmement demandé, sans pression d'aucune sorte, si je désirais revenir la semaine suivante. J'ai été surpris de ma propre réponse.

Oui, j'ai une entreprise à diriger. Oui, j'ai un emploi du temps surchargé. Mais je veux bien réserver une heure par semaine pour aller à Parkdale, Floride, me faire triturer le cerveau en plein milieu de journée. Je suis prêt à bien pire si cela peut m'éviter de rechuter.

À mon retour au bureau, je trouve un tas de courrier publicitaire adressé au “directeur de Tao Software” et, à côté de la pile, une enveloppe en papier kraft sur laquelle un post-it précise : “Jim – comme convenu, les transactions par items – Joan”.

J'ouvre l'enveloppe. À l'intérieur, les états comptables de la société. Hier, j'ai appris de la bouche de Joan que Tao, une entreprise sur le point de faire faillite, se débrouillait pour dépenser quatre cent mille dollars par mois en marketing. Quatre cent mille dollars pour un produit qui n'est même pas terminé. Inutile d'être grand clerc pour flairer la magouille. Avant même d'examiner les documents préparés par la chef comptable, mon antenne spéciale repérage de détournement de fonds se met à vibrer.

Je mets exactement trente secondes à trouver d'où vient le problème. Sur la première page figure une liste de fournisseurs récemment payés par Tao Software. Les montants sont normaux sur les premières lignes : 327 dollars pour des agrafes, 267 dollars en dépôt de brevet, 847 dollars en frais d'expédition.

La quatrième ligne me saute aux yeux : 48 000 dollars pour un service intitulé Foires et Salons Inter Pro.

Et ça continue : cinq jours plus tôt, une autre facture pour Foires et Salons, de 26 500 dollars. Encore deux semaines auparavant, un virement de 52 756

dollars. Toutes les transactions sont inscrites à la rubrique “Marketing (Stand et Expositions)”.

J'étudie les feuilles les unes après les autres. En tout, il y en a pour presque trois millions. Et les documents ne couvrent que la dernière année d'exercice. Foires et Salons Inter Pro a-t-il également siphonné l'entreprise les années précédentes ?

Je jette la liasse sur mon bureau et compose le numéro de David Paris.

Il voit sûrement mon nom sur son écran car il répond sur un ton enjoué : « Salut, Jim. » Il ressemble à un ado amoureux qui reçoit enfin l'appel de la fille de ses rêves. « Que puis-je faire pour vous ?

— Vous pouvez venir dans mon bureau. Maintenant. » Toute trace de politesse a déserté ma voix.

Il apparaît sur le seuil de mon bureau quelques secondes après que j'ai raccroché. Je l'imagine bondir par-dessus son plan de travail et traverser la salle en un éclair, tel un Superman de l'open space. Je fais pivoter mon siège et le fusille du regard.

« Oui, Jim ? dit-il.

— Foires et Salons Inter Pro. »

Il ne réagit pas. J'attends en silence sans le quitter des yeux.

« Je vous demande pardon ? interroge-t-il enfin.

— Foires et Salons Inter Pro », répété-je. J'essaye de rester calme, froid, mais la joie du triomphe monte en moi. Se pourrait-il que ce soit si facile ? Tous les problèmes de Tao viennent-ils d'un seul cadre corrompu ?

On appelle ce genre d'escroquerie “le fournisseur fantôme”. J'en ai trouvé un dans presque toutes les entreprises que j'ai été chargé de redresser. Voici comment fonctionne la combine : l'aigrefin loue une boîte postale sous un intitulé fallacieux, mettons “Fournitures de bureau”. Il envoie des factures à des entreprises quelconques, des PME qui n'ont pas les moyens d'avoir un comptable à plein temps et se contentent de payer les factures qui se présentent. Le comptable intérimaire s' imagine toujours que quelqu'un, dans

l'entreprise, a passé la commande. Les sommes restent modestes : 100 dollars par-ci, 250 par-là. Sur une longue période, et quand l'arnaque concerne plusieurs centaines de boîtes, l'escroc peut se constituer un joli pactole.

La malversation que je découvre ici est beaucoup plus ambitieuse. Elle vient de l'intérieur. Quelqu'un, chez Tao, présente des ordres d'achat factices au service comptabilité. Possible qu'il y ait un complice extérieur, qui loue une boîte postale au nom de Foires et Salons et qui réponde au téléphone le cas échéant.

Maintenant, David Paris me fixe avec des yeux ronds. Il attend que je continue et, lorsqu'il s'aperçoit que le silence se prolonge, plisse les paupières d'un air interrogateur. « J'ai bien peur de ne pas comprendre, Jim.

— Foires et Salons Inter Pro, martelé-je. Un fournisseur. Le département marketing, qui est le vôtre si je ne me trompe, dépense énormément d'argent pour s'allouer leurs services. Qui sont-ils ? Quel genre de prestations offrent-ils ? »

Une fois de plus, David paraît perplexe. Il regarde ses pieds, fronce les sourcils. Son attitude est celle d'un homme de bonne volonté qui ignore comment satisfaire son interlocuteur.

« Désolé, avoue-t-il faiblement. Ce nom ne me dit rien.

— Foires et Salons Inter Pro, répété-je pour la quatrième fois. Le département marketing leur a donné trois millions sur les douze derniers mois. »

Une lueur d'inquiétude se lit soudain sur le visage de David. Il vient de comprendre qu'une accusation de vol en entreprise plane sur lui.

« Non ! » s'exclame-t-il un peu trop fort. Il se tient dans l'embrasure de la porte et sa voix a résonné. D'après ce que je vois, il n'y a pas beaucoup de monde dans l'espace de travail, mais les bruits de fond s'interrompent brusquement. Les conversations s'arrêtent, les gens tendent l'oreille en direction du bureau du patron. David perçoit également ce changement d'atmosphère. Il s'avance, baisse d'un ton, toujours affolé.

« Je n'ai jamais entendu parler de cette boîte, Jim. »

Je lui tends le rapport de Joan. Il examine la première page. En tant que cadre marketing, il n'est pas vraiment au courant des subtilités comptables. J'observe ses yeux aller et venir sur les colonnes de chiffres, tandis qu'il essaye de comprendre ce que je veux lui montrer. Il termine son inspection. Comme il hausse ses petits sourcils gobelinesques, ceux-ci disparaissent sous sa frange.

« Non, bredouille-t-il pour lui-même. Non, non, non. » Il lève les yeux sur moi. « Jim, murmure-t-il d'une voix ardente. J'ignore totalement à qui sont adressés ces virements. Je ne connais pas cette société. Foires et Salons Inter Pro. » Il répète le nom en articulant, en crachant presque, comme s'il s'agissait d'une appellation honteuse.

« Vous n'avez pas soumis ces factures ? interrogé-je.

— Non. Pas du tout. » Sa voix est calme mais ferme.

« Vous n'avez pas validé ces dépenses ?

— Jamais de la vie.

— Je parle de trois millions de dollars. Tao Software a payé trois millions de dollars à cette société. Pour acheter quoi ?

— Comment le saurais-je ?

— David », dis-je en baissant la voix. J'adopte les inflexions d'un père sermonnant gentiment son fils préféré. « Je veux que vous me parliez sans détour. Je ne peux vous aider que si vous me dites la vérité. Nous ne sommes pas obligés d'en passer par la voie légale. On peut régler cette histoire discrètement. Je n'ai aucune envie de porter plainte. Lavons notre linge sale en famille. »

Il prend un air courroucé. « J'ignore ce dont vous m'accusez, Jim, mais je n'ai rien à voir avec tout cela. Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas pu émettre ces factures sans ratification. Demandez à Joan. Elle doit avoir gardé des traces. »

Bien sûr. Même dans une compagnie aussi naze que Tao, personne ne signe un chèque de cinquante mille sans en référer à quiconque.

Je congédie David d'un geste de la main. Il quitte mon bureau en ronchonnant, fâché. J'appelle la chef comptable :

« Joan, j'ai le nom d'un fournisseur qui...

— Foires et Salons Inter Pro ? demande-t-elle.

— Qui est-ce ?

— Aucune idée.

— David a-t-il validé ces paiements ?

— Je n'ai aucun document le confirmant. J'ai déjà vérifié. Quelqu'un a bien rédigé les chèques, mais ce n'est pas moi.

— Alors qui ?

— Je l'ignore.

— Essayez de me trouver toutes les informations disponibles sur cette société. Téléphone, adresse, tout ce que vous pouvez.

— Dernière page du rapport, indique-t-elle. Rubrique "Renseignements fournisseurs". Tout à la fin. »

Je regarde à l'endroit indiqué. Une fois encore, Joan a anticipé mes attentes. Elle a fort judicieusement noté l'adresse mail et le numéro de téléphone de Foires et Salons Inter Pro. L'indicatif et l'adresse renvoient à Naples, en Floride. Mon pressentiment se confirme : "BP 3524" est une ville dépourvue d'immeubles.

« Merci, Joan, dis-je au téléphone. J'ai trouvé. »

Je raccroche et compose le numéro du supposé fournisseur.

Une voix féminine me répond.

« FSIP, à votre service. »

Je donne le nom le plus improbable auquel je puisse songer. « Je voudrais parler à Tanisha Rockefeller Margarita, s'il vous plaît.

— Désolée, elle n'est pas disponible pour l'instant. Voulez-vous laisser un message ? »

La démonstration est édifiante. Je ne parle pas à une vraie secrétaire qui connaîtrait les noms des différents employés, mais uniquement à quelqu'un

chargé de répondre au téléphone.

« Quelle est votre adresse ? demandé-je.

— Qui est au bout du fil ? »

Je coupe la communication, stupéfait. En matière d'incompétence et de menus larcins, j'ai vu de tout dans les entreprises où l'on m'a parachuté. Mais jamais rien d'aussi effronté. Les voleurs se contentent en général de cent dollars par-ci, de deux cents par-là. Des montants assez faibles pour passer inaperçus. Aujourd'hui, je me retrouve avec une somme de trois millions de dollars. À quoi pensaient les escrocs ? Croyaient-ils sincèrement que personne n'allait remarquer un tel trou dans la caisse ?

Eh bien, je leur réserve une petite surprise. Ils ne s'attendent sûrement pas à recevoir la visite du directeur de Tao en personne. C'est pourtant ce qui va se produire.

Procédons dans l'ordre. D'abord, dénicher leur véritable adresse.

Je prends l'enveloppe en papier kraft fournie par Joan, y fourre quelques pubs prises sur mon bureau, histoire de donner un cachet authentique à la manœuvre, puis griffonne à traits nerveux, sur la face externe de l'enveloppe : "FSIP", suivi de l'adresse correspondant à la boîte postale.

Je ferme l'enveloppe et appelle Amanda. Lorsqu'elle arrive, je lui tends le courrier. « Envoi express. Je veux que ça arrive demain à la première heure. »

Demain matin, j'aurai ma réponse.

Il est 18 h 30 quand je rentre à la maison. Assez tôt, espéré-je, pour faire une surprise agréable à Libby, habituée à des retours tardifs. Lors de mes précédents engagements, je ne finissais jamais avant 22 ou 23 heures. Elle avait dîné depuis longtemps, seule. Ce soir, j'ai d'autres projets : préparer un bon repas en sa compagnie, regarder la télé, peut-être faire l'amour. En résumé, profiter d'une soirée tranquille avec mon épouse.

Lorsque je me gare dans l'allée, je constate avec étonnement que sa Jeep n'est pas là. Aucun signe de sa présence dans la maison. Pas de message sur la table, pas de post-it collé au frigo.

Je monte les escaliers en l'appelant.

La chambre est vide. Le ventilateur au plafond tourne lentement, grince. Je vais sur la véranda, d'où je peux voir le jardin et la piscine. Aucune trace de Libby ici non plus.

La vision de cette piscine fraîche et propre me donne une idée. Je retourne dans la chambre, jette mes vêtements puant la transpiration sur le sol, dégage un maillot de bain et redescends pieds nus.

La piscine n'est pas très grande. Huit mètres sur deux. Juste assez pour effectuer quelques longueurs. Je distingue un plongoir à l'autre extrémité, profonde de trois mètres. Je pratiquais le plongeon, au lycée. Sans doute aurais-je pu continuer à la fac, mais j'ai préféré abandonner. Tout homme réalise à un certain âge qu'il vaut mieux renoncer à l'idée de compétition en slip de bain

moulant. J'ai juste mis un peu plus de temps que les autres à m'en rendre compte.

Je gravis les cinq degrés de l'échelle, marche jusqu'au bout de la planche, enroule mes orteils sur le bord rugueux, et me laisse tomber en avant. Tel est le secret d'un plongeon réussi : faire comme si l'on était mort. "Tombez comme des macchabées, les gars ! nous criait l'entraîneur. Comme des macchabées !"

Et c'est effectivement ainsi que je chute.

Je fends la surface des flots, me lance en avant et effectue une longueur en apnée. En bout de bassin, je fais demi-tour, la tête sous l'eau. C'est à cet instant que je le vois.

Le chlore me brûle les yeux, les bulles m'obligent à plisser les paupières. Le mouvement brouille ma vision, mais il est là.

La silhouette obscure qui flotte entre deux eaux est aussi tangible que la couleur du ciel bleu au-dessus de ma tête. Le petit corps, forme ondulante, se détache en ombre chinoise sur le miroitement de l'onde. Je n'ai aucun doute sur l'identité du cadavre. Ses cheveux blonds, déployés telle une auréole autour de son crâne, ses petits bras étirés dans l'eau.

Aucun doute.

Cole. Il flotte droit devant moi. Je pose mon pied sur le ciment, me propulse à la surface avec un hurlement. Mon cri est inarticulé, éraillé. Je tousse. L'eau s'infiltre dans ma gorge. L'espace d'un instant, je crains de vomir dans ma nouvelle piscine. J'arrive finalement à reprendre mon souffle. Je m'essuie les yeux et observe le bassin. Ce que j'ai cru voir a disparu. Je suis seul. Pas de petit garçon noyé, aucune dépouille, rien que de l'eau.

Je secoue la tête, envisage de sortir de la piscine. Mais si je m'en vais maintenant, je n'y nagerai jamais plus. Je ne reste pas par orgueil ou par gêne de céder à un effroi puéril, mais à cause d'un sentiment plus profond, plus primitif. J'ai l'impression d'être un animal sur le territoire duquel on vient d'empiéter. Si je laisse mes démons envahir certaines parcelles de ma psyché, ils ne s'arrêteront plus. Ils continueront leur travail de sape, trouveront un autre

endroit où me surprendre ; le salon, la chambre. Ils possèdent déjà mes rêves, et à présent la piscine. Ils n'auront pas mes heures de veille. Ce temps-là m'appartient.

Je prends une grande inspiration et recommence à nager. Têtu, obstiné, je me concentre sur les sensations physiques afin de tenir à distance les souvenirs de cette nuit tragique. J'écoute mon souffle, les battements de mon cœur, les clapotis de l'eau sur les parois en ciment. Lorsque j'essaye d'évaluer les réactions de mon propre corps à l'exercice, force m'est de constater qu'à la dixième longueur je suis essoufflé, et à la quinzième, contraint d'abandonner. J'en suis étonné, voire légèrement déçu. Les années d'abus se rappellent à moi.

Je lève les yeux, cambre le dos et me laisse flotter à la surface, le regard fixé sur un ciel sans nuages. Durant un temps indéterminé, je tente de faire le vide dans mon esprit. L'eau s'insinue dans mes oreilles, clapote, si bien que je n'entends pas la voiture de Libby s'engager dans l'allée, de l'autre côté de la clôture.

Toujours est-il qu'au moment où je regarde la maison, presque par hasard, je la vois se hâter à l'intérieur, passer avec résolution devant la porte vitrée avant de disparaître. J'ai l'impression qu'elle porte quelque chose, une espèce de paquet de la taille d'un coffre à bijoux, emballé dans du papier blanc style boucherie.

Je me redresse, touche le fond de la piscine du bout des orteils et secoue l'eau de mes oreilles.

« Je suis là, Libby », appelé-je.

Je ne la vois plus depuis trois ou quatre minutes. Peut-être qu'elle ne m'entend pas. Je suis sur le point de sortir pour aller à sa rencontre quand elle réapparaît devant la porte vitrée, les mains vides. Elle semble surprise de me voir. Après avoir fait coulisser la porte vitrée, elle avance sur le patio. « Te voilà », dit-elle.

J'essaye de jaillir du bassin d'une façon impétueuse, virile. Les paumes sur le rebord, je prends mon élan et saute. L'une de mes jambes émerge. Mon

appui est précaire. L'espace d'un instant, mon corps hésite entre succès total et échec complet. Par chance, l'impulsion originale me porte en avant et je parviens à poser l'autre pied au sec. Je me redresse avec l'espoir qu'elle n'ait pas remarqué à quel point ma sortie était laborieuse.

Je comprends trop tard que j'aurais dû prendre une serviette. En face de Libby, habillé en tout et pour tout d'un maillot de bain dégoulinant, ma bedaine flasque m'embarrasse. Maudits soient ces satanés Egg McMuffin ! Je redoute de baisser les yeux, par crainte d'attirer l'attention sur cette partie de mon corps. Mon regard se concentre donc sur le visage de ma femme. J'entends les gouttes tomber de mes cheveux, éclater sur le carrelage. Lorsque je parle, c'est principalement pour éviter qu'elle remarque mon embonpoint.

« Où étais-tu ? »

— Je faisais des courses, répond-elle avec un haussement d'épaules.

— Tu achetais quoi ?

— Des vêtements.

— Ils sont encore dans la voiture ? »

Quand je l'ai vue marcher dans la maison, elle ne portait aucun sac volumineux. Seulement un petit paquet emballé dans du papier blanc.

Elle sourit comme si j'avais posé une drôle de question. « Non, Sherlock. J'ai demandé à ce qu'on me livre. » Elle m'observe. « Je suis contente de te voir nager. » J'ai l'impression qu'elle est sincère, mais avant que je puisse répondre, elle poursuit : « Je vais préparer le dîner. Tu dois avoir faim. » Et elle rentre aussitôt dans la maison.

Je demeure à table tandis que Libby s'active aux fourneaux. Un quart de poulet grésille dans la poêle. Une odeur d'ail et d'oignons embaume la pièce. Maintenant que je suis douché et habillé d'un jean ainsi que d'une chemise propres, je me sens beaucoup mieux. Mon épouse ne peut plus examiner mon corps nu à la lumière du jour.

« Tu as bien nagé ? » demande-t-elle.

J'envisage un bref instant de lui raconter avoir vu un cadavre d'enfant flotter dans le bassin. J'aimerais être plus proche d'elle, partager des choses, même effrayantes. Bien entendu, je ne cède pas à la tentation. Il vaut mieux éviter certains sujets, en particulier ceux qui concernent notre fils décédé. Le fils que j'ai laissé se noyer.

« Très bien, dis-je.

— Contente pour toi. » Elle ne lève pas les yeux de sa poêle et ne semble pas du tout contente.

« J'aime bien la maison, fais-je.

— Ah oui ? » Elle continue d'éviter mon regard, fixe avec obstination la cuisinière. Je l'interroge :

« Tu ne t'y plais pas, hein ?

— Si, je t'assure », ment-elle. Elle se résout enfin à lever les yeux.

« Ce n'est pas grave, murmuré-je. Nous ne resterons pas très longtemps. »

Mes paroles se veulent réconfortantes, mais Libby change d'expression. Elle paraît soudain nerveuse. « Comment ça, pas très longtemps ?

— L'entreprise... L'entreprise est en grande difficulté. Nous n'avons que sept semaines de liquidités. Ensuite, c'est la faillite.

— Tu n'as qu'à réclamer une rallonge à Tad, non ?

— Bien sûr. Je peux le solliciter. Mais il refusera. En fait, je lui ai déjà demandé. » La conversation de la veille me revient en mémoire. « Quand je lui ai parlé d'argent, il m'a sorti un truc bizarre. Il m'a demandé de le protéger.

— Le protéger de quoi ?

— Je n'en sais rien. Il m'a dit : "Protège mon investissement et protège-moi." Ensuite, il a refusé de miser un dollar de plus sur cette affaire. »

Elle réfléchit un long moment et conclut : « Étrange.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Qu'il ait remué ciel et terre pour t'embaucher, pour te faire venir ici, et que maintenant il agisse comme s'il n'avait pas envie que tu réussisses.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il te confie une entreprise dont la durée de vie n'excède pas sept semaines, il refuse de la renflouer... J'ai plutôt l'impression qu'il souhaite te voir échouer. »

Je suis sur le point de m'insurger, de lui expliquer qu'elle se trompe, mais je me rends compte que son raisonnement est juste. Pourquoi me nommer à la tête d'une société destinée à périr ? Et si Tad veut la redresser, pourquoi exclut-il tout coup de pouce financier ?

Libby estime sans doute avoir été trop défaitiste, car elle déclare brusquement :

« Il pense sûrement que tu vas t'en sortir. Il croit en toi. »

Le côté absurde de sa déclaration ne m'échappe pas. En vérité, personne ne croit en moi. Ni Tad, ni Libby. Et à présent que j'y songe, moi-même ne suis guère optimiste sur mes chances de réussite. Au moins ma femme s'est-elle retenue de rire ou de lever les yeux au ciel quand elle m'a encouragé.

« Tu sais ce que j'ai découvert, Libby ? Quelqu'un pique dans la caisse de l'entreprise.

— Qui ça ?

— Je l'ignore. Mais j'en saurai plus demain. Trois millions de dollars au bas mot.

— Trois millions ? Sacrée somme ! » s'exclame-t-elle en s'adressant à la cuisinière. Elle pique une cuisse avec la fourchette et regarde s'écouler le jus.

« Voilà pourquoi je te dis qu'on ne restera pas très longtemps. Je ne suis vraiment pas certain d'arriver à redresser la barre. »

Mon épouse pose les yeux sur moi. Elle me scrute comme si elle essayait de me jauger. Ses traits se durcissent. « Tu dois réussir, Jimmy. C'est ta dernière chance. »

Les mots rebondissent dans mon crâne. De quoi parle-t-elle au juste ? De ma dernière chance professionnelle, ou de la dernière chance qu'elle, Libby, m'accorde ? Je l'ai traînée à travers tout le pays, à cinq mille kilomètres de chez nous, je l'ai obligée à déménager sur la vague promesse d'un nouveau départ.

En a-t-elle assez entendu ? Menace-t-elle de rompre ? La réponse n'a pas d'importance.

« Oui, dis-je. Je comprends.

— Tu dois réussir », répète-t-elle. Puis elle reporte son attention sur la poêle où mijote le poulet. Elle refuse de nouveau de croiser mon regard.

OceanofPDF.com

Le lendemain, j'arrive tôt au bureau, de manière à poursuivre mon enquête sur le voleur caché dans l'entreprise.

Le courrier envoyé hier en express a dû arriver au destinataire. Soit directement chez Foires et Salons, soit à la boîte postale dédiée.

J'entre l'adresse que Joan m'a donnée sur Google : 15266 Collier Boulevard, 34119 Naples, Floride. Le moteur de recherche me fournit une demi-douzaine de sociétés affectées à la même adresse. Un artisan plombier, un toiletteur, un cabinet d'architecture, un formateur en gestion de planning et deux PME aux activités indéterminées. Chacune d'elles est domiciliée au 15266, sous un numéro différent. Mes soupçons se confirment : j'ai affaire à un service de boîtes postales du genre Mailboxes Etc.

J'appelle les renseignements. L'opératrice, une charmante femme qui me répond sans doute de Bangalore la capiteuse, m'explique qu'il n'existe aucun Mailboxes Etc. au 15266 Collier Boulevard, à Naples. En revanche, il y a un Postal Plus. Est-ce que je désire avoir son numéro ?

Et comment !

Je note les coordonnées, que je m'empresse de composer. Le téléphone sonne trois fois dans le vide, puis un homme décroche. « Postal Plus, ronchonne-t-il.

— Salut. Ici Foires et Salons. J'attends un envoi urgent de Tao Software. Il est arrivé ?

— Passez regarder votre boîte.

— Bon sang, combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Je veux que vous me fassiez suivre tous les courriers urgents. On en a pas déjà parlé ?

— Non.

— Vous avez mon adresse personnelle dans votre registre, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

— Laissez-moi deviner : vous l'avez également perdue. Pourquoi ne suis-je pas surpris ? La dernière fois, vous avez donné mon paquet au toiletteur. » Je marque une pause, puis : « Vous savez où j'habite, oui ou non ? »

Un silence. J'imagine l'homme compulsant frénétiquement une série de fiches cartonnées.

« 56 Windmere Avenue, à Sanibel, c'est ça ?

— Oui. Faites suivre le courrier immédiatement, merci. » Et je raccroche.

Je trouverai donc l'employé qui escroque Tao au 56 Windmere Avenue. Quelle sera ma réaction lorsque je découvrirai son identité ? Je pense qu'au minimum j'essayerai de récupérer les fonds détournés. Si cela implique qu'il aille en prison, alors tant pis pour lui.

Je me lève et fourre le papier avec l'adresse dans la poche de mon pantalon. Au moment où je me prépare à partir, Dom Vanderbeek apparaît sur le seuil de mon bureau.

« Vous êtes prêt ? demande-t-il.

— Prêt pour quoi ? »

Il sourit. Je reconnais l'expression sadique de la brute de l'école qui se prépare à enfermer un gringalet dans son casier. « Tout baigne, explique-t-il. On a rendez-vous à la banque Old Dominion à midi. Vous voulez toujours venir, pas vrai ? » Il me semble distinguer une pointe de sarcasme dans sa voix. Hier, j'ai ordonné à Vanderbeek d'organiser une réunion avec n'importe quelle banque disposée à nous signer un chèque de cinq cent mille dollars, et j'ai insisté pour chapeauter les négociations.

« J'y serai, dis-je.

— Super. J'ai hâte de vous voir en action. »

OceanofPDF.com

Aux grands maux, les grands remèdes, n'est-ce pas ?

J'ai demandé à Randy Williams, notre stupide chef de projet, et à Darryl Gaspar, son programmeur chevelu, de nous accompagner à Tampa, afin de participer à la réunion prévue avec Old Dominion, dernière chance de sauver Tao.

Ils doivent organiser une démonstration de P-Scan. Le matériel se résume au portable cabossé de Darryl et à un vieil appareil photo numérique. Avant-hier, le système a fonctionné. Je prie pour qu'il en soit de même aujourd'hui.

Nous prenons la voiture de Vanderbeek, une splendide BMW série 7. Prix de base : quatre-vingt mille dollars. Avec cette histoire de détournement de fonds, je ne peux pas m'empêcher de relever ce genre de détail.

Notre responsable des ventes conduit et parle d'une façon identique, sans heurts mais avec autorité. Il se joue de la circulation, ne prête aucune attention aux autres, écarte les importuns, coupe les voies. Nous arrivons à destination en une heure et demie. J'ai passé la majeure partie du trajet à répéter mon rôle avec Vanderbeek et à mémoriser les noms des gens que nous allons rencontrer : Samir Singh, en charge de la sécurité clients, Stan Pontin, responsable de l'informatique, et peut-être (sa présence n'est pas encore confirmée) Sandy Golden, le directeur en personne.

J'explique à mes subordonnés que le déroulement de la réunion sera simple. Nous dirons à Old Dominion que P-Scan est bientôt prêt à être

commercialisé, que Tao désire mettre son produit au service d'une banque, à titre d'essai. Si Old Dominion verse cinq cent mille dollars, nous pourrions finaliser le programme et l'installer dans n'importe quel établissement. En échange de quoi Old Dominion obtiendra non seulement une part de Tao, mais aussi la primeur de notre fantastique technologie. La banque recueillera ainsi toute l'attention médiatique susceptible d'être drainée par le projet. Et elle récoltera ensuite une partie des bénéfices, lorsque Tao vendra le programme à ses concurrents (rien n'enchanté plus un dirigeant que de découvrir un moyen d'extorquer de l'argent à ses rivaux).

Voilà le plan. Je dois admettre qu'il est un peu tiré par les cheveux, mais si nous parvenons, d'une manière ou d'une autre, à convaincre Samir Singh, Stan Pontin et Sandy Golden de rédiger un chèque, Tao gagnera quelques semaines d'espérance de vie. Mieux encore, avec cette négociation à notre palmarès, nous pourrions sans doute persuader Tad Billups et Bedrock Ventures d'investir cinq ou dix millions supplémentaires dans la boîte.

Nous nous garons au parking souterrain du siège de la banque, une tour ronde qui ressemble à une cigarette de verre. Il est 11 h 30. Nous prenons l'ascenseur jusqu'au quinzième.

Les portes s'ouvrent sur l'étage réservé aux cadres exécutifs. Les lieux sont aménagés pour envoyer un message clair aux visiteurs éventuels : si vous ne travaillez pas dans la banque de détail, vous vous êtes trompés de profession.

Moquette en peluche, épais fauteuils rembourrés. Table vernie en bois de cerisier, sur laquelle sont savamment disposés des magazines tels que : *American Bankers*, *Le mensuel du CoFi* ou *Le spécialiste de la banque de détail*. Ils paraissent n'avoir jamais été ouverts. J'en suis à peine surpris.

Il n'est pas tout à fait midi lorsque la réceptionniste, une blonde de vingt ans à peine, nous introduit dans la salle de conférences. La jeune femme observe notre ordinateur et notre appareil photo d'un œil très professionnel, puis nous donne quelques minutes pour nous installer avant l'arrivée des pontes. Elle nous montre les prises dissimulées sous la table, l'entrée jack pour

l'écran, et appuie sur un interrupteur au mur. Un gros projecteur descend en ronronnant du plafond. Elle nous quitte avec un sourire qui ressemble, j'en suis sûr, à celui des centurions chargés d'emmener les premiers chrétiens au Colisée.

Randy et Darryl branchent l'appareil photo à l'ordinateur, puis lancent le système d'exploitation. Ils sont silencieux, nerveux. Peut-être est-ce leur première négociation. Vanderbeek, au contraire, adopte l'expression ravie d'un spectateur sanguinaire avant un combat de poids lourds. Il sait qu'il va assister à un K-O. Le mien, sans aucun doute. Un coup d'œil à son imposante Rolex, aussi épaisse qu'une liasse de billets, m'indique qu'il est impatient d'entendre le gong retentir.

Au bout de quelques minutes, deux hommes pénètrent dans la pièce. Ils ont l'attitude des cadres exécutifs pressés de partir sitôt arrivés. Ils sont beaucoup plus jeunes que je ne l'escomptais. Le premier est un bel Indien à la peau mate, âgé de la trentaine. Il se présente sous le nom de Samir Singh. Le second, blond avec des lunettes chics cerclées de fer, s'appelle Stan Pontin. Il est responsable de l'informatique. Ils restent un instant côte à côte, semblables au comité d'accueil d'une fraternité étudiante. Une pensée déroutante m'effleure : il n'y a pas si longtemps, j'étais le plus jeune dans les réunions de ce genre. Maintenant, je suis le plus vieux. Le temps détruit tout.

Nous parvenons, au terme de permutations complexes, à tous nous serrer la main, puis nous nous asseyons autour de la table, où nous échangeons nos cartes de visite. Ils font glisser les leurs sur la table comme des palets de hockey. Stan Pontin empile nos bostons en une colonne parfaite devant lui, puis, les yeux fixés sur l'édifice de carton, nous apprend que Sandy, son patron, se joindra peut-être à nous s'il arrive à se libérer. Une manière diplomate de signifier qu'il viendra si nous leur prouvons, à Samir et à lui, que nous ne sommes pas des charlatans.

Cette possibilité m'enchant, prétends-je, et j'espère bien que Sandy nous fera l'honneur de sa présence.

Ils hochent la tête.

Une fois ces formalités expédiées et nos attentes fort opportunément revues à la baisse, je lance la réunion. « Pour commencer, laissez-moi vous expliquer pourquoi nous sommes ici. »

Je vais droit au but, inutile de tergiverser. Soit notre pari fonctionne, soit il échoue. Le commerce n'a rien à voir avec, par exemple, l'art de l'amour, où la lenteur est récompensée. Dans le cas qui nous occupe, il n'existe pas de moyen terme entre le pour et le contre. La balance peut pencher en faveur de l'un ou de l'autre, mais pas des deux. Une heure de préliminaires ne vous garantira pas une meilleure partie de jambes en l'air.

Je commence mon exposé comme si je racontais une anecdote savoureuse à une soirée mondaine. J'explique d'abord que je suis le nouveau directeur de Tao, qu'on m'a engagé pour “booster” les performances de l'entreprise. J'adresse un regard entendu à Vanderbeek. Hormis son inaltérable sourire en coin, il ne manifeste aucune réaction.

Je continue mon speech. À l'origine, Tao destinait son produit aux particuliers, mais nous avons choisi de viser plus haut : la banque de détail. Dans moins d'un an, la plupart des établissements se serviront de notre programme. Il s'agit d'un système de reconnaissance faciale qui permet d'identifier aussi bien les clients que les employés de n'importe quel secteur. Cette révolution dans le domaine de la sécurisation des comptes est telle que, sous peu, les banques ne pourront plus s'en passer. En fait, il existe de fortes chances pour que le gouvernement rende son usage obligatoire, en conformité avec le calcul des risques pour la gestion actif-passif.

Je laisse cette idée infuser. C'est un mensonge absurde, bien entendu, et j'ai presque honte de le proférer, mais au diable les scrupules ! Nous n'aurons pas de seconde chance.

Je reprends mon discours. Nous cherchons une banque et une seule, qui veuille partager le feu des projecteurs avec nous. L'établissement choisi profitera de l'effervescence médiatique que la présentation de P-Scan ne

manquera pas de susciter. Les Américains adorent les nouvelles technologies. Cerise sur le gâteau, la banque touchera des royalties de la part de ses concurrents, lorsque l'État ordonnera à tout le monde d'utiliser P-Scan. Ah oui, au fait (sur un ton désinvolte), cette banque devra investir cinq cent mille dollars, payables d'avance, dans le but d'initier un rapport gagnant-gagnant avec Tao et de devenir ainsi notre partenaire privilégié.

J'arrête de parler pour laisser les jeunes employés d'Old Dominion digérer la nouvelle. Le silence se prolonge. Au moment où je me rassois, je suis assailli par la brusque vision de Singh et de Stan Pontin qui éclatent de rire, qui claquent leurs paumes sur la table et raillent l'incongruité de mon offre : payer un demi-million à une start-up pourrie, dirigée par un camé tout juste sorti de l'hôpital psychiatrique.

En réalité, ils se contentent d'acquiescer, comme si je formulais une proposition tout à fait raisonnable, conforme à leurs attentes.

Ils se tournent l'un vers l'autre et, quand Samir prend la parole, je crois d'abord qu'il s'adresse à son camarade. Il n'en est rien. « Oui, tout cela me paraît satisfaisant. Nous attendions depuis longtemps une opportunité de ce genre. Depuis la fusion SunTrust, le marché en Géorgie nous donne du fil à retordre. » Il se tourne enfin vers moi. « Nous commencerons par la métropole d'Atlanta.

— Oui, c'est parfait, renchérit Pontin. Exactement ce que veut Sandy. » Son visage est empreint de la gravité candide du technocrate. Un visage qui dit : « Il existe sûrement une réponse, quelque part. Si seulement nous pouvions mettre le doigt dessus ! » « Les cinq cent mille dollars ne sont pas un problème, ajoute-t-il. Cette somme entre dans notre budget. Nous pouvons délivrer les fonds à votre convenance. »

Et voilà. Inutile de continuer à dérouler l'argumentaire. Lorsque l'on est d'accord pour vous donner ce que vous avez demandé, vous ne réfléchissez plus, vous foncez avant qu'on ne change d'avis.

« Merveilleux », dis-je. Je me lève. Samir fait de même. Il baisse les yeux sur ma carte de visite. Celle-ci appartenait en vérité à Charles Adams. J'ai simplement rayé le nom, le numéro de téléphone et l'adresse mail, que j'ai remplacés par les miens. Cela manque de sérieux, j'en conviens, mais je n'ai pas eu le temps de commander de nouvelles cartes avant la réunion.

« Je contacterai notre avocat dès cette après-midi, m'indique Samir. Il s'appelle Mark Sally. Il vous enverra un mémorandum d'entente d'ici la fin de semaine.

— Fantastique. » J'hésite à regarder Vanderbeek, mais je le vois se lever du coin de l'œil. Il connaît lui aussi la musique. Prends l'oseille et tire-toi. Il s'agit maintenant de parvenir à quitter la pièce sans encombre. Ce ne devrait pas être trop difficile.

Je tends la main au-dessus de la table. Comme je ne suis pas sûr des liens hiérarchiques entre Samir et Stan, je la dispose à distance égale des deux personnages. Mon sourire ne doit pas être trop large, trop franc, sinon il ressemblerait au rictus du chat qui vient de piéger le canari. Samir est le premier à me serrer la main. Je me tourne ensuite vers Stan Pontin. Nous nous saluons. Vanderbeek se joint à nous.

Je suis sur le point de m'éloigner lorsqu'une voix, sur ma droite, intervient. « Et ma démo, alors ? » interroge Darryl.

Je persiste à regarder droit devant moi, espérant que mon sourire ne vacille pas. Je vais pour rassurer l'informaticien, “ne t'inquiète pas, Darryl”, mais Stan interrompt mon élan. Il lève les mains et s'alarme, comme s'il venait de commettre un grave impair.

« Oh mon Dieu ! Je suis terriblement désolé. Vous avez fait tout ce chemin pour nous présenter votre produit et nous vous mettons à la porte sans l'avoir vu.

— Ce n'est rien, grincé-je. Nous sommes encore en phase de rodage. On peut remettre la démonstration à une date ultérieure. »

Mais voilà que Samir étudie d'un œil curieux l'appareil photo et l'ordinateur posés en bout de table. « Non, tranche-t-il. Ce ne serait pas professionnel. Si Sandy nous a demandé d'assister à la présentation et que nous passons outre... » Il hausse les épaules, manière de signifier “vous savez ce que c'est que de travailler pour un patron coriace”.

« D'accord, capitulé-je. Pas de souci. »

Tout le monde se rassoit.

Je me tourne vers Darryl. Avachi sur son siège, les jambes écartées et les yeux fixés sur l'écran, il ressemble à un spectateur de cinéma impatient de voir débiter la projection. Ne manquent que la boîte de pop-corn et le paquet de Dragibus.

« Darryl, susurré-je. Tu devrais lancer la démo. »

L'espace d'un instant, il paraît déconcerté, puis se reprend. Il bondit sur ses pieds, repousse une longue mèche grasse derrière son oreille et sourit. « Bien ! Laissez-moi vous montrer les possibilités de P-Scan. »

Vous devinez la suite, n'est-ce pas ?

Darryl tend l'appareil photo à Samir, l'invite à prendre une image de n'importe qui dans la pièce. « N'importe qui », insiste-t-il. Samir regarde l'objet comme si, lourde responsabilité, on lui avait confié un nouveau-né. « Choisissez qui vous voulez », encourage une nouvelle fois l'informaticien.

Les yeux de l'Indien balayent la salle, incertains. Il pointe d'abord l'objectif sur Randy, puis sur Vanderbeek. Enfin, il se décide à diriger l'appareil vers moi.

Je me fige.

Mon esprit évalue les différentes possibilités, toutes aussi angoissantes les unes que les autres. Je ne suis pas ce qu'on appelle une célébrité – du moins dans l'acception traditionnelle du terme –, et pourtant les épisodes les plus pittoresques de mon existence ont été immortalisés.

Je me souviens par exemple du tirage anthropométrique, après mon arrestation pour conduite en état d'ivresse à Menlo Park.

Je suis passé à cent vingt devant une école. J'ai évité un long séjour derrière les barreaux uniquement parce que les établissements scolaires sont fermés à 2 h 30 du matin. Aujourd'hui encore, j'ai honte de cet incident, et je préférerais ne pas me le rappeler, mais les flics ne vous demandent pas votre avis lorsqu'ils vous tirent le portrait. Je suis sûr que ce cliché, pris dans la prison de Santa Clara en 2003, est disponible quelque part sur le Net, dans l'une des nombreuses bases de données accessibles à P-Scan. Le logiciel se prépare à l'exhumer, à le projeter sur l'énorme écran, dans une salle de conférences au quinzième étage d'un immeuble de Tampa.

Pour terrifiante que soit cette éventualité, elle reste préférable à mon autre photo anthropométrique, celle qui a été prise une nuit à Los Angeles, cinq ans auparavant, lorsque j'ai été arrêté après une rixe dans un bar. Du moins supposé-je qu'il s'agissait d'un bar. La rixe, elle, ne fait aucun doute. J'étais tellement énervé que je n'ai pas dormi pendant quarante-huit heures après l'arrestation. Ce n'est pas tous les jours que votre portrait, orné de deux yeux au beurre noir, est publié dans le journal local. Cette édition fera probablement sensation dans la salle de repos de SunTrust. Voilà un directeur sur qui bâtir notre réputation, dira-t-on en scrutant ma photo, en étudiant mes cheveux incrustés de sang, mes yeux fous, les pupilles en tête d'épingle.

Mais avant que Samir appuie sur le déclencheur, nous entendons du bruit derrière la porte d'entrée. L'Indien baisse l'appareil. Les portes s'ouvrent pour laisser passer la jeune réceptionniste, talonnée par un vieux gentleman.

« Ils sont encore là, Sandy, indique-t-elle. Vous voyez, vous êtes à l'heure, comme promis.

— Merci Maggie », ronchonne-t-il. La blonde repart en fermant les portes derrière elle.

L'homme est corpulent. Ses joues rebondies évoquent le bon vivant, celui qui apprécie autant les steaks que le vin millésimé. Même si c'est désormais inutile, il se présente. Sandy Golden, directeur d'Old Dominion. Je remarque que sa cravate, une Hermès en soie d'un splendide bleu azur, brille de reflets

électriques dans la lumière qui se déverse par les fenêtres de la salle. Il porte un costume en laine noire impeccable. Je songe que les seules personnes capables de s'habiller ainsi en Floride sont celles qui passent d'une salle de conférences climatisée à une limousine climatisée, et d'une limousine climatisée à un restaurant climatisé. Sandy Golden est un individu qui n'a pas transpiré depuis une vingtaine d'années.

Il se tourne vers ses subordonnés. « J'ai manqué un truc, les gars ? »

Samir lui résume la situation. « Tao possède les atouts que nous recherchons, Sandy. Un logiciel d'identification faciale que nous pourrions installer dans toutes nos filiales. J'estime la réduction des risques et des contentieux à 30 % minimum. La participation s'élèverait à un demi-million et ils s'engagent à tester le projet sur la métropole d'Atlanta. » Il désigne l'appareil photo. « Ils se préparaient justement à nous faire une démonstration.

— Ah, très bien ! s'exclame Sandy sur le ton d'un homme habitué à exercer des responsabilités. Le début des réjouissances. » Un coup d'œil à son lieutenant. « Allez-y, Sammy. »

Sa voix exprime à la fois l'amusement et l'impatience. Samir n'a pas besoin qu'on lui mette les points sur les i. Il lève l'appareil et photographie son patron. Le cliché est transmis à l'ordinateur qui, à son tour, l'envoie à l'écran déployé au-dessus de la table de conférence. Sandy Golden apparaît dans toute sa splendeur, les joues et le double menton, excroissance pendue à son cou telle une caroncule de dindon, accentués par les pixels. *Mon Dieu, pensé-je, j'espère que P-Scan ne va pas souligner ça.*

Je suis tout de même soulagé par la tournure des événements. Le logiciel identifiera sans difficulté Sandy Golden, qui possède l'un des visages les plus caractéristiques parmi les directeurs de banques. D'innombrables journaux et magazines ont dressé son portrait. De nombreuses photos récentes circulent, qu'il soit en compagnie de politiciens, de gros bonnets de la finance ou d'industriels fameux. L'image affichée sur l'écran est nette, la lumière est bonne. Impossible de le confondre avec quelqu'un d'autre.

« OK, Sandy », dit Darryl. Je tressaille en entendant l'informaticien appeler le directeur par son prénom. « Je vais vous expliquer comment ça fonctionne. Nous allons digitaliser votre photo – au fait, vous êtes très beau, félicitations ! – et la convertir en une série de mesures. Pour résumer, nous allons transformer votre image en chiffres. Ensuite, nous entrerons ces chiffres dans nos bases de données. Imaginez une sorte de moteur de recherche visuel. »

Tais-toi, s'il te plaît, prié-je intérieurement. Arrête de parler.

« L'algorithme est astucieux, continue l'informaticien. La performance vous paraîtra sans doute anodine. Étant donné votre célébrité, l'identification ne pose pas de problèmes spécifiques, mais quand même. Faites preuve d'imagination, Sandy. Figurez-vous ce logiciel installé dans toutes vos succursales, pensez aux milliers d'usagers qui vont vivre la même expérience que vous. »

Seigneur, achevez-moi. L'espace d'une fraction de seconde, je me demande si je n'ai pas parlé à voix haute. Je regarde autour de moi. Personne ne réagit. Je suis rassuré.

« Bien, conclut Darryl. Voyons si nous pouvons identifier l'individu mystère sur cet écran. »

Il nous adresse un clin d'œil et actionne plusieurs touches.

P-Scan se met en branle. La photographie de Sandy se divise en une multitude de blocs ternes, granuleux. Le logiciel isole les détails les plus pertinents. Je ne peux réprimer une grimace lorsque P-Scan souligne le double menton du directeur en jaune. Une fois encore, je regarde autour de moi et, une fois encore, personne ne réagit.

Sur l'écran s'inscrivent les différentes bases de données successivement explorées. D'abord les services des immatriculations et permis de conduire État par État, ensuite les feuilles de chou locales, puis Facebook, YouTube...

Le scan se poursuit.

Je commence à m'inquiéter. D'un instant à l'autre, le programme devrait fournir une réponse adéquate. Après tout, il analyse une photo de Sandy

Golden. Un cliché parfaitement lisible. De Sandy Golden. Acteur majeur du secteur. Célèbre, friand de publicité, directeur.

Toujours aucune correspondance. P-Scan continue son exploration. Il cogite.

Une seconde liste de bases de données succède à la première : *Wall Street Journal*, *Fortune*, *Bloomberg Businessweek*...

Ah, songé-je. Le résultat est imminent, on touche au but, on brûle.

Nous attendons encore.

Un texte apparaît enfin. "Identité confirmée. Probabilité : 98,3 %."

Et sous ce verdict définitif apparaît le cliché d'un individu qui, selon P-Scan, est identique en tout point à l'homme assis avec nous en salle de conférences.

Il s'agit d'un permis de conduire. À la décharge de P-Scan, je dois avouer que le titulaire de ce document est d'une corpulence analogue à celle du directeur et possède en outre un goitre de belle facture. Les similitudes s'arrêtent là, hélas. Le type est noir, il a une gigantesque coupe afro, digne des années 70. Deux de ses incisives brillent d'un éclat doré et il pèse environ cent cinquante kilos. Si l'on se fie au texte imprimé sous la photo, il s'appelle Anthony B. Tybee et réside en Caroline du Sud. Du moins y résidait-il à l'époque où son permis a été délivré, deux ans auparavant.

L'ascenseur nous descend en silence du quinzième étage au parking souterrain. Même Randy Williams, totalement dépourvu du sens des affaires, s'abstient de parler. Il baisse les yeux sur ses chaussures. Des Clarks blanches, noté-je. Dom Vanderbeek ne sourit pas, mais ses lèvres s'incurvent en une moue narquoise. Il ressemble à un enfant de chœur qui se retient de rire quand le prêtre lâche un gaz. Conscient d'avoir commis une bétise mystérieuse, Darryl regarde alternativement chacun de nous. Il se sait au centre d'attentions dont il n'a pas encore déterminé la nature.

Le compteur indique 2, 1, RdC et finalement -1. Un carillon, les portes s'ouvrent. Nous sortons tous les quatre dans le sous-sol obscur. L'atmosphère est humide. Au moment où je me tourne vers la BMW de Vanderbeek, j'entrevois une ombre se faufiler dans l'ascenseur. Les portes chuintent, commencent à se refermer.

Je n'ai pas pu distinguer l'individu qui s'est introduit dans la cabine, pourtant sa silhouette me semble familière. Impossible de me rappeler où je l'ai vue. Un contact récent. Je scrute l'ascenseur. Bien que les portes se soient pratiquement refermées, je remarque un détail troublant. L'homme se rencogne dans la cabine, comme s'il voulait éviter d'être reconnu. Un claquement métallique. Les portes sont closes. Je contemple maintenant mon propre reflet, déformé par le cuivre des panneaux coulissants. Les étages défilent. L'ascenseur ne s'arrête pas au rez-de-chaussée, il monte jusqu'au quinzième, là d'où nous venons, puis reste immobile un moment avant de redescendre à la réception.

« Jim ? »

Je me retourne. C'est Vanderbeek, un large sourire aux lèvres. Son allégresse est édifiante : le patron vient de perdre un contrat, le patron s'affole dans le parking, le patron ne peut plus détacher ses yeux de l'ascenseur. Il tient une bonne histoire à raconter devant la machine à café. « Tout va bien ? demande-t-il.

— Oui. Allons-y. »

Alors que je conduis ma petite troupe à la voiture, je retrouve brusquement l'identité de l'homme qui s'est glissé dans l'ascenseur. Mon voisin, le vélociraptor au crâne bulbeux et aux yeux reptiliens. Impossible. Je l'ai à peine entrevu. Mes méninges fatiguées, accablées par le poids de l'humiliation subie en salle de conférences, doivent me jouer des tours. En m'installant dans la BMW de Vanderbeek, j'essaye d'oublier cette histoire absurde.

Une heure et demie plus tard, au moment où nous nous garons sur le parking de Tao, j'y suis parvenu. L'homme dans l'ascenseur, le fiasco de la

réunion, et même le terme imminent de ma brillante carrière de directeur remplaçant ne me tourmentent plus.

OceanofPDF.com

De retour à mon bureau, j'écoute ma messagerie. En dehors de Gordon Kramer, qui appelait pour vérifier que "tout allait bien, sinon gare à toi" et s'assurer que j'avais honoré mon rendez-vous avec le docteur Liago, la bande est vide. Je rappelle immédiatement mon parrain et lui laisse à mon tour un message précisant que la séance avec le psy s'est correctement déroulée. Je n'ai vraiment pas besoin qu'il croie à une rechute et débarque dans les locaux avec une paire de menottes.

Je regarde ma montre. À défaut d'avoir réussi à obtenir des fonds de la part d'Old Dominion, je peux au moins tenter d'endiguer l'hémorragie. L'heure est venue de rendre visite au filou qui a dérobé des millions à mon entreprise. Je sors le papier sur lequel j'ai inscrit l'adresse du voleur, celle où l'argent atterrit : 56 Windmere Avenue.

Mon téléphone fixe sonne. Un grelot étouffé. L'écran indique "Réception". Je décroche :

« Oui, Amanda.

— Vous avez deux minutes, Jim ? »

Je suis déjà debout, le papier à la main.

« En fait, je m'apprêtais à partir...

— Quelqu'un désire vous voir à l'accueil.

— Maintenant ? »

Je n'ai aucun rendez-vous programmé. Sans doute un commercial qui cherche à nous vendre des cartouches d'imprimante ou un logiciel de traitement des salaires. « Je n'ai pas le temps, Amanda. Prenez sa carte et dites-lui que je le contacterai.

— Il s'appelle Tom Mitchell, insiste la secrétaire. C'est un policier. Il désire vous poser quelques questions. »

Je rencontre le fonctionnaire dans la salle de réunion. Il est séduisant, large d'épaules et soigné. Sa chevelure couleur étain possède les mêmes nuances que l'argenterie héritée d'une grand-mère défunte. Ses sourcils sont au contraire d'un noir d'encre, et il les hausse comme s'il n'avait pas cru un mot de quiconque depuis 1992.

Il n'est pas vraiment policier, mais travaille plutôt (je l'ai appris grâce à son impressionnante carte de visite) comme agent spécial au sein de l'unité criminelle du FBI, affecté au bureau de Tampa.

Nous nous asseyons de part et d'autre de la longue table de conférence.

« Merci de me recevoir, sourit-il. Je sais que vous devez être occupé. » Il a un accent de l'Ouest, *oh-cupé*, et son intonation chantante transforme chaque mot en caresse.

« Pas de souci.

— Alors vous venez d'arriver ?

— On peut dire ça.

— Quand avez-vous emménagé ?

— Il y a deux jours.

— Vous aimez la Floride ?

— Honnêtement, il fait un peu chaud pour moi.

— Ne m'en parlez pas. » Il place ses mains devant lui, tambourine du bout des doigts sur la table et me fixe pendant une minute qui me semble interminable.

« Vous savez pourquoi je suis là ? demande-t-il enfin.

— Vous codez en Java et vous cherchez un poste d'informaticien.

— Ah », aboie-t-il. Son monosyllabe ne ressemble pas à un rire, mais ma réplique ne ressemblait pas non plus à une blague. « Pas exactement. Vous êtes peut-être au courant que j'enquête sur Charles Adams. On vous a raconté ce qui lui est arrivé ?

— Il s'est évanoui dans la nature ?

— Vous résumez le dossier à la perfection. » Il sourit toujours. Je le trouve singulièrement enjoué pour un type qui s'occupe d'une disparition. Possible qu'il soit juste soulagé de ne pas avoir à m'expliquer les tenants et les aboutissants de l'affaire, vu qu'elle est limpide : “l'homme sort de chez lui. On perd sa trace”.

J'attends que Tom Mitchell me donne des précisions, mais il se contente de me regarder avec son inaltérable sourire aux lèvres, qui invite à se confesser. Je n'ai aucune idée de ce qu'il attend de moi. Que je bondisse de mon fauteuil et crie : “c'est moi ! Je l'ai fait !” ?

Je baisse les yeux sur sa carte. « Unité criminelle », lis-je à voix haute. L'intitulé se déploie sous un logo en relief. « C'est une sorte de section spéciale ?

— Oui. Une section très spéciale. Nous travaillons en étroite collaboration avec Batman et Superman. Ils m'attendent dans la voiture. » Je ris de bon cœur. « En réalité, cela n'a rien de folichon, avoue l'agent. Nous prenons en charge les dossiers inclassables. Des crimes qui n'entrent dans aucune case précise.

— Ah bon ? fais-je d'un air intéressé.

— Nous intervenons souvent sur des cas à cheval entre plusieurs juridictions. Des histoires sensibles. Des épines dans le pied des politiciens. Le jeu, le racket, la pédophilie, ce genre de choses.

— Et les disparitions de directeurs. »

Je crois deviner une lueur d'agacement dans ses yeux, comme s'il ignorait pourquoi on lui avait confié ce dossier. Il se reprend immédiatement et hausse

les épaules. « Nous n'héritons pas toujours des affaires du siècle. Parfois, ce sont juste des instructions difficiles à qualifier. Charles Adams entre dans cette catégorie-là. »

Je m'adosse à mon fauteuil, regarde ostensiblement ma montre. « En quoi puis-je vous aider, agent Mitchell ?

— Eh bien, je ne sais pas encore très bien. » Il réfléchit un instant, feignant de chercher ses mots, puis lâche : « Avez-vous remarqué des choses inhabituelles depuis que vous êtes en poste ?

— Des choses inhabituelles ?

— Louches. »

Le papier dans ma poche me picote soudain la hanche, tel l'aiguillon de la culpabilité. Ce papier sur lequel j'ai inscrit une adresse – 56 Windmere Avenue, Sanibel –, cette adresse où je trouverai l'escroc qui a détourné des millions de dollars appartenant à l'entreprise. Malgré la conscience aiguë de cette feuille dans mon pantalon, je m'entends répondre : « Non. Rien ne me vient à l'esprit. »

Mitchell se penche en avant, comme pour avouer un secret. « Je vous demande ça parce que monsieur Adams semblait dans une vilaine posture. Il connaissait des gens peu recommandables.

— Des investisseurs de capital-risque ?

— Non », rétorque-t-il. Cette fois, il ne sourit plus. Il braque son regard sur moi et me demande à brûle-pourpoint : « Avez-vous entendu parler d'un certain Ghol Gedrosian ? »

Je secoue la tête. « C'est une espèce de... une espèce de plat avec de l'agneau ?

— C'est une personne, monsieur Thane. Un suspect potentiel.

— Suspect de quoi ?

— Disons simplement que nous aimerions lui dire deux mots.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Nous ignorons où il se trouve.

— Alors, vous avez deux disparus sur les bras. »

Il écarte les mains avec une expression qui tient autant de l'aveu d'impuissance que de l'appel à l'indulgence. « Vous avez sans doute raison.

— J'aimerais beaucoup vous faciliter la tâche, mais ce nom m'est inconnu.

— En effet, c'est normal. Cet individu n'est pas de votre milieu. » Il insiste sur le terme “milieu”, insinuant que je suis le genre de type à employer ce vocabulaire aux déjeuners du country club. J'ai envie de l'informer que personne, aux Alcooliques anonymes, ne s'exprime de cette manière, sauf s'il s'agit d'une liqueur que je n'ai pas encore découverte.

Mitchell se lève. « Bon. Je ne vais pas abuser de votre temps, monsieur Thane. J'étais venu pour la forme. Mais sachez que nous n'abandonnons pas. Nous continuons à chercher Charles Adams.

— J'en suis soulagé, agent Mitchell. Merci.

— Puis-je malgré tout vous demander un service ? Si vous remarquez quelque chose, n'importe quoi qui sorte de l'ordinaire, appelez-moi. Mon numéro figure là-dessus. » Il se penche, tapote le bristol posé sur la table.

J'observe sa carte, feignant l'étonnement. « Ces bouts de carton servent donc à ça ? »

Il sourit, remue le doigt dans ma direction. « Vous avez le sens de l'humour, monsieur Thane.

— Il paraît. Mais cela ne m'a jamais aidé. Jamais.

— Oh, je vous crois. Personne n'aime les plaisantins. On les prend pour des dissimulateurs.

— Peut-être cachent-ils simplement le fait qu'ils ne sont pas drôles.

— Vous voyez ? Vous ne pouvez pas vous en empêcher. » Il secoue la tête. « Vous êtes un véritable numéro. »

Je suis tenté de lui répondre que si j'avais dix verres dans le nez, là je serais un véritable numéro.

Je me lève à peine de mon fauteuil pour lui serrer la main.

« Je vous tiendrai au courant, agent Mitchell. Si je remarque quoi que ce soit. »

Dix minutes plus tard, je suis au volant de ma voiture, sur la nationale 867 à Sanibel, en route pour l'île du même nom au large des côtes. J'ai bien entendu menti à l'agent Mitchell lorsqu'il m'a demandé si je n'avais rien constaté de "louche". En vérité, j'ai constaté trois millions de choses louches : le nombre de dollars qui sont passé du compte de l'entreprise à celui d'une société imaginaire baptisée FSIP.

Ce tour de passe-passe ne recèle aucun mystère. Le coupable s'appelle Charles Adams. Je l'avais deviné avant même que Mitchell ne vienne m'informer qu'il frayait avec des gens dangereux. Tous les indices concordent. Personne d'autre chez Tao n'avait l'autorité nécessaire pour signer des chèques d'un tel montant. Si Joan Leggett n'a retrouvé aucun justificatif émanant de FSIP – pas de factures, pas de reçus –, c'est tout simplement qu'il n'y en a pas.

Charles Adams s'enfermait dans son bureau jusqu tard la nuit, ou tôt le matin. Il entraînait les chèques, qu'il imprimait et signait lui-même, dans la comptabilité de l'entreprise. Ces chèques, sortis de son imprimante laser, voyageaient ensuite jusqu'à une boîte postale située à Naples, et aboutissaient finalement entre les mains de... entre les mains de qui ? De Charles Adams en personne ? Je pense plus vraisemblablement à l'un de ses associés mystérieux, un de ces individus patibulaires que Joan avait vus rôder aux abords des locaux.

Pourquoi n'ai-je pas parlé de tout cela à l'agent Mitchell ? En partie parce que Tad Billups m'a demandé de le protéger et de protéger ses intérêts. Mais aussi parce que je me sens étrangement proche de Charles Adams. Je ne l'ai jamais rencontré et il est sûrement mort. Pourtant, j'ai eu un parcours identique au sien. Moi aussi, j'ai dû de l'argent à de sinistres énergumènes, moi aussi, j'ai senti l'étau se refermer. Je le comprends car je suis de la même espèce que lui.

Malgré les efforts de la Chambre de commerce et du Rotary club pour faire de Sanibel Island le paradis des jeunes gens, l'île n'est rien d'autre qu'une grande maison de retraite flottante. Posée au milieu du golfe du Mexique, elle abrite des vieillards à divers stades de décrépitude.

Dans le domaine des résidences troisième âge, celle-ci est assez étrange. Dès que l'on quitte le pont, on s'aperçoit que la population n'est ni tout à fait riche, ni tout à fait pauvre. À l'examen des maisons, il est impossible de dire si cette île représente un idéal ou un avertissement. Peut-être un peu des deux. Un endroit où ceux qui remontent la pente rencontrent ceux qui dégringolent à la fin de leur vie.

Ce n'est pas Nantucket, ni Sea Island. Pas de propriétés ni de gazon. Le site a été bâti bien avant que ce soit la mode, à une époque où l'air conditionné n'existait pas. Résultat, on se retrouve avec des maisons trop petites, surpeuplées, obsolètes. Rien à voir avec les villas munies d'un garage trois places. Ce village est plutôt destiné aux seniors fuyant les hivers rigoureux ou les petits-enfants envahissants. Il y a foule en décembre, c'est la cohue en janvier, mais aujourd'hui, à la mi-juillet, il fait chaud, beaucoup trop chaud. La plupart des bicoques sont vides.

J'arrive finalement au 56 Windmere Avenue, qui correspond à ce que j'attendais : une baraque délabrée, style ranch, avec des portes coulissantes en aluminium, une véranda sur le côté, et des herbes folles en guise de pelouse. La tondeuse n'a pas été passée depuis belle lurette. Combien de temps exactement ? J'essaye de me faire une idée. Peut-être six semaines. Approximativement la date où Charles Adams a disparu.

Je tourne au coin de la rue et me gare un pâté de maisons plus loin. J'ignore ce que je vais fabriquer et sur qui je vais tomber, mais je ne veux pas qu'on remarque ma voiture ou qu'on me voie traîner dans le coin.

Je m'éloigne de la voiture sans verrouiller la portière, et marche péniblement dans la chaleur étouffante, à l'écoute des cigales qui poussent des

cris d'amour dans la végétation. J'ignore comment les insectes trouvent l'énergie d'exprimer leur passion par cette canicule.

Je m'approche de la maison. Aucune voiture dans l'allée, les rideaux sont tirés. Je sonne. Pas de réponse. Je sonne encore, frappe à la porte. Une minute, deux minutes... Même un vieillard aurait eu le temps de se lever des toilettes et de venir m'ouvrir. Comme personne ne se présente, j'imagine que soit le vieux est coincé sur sa cuvette à cause d'un effet ventouse, soit les lieux sont déserts.

Je fais jouer la poignée. Fermée. Je descends pour aller jeter un coup d'œil du côté de la véranda. Mes chaussures crissent sur l'herbe sèche, des orties s'attaquent à mon pantalon. Si quelqu'un me repère, j'ai une excuse toute prête : je vérifiais si mon vieil ami n'était pas en train de faire une sieste sous le porche. Que l'on s'avise de me demander le nom de l'ami en question, et je finirai menotté en moins de deux. Ce ne serait pas la première fois.

La véranda est inoccupée, plongée dans l'obscurité. Nul ami ne s'y est assoupi, et je doute que quiconque y ait piqué un roupillon depuis un bon bout de temps. La baraque semble abandonnée.

Je fais le tour par-derrière. Une nouvelle étape de franchise. Maintenant, si quelqu'un me surprend, je n'aurai plus d'excuse. Même les meilleurs copains du monde s'abstiennent d'aller épier par la fenêtre de leur camarade.

En Floride, il n'y a pas de cave, étant donné qu'il est impossible de creuser le sol marécageux. La plupart des maisons sont donc érigées sur des plates-formes de béton surélevées. Je me mets sur la pointe des pieds et espionne par la fenêtre à doubles rideaux.

Je vois une petite chambre enténébrée. Je sais qu'il s'agit d'une chambre car elle comprend un élément caractéristique : un mince futon disposé au sol. Pas de draps ni de couvertures, aucun sommier. La moquette est usée jusqu'à la corde, constellée d'auréoles. Je distingue un bureau sans valeur poussé contre le mur opposé.

Mon enquête se serait arrêtée là – elle aurait dû s'arrêter là –, si je n'avais pas vu que le pêne de la fenêtre était mal enclenché. Je ne suis pas expert en

matière d'effraction, mais inutile d'être grand clerc pour remarquer l'espace d'un centimètre entre le cadre et l'hubriserie, qui constitue presque une invitation. N'importe qui verrait que la fenêtre est mal fermée, n'importe qui serait tenté d'entrer. N'importe qui.

Je soulève légèrement le panneau, guettant une alarme éventuelle, mais rien ne se produit. L'ouverture s'élargit suffisamment pour laisser passer un individu de ma corpulence.

Un dernier regard par-dessus mon épaule pour m'assurer que personne ne m'a vu, et je me hisse sur le chambranle. Les mains appuyées sur la moquette, j'effectue une brouette. Mes pieds frappent le sol avec un bruit sourd. Me voilà à l'intérieur.

J'ai fait pas mal de bêtises, dans ma vie, la plupart sous l'influence de l'alcool, des médocs ou de la came. Quelquefois par authentique désespoir. Mais mes choix résultaient toujours d'une sorte de logique. Une logique viciée, tordue, déformée par les stupéfiants – vous n'analysez pas la Constitution lorsque vous êtes défoncé à la coke ou au whisky –, mais une logique quand même.

Aujourd'hui, tandis que je me tiens dans cette chambre obscure, au 56 Windmere Avenue, je suis totalement incapable de trouver une justification à mon comportement. Je viens d'entrer chez quelqu'un au mépris de la loi ; comment expliquer une telle absurdité ? J'entrevois le raisonnement qui m'a mené ici, et c'est encore pire que d'agir gratuitement. Je retombe dans mes vieux travers : je bousille tout, je saccage ma vie.

Je vois déjà les titres : “Un chef d'entreprise s'introduit par effraction dans une maison.” J'imagine la conversation avec Tad Billups : « Oui, Tad, je sais que tu m'as donné une dernière chance. Mais je devais absolument explorer cette vieille bâtisse. »

Enfin bon, maintenant que j'y suis, autant aller jusqu'au bout. Ces mots, “autant aller jusqu'au bout”, devraient être gravés sur ma tombe. Ils

résumeraient parfaitement mon existence et expliqueraient sans doute mon trépas. Ils sont mon excuse ultime.

Autant aller jusqu'au bout.

Le mantra de toutes les putes, tous les camés à la noix, toutes les brutes tatouées, tous les infortunés détenus du couloir de la mort et les esclaves des drogues en bas résille. La raison pour laquelle ils en sont là.

Autant aller jusqu'au bout.

D'accord, Jimmy. Maintenant que tu es là, *autant* aller jeter un coup d'œil dans le bureau. Les bureaux sont faits pour ça. Ils contiennent des papiers, des documents avec des noms inscrits dessus. Un nom, voilà ce que je cherche. L'identité de l'homme qui pique dans la caisse.

Le plancher craque tandis que je me dirige vers le meuble. Je m'arrête, à l'écoute. Si la maison était occupée, je le saurais déjà, non ? Je ne peux malgré tout m'empêcher de rester sans bouger et de compter jusqu'à vingt. Je guette des pas, un ronflement, un bruit d'eau dans les canalisations ou le murmure d'une télévision. Rien.

Le bureau est un modèle Ikea sans grande valeur, l'un de ces meubles en pièces détachées à monter soi-même. L'assemblage d'un tel mobilier est une expérience que l'on vit une seule fois dans sa vie, puisque l'on se jure à l'avenir de claquer cinquante dollars supplémentaires pour faire exécuter le travail par quelqu'un d'autre. Le meuble comporte un grand tiroir au centre, et trois petits sur le côté. J'ouvre le premier. À l'intérieur, juste de la poussière, un crayon mâché et une araignée morte. Les trois autres sont vides. J'avais espéré y trouver de quoi éclairer ma lanterne. Je me suis trompé.

Le couloir est garni d'une moquette orange brun qui n'a plus été à la mode depuis les années 70. Même dans la pénombre, je vois qu'elle est sale, usée. Le propriétaire n'était pas une fée du logis. J'ai une vue sur l'ensemble de la maison. Au-dessus de moi, la trappe du grenier. Sur les côtés, deux chambres. La première, que je viens d'explorer, plus une seconde, à laquelle je jette un

coup d'œil sans rien distinguer d'autre qu'une bibliothèque dépourvue de livres.

Je m'adonne à un examen tout aussi superficiel du reste de la baraque. La petite salle de bains est équipée d'une baignoire en plastique, d'un rideau de douche à fleurs et d'un siège de toilettes dont l'émail s'auréole de marques brunâtres. Des traces d'urine séchée maculent l'abattant. Près de la porte d'entrée, la cuisine constitue une preuve que la maison est inoccupée. Le linoléum rebique dans les coins, tel un ongle de vieillard. Les traces d'activité humaine que l'on détecte habituellement en ces lieux sont absentes : pas d'assiettes dans l'évier, pas de journaux sur le plan de travail ni de verre de jus d'orange à moitié consommé. Le réfrigérateur confirme cette impression : la lampe s'allume, mais il est vide. Quelqu'un paye l'électricité sans conserver de nourriture au frais.

Ce que j'espérais dénicher en ces lieux – un témoignage de malversation, ou le corps de Charles Adams effondré sur le sol de la cuisine, baignant dans un mélange de sang et de matière cervicale, un pistolet à la main – ne s'y trouve pas. Aucun document compromettant. Pas de directeur mort.

Je décide de mettre un terme à cette petite incursion et me prépare à sortir par la porte de devant. Mon existence de directeur remplaçant va reprendre son cours. Je ne gâcherai pas ma vie aujourd'hui. Plus tard, sans doute.

Une idée me vient à l'esprit tandis que je me dirige vers l'entrée. Je n'ai pas vérifié toute la maison. Il reste un endroit inexploré et cela m'embête. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour des prunes, n'est-ce pas ? Maintenant que j'ai commencé, autant aller jusqu'au bout.

Autant aller jusqu'au bout.

Je rebrousse chemin. La trappe du grenier se dessine sur le plafond, duquel pend une chaîne. Je la tire et la trappe s'ouvre avec un chuintement de vérin hydraulique. Un escalier télescopique se déploie jusqu'au sol.

Un air moite, lourd, émane de l'ouverture. Je détecte une odeur de naphthaline. Lorsque, après avoir gravi les marches de l'escalier, je passe ma tête

sous les combles, je vois briller trois fentes de lumière au loin dans les ténèbres. Une grille de ventilation. Ma main trouve un interrupteur. Je l'actionne. Une ampoule nue illumine le grenier. Je découvre une pièce en forme de A, juste assez haute pour qu'un homme se tienne debout, voûté, à son point culminant. Le plancher n'est pas terminé. Je me faufile en prenant garde aux poutres saillantes. Pas de cartons, pas de caisses ni de vieux meubles de famille, remisés là faute de mieux. Pas de cadavre de directeur non plus. J'aperçois néanmoins un gros sac-poubelle disposé à l'autre bout du grenier. Il s'agit d'un modèle "taille maxi", destiné aux travaux de jardinage ou à la construction.

Courbé afin d'éviter les clous rouillés dépassant des bardeaux, je vais jusqu'au sac et m'agenouille pour l'ouvrir.

Je n'ai jamais vu autant d'argent liquide de ma vie. Le sac est rempli de liasses compactes de billets de cent dollars. Je plonge ma main à l'intérieur, sort une liasse au hasard et feuillette tous les billets. Pas d'erreur : ils sont tous à l'effigie de Benjamin Franklin. Je serais bien incapable de faire la différence entre un vrai et un faux billet, mais ceux-ci me paraissent authentiques.

Quand on a été vendeur payé à la commission, comme moi, on devient très bon dans certains domaines de l'arithmétique. L'existence tourne autour d'équations que l'on se met à résoudre avec l'efficacité redoutable d'un ingénieur de la NASA : combien de nourriture ingurgiter, combien d'argent emprunter, combien de nanas baiser.

On commence à raisonner ainsi : "Si j'ai une centaine de clients et que je parviens à conclure 10 % des ventes à 150 000 dollars, je gagne une commission de 40 %, soit 600 000 dollars. Il faut bien sûr déduire les taxes propres à ce type de transaction, c'est-à-dire 40 %, ce qui me laisse un total de 360 000 dollars."

Une opération identique se déroule dans ma tête en ce moment précis. J'évalue d'un regard le tas d'argent. Une liasse équivaut approximativement à vingt mille dollars. Deux cents liasses égalent quatre millions, desquels, bien

sûr, il faut retrancher les taxes propres à ce type de transaction, c'est-à-dire, pour un sac d'espèces entreposé dans un grenier... 0 %.

Tandis que je contemple les quatre millions, je réalise que j'ai sous les yeux les fonds détournés de Tao. Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais la somme correspond. Et puis les chèques ont été envoyés à cette adresse. La façon dont cet argent légal s'est retrouvé injecté dans le circuit de l'économie parallèle est un mystère. Mais je suis certain que la police et l'agent Mitchell auront une réponse à cette énigme.

Si je vis assez longtemps pour leur raconter mon histoire.

Cette hypothèse, je m'en rends compte lorsque j'entends les deux voitures se garer à l'extérieur, les portières claquer, les bruits de pas lourds sous le porche, puis le tintement des clefs dans la serrure, devient hautement improbable. Je me fige.

J'envisage un instant de me replier au fond du grenier, de me dissimuler dans l'ombre jusqu'à ce que les visiteurs plient bagage, mais me ravise immédiatement. Cet endroit est un cul-de-sac. Le sac est l'unique chose qui vaille la peine dans cette maison. Les intrus vont monter directement. Ils ne se sont pas déplacés pour admirer le meuble Ikea ou la bibliothèque sans livres.

Je décide de m'enfuir. La démarche s'opère en deux temps : d'abord je me tourne, ensuite je m'enfuis. La première partie du plan est exécutée avec compétence, je dirais même avec grâce. Mon corps pivote, agile comme celui d'une gazelle. La seconde partie, en revanche, est un échec. Muni de toute la force, de toute la puissance que je peux mobiliser, je me précipite vers la trappe. J'oublie au passage les bardeaux et les clous rouillés. Ma tête percute une des solives et une pointe de métal m'entaille le front. J'aperçois un flash de lumière blanche, j'entends les oiseaux chanter. Pendant un moment, je me tiens immobile, sonné. Les mains autour du crâne, je tente de me rappeler où je suis et où je compte aller.

Je retrouve mes esprits. Le grenier, le sac d'argent dont je suis supposé ignorer l'existence, les hommes qui viennent le récupérer. J'imagine que ces

hommes vont être surpris de me voir. Et des individus en quête de quatre millions de dollars en liquide n'aiment sûrement pas être surpris.

Je tente à nouveau de m'enfuir, avec davantage de prudence cette fois. Après avoir éteint la lumière, je descends l'échelle en vitesse, saute dans le couloir. Je dois absolument m'esquiver, mais je ne peux pas me contenter de courir. Il faut d'abord remonter l'échelle et refermer la trappe. Du couloir, impossible de voir le salon. J'entends néanmoins la porte s'ouvrir. Rester calme, bouger en silence. Mes tremblements n'arrangent pas les choses. Je replie l'escalier segment par segment, jusqu'à ce qu'il possède les dimensions requises. Lorsque je pousse le dispositif dans la trappe, il me paraît bien plus lourd que prévu. Enfin, les portes se referment avec leur chuintement caractéristique.

Je perçois des voix dans le salon. Proches, indistinctes et masculines.

Je me rue vers la première porte qui se présente. Mauvaise pioche : j'ai choisi la salle de bains. L'unique fenêtre de la pièce s'avère assez petite. Elle est d'ailleurs scellée par une couche de peinture sèche. Je pourrais sans doute l'ouvrir en tapant dessus, mais cela ferait trop de raffut. Je distingue un bruit de pas dans le couloir.

Je grimpe dans la baignoire, tire lentement le rideau de douche sur moi. Juste au moment où j'enlève mes doigts de la toile cirée, j'entends une voix dans la salle de bains. Je crains d'avoir été découvert car il me semble que l'homme s'adresse à moi. Mais il discute en une langue étrangère et, même s'il parle fort, son timbre n'a rien d'agressif. C'est le ton d'un homme qui plaisante avec l'un de ses amis.

Il avance lourdement dans la pièce, s'arrête à quelques centimètres du rideau de douche. Je peux sentir sa respiration, aussi puissante que celle d'un ours. Un claquement métallique, puis un bruit de fermeture éclair et des éclaboussures sur l'émail. Un soupir de soulagement ; le langage universel des hommes qui ont attendu trop longtemps dans une voiture.

Il continue à uriner. Dehors, quelqu'un l'appelle. On dirait un habitant de l'Europe de l'Est, un Russe, peut-être. L'homme dans la salle de bains répond sans interrompre sa petite commission. Je ne parle pas russe, mais je sais pisser. Il dit probablement à son camarade : "Une minute. Je finis et j'arrive."

Je me décale de quelques centimètres. Maintenant, j'entrevois suffisamment la cuvette pour comprendre à quoi correspondait le claquement métallique avant le bruit de fermeture éclair. L'individu portait un objet à la ceinture, qu'il a déposé sur le réservoir en céramique. Un gros pistolet noir, dont je ne peux détacher le regard.

Je retiens mon souffle. Le joueur en moi n'aime pas le genre de pari auquel il est confronté. En fait, le joueur en moi n'aime rien de tout cela. D'accord, cette petite excursion était amusante. L'effraction demeurerait bien inoffensive, malgré le risque d'être arrêté et de voir ma carrière stoppée net. Libby aurait été furieuse.

À présent, le danger me paraît beaucoup plus important que je ne l'avais envisagé. Il ne s'agit plus d'encourir les foudres de Libby, mais d'affronter une mort violente.

L'homme termine ce qu'il avait à faire. Nouveau bruit de fermeture éclair. « C'est bon », dit-il avec un accent. Ses mains entrent dans mon champ de vision, s'emparent du pistolet, puis l'homme et son arme disparaissent.

Je ne remue pas un cil. On s'active dans le couloir. J'entends l'échelle escamotable, puis des pas étouffés. Les pas et les voix reparaissent au bout d'un long moment. On replie l'échelle, on referme la trappe.

Je continue à patienter longtemps après que la porte d'entrée a claqué et que le bruit des moteurs a décré.

Enfin, je baisse les yeux pour examiner la baignoire dans laquelle je me tiens. Les gouttes de sang explosent à mes pieds, pareilles à une pluie tiède. Je mets un instant à me souvenir de ma blessure. Je sors de ma cachette, me regarde dans le miroir. Mon front s'orne d'une bosse de la taille d'un œuf,

couleur de viande pourrie. L'hémoglobine perle de la coupure dans une parodie très catholique du Christ et de sa couronne d'épines.

Je presse plusieurs feuilles de papier toilette sur mon front pour calmer l'épanchement, mais le sang continue de couler. Au moins ne souille-t-il plus le parquet. Je maintiens les feuilles de la main gauche et, de la droite, éponge le liquide pourpre dans la baignoire. Je dois effacer les preuves de ma présence.

Quand l'opération de nettoyage prend fin, je retourne au grenier. Sans surprise, je constate que les quatre millions de dollars se sont évaporés.

OceanofPDF.com

« Que vous est-il arrivé au front, Jim ? »

Telle est la question qu'Amanda me pose lorsque je regagne les locaux de Tao.

Des visages intrigués me fixent à travers la vitre de la salle de conférences. Les employés présents dans l'espace de travail se penchent sur leur chaise pour assister à l'événement le plus excitant de la journée, voire du mois : le patron dans le hall d'accueil, blessé à la tête.

« Tout va bien, annoncé-je à la cantonade. Juste un léger accident. Un clou rouillé dans le front, rien de plus.

— Vous avez besoin d'agrafes ? » s'inquiète Amanda. Elle pose son kit mains libres, se lève pour examiner ma blessure. « Venez ici. » Elle me prend la main et m'oblige à faire le tour du comptoir. Je voudrais protester, mais sa prise ferme ne souffre aucune contestation. Elle me force à m'asseoir. Avant que je puisse dire un mot, ses doigts courent sur mon crâne, écartent les cheveux, tapotent la lésion. « Je vous fais mal ?

— Non. Aïe. Oui.

— Regardez-moi ça, dit-elle avec une fascination dans la voix. C'est vraiment un clou rouillé ?

— J'ignore à quel point il était rouillé. Il faisait sombre.

— Où étiez-vous ?

— C'est une longue histoire. »

Amanda m'adresse un regard sévère. « Écoutez-moi, Jim. Je vais vous poser une question très importante. » Je m'attends à ce qu'elle me demande si je suis entré par effraction chez quelqu'un avant de me cogner la tête dans le grenier, mais elle demande : « Vous êtes vacciné contre le tétanos ? »

Le tétanos ? Je ne me souviens même pas de la dernière fois où je suis allé voir le médecin. Lorsque vos médicaments se présentent sous la forme de cocktails de drogues plutôt que de comprimés, les problèmes de santé et les docteurs deviennent le cadet de vos soucis. Votre priorité est plutôt de savoir quand et comment vous allez pouvoir vous défoncer à nouveau. Je n'ai pas envie d'expliquer tout cela à ma secrétaire, et encore moins de passer l'après-midi aux urgences de Tampa, à attendre ma piqûre antitétanique. Je décide donc de mentir : « Oui, j'ai été vacciné juste avant de venir en Floride.

— Vous avez de la chance », dit-elle d'une voix douce, la bouche pratiquement collée à mon oreille. Je sens son souffle chaud contre ma peau, ses doigts dans mes cheveux. Une posture assez intime. Le dos d'Amanda nous protège des regards indiscrets, mais je sais que tout le monde nous observe.

Je louche sur son chemisier. C'est un mouvement naturel. Je me contente en général de regarder droit devant moi, or il se trouve que le décolleté d'Amanda se situe dans ma ligne de mire. J'ai une vue plongeante sur ses seins. Elle ne porte pas de soutien-gorge. Ses tétons sont roses et ovales, de la taille d'une fleur de cerisier. Je distingue un autre détail troublant, un détail qui jure avec l'épiderme frais et opalescent d'Amanda : un tatouage sur le sein droit, juste au-dessus du mamelon. Il ne s'agit pas d'un motif spécifiquement féminin, mais d'une suite de mots rédigée à l'encre bleu foncé, en alphabet cyrillique.

Иисус умер за мои грехи

Je lève les yeux. Trop tard. Elle a intercepté mon regard et en a tiré les conclusions qui s'imposent. Elle a compris où s'est focalisée mon attention.

Pourtant, elle demeure impassible. Sa chemise bâille toujours. Non seulement ses doigts ne quittent pas mon crâne, mais le massage se fait plus doux, plus sensuel. Elle s'approche encore de moi.

« Beaucoup de chance », soupire-t-elle. Son parfum ressemble à celui du chèvrefeuille. « Oui, beaucoup de chance.

— Ah bon ? » croassé-je, les yeux baissés pour éviter les siens. Décidément, je fais feu de tout bois aujourd'hui : d'abord je pénètre par effraction dans une maison, ensuite j'échappe de justesse à des gangsters russes, et maintenant je reluque la poitrine de ma secrétaire. Peut-être que cette après-midi j'utiliserai un pistolet d'alarme pour braquer la supérette du coin. Au point où j'en suis.

Je me lève. Amanda recule, puis reprend sa place derrière le comptoir. Le charme est rompu. Elle remet son kit et m'informe, comme si de rien n'était, que mon rendez-vous de 3 heures est arrivé. « Il vous attend dans la petite salle de conférences, m'indique-t-elle.

— Mon rendez-vous de 3 heures ?

— Martin Sipyle. Il vous attend. Vous avez vingt minutes de retard. »

J'ai hérité de Martin, l'avocat de Tao, au même titre que du grade, du fauteuil et de la secrétaire tatouée de mon prédécesseur.

Martin est un des associés de Perkins Stillwell, le principal cabinet d'avocats de Tampa. Une fois de plus, je constate cette anomalie récurrente chez Tao : les économies ne préoccupent pas notre entreprise, qui n'a jamais gagné un centime et ne doit son existence qu'aux largesses d'investisseurs lointains. Le hall d'accueil et son profil Art déco, les meubles de designer, les fauteuils Aeron, les bureaux de première qualité et maintenant cet avocat aux honoraires exorbitants : tout concourt à une dilapidation massive des capitaux. Cette dilapidation, c'est précisément le sujet de l'entrevue avec Martin Sipyle. Je dois à tout prix juguler l'hémorragie. Et rapidement. Il n'existe qu'un moyen d'y parvenir.

Je sors une chemise cartonnée de mon bureau fermé à clef et me dépêche d'aller à la salle de conférences, où je m'attends à trouver un type corpulent entre deux âges, vêtu d'un costume onéreux et portant des boutons de manchette en or. En fait, je tombe sur un maigrichon de trente-cinq ans chaussé de Doc Martens. Il s'est laissé pousser des favoris, « en côtelette » comme on dit, et sa cravate jette des reflets tellement vifs qu'on la croirait branchée sur secteur. J'imagine que lorsque l'on s'appelle Martin Sipyde, il existe deux moyens d'affronter la situation : abandonner ou résister. L'avocat de Tao a choisi la deuxième solution. Affublé de sa cravate, de ses chaussures et de ses touffes de barbe sur les côtés du visage, il ressemble davantage à un maquereau qu'à un homme de loi.

« Ravi de vous rencontrer, Jimmy. Je suis Martin Sipyde. » Contrairement à ce que son style vestimentaire laisserait supposer, il a une poignée de main ferme, sèche et rapide, typique des avocats. Ces derniers sont comme les chauffeurs de taxi : ils vous font toujours savoir que le compteur tourne. « On m'a dit le plus grand bien de vous. » Je ne prête aucune attention à ce mensonge éhonté. « Qu'est-ce qui vous est arrivé à la tête ? » embraye-t-il.

J'avais presque oublié ma blessure. Je tâte ma bosse, qui a maintenant doublé de volume. « Un moment de distraction. Je ne regardais pas ce que je faisais.

— Le drame de ma vie, approuve Martin. Voilà comment on finit avec un crédit sur le dos et deux gamins. » Il s'assoit et ouvre son attaché-case, d'où il extrait un carnet jaune et un stylo, qu'il fait cliqueter. « Donc, vous voulez virer quelques personnes », annonce-t-il de but en blanc.

Je vérifie d'un coup d'œil que la porte est bien fermée derrière lui. « Plus que quelques-unes, à vrai dire. »

Les licenciements ont deux conséquences. Primo, vous économisez des salaires. Secundo, on vous intente des procès. L'un ne va pas sans l'autre, et les deux phases du processus s'enchaînent aussi sûrement que les wagons suivent la

locomotive. Cela explique pourquoi j'ai demandé à Martin de venir : je désire procéder à la première étape, sans avoir à subir la deuxième.

« Vous avez la liste dont nous avons parlé ? » demande Martin.

J'ouvre la chemise et lui tends une feuille dactylographiée, sur laquelle est inscrite une liste de noms en doubles interlignes. Le document n'affiche aucune mention du genre “Liste des gens à renvoyer mercredi prochain”. C'est l'une des astuces apprises au fil du temps, après avoir laissé trop de fois des papiers sensibles dans la photocopieuse.

« Avant de commencer, peut-être pourrions-nous demander à votre responsable RH de nous rejoindre ? »

Je pointe l'un des noms sur la liste. Kathleen Rossi, directrice des ressources humaines.

Il hoche la tête d'un air lugubre, examine la feuille. « D'accord. Allons-y. Sur les quarante noms contenus dans la liste, combien d'entre eux appartiennent à des Noirs ? Combien à des femmes ?

— Aucun Noir. Quatre femmes.

— Combien en restera-t-il dans l'entreprise une fois que vous aurez procédé au dégraissage ?

— Deux.

— Pas assez. Rayez les quatre femmes de votre liste.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde », rétorque Martin sans lever les yeux du document. Il est occupé à souligner chaque prénom féminin. « Ce que vous épargnerez en salaire vous coûtera dix fois plus en frais de justice. D'abord dans ma poche, ensuite dans celle de la Haute Autorité de lutte contre la discrimination. » Il lève les yeux. « Des employés âgés ?

— Âgés comment ?

— Au-delà de quarante.

— Aïe. »

Martin s'adosse à son fauteuil et m'étudie à travers ses paupières plissées. Il m'évoque un docteur qui tente de jauger la capacité d'un patient à encaisser une mauvaise nouvelle. Soudain, il jette son stylo sur la table. « Clark Rogers, chez Stillwell, s'occupe plus particulièrement du droit du travail. Vous avez entendu parler de lui ? » Il ajoute sans attendre de réponse. « Il a un dicton. Vous voulez le connaître ?

— Non. Pas vraiment.

— “Quand un employé a l'air dégénéré, les choses dégènèrent”, voilà ce qu'il dit.

— La classe.

— C'est vous qui m'avez demandé.

— Je ne vous ai rien demandé. »

Il hausse les épaules. Je précise alors :

« Six personnes sur quarante peuvent être qualifiées d'âgées, selon votre définition.

— Faisons un peu d'arithmétique. Six personnes équivalent à 15 % des effectifs licenciés. Combien de personnes âgées en tout, chez Tao ?

— Sept.

— Vous voyez le problème ? Ils représentent 8 % de la force de travail, mais 15 % de la liste. Vous feriez aussi bien de rédiger le chèque maintenant. Sur le talon, écrivez : “recours collectif pour discrimination liée à l'âge”. Vous avez combien d'argent en réserve ?

— Pas beaucoup.

— Assez pour me payer ?

— Je ne me soucierais pas de la facture, si j'étais vous. »

Il me lance un regard méfiant. En vérité, je ne plaisante pas. Avec la prudence d'un cambrioleur de trains qui fixe un bâton de dynamite sur un fourgon blindé, il fait glisser la feuille dans ma direction. « Je vais vous expliquer comment procéder. Choisissez trois seniors dans la liste.

— Lesquels ?

— Peu importe. Tirez à pile ou face.

— Je me débarrasse d'eux pour une raison précise. Ce sont des incompetents.

— Bien sûr. Ils sont vieux. Les vieux ont tendance à se laisser aller. Voilà pourquoi vous voulez les virer, alors que c'est virtuellement impossible. Dans ce pays, en tout cas. »

Il me regarde le temps que je puisse digérer l'information, puis continue : « Une fois que vous aurez effectué les ajustements préconisés, les femmes, les vieux, vous n'aurez plus de problème. Vous pourrez agir à votre guise. Même plus besoin de préavis. Le grand jour est prévu pour quand ?

— Mercredi prochain. »

Il acquiesce avec une moue attristée. « Je suis désolé. Je sais combien ce genre de procédure est pénible. »

J'ai envie de lui répondre que ce qui est pénible, c'est surtout de déterminer qui garder. Cette entreprise ressemble à un bâton merdeux : impossible de savoir par quel bout la prendre. J'adopte mon air le plus affligé : « Oui. Ce sera une épreuve redoutable. »

Martin Sipyde compatit en silence pendant environ cinq secondes puis, estimant avoir assez partagé ma souffrance, fait cliqueter son stylo d'un coup sec, comme on écraserait un insecte particulièrement énervant. Il se lève, range son cahier dans son attaché-case. « Vous êtes marié ?

— Oui.

— On devrait sortir ensemble un jour. Vous, moi, nos femmes. Il y a un petit restaurant dans les marais, uniquement connu des gens du coin. La Cabane de l'Alligator. Vous y avez déjà été ?

— Non.

— Super ! Je demanderai à mon assistant de réserver.

— J'ai hâte. » J'imagine un instant Libby assise en compagnie de Martin et de son épouse. Elle est de mauvaise humeur, les bras croisés. Son regard obtus fixe un point invisible. Elle refuse de parler ou de toucher à son assiette. Elle

ressemble à un prisonnier politique qui entame une grève de la faim.
« Vraiment hâte, répété-je.

— Formidable ! » Nous nous serrons la main. Ensuite, je le raccompagne à la sortie.

« Ah, oui, au fait, dis-je comme si l'idée venait de m'effleurer. Quelqu'un pique dans la caisse de l'entreprise. Vous pourriez effectuer quelques recherches pour moi ?

— Des recherches ? s'étonne-t-il.

— L'argent aboutit à une certaine adresse, à Sanibel. Je voudrais connaître le propriétaire de cette adresse. »

Je lui tends le papier où j'ai noté : 56 Windmere Avenue.

« Rien de plus facile, sourit Martin. L'un de nos collaborateurs s'en chargera. »

Je quitte le bureau à 18 h 30. Dix minutes plus tard, je suis chez moi. Dès que je descends de voiture, je remarque mon voisin, le vélociraptor prognathe au crâne bulbeux, de l'autre côté de la rue.

Il fait les cent pas devant son porche, un portable à l'oreille, un mégot de cigare à la main.

Je ne distingue pas ses propos car je suis trop loin, mais j'entends sa voix, son intonation, son débit. Au moment où je me tourne pour rentrer chez moi, le vent m'apporte une bribe de conversation. Je comprends soudain pourquoi je n'arrive pas à saisir ce qu'il raconte. Il parle russe.

Je le regarde, il me regarde. J'ai l'impression d'avoir été surpris en train d'espionner, je me sens coupable. Il continue à parler au téléphone, mais le vent s'est tu. Finalement, il raccroche. Après avoir rangé son portable, il écrase son mégot par terre et regagne ses pénates.

Je cherche Libby dans la cuisine, puis dans la chambre. Elle n'est nulle part. Je vais dans le jardin. Peut-être est-elle occupée à cultiver son potager. Non, ici la terre est plate, vierge de foulées humaines.

Un détour par le côté de la maison, où s'époumone un chœur de cigales. On a construit une remise à une vingtaine de mètres de la piscine, sur une petite plate-forme en bois. La porte est ouverte. L'obscurité domine à

l'intérieur, mais lorsque je m'approche, je vois ma femme de dos, à genoux dans la pénombre.

« Libby ? »

Elle se retourne. « Jimmy », fait-elle d'une voix nerveuse. Elle pousse un sac de terreau sur un rayonnage en métal, se lève et s'époussette, avant de sortir à l'air libre, fermant la porte derrière elle. « Tu rentres tôt. » Sa constatation sonne comme une accusation.

« Tu faisais quoi ? demandé-je.

— Du jardinage. »

Je songe au potager intact.

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé au front ? s'alarme-t-elle soudain.

— Un accident.

— Quel genre d'accident ? »

Je me doute que des aveux en règle – d'abord l'effraction, puis les quatre millions de dollars en liquide, et ma planque dans la douche, à quelques centimètres d'un homme armé d'un pistolet – ne contribueront pas à restaurer la confiance de Libby.

« Une armoire de classement au bureau, plaidé-je alors. Je cherchais un satané stylo, tu le crois, ça ? Voilà comment l'histoire s'est terminée. »

Elle sourit, malgré une évidente perplexité. Ensuite elle me prend la main et m'accompagne à la maison.

Nous commandons une pizza chez Domino's. La véranda est munie de deux chaises longues. Nous choisissons cependant de partager le même siège. Assis les jambes croisées, l'un en face de l'autre, nous disposons la napolitaine huileuse entre nous.

Je raconte ma journée à Libby. Pas tout, évidemment, mais la plus grosse partie, à savoir mon entrevue avec Martin Sipyde, sa cravate chatoyante, ses Doc Martens, ses favoris. Je lui explique comment, d'après lui, les gens de

quarante ans sont vieux et lui détaille ses conseils en matière de ratio de licenciement, selon l'appartenance ethnique et le sexe des employés.

Je me garde bien d'évoquer ma visite au 56 Windmere Avenue ainsi que ma découverte au grenier.

J'ai l'impression que tout va bien entre nous. Pour la première fois depuis que nous avons emménagé, je nous sens décontractés. Ce n'est pas le nirvana, certes, mais la complicité me paraît tangible. Depuis quand ne nous sommes-nous pas assis de cette manière, l'un face à l'autre ? Depuis quand n'avons-nous pas partagé un repas ? Longtemps, sûrement. Ces instants, ces petits moments sans grandeur particulière, sont précisément les événements qui cimentent un mariage, qui fortifient une union bien plus que les crises et les drames. Je suis content de passer une soirée calme, ennuyeuse, avec mon épouse. Nos existences s'accommodent à la perfection de l'absence de tragédie.

Nous terminons notre pizza. Je me lève de la chaise, m'étire, et contemple la chambre à travers la porte vitrée. « On devrait rentrer », suggéré-je.

Ce n'est pas vraiment une suggestion, d'ailleurs. Plutôt une affirmation. « Maintenant, on rentre, Libby. »

Celle-ci regarde la chambre comme si elle envisageait de ne pas m'y rejoindre, de ne jamais retourner à l'intérieur de la maison. Je détecte une étrange expression sur son visage, une ombre fugace, semblable au passage d'un nuage. « J'aimerais que nous ne soyons pas obligés d'y aller », murmure-t-elle.

Je regarde de nouveau à travers la porte vitrée, dubitatif. Qu'a-t-elle de spécial, cette chambre ? Rien. Juste un lit, quelques meubles, un ventilateur au plafond. Ai-je mal compris ? « Tu n'aimes pas la chambre ? demandé-je.

— La maison tout entière. »

Puis elle se ressaisit. Un petit rire émerge de ses lèvres, de sa gorge pâle. « Ne t'en fais pas, s'amuse-t-elle. Désolée, c'est juste que... je me plais sous la véranda. J'aime l'air frais. »

Elle me prend la main, m'entraîne vers la chambre, mais je résiste. La paume sur le panneau de verre, je l'empêche d'ouvrir la porte coulissante.

« Attends », soufflé-je. Quelque chose me dit de ne pas laisser passer cette occasion. Peut-être Libby désire-t-elle communiquer. Peut-être est-ce sa façon à elle de me signifier qu'elle est prête à discuter, à parler de cette nuit-là, la nuit où Cole est mort.

« Parfois, je le vois, Libby. »

Elle me lance un regard interrogateur. « Tu le vois ?

— Notre fils.

— Oh, dit-elle. Bien sûr.

— Je sais que tu me tiens pour responsable, et tu as raison. Tu as raison, mais...

— S'il te plaît, Jimmy », chuchote-t-elle. Elle serre ma main plus fort. « Ne parlons pas de ça.

— Nous avons perdu notre enfant, Libby. Je ne vois pas comment éviter le sujet. »

Le regard de mon épouse se perd par-dessus mon épaule. Elle fixe en silence un point lointain, hors de portée. À quoi pense-t-elle donc ? En quel lieu, en quelle époque son esprit s'égare-t-il ? Lorsqu'elle reprend la parole, sa voix n'est qu'un soupir : « Nous partageons cette épreuve.

— Quoi ?

— La perte d'un enfant.

— Oui. Évidemment. » Avant que je puisse ajouter un mot ou demander une précision, elle s'avance et dépose un baiser sur ma joue. Une caresse humide, très triste.

Ensuite, elle pénètre dans la chambre. Je reste seul sur la véranda, comme si c'était moi qui redoutais à présent d'y entrer.

Nous regardons la télévision au rez-de-chaussée. On diffuse l'un de ces reality-shows où les gens prétendent se comporter de manière naturelle alors qu'ils agissent devant des caméras. Une heure de ce traitement suffit à nous convaincre de réintégrer notre propre émission. Nous remontons à la chambre.

Lorsque nous nous déshabillons, ma femme demeure le dos tourné, à l'autre bout de la chambre. Le lit fait barrage entre nous. Quand elle enlève son t-shirt, j'entrevois sa poitrine de profil. Une vision qui provoque une certaine excitation en moi.

Elle enfle un boxer pour hommes. Rien n'est plus sexy qu'une femme vêtue d'un boxer pour hommes, n'est-ce pas ? Ensuite, elle se met au lit et éteint la lampe de chevet. « Bonne nuit, Jimmy. Je suis fatiguée. »

Ce ne sera donc pas pour cette nuit. Une autre image me traverse l'esprit : celle du décolleté de ma secrétaire, avec ses petits tétons roses et l'étrange tatouage en cyrillique.

J'éteins la lampe de mon côté. Libby et moi restons allongés dans le noir. J'écoute les grincements du ventilateur au-dessus de notre lit.

« J'ai quelque chose à te dire sur la manière dont je me suis blessé au front », avoué-je dans l'obscurité. Je sais immédiatement que j'ai commis une erreur, que cette conversation va être source de conflit, mais une complicité s'est presque établie entre nous, tout à l'heure sous la véranda. Même si cela n'a duré qu'un instant, j'aimerais retrouver ce moment de partage, cette seconde où, enfin, j'ai cru atteindre mon épouse tellement distante.

« Tu as prétendu t'être cogné dans une armoire au bureau, me rappelle-t-elle.

— J'ai menti. J'étais dans une maison. Je m'y suis introduit par effraction. » Je retrouve à présent cette sensation familière de gâchis. Tous les aspects agréables de la soirée, la pizza sur la chaise longue, l'intimité, le réconfort, ne peuvent rester intacts. Voilà Jimmy Thane avec une torche, prêt à tout brûler. « Je suis monté dans le grenier et j'ai découvert un sac rempli de billets. » Je lui résume la situation. Le 56 Windmere Avenue, les chèques détournés et envoyés à cette adresse, la façon dont je suis entré par la fenêtre de derrière, puis le sac-poubelle et les Russes armés de pistolets qui ont failli me surprendre. Lorsque je termine mon histoire, le silence s'installe. Je me demande si Libby ne s'est pas endormie pendant que je relatais mes aventures,

mais ce n'est pas le cas. Je la sens qui s'assoit dans l'obscurité. Elle est donc réveillée. Pourtant, elle n'émet pas un son.

Je dois avouer que ce silence est plutôt inattendu. J'escomptais une réaction, n'importe laquelle, parce qu'une femme normale ne peut rester de marbre quand son mari lui raconte avoir pénétré dans une maison par effraction et trouvé quatre millions de dollars. Libby aurait pu être émoustillée : “Toi ? Jimmy Thane ?” Ou bien en colère : “As-tu conscience du risque que tu as pris ? Il aurait pu t'arriver malheur. Ils étaient armés.”

Le silence constitue une réponse inédite et surprenante.

Un silence qui se prolonge au-delà du raisonnable et que je me résous enfin à briser : « Libby ?

— Jimmy », chuchote-t-elle d'une voix indéchiffrable. Elle s'interrompt puis reprend sur un ton où transparait une certaine tristesse, une certaine déception : « Qu'est-ce que tu fabriques ? Jimmy, Jimmy, Jimmy.

— Hein ?

— Pourquoi tu saccages tout ?

— Je ne saccage rien », protesté-je. Je sais pourtant qu'elle a raison puisque cette réflexion m'a également frappé quelques instants auparavant. J'ai tenté le diable cette après-midi, quand je suis entré dans la maison, et maintenant je remets le couvert en insistant pour tout raconter à Libby. Impossible de me taire et de laisser cette soirée se terminer comme elle avait commencé : gentiment.

« Je voulais simplement trouver le voleur, me justifié-je. Confondre l'escroc. C'est mon boulot.

— Ton boulot ? » Elle allume la lampe. Dans la brusque clarté, sa peau apparaît froissée, blafarde. Ses traits hâves.

Ses yeux se posent sur les pales qui tournent paresseusement au plafond, si bien qu'elle semble s'adresser au ventilateur et non à moi. « Tu penses qu'on t'a engagé pour quoi, Jimmy ?

— Parce que Tad Billups...

— Tad Billups quoi ? s'énerve-t-elle. Il te prend pour le plus génial des directeurs ? C'est ce qu'il pense ? Que tu es une sorte d'artiste dans ton domaine ? Il t'a embauché parce que tu étais le meilleur ? Dans toute la Silicon Valley, pas un ne t'arrivait à la cheville ? Tu étais son dernier espoir ?

— Non, dis-je faiblement.

— Qu'est-ce que Tad t'a demandé ? Tu te souviens de ses propos ? “Protège-moi. Protège-moi, Jimmy.”

— Je ne vois pas le rapport. » À l'instant même où les mots sortent de ma bouche, je comprends où ma femme veut en venir. Comme d'habitude, elle a une longueur d'avance sur moi. Elle continue sur sa lancée, enfonce le clou. Ses yeux me transpercent, pareils à ceux d'un entomologiste sur le point d'accrocher un coléoptère à sa collection. « Nous avons enfin une chance de nous en sortir, Jimmy. Après tout ce que tu nous as fait, nous avons une chance. Dieu seul sait par quel miracle.

— Libby, nasillé-je.

— Il n'est pas trop tard. Pourquoi t'acharnes-tu ? À ton avis, qu'est-ce que tu vas trouver, si tu continues à creuser ? Tu crois franchement que grâce à tes talents de détective tu vas découvrir un grand secret ? Il n'y a pas de secret, Jimmy. Ton travail consiste en quoi ? J'ai essayé de te prévenir, mais tu n'as pas voulu écouter. Pour quelle raison Tad Billups, ton soi-disant ami qui t'a pratiquement laissé crever, t'a-t-il refilé cette mission en Floride ? Cette entreprise foireuse est irrécupérable et il le sait. Tu penses vraiment qu'il a été impressionné par ton CV ? »

J'ignore quoi répondre. Je distingue chez Libby une fureur et une intelligence que je ne lui connaissais pas. Où est passée la douce serveuse que j'ai draguée à L'Oie Blanche il y a tant d'années ? La jeune fille pour qui le capital-risque, la haute technologie, le management ou les redressements étaient un mystère ? Disparue. Remplacée par une nouvelle personne, une créature futée et impitoyable, allongée à côté de moi dans le lit.

« Je veux juste découvrir la vérité, plaidé-je.

— Tu n'as pas encore compris ce qui se passe ? Moi, je l'ai déjà compris et je suis ta femme. Tu as vraiment besoin d'explications ? » Je ne dis rien, alors elle poursuit : « Voilà ce qui se passe, Jimmy : tu n'as pas été engagé pour enquêter et fourrer ton nez partout. Tu as été engagé pour être reconnaissant, pour regarder ailleurs. Tu as été engagé pour te taire et éviter de faire des vagues. Ce ne devrait pas être trop dur, n'est-ce pas ?

— Libby...

— Quatre millions détournés, Jimmy. Quatre millions dans un sac-poubelle. Qui est à la manœuvre, à ton avis ?

— Tad ? »

Elle sourit. Pire qu'un sourire méchant, un sourire condescendant. Le genre d'expression qu'ont les gens puissants envers les faibles, les cultivés envers les imbéciles. Voir cette moue suffisante sur le visage de ma femme est une expérience cruelle.

Elle semble réaliser qu'elle est allée trop loin. Elle prend ma main, se radoucit : « Écoute-moi, Jimmy. Nous n'aurons pas d'autre opportunité.

— Je sais.

— On t'a embauché pour que tu ne remarques rien. Ne cherche pas à enquêter sur l'argent disparu. Tad t'a choisi pour ça, parce que tu lui dois tout. Tu comprends ? »

J'acquiesce.

« Jimmy. » Sa voix est si douce que j'ai envie de l'enlacer, de me fondre en elle. J'aime cette femme à un point inimaginable. « Tu peux y arriver. Donne à Tad ce qu'il exige, et il te récompensera. Il le faut. S'il veut que tu fasses profil bas, fais profil bas. Pas de tribunal de commerce, pas d'avocats, pas de comptables scrupuleux. Tu vois ? Lorsque les choses se tasseront, lorsque plus personne ne prêter attention à Tao, il fermera la boîte. Alors, c'est lui qui te devra un service. Un gros service. Et il trouvera un moyen de te remercier. Peut-être te donnera-t-il une vraie entreprise à diriger, chez toi, en Californie. Tu saisis ? »

En effet, c'est clair comme de l'eau de roche. J'ignore quelle mouche m'a piqué. Un coup de folie, sûrement. Me faufiler dans un grenier, me cacher derrière un rideau de douche... Mon épouse a raison sur toute la ligne. Tad Billups savait que je découvrirais le pot aux roses. Quatre millions. Impossible de passer à côté. Il ne m'a pas engagé pour témoigner du détournement, mais justement pour faire comme s'il n'existait pas.

« Tu connais la définition de la démence ? interroge Libby.

— Non.

— Tomber dans les mêmes travers encore et encore. Encore et encore en dépit du bon sens le plus élémentaire.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne dis rien. Je demande. Je supplie. » Elle serre ma main dans la sienne. « Je te supplie de ne pas reproduire les erreurs du passé, Jimmy. C'est notre unique chance, notre ticket de retour. »

Quand j'arrive au bureau le lendemain matin, Amanda est à son poste. Elle affiche un sourire béat, manifestement ravie de son sort.

« Bonjour Jim, chantonne-t-elle. Votre blessure a l'air de guérir.

— Seulement à l'extérieur », dis-je en me dirigeant vers mon bureau.

Fermement décidé à oublier les événements d'hier – le grenier obscur, le sac bourré d'oseille, les seins d'Amanda –, je n'ai pas l'intention de discuter de mon bobo avec elle. La conversation avec Libby m'a ouvert les yeux. Je vais être un bon soldat, un directeur obéissant. Tao sera piloté au mieux de mes capacités, avec sang-froid et détermination. Je garderai l'entreprise à flot autant que possible, je protégerai Tad Billups. Fini les clous rouillés dans la tête, fini les pulsions autodestructrices.

« Quelqu'un vient d'appeler pour vous », précise Amanda. Elle me tend un post-it rose. « Il y a une minute. Il a dit que c'était urgent. »

Un coup d'œil à la note m'apprend qu'il s'agit de Sandy Golden. Je traverse l'espace de travail, perplexe. *Le Sandy Golden ? Celui d'Old Dominion ?* Que peut-il bien vouloir ?

« Bonjour, Jim. » La tête de David Paris a surgi de l'un des box.

« Bonjour, David. » Je poursuis ma route, mais le responsable marketing jaillit de sa cabine comme un pur-sang sur la ligne de départ. Le voilà en train de galoper vers moi, un carnet à la main. Les pages sont couvertes

d'annotations et de croquis dignes d'un fou furieux interné en hôpital psychiatrique. « Je voulais vous montrer ceci, si vous avez deux minutes.

— Désolé, je suis pressé. » Je continue à progresser vers mon bureau.

« Vous ne savez même pas de quoi il s'agit », gémit-il, visiblement peiné.

J'ignore en effet ce qu'il a griffonné sur son carnet. Par contre, je possède une information qu'il ne connaît pas : mercredi prochain, il fera partie des quarante employés escortés jusqu'à la sortie. Inutile par conséquent d'essayer d'arrondir les angles, de le ménager ou de feindre d'écouter ses élucubrations.

« Une autre fois, le coupé-je.

— Quand, Jimmy ? » Il a jappé, tel un fox-terrier accroché à une cheville.

« Quand exactement ?

— Jeudi. La semaine prochaine. Inscrivez le rendez-vous sur votre agenda électronique.

— Super, Jim. » Il arbore un sourire de gobelin heureux et regagne son box à la vitesse de l'éclair.

J'ai à peine mis un pied dans mon bureau qu'un tintement synthétique attire mon attention. Un message vient de tomber sur mon ordinateur. David Paris me demande officiellement si j'accepte de discuter avec lui du budget marketing jeudi prochain. Il se trouve que je viens justement de revoir ce budget de façon drastique, ce qui implique l'éradication complète du service marketing. Je clique néanmoins sur la souris pour accepter le rendez-vous.

« Merci, Jim ! » crie David, à l'autre bout de l'espace de travail. Au temps pour la messagerie électronique.

« Pas de problème », répliqué-je.

Je pose mon attaché-case sur le bureau, à côté de la photo artistiquement encadrée de Libby et moi, posant sous le satyre rouge. Il va vraiment falloir que je me débarrasse de ce portrait.

Je compose le numéro noté sur le post-it d'Amanda. Alors que j'imagine transiter par le filtre de diverses sentinelles attachées à la protection d'Old Dominion – la secrétaire d'abord, l'assistant personnel de Sandy ensuite, et

puis l'inévitable message enregistré invitant à patienter ; une manière polie de dire “attendez que j'aie fini de me curer le nez, de couler un bronze ou n'importe quoi d'autre, et j'établirai ma suprématie téléphonique sur vous” –, on décroche à la première sonnerie et j'entends la voix de basse que je reconnais parfaitement depuis la dernière réunion qui a tourné au fiasco. « Sandy à l'appareil. » Il y a beaucoup de parasites sur la ligne. J'en déduis que Sandy me répond sur son portable personnel. Pas de secrétaire ni d'assistant.

« Bonjour Sandy. Ici Jim Thane. Je viens d'avoir votre message. »

Une longue pause. Je crois un instant que nous avons été coupés, mais le directeur se manifeste : « J'ai l'honneur de vous dire que nous avons le contrat, Jim. Nous en avons parlé en interne et tout le monde s'accorde à dire que la technologie développée par Tao correspond parfaitement à nos besoins. Nous acceptons vos conditions. Je dois d'ailleurs vous signaler que nous sommes tellement enthousiastes que nous aimerions augmenter notre participation à un million de dollars. Versés à titre d'avance, ainsi que nous en avons discuté. Qu'en pensez-vous ? »

J'essaye de répondre d'une voix neutre pour masquer mon étonnement. « Tout cela me semble correct.

— Marché conclu, alors. Vous aurez un mémo complet d'ici la fin de journée. Virement lundi prochain.

— Merveilleux. J'en suis ravi. » J'essaye tout de même de ne pas paraître trop ravi. C'est l'une des règles de base de la négociation : ne pas vous moquer ouvertement du pigeon que vous venez de plumer.

« Nous sommes donc en règle ? » questionne Sandy. *La formulation est aussi étrange que le ton employé*, songé-je. Pour un type “tellement enthousiaste”, il n'a pas l'air très emballé. En fait, j'ai l'impression d'entendre un parieur rembourser une dette de jeu.

« Bien entendu, fais-je. Nous sommes en règle.

— Formidable. Au revoir, alors. » Et il raccroche aussi sec. Pas de formule de politesse, pas de “collaboration fructueuse” ou “d'avenir grandiose en

perspective”, aucune des bêtises habituelles que l'on s'inflige à la fin de chaque transaction, histoire d'huiler les rouages du commerce.

Debout à mon bureau, je repose le combiné en douceur.

Il est temps de rendre une petite visite à Dom Vanderbeek. Depuis que je lui ai remonté les bretelles en public, il arrive tous les jours avant moi. Lorsque je me gare près de l'entrée, sa précieuse BMW série 7 est invariablement au parking. Elle ressemble à un doigt d'honneur brillant et noir pointé dans ma direction.

Dom possède maintenant le bureau le plus spacieux du bâtiment : celui de Charles Adams. Je n'ai pas été surpris quand il l'a réclamé après mon désistement. De toute évidence, l'égalitarisme symbolique n'est pas son fort. Il a pris place dans un fauteuil gris aux lignes harmonieuses, les pieds sur le bureau, le téléphone à l'oreille. Imbu d'une ostensible nonchalance, il me fait signe de la main lorsque j'entre. Il roule des yeux et m'adresse un signe éloquent, signifiant par là que son interlocuteur est une incorrigible pipelette.

« D'accord, mon pote, conclut-il enfin. On se voit jeudi, au Derousher. 9 heures, c'est moi qui invite. » Encore une ou deux plaisanteries, encore un silence de la part de Vanderbeek, les yeux au ciel, suivi d'un ultime “d'accord, mon pote. À plus”, et il raccroche.

« Devinez qui c'était, triomphe-t-il.

— Je ne sais pas.

— Devinez.

— Aucune idée, vraiment.

— Hank Staller, de Wells Fargo. Il est intéressé. »

Je me demande s'il est intéressé pour acheter nos produits ou juste pour débaucher Dom. Chacune des deux possibilités me conviendrait. « Super », dis-je.

Vanderbeek se tait. Sans doute attend-il d'autres compliments, alors j'ajoute : « Fantastique. Je suis impressionné. »

Il rumine un instant, se demande si c'est du second degré, et désigne finalement une chaise sur laquelle je prends place. Il enlève ses pieds du bureau, s'assoit comme il faut. « Alors, quoi de neuf ? » Il se masse le poignet, celui avec la Rolex Submariner, sans doute pour signifier combien la montre, aussi lourde que chère, lui fatigue l'articulation.

« Je viens d'avoir Sandy Golden au téléphone, annoncé-je.

— Il a pris votre appel ?

— C'est lui qui m'a contacté. Ils acceptent nos conditions. Old Dominion va nous donner un million pour installer P-Scan dans ses filiales du Sud. »

Vanderbeek écarquille les yeux. « Sans blague ? »

Je hausse les épaules.

« Eh bien, dites donc », soupire-t-il. Je vois les rouages se mettre en place dans sa caboche. Il tente de déterminer les sentiments que cette nouvelle lui inspire. Il est heureux, bien sûr. Old Dominion était son idée, il va par conséquent toucher une commission substantielle, peut-être un quart de la somme. D'un autre côté, c'est moi qui ai dirigé la négociation. Une partie du mérite, et je ne parle pas d'argent, me revient donc. Cette perspective le chagrine. En dernière analyse, ce succès inattendu le rend perplexe. Nous étions à la réunion ensemble et nous avons constaté que le produit ne fonctionnait pas. D'où la question : qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

« Je voulais vous mettre au courant, précisé-je.

— Félicitations.

— Nous sommes deux. »

Il me regarde fixement. Je décide de la jouer diplomate.

« On va avoir du répit, Dom. Avec un million de dollars, et pour peu qu'on maîtrise les dépenses, on gagne un mois. Sans compter que... »

Le poste fixe de Dom se met à sonner. Il lève un doigt pour m'interrompre et décroche. « Vanderbeek à l'appareil. » Il écoute un moment son interlocuteur et dit : « Attends une minute, tu veux ? » Il couvre l'émetteur. « Je dois prendre cet appel, Jim. Cela ne vous dérange pas ? »

Je me lève pour partir et il ajoute : « Rendez-moi un service, Jim, fermez la porte en sortant. Merci. » Puis au téléphone : « Alors, mon pote. Comment ça va ? »

Je m'exécute.

OceanofPDF.com

Vu la manière dont Vanderbeek a réagi à notre vente miraculeuse, je suis surpris d'entendre les bouchons de champagne sauter plus tard dans la salle de pause.

J'ai passé l'après-midi à étudier la liste des licenciements, à jongler avec les quotas et à tenter de déterminer qui méritait de rester grâce à la manne imprévue. À mon grand désarroi, personne n'était digne d'un sursis, strictement personne.

Le bruit des festivités m'intrigue. Je sors de mon bureau et me faufile entre le baby-foot et la borne d'arcade Miss Pac-Man, à travers un espace de travail étrangement vide. Tout le monde a déserté son poste.

Lorsque j'arrive à la salle de pause, le “mystère des bureaux dépeuplés” est résolu. Tous les employés de Tao se sont donné rendez-vous ici. Je comprends avec un temps de retard la cause d'une telle affluence : une célébration. Quatre magnums de champagne au rabais circulent parmi les invités. Les goulots clapotent comme des poules d'eau, les bulles pétillent dans des petits gobelets et une partie du liquide se répand sur le lino.

« Le voilà ! tonne Vanderbeek quand il m'aperçoit dans l'entrée. L'homme providentiel. »

Quelques applaudissements retentissent.

« Qu'est-ce que... » Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. Dom continue : « Entendons l'histoire de la bouche de l'homme qui a conclu à lui

seul la transaction avec Old Dominion. » Il crie comme un rabatteur de foire. « L'homme grâce à qui Tao a gagné un million et un mois de répit. Ce sont vos propres mots, Jim ? Un mois de répit ? » Il ne me laisse pas répondre. « Notre nouveau directeur, Jim Thane. L'homme qui boucle une affaire d'un million les yeux fermés, avant le déjeuner. » Vanderbeek clame : « Jim ! Jim ! Jim ! », exhortant l'assemblée à suivre son exemple, le poing levé.

J'imagine que les réjouissances ont été rares, ces temps-ci, car les convives reprennent la scansion avec un entrain surprenant. « Jim ! Jim ! Jim ! »

« Écoutez, tempéré-je. Ce n'est pas tout à fait... » Ma voix se perd dans le tumulte. J'ignore comment je vais me sortir de ce mauvais pas. Mercredi prochain, la plupart des gens présents dans cette salle seront virés. Ce million de dollars est une très mauvaise publicité. Célébrer une victoire personnelle et sabler le champagne alors que, dans quelques jours, quarante employés se retrouveront sur le parking avec leurs cartons pourra être interprété comme un geste d'une extrême cruauté, un impair monumental.

Une manœuvre habile de la part de Vanderbeek.

« Jim ! Jim ! Jim ! » entonne la foule. Les sourires paraissent authentiques, dénués d'arrière-pensées. Les salariés veulent du réconfort. Comment se fait-il qu'après deux siècles de capitalisme, alors que les preuves sont étalées devant nos yeux comme autant de citations à comparaître, nous, les Américains, croyions encore aux balivernes façonnées par le monde de l'entreprise ? Nous dirigeons nos sociétés à l'image d'une équipe sportive pour laquelle nous serions un joueur de première importance. Nous nous félicitons de nos succès mutuels, aveugles à cette simple vérité : nous sommes tous, sans exception, les rouages d'une immense machine froide qui broie les individus en une poudre insignifiante.

« Donnez-lui un verre », exulte Dom avec un sourire de prédateur. Je comprends soudain qu'il est au courant de mes dangereux penchants ; comment pourrait-il en être autrement ? Le monde des hautes technologies est restreint. Des amis, à la Silicon Valley, connaissent mon pedigree. Mes frasques

éthyliques, ma spirale descendante, mes cures de désintox. Le responsable des ventes leur a parlé, ils ont partagé des anecdotes à mon sujet. Il sait tout de moi, de mes addictions, de mon alcoolisme.

L'un des acolytes de Vanderbeek, un VRP dont le patronyme m'échappe – Rick ou Dick, enfin un prénom masculin et protestant –, s'empare de la bouteille de champagne de Rosita et traverse la salle jusqu'à moi. Il me brandit le récipient sous le nez, un large sourire aux lèvres, et crie : « Buvez ! »

« Buvez ! Buvez ! Buvez ! » reprend Dom. La foule l'imité : « Buvez ! Buvez ! Buvez ! »

J'examine la salle. Mon regard croise celui d'Amanda. Elle semble plus intriguée que véritablement euphorique. Elle scrute ma réaction à la manière dont un scientifique étudierait un cobaye exposé à un stimulus. Je me souviens du tatouage sur sa poitrine. J'ai l'intuition que ces lettres en alphabet cyrillique racontent une longue histoire triste, une histoire familiale. Elle aussi connaît mon secret. Et non seulement elle le connaît, mais elle le partage.

Je prends la bouteille de champagne des mains de Dick ou Rick ou Rich, colle mes lèvres au goulot, et avale ma première gorgée.

Rien à voir avec les films, où la réalité se transforme dès que vous retouchez à la dive bouteille. Rien à voir avec *Dr Jekyll et Mr Hyde*. Vous ne commencez pas à baver et à vous jeter sur toutes les femmes de la salle de repos, tel un fou furieux. Non, vous sirotez votre breuvage.

Une gorgée, sans plus, et je rends la bouteille à Dick, Rick ou Rich. Ce dernier a un grand sourire, comme s'il connaissait également mes antécédents. Peut-être que Vanderbeek lui en a parlé ? À l'autre bout de la salle, celui-ci m'adresse un signe de tête. Il sourit d'un air entendu, comme si je venais de réussir une épreuve imposée.

J'essaie de capter à nouveau le regard d'Amanda, mais elle n'est plus là. Je l'entrevois qui disparaît par la porte de la cuisine. J'imagine qu'elle va reprendre son poste à la réception. La vision est trop fugace pour que je puisse

deviner ce qu'elle pense, mais on peut déduire beaucoup de choses d'une simple démarche, non ?

J'ai l'impression qu'elle est déçue par mon attitude.

Elle se comporte comme une personne à qui l'on vient de briser le cœur.

OceanofPDF.com

Je m'éclipse prématurément de la sauterie, laissant Vanderbeek terminer le spectacle sans moi. Mais dès que je pars, il abandonne également les convives à leur sort. Il sait qu'il a gagné.

L'ambiance retombe. Les gens évacuent les lieux par petits groupes. Ils retournent à leur travail, feignant d'être de nouveau occupés et productifs.

Dans mon bureau, je laisse mon esprit vagabonder. Mon regard se pose sur la photo de Libby et moi, dominés par le satyre. Je m'empare du cadre. Il semble lourd. J'essaye de me rappeler la nuit où le cliché a été pris : la fête, le loft aux murs de briques, mes propositions d'ivrogne à la maîtresse de maison. Mes souvenirs sont flous, pour ne pas dire inexistants. Je sais juste que tout cela a eu lieu.

« Jim ? »

Joan Leggett se tient sur le seuil de la pièce. Elle porte une chemise horrible, le col ceint d'un nœud papillon de soie multicolore. Elle ressemble à une vieille actrice de vaudeville, un clown triste sur le point d'être aspergé d'eau gazeuse.

« Qu'y a-t-il, Joan ? »

— Je dois vous dire quelque chose. »

Je l'invite à s'asseoir. Elle ferme la porte et s'installe. Ses yeux s'arrêtent un instant sur la photo de mon couple et du satyre.

« Je sais, me désolé-je. Ça ressemble à un kidnapping. »

— Non. Je pensais justement que vous aviez l'air... bien. » Peut-être insinue-t-elle que j'étais plus jeune, moins esquiné. Entre-temps, j'ai quand même effectué deux cures. Elle poursuit : « Je ne suis pas sûre de devoir vous en parler. Il s'agit sans doute d'un détail sans importance.

— Quel détail ?

— La nuit dernière, je suis passée au bureau. Vers 11 heures. Je n'arrivais pas à dormir, alors j'ai décidé de travailler sur les comptes bancaires. »

J'imagine Joan Leggett, divorcée, quarante ans, vivant seule. Rien d'autre dans sa vie que ce boulot à la manqué, dans une entreprise à l'agonie. Elle mène une existence tellement vide qu'elle se lève à presque minuit pour éplucher les comptes.

« Je croyais qu'il n'y avait personne, mais quand je suis allée à mon poste, j'ai vu quelqu'un. »

Elle attend pour me laisser le temps de proposer un nom.

« Vanderbeek, dis-je sans surprise.

— Il se servait de mon ordinateur. Je suis sûre qu'il examinait les rapports financiers. Il s'est excusé en prétextant qu'il se préparait pour une réunion le lendemain. Son ordinateur ne marchait pas, alors il m'avait emprunté le mien. » Elle marque une pause avant de reprendre : « Je ne l'ai pas cru. Il avait ce sourire, vous savez...

— Un sourire de prédateur ? »

Elle hoche la tête. « Je ne voulais pas vous déranger pour une broutille pareille. Nous n'avons rien à cacher, n'est-ce pas ? Tout le monde sait ce qui se passe.

— Que voulez-vous dire ? questionné-je d'une voix posée.

— Pour l'argent. »

Je me tiens immobile, les yeux fixés sur elle. Je n'ose même pas respirer.

« Enfin bon, ce n'est pas un mystère, Jim.

— Un mystère ?

— Les gens se doutent qu'il va y avoir des réductions d'effectif. Comment faire autrement ? Nous savons ce qui se prépare.

— J'imagine. » Je me détends, mais l'experte comptable semble vouloir autre chose de moi. Je comprends finalement que, depuis le début, elle espère être rassurée.

« Vous restez, Joan. Vous n'êtes pas sur la liste. »

Elle sourit et, quand elle réalise sa maladresse, retrouve sa mine austère. Piètre tentative. Après un moment d'hésitation, elle sourit de nouveau : « Merci, Jim. Vous m'enlevez un poids.

— Ne me remerciez pas pour l'instant. »

Elle se lève. « Bien... Le travail m'attend. » Elle bredouille encore deux ou trois remerciements et sort du bureau.

Le temps passe et chaque fin de journée est un soulagement.

Je n'ai pas beaucoup de travail. En cette vérité réside le sale petit secret de tout directeur qui se respecte. Votre rôle, à l'instar de celui d'un monarque anglais, est purement représentatif. Il consiste à serrer des mains, à prononcer des discours, et à vous montrer au bon endroit au bon moment. Vous incarnez le visage de l'entreprise, à la fois vis-à-vis du monde extérieur et vis-à-vis de vos salariés. Vous êtes soi-disant responsable des “grandes décisions”, mais vous apprenez vite que ces dernières ne sont jamais appliquées. Vos déclarations ressemblent aux prophéties de l'oracle de Delphes : vous débitez quelques mots et les gens autour de vous s'écharpent pour en connaître la signification ou les implications. Résultat, il ne se passe rien.

Je me contente donc de rester assis à mon bureau. J'élabore des listes et des plans, je redéfinit des priorités, j'assigne des tâches. Seule une infime partie des employés subsistera après les licenciements de mercredi, alors autant essayer de déterminer qui et à quel poste.

David Paris, du marketing, nous quittera car il est impossible de vendre un produit qui n'existe pas.

Nous garderons Darryl, l'informaticien chevelu. Malgré l'échec de sa présentation dans les locaux d'Old Dominion, il nous faut au moins un programmeur. Il me semble être le moins incompétent du lot.

En dehors de ce travail de fond, le secteur développement fermera ses portes. La version 3.0 de P-Scan ne verra jamais le jour. Nous essayerons d'intégrer les outils existants et arrêterons d'injecter de l'argent dans ce gouffre. Darryl prendra la place de son chef, Randy Williams. Mercredi prochain, le chef de projet sera escorté jusqu'au parking sans autre formalité. Il demeurera toujours aussi inutile, mais au moins le sera-t-il de chez lui, au chaud, avec une paire de pantoufles et une robe de chambre. Nous lui épargnerons l'embarras de toucher un chèque à la fin du mois.

Nous nous séparerons également de Dmitri Sustev. Nous n'avons pas besoin d'un service qualité. Nous connaissons parfaitement les avantages et les défauts de notre produit ; inutile de s'encombrer d'un contrôleur.

Kathleen Rossi, responsable RH, s'en ira elle aussi. Son boulot consiste précisément à embaucher et à virer des gens. Or, nous cesserons d'embaucher et il ne restera plus personne à virer à partir de mercredi.

Joan Leggett, l'experte comptable, ne sera pas licenciée. D'abord parce que je le lui ai promis, et ensuite parce qu'elle seule est en mesure de nous faire gagner de précieuses semaines avec les fonds dont nous disposons.

Dom Vanderbeek sera bien entendu renvoyé. Nous ne pouvons pas nous permettre de payer un responsable des ventes. Nous délèguerons ce secteur à certaines de nos entreprises partenaires, qui feront notre promotion sans que nous ayons à déboursier les commissions et autres charges inhérentes à ce type de poste.

En fait, non, je mens. Dom Vanderbeek sera renvoyé parce qu'il en sait trop. La conversation avec Libby résonne encore dans ma tête : ma mission consiste à sauver l'entreprise si possible, mais surtout à rester discret, à protéger Tad sans poser de questions. Vanderbeek est un élément incontrôlable. Je ne peux pas me permettre de le laisser fourrer son nez dans les comptes. Sans

compter son petit manège en salle de repos : le toast et la fête... C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Il possède trop d'informations sur l'argent et sur moi. Cette après-midi, il a signé son arrêt de mort.

Amanda, la réceptionniste, ne sera pas virée parce que...

Son cas me laisse songeur. Pourquoi devrait-elle rester ? Parce que nous avons besoin d'une réceptionniste, c'est aussi simple que ça.

Qu'elle soit mignonne, qu'il se dégage de sa personne un étrange et sulfureux parfum d'exotisme sexy (de quoi est donc capable une fille avec un tatouage au-dessus du téton ?), n'a rien à voir avec ma décision. Il nous faut une secrétaire pour répondre au téléphone, point.

À ce propos, je décroche le mien, de téléphone. Je compose le numéro de chez moi, mais la sonnerie retentit dans le vide. Qu'est-ce qui justifie l'absence de Libby un jeudi soir à 19 heures ? Ce serait sans doute trop demander qu'elle patiente près du combiné, à attendre mon coup de fil, mais quand même.

J'essaye son portable. Quatre sonneries, puis la messagerie se déclenche. Je raccroche.

Tandis que l'éventualité d'un adultère s'insinue dans mon esprit, je songe que je n'aurais pas dû partir en vacances sur Orcas Island, tel un potentat local, et laisser Libby s'occuper seule de la logistique une semaine avant mon arrivée en Floride.

Certains éclairs de lucidité me frappent parfois de la sorte et je comprends à quel point je suis un individu méprisable, égoïste et faible. Ces fulgurances interviennent toujours trop tard, après que j'ai commis la bourde, agi sans réfléchir, maltraité ceux qui m'aiment. Je voudrais anticiper mes erreurs mais n'y parviens pas. Cette incapacité explique sans doute pourquoi je les répète sans cesse.

Je décide de rentrer chez moi. Je rassemble mes papiers en une pile impeccable. Il y a tellement de listes, de schémas, de plans... Tellement de ratures scellant le destin de dizaines d'êtres humains. J'enferme les documents à double tour dans un tiroir, puis quitte le bureau avec ma serviette sous le bras.

Il ne reste que deux box occupés dans l'espace de travail. Je constate avec plaisir que l'un d'eux appartient à Darryl. J'ai eu le nez creux en choisissant de le garder. Mercredi prochain, il dirigera le pôle informatique. Mieux, il sera le pôle informatique à lui tout seul.

Le hall d'accueil est désert. Amanda est partie. Cette vision provoque un étrange sentiment en moi. Comment le définir ?

De la déception.

Pas d'autre mot.

À l'extérieur, le ciel est chargé de nuages couleur hématome qui enflent à l'horizon. Je marche jusqu'à mon véhicule.

« Salut », dit-elle. Elle est installée dans sa voiture, une décapotable cabossée garée à côté de la mienne. Elle a baissé la vitre, éteint le moteur. Je ne l'avais pas remarquée. M'attendait-elle ?

Je m'applique à cacher mon émotion. « Amanda. Que faites-vous là, au milieu de ce parking étouffant ?

— Il fait plus frais aujourd'hui. »

Pourtant, ma chemise est déjà poisseuse, l'atmosphère tellement suffocante que j'ai l'impression d'avoir une serviette humide sur le visage. Si le temps s'est rafraîchi, ainsi que le prétend Amanda, la variation est trop infime pour que mon corps l'enregistre. Peut-être que les habitants d'ici sont capables de discerner autant de nuances de fournaise que les Esquimaux de types de neige.

« Eh bien, bonne soirée, Amanda.

— En vérité, je vous attendais. »

Mes clefs de voiture pendent au bout de mes doigts. Je la regarde avec méfiance. Ai-je mal entendu ?

Nous autres, hommes d'un certain âge, avons tendance à nous interroger, en particulier lorsqu'on discute avec une femme séduisante de vingt ans notre cadette. Quand on supporte son corps jour après jour, il est facile d'oublier qui l'on est et à quoi l'on ressemble.

Elle se penche, ouvre la portière passager. « Montez, Jim. Je voudrais vous emmener quelque part. »

Non, pas d'erreur. Pour la première fois, j'ose m'avouer qu'elle m'attire. En même temps, je réalise avec une lucidité effrayante combien cette tentation est dangereuse.

« D'accord », dis-je.

Après tout, Libby n'est même pas à la maison. Bien que j'essaie de chasser cette pensée de mon esprit, je ne peux m'empêcher de songer à ses absences répétées. Absences pour lesquelles je n'ai d'ailleurs reçu aucune explication valable. Par exemple, où est-elle ce soir ? Pourquoi ne répond-elle pas à son portable ? Avec qui traîne-t-elle ?

Je m'installe sur le siège passager. « Où allons-nous ?

— Vous verrez. »

Elle sourit. Ses cheveux sont détachés. Le chignon strict qu'elle porte durant la journée s'est transformé en une cascade auburn sur ses épaules. Ses mèches ont la couleur du cuivre lustré, teinte fertile en promesses de nouveau départ.

Elle met le contact. La décapotable gémit. Une manœuvre et elle s'engage sur la nationale 30, une route à cinq voies, dont la chaussée médiane est réservée aux véhicules souhaitant tourner. Celle-ci est raturée d'épaisses flèches blanches, de hachures qu'Amanda ignore ostensiblement, comme s'il s'agissait de propositions négligeables. Elle slalome parmi les autres véhicules. Quelqu'un nous klaxonne rageusement. La réceptionniste n'y prête aucune attention.

Elle conduit longtemps en silence. La circulation devient fluide, les restaurants en bord de route plus modestes, l'asphalte moins lisse.

« Je vous trouve amusant, dit-elle.

— Comment ça ?

— Pas vous en particulier. Les hommes en général. Dès que vous n'avez plus votre gros bureau et votre fauteuil de luxe pour vous protéger, vous êtes

nerveux comme des enfants. »

Je devine une nouvelle fois un très léger accent, semblable à une infime couche de glace au coin d'une vitre en hiver. Transparent et anguleux. Je n'ai rien d'un Sherlock Holmes, Libby m'en a convaincu, mais le tatouage cyrillique sur le sein d'Amanda confirme cette supposition : ma secrétaire a des origines slaves, russes peut-être.

« Vous venez d'où ? m'enquis-je.

— Dernièrement ? De Tallahassee.

— Et avant ? »

Elle me jette un coup d'œil. « Je suis là depuis assez longtemps pour avoir ma carte verte, si c'est ce qui vous préoccupe. » Une pause, puis elle ajoute : « Patron.

— Ne m'appellez pas comme ça.

— D'accord, fait-elle sans manière.

— Dites plutôt “monsieur Patron”. »

Elle part d'un rire franc, mélodieux. « Monsieur Patron. Ça sonne bien. »

Autre indice : je remarque ses dents mal alignées, à l'image d'une rangée de galets. Les Américains, même les plus pauvres, portent des appareils dans leur jeunesse.

« Vous ne m'avez toujours pas dit d'où vous veniez.

— En effet.

— Une femme secrète.

— Vous n'avez pas idée. » Sa voix se teinte d'une tristesse évidente, d'une lassitude telle que je l'examine de nouveau pour m'assurer qu'elle n'a pas pris vingt ans en quelques minutes. Elle a dû sentir que sa voix avait trahi ses émotions parce qu'elle se ressaisit en un instant et déclare sur un ton primesautier : « Bon sang, écoutez-moi jouer les mystérieuses. Évidemment, nous avons tous nos secrets. Vous en avez aussi, n'est-ce pas, Jim ? »

Elle pose la question sur le ton de la conversation, mais je sais qu'elle attend une réponse. « Quelques-uns, c'est vrai.

— Et je les connais », ajoute-t-elle.

Le silence qui s'installe n'a rien de gênant. Il ressemble plutôt à un moment de complicité.

« Nous y sommes presque, monsieur Patron », indique-t-elle finalement.

Elle bifurque sur une chaussée à deux voies. L'anarchie en matière de zonage urbain, typique de la Floride, est encore plus criante ici qu'ailleurs. Aucun ordre, aucune logique. Nous passons devant des fast-foods, des campings, et des petites maisons blanches serrées les unes contre les autres comme des pains d'épice.

Au bout d'un kilomètre, nous obliquons sur le parking d'une église. Une enseigne lumineuse qui, en d'autres circonstances, pourrait annoncer des hamburgers à quatre-vingt-dix-neuf cents, proclame : "Golgotha Church. Office du soir, 19 h 30. L'erreur est humaine. Demandons-Lui pardon."

Amanda s'insère dans une place libre. Je suis surpris du nombre de voitures présentes un jeudi soir.

« Oh, Amanda, me désolé-je. Ce n'est pas vraiment mon truc.

— On vous attend quelque part ?

— Je suis marié.

— Marié ? s'esclaffe-t-elle. Nous sommes sur un parking d'église. Je ne vais pas vous agresser. » En un clin d'œil, elle sort du véhicule et murmure : « Du moins pas encore. » Mais le claquement de portière masque en partie ses mots, alors je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu.

Elle fait le tour de la décapotable et m'ouvre la portière : « Venez, monsieur Patron. Vous ne serez pas déçu, je vous le promets.

— Non, ça ne me dit rien. » Je la regarde, immobile. L'amusement a déserté ma voix. J'ai l'impression d'avoir été piégé. Elle m'a attiré dans sa voiture sous un prétexte fallacieux. Maintenant, je me retrouve coincé sur un parking d'église avec une fille beaucoup moins excitante que vingt minutes auparavant.

« S'il vous plaît, insiste-t-elle. Faites-le pour moi. »

Comme je l'ai signalé à Amanda, l'église n'est pas vraiment mon truc. Mon truc se boit ou se fume. Je me le suis même injecté, à l'époque où j'habitais en Californie, mais la pratique était un peu trop extrême pour moi. Je suis donc revenu à la bouteille ou à la pipe, avec mon truc à l'intérieur.

Amanda est tenace. Elle me guide jusqu'au sous-sol de l'établissement, dans une pièce basse de plafond et sans fenêtre. Une trentaine de personnes assises sur des chaises pliables sont rassemblées en demi-cercle, autour d'un pasteur. Il me paraît jeune, beaucoup trop jeune, avec sa coupe au bol brillante de gomina. Il a les yeux rouges, larmoyants, comme s'il venait de pleurer après s'être vu dans le miroir.

Il adresse un sourire à Amanda au moment où elle entre. Les autres participants également. Une certaine familiarité règne dans la pièce. Certaines personnes sont avachies, le col déboutonné, les jambes écartées. La plupart sont de simples employés. Ils sont venus en blouses de serveurs ou en uniformes de vendeurs. Une femme porte même sa tenue d'infirmière. Je distingue aussi des hommes en costume cravate. Ils ont l'air particulièrement intéressés lorsqu'ils me voient débarquer.

« Bonjour, Amanda, dit le pasteur avec un accent du Sud aussi épais que sa couche de gomina. Je vois que tu nous as amené quelqu'un. Les noms sont inutiles.

— Oui, confirme-t-elle d'un air malicieux. Vous pouvez l'appeler monsieur Patron.

— Il n'y a qu'un seul Patron en ce monde », affirme sèchement le pasteur. Il réalise avec un temps de retard que, par son manque d'humour, il a jeté un froid dans la salle et s'empresse d'ajouter : « Mais allons-y pour monsieur Patron. Je suis frère Sam. Bienvenue dans notre assemblée.

— Bienvenue », entonnent en chœur les membres du groupe.

Amanda et moi nous frayons un chemin parmi les sacs à main, les attachés-cases et les pieds des participants, jusqu'à deux chaises libres.

Frère Sam attend que nous nous installions. « Commençons par une prière à notre Seigneur Jésus, pour L'inviter en notre sein. » Il ferme très fort les yeux, menton au ciel. « Ô Jésus, nous Te demandons, pauvres pécheurs, de nous accorder Ta miséricorde et Ton amour. »

Tout le monde dans la pièce a les paupières closes. Quelques personnes lèvent mollement les mains.

Mes yeux à moi sont grands ouverts. Comment pourrais-je assister au spectacle, sinon ?

Frère Sam continue de fermer ses yeux chassieux, comme affligé d'une allergie dévastatrice. « Merci, Seigneur, de remplir notre cœur d'amour. Merci de nous accompagner, de nous bénir. »

Amanda entrouvre un œil. Elle surprend mon regard et secoue la tête, ainsi qu'on le ferait pour un vilain sacripant. D'un geste, elle m'indique de sceller mes paupières, au cas où je n'aurais pas compris. Je m'exécute.

« Jésus, poursuit Sam. Il n'existe pas d'autre route, pas d'autre chemin que Ton amour. Pas d'autre moyen de purifier nos âmes pécheresses. Amen.

— Amen », reprend l'assemblée. J'imite leur salut final et rouvre les yeux.

« Alors, demande frère Sam à la cantonade. Qui aimerait prendre la parole ? »

L'infirmière se porte volontaire. Elle est laide, grosse et de surcroît affligée d'yeux minuscules ainsi que d'un menton perdu dans une masse de chair. Son attitude est pourtant celle d'une femme qui fait de son mieux pour surmonter ses défauts. Elle raconte comment John Junior a encore volé cette semaine et comment il a dépensé sa paye en gnôle. Grâce à Jésus, elle lui a pardonné. J'ai du mal à comprendre si John Junior est son mari, son fils ou éventuellement son père, mais les participants hochent la tête d'un air entendu. On dirait qu'ils connaissent déjà cette histoire.

Le pasteur feint d'écouter, puis propose : « Dois-je chasser Satan de ton cœur, ma chère ? »

L'infirmière accepte d'une voix fervente : « Oui, frère Sam. Oui, je le veux. »

Il se dirige vers elle, applique les mains sur son visage moite. « Jésus, grogne-t-il. Délivre cette femme, bénis-la. » Il ferme les yeux, commence à émettre des sons inarticulés, une espèce de charabia enfantin qui ressemble à un latin de cuisine prononcé d'une voix traînante : « *Katanya edanah, katanya edanah.* » Une langue sacrée. « *Katanya edanah, katanya edanah.* » Il oblige l'infirmière à lever la tête en direction du plafond. Elle se cambre comme une danseuse de limbo. « Va-t'en, Satan ! Dehors ! Au nom de Jésus, je t'ordonne de laisser cette femme. » Deux costauds se positionnent de part et d'autre de la possédée. Ils font signe à Sam lorsqu'ils sont prêts et le pasteur pousse le visage de la femme en arrière. La force est telle que l'obèse tombe dans les bras des deux assistants. « Dehors, Satan ! » hurle Sam. L'infirmière ouvre alors les yeux. Elle paraît surprise, émerveillée.

« Il est parti ! s'exclame-t-elle. Il est parti.

— Dieu te bénisse, dit le pasteur.

— Amen ! » font les autres, Amanda y compris.

Les hommes réinstallent l'infirmière sur sa chaise. Cette dernière ploie mais ne rompt pas. Si Satan a été chassé de son corps, il ne devait pas peser beaucoup.

La réunion se poursuit sur le même ton pendant un moment. Les témoignages se succèdent. Un Noir a été tenté de boire mais a su résister. Un accro aux amphét, type musclé aux bras tatoués qui prononce un million de mots à la minute et n'arrête pas de s'agiter sur son siège, assure qu'il a décroché depuis la prison. Il suffit d'un coup d'œil à travers la pièce pour s'apercevoir que personne ne le croit.

J'ai assisté à des dizaines de réunions de cet acabit. Tous les programmes en douze étapes se ressemblent : des histoires authentiques sur des chutes implacables. Même si l'appel à Jésus, les incantations en langue étrangère, les yeux plissés, constituent une première, et même si le spectacle est plus

divertissant que les réunions en Californie, le fond ne change pas. Rien de neuf sous le soleil.

Voilà pourquoi je suis impatient de quitter le sous-sol de l'église. Je n'ai plus qu'une fesse sur la chaise ; je m'apprête à bondir et à appeler un taxi. Qu'Amanda aille se faire voir, avec ses tatouages sexy ou pas. Frère Sam interrompt mes préparatifs. « Voulez-vous guérir, monsieur Patron ? Voulez-vous que Jésus soit votre sauveur ? »

Tout le monde me regarde. Je veux beaucoup de choses, mais pas ça. « Eh bien, j'hésite. Un tel engagement mérite réflexion.

— Oui, monsieur Patron. C'est un engagement. Un engagement merveilleux. Vous vous investissez auprès de Jésus et réciproquement. Cette décision est irrévocable.

— D'accord. Je saisis le topo, mais...

— Il vous aime. Il vous pardonne. Quoi que vous ayez fait, Il vous comprend. Avez-vous commis des péchés, monsieur Patron ?

— Oh oui », avoué-je humblement. Tandis que je parle, les images se forment dans mon esprit, elles défilent pour relater un échec, une tragédie. Le visage de Libby strié de larmes, la nuit où Cole est mort. Le corps de mon enfant dans la baignoire, ses traits cyanosés. La prostituée noire qui portait une perruque blonde que je suis allé voir cette nuit-là. Les volutes blanches de la meth, à l'embouchure de la pipe. Gordon Kramer qui me frappe, des dents qui tombent... Les flashes arrivent dans le désordre, ce qui n'atténue pas la douleur. Tout est de ma faute.

« Aucun péché n'est hors d'atteinte. Il a mangé avec les putains, Il est mort sur la croix avec des voleurs. Il protège ceux qui transgressent sa loi, les hommes brisés. Et il n'existe personne qui ne puisse renaître. Personne.

— Personne ? » interrogé-je d'une voix rauque. D'autres images apparaissent. La même nuit, le couloir le long duquel j'ai porté Cole, le lit où je l'ai doucement allongé. Combien de temps suis-je resté auprès de lui ? Des heures, je crois, mais les événements se mélangent, la chronologie est confuse.

Je l'avais laissé seul une ou deux minutes à peine. Je comptais revenir immédiatement. Il me fallait juste quelques instants.

Sam pose la main sur mon épaule. « Levez-vous, monsieur. Et acceptez Son aide. »

L'assemblée tout entière me fixe. La pression est énorme. Lorsque vous êtes athée, vous vous retrouvez toujours en mauvaise compagnie, avec des râleurs, des messieurs je-sais-tout... Des gens qui n'auront de cesse de rabaisser leur prochain en le faisant passer pour un idiot. Je refuse d'appartenir à cette catégorie. Après tout, si vous ne croyez pas en Dieu, si vous ne pouvez y croire, autant se prêter au jeu.

C'est ce que je fais. Je me lève. Des sourires, des hochements de tête ponctuent l'assistance. Frère Sam met ses doigts moites sur mon visage. L'affaire est bien rodée. Il chuchote : « Fermez les yeux, monsieur Patron. » Puis élève la voix : « Jésus, libère cet homme, quel que soit son vrai nom. Chasse Satan de son corps. » Il recommence son charabia : « *Katanya edanah, katanya edanah.* » La phrase se répète encore et encore, toujours plus fort.

« Chasse Satan de cet homme, hurle le pasteur. Va-t'en, Satan ! Va-t'en, Satan ! Dehors ! »

Sa voix bondit, elle caracole, gracieuse et athlétique comme une gazelle dans la savane. « *Katanya edanah* », exulte Sam. Il approche son visage du mien. « Sors de cet homme, Satan ! Je sais que tu es là. Sors ! Va-t'en, créature immonde ! Laisse cet homme. Je t'ordonne de le laisser ! » Des postillons me picotent les joues. « *Katanya edanah, katanya edanah.* » Son haleine empest l'ail. « Va-t'en, Satan ! Dehors ! Je te sens, je te sens à l'intérieur. Tu es dans cet homme, Satan. Je te... »

Il s'arrête en milieu de phrase et ouvre les yeux.

Je décèle dans son regard une expression d'horreur pure. Il n'y a pas d'autres mots.

Une expression d'horreur pure.

Ses traits inondés de sueur pâlissent. Il écarquille les yeux, qui n'ont plus rien de chassieux. Larges comme des soucoupes, ils suggèrent que le pasteur vient de tomber sur une véritable abomination au sein même de son église. Il retire brusquement la main de mon visage. On dirait qu'il vient de se brûler sur un four. Il recule, manque trébucher sur un pied de chaise. Un homme assis à côté tend les bras pour l'aider. Sam décline son offre d'un mouvement qui manque de civilité, recule encore, s'éloigne de moi le plus possible.

Il paraît tout à coup se rappeler où il est (dans le sous-sol d'une église), qui je suis (un pauvre pécheur), et ce qu'on attend de lui. Il baisse les yeux, gêné. « Pardonnez-moi, marmonne-t-il. Un léger malaise, je crois... » Il regarde autour de lui.

« Frère Sam, s'inquiète l'homme assis près de lui. Tout va bien ?

— Oui, bien sûr. Je... Je... » Une nouvelle pause. Il se ressaisit. « Désolé. La séance est terminée. »

Personne ne dit rien, mais je sens le poids des reproches que l'on m'adresse en silence.

Frère Sam demeure immobile, pétrifié. Il ne s'approche pas de moi, ne me regarde pas. Aucune main tendue, aucun geste d'excuse. Il reste aussi loin de moi qu'il le peut. Hors de portée.

J'interroge Amanda du regard. Elle m'observe d'un air pensif, la tête légèrement inclinée sur le côté. J'ai l'impression d'être devenu une sorte de curiosité. Une curiosité qui l'impressionne beaucoup.

À présent, nous sommes dans sa voiture. Nous regagnons le bureau pour que je puisse prendre ma Ford et rentrer chez moi. Il est 21 heures. Je peux encore rejoindre Libby sans avoir à expliquer où j'étais et avec qui.

« Eh bien, fait sèchement Amanda. C'était plutôt instructif. »

Je me tais.

« Je sais que vous êtes athée, continue la secrétaire, les yeux fixés sur la route. Mais tout ça est authentique, vous savez.

— Si vous le dites.

— Il a changé ma vie.

— Frère Sam ?

— Jésus.

— Ah bon.

— Il peut également changer la vôtre. Qu'en pensez-vous ? »

Ce que j'en pense, c'est qu'Amanda devient de moins en moins attirante. Dans une minute, ma secrétaire sans soutien-gorge, ma réceptionniste au sein tatoué va enfiler un corset et se mettre à chanter des cantiques. J'aimerais être rentré à la maison avant que cela ne se produise.

« Holà », dis-je tandis que nous passons sans ralentir devant Tao. Je vois le bâtiment s'éloigner dans le rétroviseur. « Nous avons manqué le parking.

— Je vous emmène ailleurs.

— Où ça ?

— Chez moi.

— Pourquoi ? »

Elle me lance un regard en coin.

« Et Jésus ? m'indigné-je.

— Il vient avec nous. »

Elle vit dans une résidence baptisée Château Sylvestre, à trois kilomètres du bureau. Contrairement à ce que son nom laisse supposer, l'endroit est plutôt défraîchi. L'immeuble à deux étages, construction de bois et de ciment, donne sur un parc de stationnement. Les allées sont exposées aux intempéries. Quelques chaises longues, brunies par le soleil, se déploient autour de la piscine clôturée. L'eau est constellée de débris.

Je distingue une pancarte en vinyle à l'un des balcons. “Pas d'acompte – Chèques refusés – Premier mois gratuit !”

Amanda me conduit au deuxième. L'atmosphère est étouffante. Je suis à bout de souffle dès la première volée de marches. J'entends les rugissements des

voitures sur l'autoroute, de l'autre côté du mur antibruit en béton, qui ne semble pas d'une grande utilité.

Nous parcourons une longue galerie, jusqu'à une porte surmontée du numéro 309. Elle introduit la clef dans la serrure et ouvre le battant d'un coup d'épaule. Je la suis à l'intérieur. Un souffle glacial me percute. L'air conditionné gronde comme un moteur à réaction au-dessus de la fenêtre.

Elle se met sur le côté pour me laisser admirer l'appareil.

« Qu'en dites-vous ?

— L'électricité doit être comprise dans le loyer, non ?

— C'est parce que j'aime le froid. Je n'éteins jamais la clim.

— Vous êtes venue dans la mauvaise région.

— Asseyez-vous. Je vais aux toilettes. »

Elle disparaît au bout du corridor. Je m'assois sur le divan et jette un coup d'œil autour de moi. Un appartement typique du Sud : plafond en stuc blanc, moquette beige, comptoir ouvert sur la kitchenette et porte en verre coulissante, munie de volets roulants. Patio à l'extérieur. Aucune photographie, aucun livre. Le logement est à la fois propre et déprimant. Il appartient indéniablement à une travailleuse acharnée. Ou à un danger ambulant.

J'entends l'urine tinter sur la porcelaine. « Je vais vous raconter mon histoire », dit-elle de la salle de bains. Je me demande si elle a laissé la porte ouverte. Je scrute le couloir, en vain.

« Terminez ce que vous avez à faire. On en parlera ensuite. »

Elle ignore ma remarque. « Je suis née en Russie. Vous le saviez déjà, non ?

— J'avais noté votre accent. Il est léger.

— J'ai quitté Moscou à douze ans. Un homme m'avait raconté que je pouvais être mannequin pour les magazines. »

Elle tire la chasse. Le bruit d'un robinet, caractéristique d'une toilette rapide dans le lavabo, succède à celui de l'eau dans la cuvette. Je la vois revenir au salon. « Il se prétendait agent artistique, mais il mentait. » Elle prend place à côté de moi, à genoux sur le canapé. « Un soir, je suis allée chez lui pour qu'il

puisse m'évaluer. C'était son expression : "évaluer". D'une certaine manière, c'est ce qu'il a fait. D'autres hommes étaient présents ce soir-là. Je vous laisse imaginer ce qui s'est passé.

— Je suis désolé. »

Elle balaye l'apitoiement d'un revers de main. « Je n'ai jamais revu ma famille. On m'a transférée de maison en maison, de ville en ville, si bien qu'au bout d'un moment je ne savais plus où j'étais. Ensuite, je suis arrivée ici, dans ce pays. J'ai continué à travailler pour eux. Vous comprenez ?

— Je crois.

— Ils disaient que j'étais une danseuse, mais mon travail ne s'arrêtait pas là. J'obéissais à leurs désirs.

— Pourquoi n'avez-vous pas... » Je m'arrête pour éviter de trop en dire. Elle termine la phrase à ma place.

« Pourquoi je n'ai pas fui ? » J'acquiesce. « Je vais vous raconter une anecdote, reprend-elle. La première nuit, ils ont choisi une fille de notre groupe au hasard. Je me souviens bien d'elle. Elle était juste à côté de moi. Une blonde très jeune, très mignonne. Ils ont étalé une bâche en plastique par terre et lui ont ordonné d'avancer au centre. Ils ne voulaient pas salir la moquette. Personne ne comprenait ce qu'ils comptaient faire. Ils ont dit à toutes les autres filles de se tenir en cercle et de regarder. L'un d'eux a pris un revolver, a mis le canon dans la bouche de la blonde et a tiré. Ils nous ont ensuite expliqué : "Voilà ce qui vous arrivera si vous tentez de nous échapper. Nous vous tuons, nous tuons votre famille. Nous avons leurs adresses en Russie. Par contre..." » Amanda se tait un instant, le doigt levé. Son visage est de marbre. « "Par contre, si vous travaillez bien, si vous êtes sages, vous gagnerez votre liberté." »

Elle se rapproche de moi. Je voudrais la consoler, passer un bras autour de ses épaules, serrer cette fille venue d'un pays lointain contre son gré. Mais quelque chose me dit qu'elle ne recherche aucun réconfort. Du moins de la part d'un homme.

« Vous voulez connaître un secret ? interroge-t-elle. Mon secret ?

— D'accord.

— Ils n'avaient pas besoin de nous menacer. Parce que personne n'avait envie de s'enfuir. Ils nous donnaient des compensations. Des motifs de rester, vous saisissez ?

— De la drogue. » Je me force à prendre de la distance, mais ma voix trahit une certaine fièvre. Elle tremble légèrement, comme lorsqu'on évoque le nom d'un ancien amour au détour d'une conversation.

« Oui. » Elle se rapproche encore. « Oh oui, ronronne-t-elle. C'était bon. » Je sens la chaleur qui émane de son corps. « Vous connaissez ce sentiment, n'est-ce pas, Jim ?

— Oui.

— Vous y avez goûté.

— Oui.

— Depuis le premier jour, je l'ai su. Nous reconnaissons toujours nos semblables, pas vrai ? »

Elle a raison. La drogue est une sorte de club. Une fois que vous y adhérez, c'est pour la vie. Les gens qui ne se sont jamais défoncés ne peuvent pas comprendre. Lorsque je marche dans la rue, un simple coup d'œil aux passants me suffit. Je sais qui en prend, qui n'en prend pas et qui en reprendra un jour. C'est une lueur au fond des yeux, une quête impossible à satisfaire, une faim, un vide insondable, une hantise. Amanda fait partie du club. Je l'avais inconsciemment détecté.

« J'ai accompli des choses horribles, continue la secrétaire. Je voudrais... » Elle secoue la tête, pointe l'index sur sa tempe. « Je voudrais tant les effacer.

— Je sais. »

Elle se penche vers moi. L'espace d'un instant, je crois qu'elle va m'embrasser, mais elle se détourne. « Jésus m'a sauvée, murmure-t-elle.

— Jésus vous a sauvée ? » répété-je stupidement. J'essaye d'imaginer le fils de Dieu à la tête d'un escadron des forces spéciales en robes blanches, volant au

secours d'Amanda, escaladant les murs d'une forteresse russe, évitant les fusils à visée laser.

« J'ai prié, dit-elle. Et Il m'a sauvée. Il m'a accordé une nouvelle vie.

— Comment... vous êtes-vous échappée ? »

Elle secoue la tête. D'un geste vague, elle indique que le sujet est sans intérêt. Une simple question de logistique. « Peu importe. Une fois que vous avez décidé de partir, rien ne peut vous arrêter. Lorsque votre résolution est prise, le plus dur est fait. Ensuite, je suis arrivée en Floride. J'ai emménagé avec une étudiante qui m'a appris quoi dire, comment me comporter, comment obtenir un emploi. J'ai passé mon brevet, amélioré mon anglais. Et j'ai trouvé un job de réceptionniste. Les hommes adorent engager de jolies filles à l'accueil, vous avez remarqué, Jim ? Voilà comment j'ai atterri dans l'entreprise.

— Content de vous avoir à bord.

— Une expression de patron, raille-t-elle. Vous êtes “content de m'avoir à bord”. Pourquoi seriez-vous content que je réponde au téléphone ? »

Je cherche une réponse appropriée. « Nous avons beaucoup d'appels », déclaré-je au bout d'une minute.

Elle rit. « Vous vous cachez.

— Je me cache ?

— Derrière l'humour. Vous faites diversion. Vous êtes un homme retors.

— Je l'ignorais.

— Un homme retors. Vous esquiviez la question.

— Qui était ? »

Elle s'approche, baisse la voix. « Vous le savez parfaitement. »

Elle se trompe. Je n'en ai aucune idée.

« Vous êtes un homme marié, un jeudi soir, chez la réceptionniste. Sur son divan. Et elle est près de vous, très près. Elle pourrait se dévêtir n'importe quand.

— Pour l'instant, elle est habillée.

— En théorie », souffle-t-elle. Elle colle pratiquement ses lèvres à mon oreille. Son soupir est si doux, si ténu que les mots semblent s'évaporer contre ma peau. « La question est : que comptez-vous faire ? »

— C'est un vaste sujet, avoué-je. Un point délicat.

— J'ai vu la photo de votre femme. Elle est tellement belle. » Amanda exhale une odeur florale, capiteuse. Son parfum ressemble à celui des sprays funéraires. Elle m'embrasse. Sa langue se joint à la mienne. Nous nous tenons quelques secondes immobiles, unis en un tendre baiser, puis elle recule la tête avec un regard interrogateur.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demande-t-elle.

Je m'adosse au divan. « C'est amusant, parce que cette après-midi je discutais justement avec mon psychiatre. Je lui ai dit que je voulais devenir meilleur, être un homme neuf. L'ancien Jimmy vous aurait sauté dessus.

— Et le nouveau ?

— Le nouveau aussi. Je commence à penser que mon psychiatre est un charlatan. » Et j'ajoute, histoire d'éviter le désastre : « Il faut que je parte, Amanda. Je dois retrouver ma femme. »

Elle m'observe un long moment. Je crains qu'elle ne se mette à pleurer, à m'insulter ou à me gifler. Je m'attends à ce qu'elle crie “eh bien, tirez-vous !”, mais rien ne se passe. Au contraire, elle pépie gaiement : « Vous voyez ? Je vous ai dit qu'Il serait avec nous ce soir.

— Qui ça ?

— Jésus. Je vous ai prévenu qu'Il nous accompagnerait et vous en avez la preuve. Il est en vous.

— Certainement. » Je ne trouve Jésus nulle part mais, une fois encore, je ne sens plus grand-chose au fond de moi. Je suis juste fatigué. Tellement fatigué.

Je me lève et me dirige vers la porte, Amanda sur mes talons.

« Vous pouvez me reconduire au bureau, Amanda ? »

Elle rafle les clefs posées sur la table de l'entrée et me les lance.

« Prenez ma voiture. Laissez le trousseau à la réception. Je le récupérerai demain.

— Merci. »

Au moment où je me tourne pour partir, elle m'agrippe le bras. « Vous n'avez pas envie de savoir, Jimmy ?

— Savoir quoi ? »

Elle prend ma main, la guide sur sa poitrine. Son sein est doux au toucher. Elle me tient pour m'empêcher de reculer. « Ce que signifie l'inscription. » Elle presse mes doigts à l'endroit où se situe le tatouage. « J'ai surpris votre regard. Vous lisez le russe ?

— Non.

— Vous voulez que je vous traduise ? »

J'accepte de guerre lasse. « Oui.

— Jésus est mort pour mes péchés.

— Ah bon ? Pourquoi avez-vous... Pourquoi avez-vous cette sentence tatouée sur le sein ?

— Pour m'en souvenir, dit-elle avec emphase.

— Quand je veux me souvenir d'un truc, je l'inscris sur un post-it. »

Elle rit. « Encore de l'humour. » Quand elle lâche ma main, j'ôte à regret mes doigts de sa poitrine. « Vous plaisantez pour atténuer la réalité, pour vous cacher. »

Je suis trop crevé pour discuter.

Sur le parking, tandis que je marche vers la décapotable, j'entends le vrombissement des roues de l'autre côté du mur antibruit. Une étrange émotion m'étreint, une sensation indéfinissable. Je m'attendais à déplorer de ne pas avoir couché avec elle, mais j'éprouve au contraire un tout autre sentiment.

Un sentiment de victoire.

Oui, c'est ça. Pour la première fois de ma vie, j'ai refusé de céder à mes bas instincts.

Peut-être s'agit-il d'une première étape. Un effet du nouveau Jimmy Thane.

Je monte dans la voiture avec le sourire. Le nouveau Jimmy Thane. J'aime cette idée.

OceanofPDF.com

« Expliquez-moi ce qui s'est passé », demande le docteur Liago.

Nous sommes dans son cabinet, cette pièce bizarre toute de cuir et de bois : le plancher, la bibliothèque capitonnée, les persiennes en chêne... Un lieu que je situerais entre un club masculin et un salon de chambre funéraire du New Jersey. Il s'est passé quatre jours depuis mon excursion avec Amanda, quatre jours de calme relatif. En tout cas pour Jimmy Thane, c'est-à-dire quatre jours sans exorcisme souterrain, sans occasion sexuelle manquée et sans beuverie à la salle de repos.

J'étudie le réveil du docteur. Assez récent pour se proclamer électrique, il diffuse une lueur orange.

« Il ne s'est rien passé, annoncé-je. J'ai quitté son appartement et je suis rentré chez moi.

— Quelle a été la réaction de votre femme lorsque vous lui avez raconté l'épisode ?

— Je ne lui en ai pas parlé.

— Pourquoi ? »

J'étouffe un rire. « Vous êtes marié, docteur Liago ? »

Je trouve la question simple. On peut y répondre par oui ou par non. Liago, lui, caresse son bouc et réfléchit comme si je l'avais défié de résoudre les mystères de la théorie des cordes ou de la physique quantique. « Pourquoi une telle question ? s'enquiert-il finalement.

— Juste histoire de discuter.

— C'est important pour vous ? De savoir si je suis marié ?

— Oubliez ça, docteur. Désolé.

— Non, dit-il. Je ne suis pas marié.

— Je n'en ai pas parlé à Libby parce qu'il ne s'était rien passé. Inutile de l'affoler.

— Mmh. Vous avez eu une semaine agitée. D'abord une effraction. Vous découvrez un sac rempli d'argent et vous soupçonnez votre employeur de manœuvres frauduleuses. Vous buvez à nouveau, du champagne...

— Je n'ai pas vraiment bu. C'était une fête. J'ai été obligé de tremper les lèvres.

— Vous avez été obligé de boire », corrige-t-il. Il imite les parents, quand ils reformulent les propos de leurs enfants pour les culpabiliser.

« Exact, conviens-je.

— Vous avez de surcroît lorgné le décolleté de votre secrétaire, vous avez vu ses seins. Et vous l'avez embrassée.

— Oui. Plus ou moins. Le baiser était anodin. Il n'a duré qu'une seconde.

— Vous voulez mon avis ?

— Non.

— Je n'ai pas l'impression que votre comportement corresponde à celui d'un homme qui entend mener une vie stable et rangée. Vous êtes d'accord ?

— J'imagine.

— Pris séparément, chaque élément a une explication raisonnable. Vous vous êtes introduit dans la maison parce que vous vouliez attraper l'escroc, vous avez siroté un verre d'alcool pour éviter le piège tendu par votre directeur marketing...

— Directeur des ventes. »

Il continue sur sa lancée : « Vous êtes sorti avec votre réceptionniste parce que... » Il s'arrête. « Pourquoi exactement ? »

Il m'a eu. J'ai accepté de monter dans sa voiture parce que je voulais la baiser, parce que je ne parvenais pas à oublier ses seins, ce tatouage en alphabet cyrillique. Parce que je voulais la voir nue sur un lit, les jambes écartées, le dos cambré, la poitrine offerte. J'aurais ainsi pu lire à ma guise l'histoire écrite sur sa peau, semblable à un roman haletant.

Le docteur attend mon explication, mais elle ne vient pas. Je lui adresse un sourire honteux.

« Qu'est-ce que je vous disais ? exulte le praticien. Même le fait d'enquêter sur un employé indélicat, même ce fait résulte d'une démarche autodestructrice, pour reprendre les mots de votre femme. Vous retournez le tapis en quête de réponses évidentes. On vous a pourtant engagé pour ne pas vous poser de questions. Votre donneur d'ordres, l'investisseur de capital-risque nommé... » Il consulte son carnet. « Tad Billups, ne tient pas à vous voir fouiner partout. Il n'a pas envie que vous collaboriez avec des policiers à la recherche de Ghol Gedrosian. Et en dépit de ses avertissements, que faites-vous ? Vous furetez. Une façon indéniable de courir à votre propre perte, de refuser le nouveau départ auquel vous aspirez tant, et que vous méritez. Vous comprenez ?

— Oui.

— De la même manière, vous malmenez votre relation conjugale. Vous... eh bien, disons que vous flirtez avec votre réceptionniste.

— Je vois où vous voulez en venir.

— Vraiment ? » Il me fixe un moment, puis demande : « Avez-vous parlé à Gordon Kramer ?

— De quoi ?

— De vos dernières frasques. Le baiser, le verre d'alcool.

— Non.

— Pourquoi ? »

Parce que j'ai peur de sa réaction, pensé-je. Peur de le voir débarquer au bureau avec sa tête de bourreau, peur qu'il me frappe et m'attache à une

canalisation.

Je dis : « Parce que je préférerais vous en parler d'abord.

— Bien », approuve-t-il. Il a l'air tout à fait ravi que nous ayons atteint un nouveau degré de confiance. Un détail me gêne cependant. J'essaye de me rappeler ce qu'il vient de dire, ses termes exacts.

« Ce nom... », demandé-je. Je vois passer une lueur d'inquiétude et même – est-ce possible ? – de crainte dans son regard. A-t-il commis une erreur ?

« Quel nom ?

— Ghol Gadro quelque chose.

— Ah oui, fait-il en jetant un bref coup d'œil à ses notes. Ghol Gedrosian.

— Je vous ai donné son nom ? Je ne crois pas.

— Mais si, voyons. » Il sourit, tapote le carnet avec son stylo afin de me montrer où est écrit le patronyme. Les lettres sont minuscules, il est loin. Il ne me propose pas d'y regarder de plus près. « Comment le connaîtrais-je, sinon ?

— Vous avez raison.

— J'ai vraiment l'impression que la semaine a été éprouvante pour vous, monsieur Thane. » Une manière diplomate de dire “vous êtes complètement parano”.

« Je me sens fatigué, en effet. Et la situation ne va pas s'améliorer. Demain, je vais licencier beaucoup de gens. Plus de la moitié des effectifs.

— Quels sentiments cette tâche vous inspire-t-elle ?

— Quels sentiments ? Aucun. C'est mon travail. J'ai une liste sur mon bureau. Je vire les gens de cette liste.

— Vous éprouvez du plaisir ?

— Du plaisir ? me révolté-je.

— Oui, du plaisir à exercer le pouvoir. Un pouvoir qui vous fait défaut dans votre vie privée. Vous êtes incapable de refuser un verre lors d'une fête, incapable de détourner le regard du décolleté de votre secrétaire ou de cesser de mentir à votre femme... Brusquement, on vous donne la possibilité d'infléchir le destin d'autrui. Vous me suivez ? »

Je plisse les yeux. « Votre diagnostic n'est pas très indulgent, docteur.

— Il est néanmoins exact, je me trompe ? »

Avant que je puisse répondre, Liago écarquille les yeux de surprise. Je pense à un problème d'incontinence parce qu'il semble tout à coup embarrassé et plonge la main sous son bureau. Il sort de sa poche un portable qui vibre.

« Excusez-moi. » Il observe l'écran du mobile. « Cet appel est... C'est une urgence. Vous pouvez m'attendre ici ?

— Pas de problème, docteur. »

Il se lève, pose le calepin à l'envers sur sa chaise puis se dirige vers la porte. Il se ravise à mi-chemin. Sans aucune excuse ni autre forme de politesse, il récupère son carnet, qu'il emporte avec lui en sortant. Il prend soin de fermer la porte derrière lui.

Je reste assis, immobile. J'essaie d'écouter à travers l'épaisse cloison de bois.

J'entends la voix de Liago, en proie à un vif émoi. Ses propos sont étouffés. J'en déduis juste qu'il se dispute avec son interlocuteur.

Il s'aperçoit peut-être que des oreilles indiscretes espionnent la conversation, car un long silence succède à une brève exclamation. Des pas résonnent sur le parquet. Le bruit décroît. On ouvre la porte d'entrée, on la referme. Je me lève pour aller regarder par la fenêtre.

À travers le store, je distingue Liago qui s'éloigne dans l'allée gravillonnée. Il s'arrête près de la Crown Victoria. Comme il me tourne le dos, je ne peux pas voir son visage. Il tient le portable contre son oreille, fait de grands gestes. Ce manège continue pendant une minute, puis il se tourne vers la maison. Je réalise soudain qu'il n'est pas en train de se disputer, mais de supplier. Ses traits se sont décomposés, ses mains tremblent.

Je me jette sur le côté, hors de vue, mais le docteur m'a complètement oublié. Il ne regarde même pas dans ma direction. Toute son attention est focalisée sur l'échange téléphonique. L'occasion ne se représentera pas de sitôt. Je vais en profiter pour fouiller dans ses affaires.

J'ai un principe : si vous avez des choses à cacher, pour l'amour de Dieu, ne les laissez pas traîner en ma présence. En particulier si vous êtes mon psychiatre. Qui n'a pas envie de connaître les petits secrets de son thérapeute ?

Le bureau de Liago est hélas peu prometteur. Pas d'effets personnels, rien sur le bureau, aucun dossier, aucune photo... La décoration est minimaliste, ainsi que je l'avais constaté lors de ma première visite. Cette pièce correspond à ce que l'on pourrait attendre d'un cabinet, mais ne ressemble pas à un lieu de travail occupé par un être humain. J'ai déjà rencontré des hommes comme Liago, des types qui se soucient davantage du prestige social que de leur propre vie. Vous en verrez beaucoup dans le monde de la finance, où les murs des bureaux s'ornent de plaques en plexiglas détaillant l'introduction en Bourse de leur entreprise, les principaux souscripteurs et le nombre de millions obtenus, mais sont dénués de photos du petit dernier jouant chez les poussins ou de l'épouse en robe de mariée.

J'essaye les tiroirs du bureau. Le meuble est pourvu de deux compartiments latéraux et d'un central, plus petit. Les latéraux sont vides. Je commence à désespérer de trouver quoi que ce soit d'intéressant chez ce terne individu que je paye cent vingt-cinq dollars de l'heure et à qui je confie mes secrets les plus intimes. Toutefois, mon découragement cesse lorsque j'explore le tiroir central.

Une initiative heureuse.

Tel un stylo mâchouillé qui roule sur le bois lorsque vous ouvrez trop fort un meuble, un gros flingue noir glisse à l'intérieur du compartiment quand je tire sur la poignée.

Voilà une surprise intéressante ! Un gros flingue noir. Combien de psychiatres détiennent un gros flingue noir dans leur bureau ?

Je l'étudie prudemment, à distance. Quel genre de patients soigne donc le docteur Liago ? Il doit posséder une clientèle dangereuse.

Je referme le tiroir. Le mouvement est beaucoup plus souple, plus mesuré qu'à l'aller. Allons voir de l'autre côté de la pièce.

L'armoire de classement éveille ma curiosité, avec son énorme cadenas. Je suis sûr que Liago y conserve tous ses dossiers médicaux. J'imagine un tas de pages jaunes, identiques à celles du carnet sur lequel il a noté nos conversations. Je ne m'attends pas à découvrir grand-chose – le cadenas décourage les recherches trop poussées –, mais j'essaye quand même d'ouvrir le meuble. À ma grande surprise, le premier tiroir glisse sur ses rails.

La bonne nouvelle est que Liago garde d'innombrables documents sur ses consultations.

La mauvaise est que le docteur n'a qu'un patient. Et ce patient, c'est moi.

Telles sont les déductions auxquelles je me livre lorsque je vois l'unique dossier, plein de feuilles jaunes et étiqueté à mon nom.

Il n'y a rien de plus. Pas d'autres chemises, pas d'autres malades.

J'ouvre les autres tiroirs, pour être sûr. Vides.

Un seul dossier. Un seul patient. “Jim Thane.”

La nausée me saisit. Une vague d'effroi monte du creux de mon estomac et menace de m'engloutir. Il se passe un truc pas net. Un truc dangereux. Un docteur avec une arme à feu. Un docteur sans autre patient que moi.

Je feuillette le dossier. Les pages sont remplies de pattes de mouche complexes. Une écriture de fou furieux. Il y a beaucoup trop de pages, beaucoup trop d'informations pour une seule séance.

Je prends quelques feuilles au hasard. L'une d'elles commence par “Gordon Kramer”. S'ensuit un paragraphe griffonné à la hâte, où le nom est souligné plusieurs fois. Plus bas sur la page, “Saint Regis. Garage. Menottes dans le parking. Niveau 4C. Dégrise Thane”.

Un autre paragraphe : “Hector Gonzales. Bookmaker. Qu'est-il arrivé au doigt de Jim ? Libby le conduit à l'hôpital. Chiffon ensanglanté autour de la main. Hamburger au Buffalo Grill.”

Je reconnais plusieurs épisodes de ma vie. Je m'en souviens parfaitement, ils sont gravés dans mon esprit. En revanche, je ne me rappelle pas en avoir parlé à Liago. Pas du tout.

“Lantek, gestion de réseau Ethernet. Directeur des ventes. Sous l'emprise de la boisson, proposition indécente à la femme de Bob Parker. Loft, San Fransisco.”

Je voudrais continuer à lire, m'attarder sur cet incident et sur tous les autres décrits dans les notes du docteur, mais j'entends la porte du bureau grincer derrière moi. Je me retourne au moment où elle s'ouvre. Je n'aurai pas le temps de regagner mon siège, je le sais. Je me contente donc de refermer le tiroir en douceur et de reculer d'un pas. Je feins d'étudier le diplôme accroché au mur. “George Liago, Docteur en médecine, DE, Faculté Cornell, 1972.”

« Excusez-moi, dit-il en entrant essoufflé dans la pièce. J'ai dû vous paraître terriblement malpoli. Je suis désolé, mais je devais prendre cet appel. Une urgence, vous savez ce que c'est. »

Il me voit alors debout près de son bureau. Un endroit où, manifestement, il ne s'attendait pas à me trouver. Ses yeux parcourent le cabinet, à la recherche d'un indice, puis reviennent se poser sur moi.

« Ne vous en faites pas, le rassuré-je. J'admirais votre diplôme. Je me suis toujours demandé comment ils fignolaient ce lettrage. Ça doit leur prendre un sacré bout de temps pour tout rédiger à la main. Combien d'étudiants, dans votre promotion ?

— Je crois que c'est écrit à la machine, monsieur Thane.

— Vous m'en direz tant.

— Ah, s'amuse-t-il. Vous plaisantiez.

— À peine.

— Bon, poursuivons la séance, si vous le voulez bien. »

Je retourne m'asseoir.

Il prend place en face de moi. J'ai du mal à cacher mon trouble, mais parviens tout de même à donner le change. J'aimerais le mettre face à ses responsabilités, me lever, ouvrir l'armoire et crier : “Où sont vos autres patients ? Quel genre de psy êtes-vous ?” Mais une voix intérieure m'en

dissuade. Je décide de continuer à jouer les ingénus. Une tâche particulièrement facile pour un individu tel que moi.

« Je vais éteindre ceci pour aujourd'hui », déclare Liago en désactivant son portable. Il appuie ostensiblement sur le bouton d'arrêt, pour me monter à quel point il espère ne plus être dérangé. « Où en étions-nous ? » Il consulte ses notes. « Ah, oui. Vous allez licencier des gens, beaucoup de gens. Demain. Dites-moi ce que vous éprouvez. »

OceanofPDF.com

Par je ne sais quel miracle, je réussis à terminer la séance. Liago se doute de quelque chose, car après une ou deux tentatives infructueuses d'établir le dialogue, et puisque je semble avoir "l'esprit ailleurs", il juge inutile d'insister.

Si j'ai l'esprit ailleurs, c'est précisément dans l'armoire de classement où repose un unique dossier. Ou dans le tiroir du bureau qui contient un pistolet.

Je parviens à tenir ma langue. Liago me raccompagne à la sortie. Dans le salon, il pose la main sur mon bras et me dit que nous nous reverrons la semaine prochaine. J'accepte en marmonnant. Sa déclaration ressemblait presque à une question.

D'un air soucieux, il me regarde aller jusqu'à ma voiture. Je quitte les lieux sans tapage. Pas de coup d'accélérateur, pas de gerbe de gravier. Je recule doucement, comme si tout allait bien, comme si je n'avais rien découvert d'effroyable chez ce docteur solitaire qui semble posséder un domaine de compétence exclusif : celui de Jimmy Thane.

Je conduis sans à-coups jusqu'à l'autoroute. Encore un kilomètre et je me gare sur le bas-côté. Les autres véhicules filent à toute vitesse. À peine arrêté, je compose le numéro de Gordon Kramer.

« Salut Jimmy, aboie-t-il. Qu'y a-t-il encore ?

— Rien, Gordon, annoncé-je d'une voix légère. Si ce n'est que le toubib chez qui tu m'as envoyé est cinglé.

— Un docteur cinglé, hein ? » Il ne paraît pas très inquiet. « Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Eh bien, par quoi commencer ? D'abord il garde un flingue dans son bureau.

— J'ai un flingue dans mon bureau, Jimmy.

— Tu es un ancien flic.

— Exact. Et mon boulot consistait, entre autres, à m'occuper des camés. Imagine la clientèle du docteur Liago.

— Content que tu en parles, parce que ça m'amène au second point. Le docteur Liago n'a qu'un seul patient.

— Oui. Toi. »

Il m'énonce ce fait comme une évidence, comme une particularité dont nous aurions déjà discuté et qui, par conséquent, ne devrait susciter aucune surprise. Je ne peux cacher mon étonnement :

« Tu es au courant de cette histoire ?

— Évidemment, crétin. C'est moi qui l'ai engagé.

— Mais...

— Je l'ai sorti de la naphtaline juste pour toi. Il était à la retraite. Il me devait un service. Au début, il était réticent, et puis... Tu sais à quel point je peux être persuasif.

— Alors, tu savais, dis-je, penaud.

— Je savais quoi ? » Un moment de flottement, puis Kramer s'exclame : « Oh merde, Jimmy ! Tu as replongé, c'est ça ? Tu redeviens parano ?

— Non Gordon. Je n'ai pas replongé et je ne suis pas parano.

— Jimmy...

— Gordon, il connaît ma vie dans les moindres détails, des événements que je ne lui ai jamais racontés. Il a des centaines de pages remplies de notes. »

Long silence au bout du fil. Lorsque Gordon reprend la parole, je flaire une certaine déception : « Bon sang, Jimmy... Qu'as-tu pris ?

— Rien.

— Alors c'est quoi, ce délire ?

— Je ne délire pas. Je m'interroge simplement au sujet de...

— Je lui ai suggéré de contacter le docteur Curtis avant la première séance. Elle lui a envoyé ton dossier complet. Bien sûr, qu'il est au courant de ton passé. Comment pourrait-il te soigner autrement ?

— Ah bon. » Un poids lourd frôle la voiture. La vitre tremble. Je me sens parfaitement stupide, assis dans cette Ford, sur la bande d'arrêt d'une autoroute. Je viens de littéralement m'enfuir du cabinet de mon psy, convaincu d'avoir affaire à un dingue de la gâchette. Je déballe tout à mon parrain, qui réside à trois fuseaux horaires d'ici, et lui demande de m'expliquer l'évidence, à savoir que les psys échangent les informations en leur possession lorsqu'ils ont un patient en commun.

« Ah bon, répété-je. Je suis désolé, Gordon. Je ne sais plus où me mettre.

— Je n'ai jamais entendu cette expression dans ta bouche. “Bourré comme un coing”, oui. “Défoncé à mort”, souvent. Mais “je suis désolé, je ne sais plus où me mettre”, ça, c'est une nouveauté. Une nouveauté agréable. » Il marque une pause avant de reprendre : « Retourne bosser, Jimmy. Arrête de flipper et travaille. Ne m'oblige pas à prendre un avion pour venir te chercher. Tu serais embêté, crois-moi. Très embêté. »

Le lendemain, je procède aux licenciements.

J'ai viré quatre cent quatre-vingt-seize personnes dans toute ma carrière de directeur remplaçant. Les licenciements massifs sont l'une des premières étapes, et l'une des plus importantes, d'un redressement.

Les gens qui ne connaissent rien au monde des affaires se font des idées sur le capitalisme. Ils trouvent cette activité cruelle. Elle privilégie, selon eux, les bénéfices au détriment de l'être humain, elle amène les dirigeants à accomplir des actes barbares. Les gens pensent que cette barbarie est précisément à l'origine des licenciements.

Mais on peut envisager le problème dans l'autre sens et estimer que les plans sociaux résultent d'une compassion excessive. Trop de dirigeants gèrent leur entreprise comme une famille. Ils traitent leurs employés avec la même indulgence mal placée que l'on accorde à son fils ou à sa fille. Votre garçon de vingt-deux ans est un parasite qui squatte le domicile familial et veut être musicien ? Pourquoi ne pas le laisser profiter de la maison gratuitement, le temps qu'il trouve sa voie ?

La même chose se produit dans le monde de l'entreprise. Prenez Cheryl, de la compta. Oh, bien sûr, elle est paresseuse. Ses chiffres sont toujours faux, mais c'est notre Cheryl et on l'aime bien. Elle nous achète des doughnuts le mercredi. Alors, passons l'éponge. C'est tellement plus simple que de la congédier. Elle en aurait les larmes aux yeux.

Au fil du temps, ces largesses en apparence anodines se multiplient comme du tartre. On ne les remarque pas à première vue, mais un jour on recule et on s'aperçoit que l'ensemble du système est maculé de dépôts. Les employés bossent mal, ils s'en moquent ou bien se laissent aller... Bientôt, c'est tout le système qui se grippe. On peut comparer la situation à une crise cardiaque que seul un choc électrique est susceptible d'enrayer.

Voilà en quoi consiste mon travail. Je dois administrer un électrochoc à l'entreprise pour lui permettre de repartir. Une procédure douloureuse mais nécessaire. Si le directeur précédent avait eu le courage de prendre les décisions à temps, sa société serait en bonne santé. On n'aurait pas besoin d'effectuer une saignée. On pourrait même distribuer des bonus au lieu de lettres recommandées.

Évidemment, personne ne voit les choses sous cet angle. Les responsables qui agissent avec détermination sont voués aux gémonies, et les lâches portés aux nues. La vie est ainsi faite : l'être humain rejette toujours la faute sur autrui quand le monde ne lui convient pas.

Lors des licenciements, je me conforme toujours à un protocole bien précis. Primo, j'attends le mercredi. Cela permet aux malchanceux de ne pas ruminer tout le week-end, et à ceux qui restent de repartir d'un bon pied le lundi suivant.

Secundo, je passe à l'action en début d'après-midi, juste après le déjeuner. Les employés sont rassasiés, leur vigilance s'émousse. J'évite de m'y prendre trop tard, car ceux qui partent de bonne heure pourraient manquer le spectacle. Ils se retrouveraient fort dépourvus le lendemain en arrivant au bureau, quand ils verraient leur box vidé sans explication.

Dans certaines entreprises, j'engage un agent de sécurité. À la fois pour me protéger et pour protéger les autres salariés. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Tao est une société d'informatique. Au pire, j'essuierai une bordée d'injures ou bien l'on jettera un presse-papiers sur un écran. L'aspect délicat réside surtout dans le vol de données. La richesse de l'entreprise se trouve sur les disques durs, dans

les systèmes d'exploitation. Personne n'a envie de voir les programmes copiés sur une clef USB ou simplement envoyés par mail à l'extérieur. Si la mésaventure se produit, il y a de fortes chances pour que nous retrouvions ces logiciels entre les mains des concurrents.

Voilà pourquoi je convoque Darryl dix minutes avant de réduire les effectifs. Je ferme la porte et lui explique que je vais avoir besoin de son aide. Plusieurs licenciements s'annoncent.

« Oh là là ! s'alarme-t-il. Quand ça ? »

— Dans dix minutes.

— Dix minutes ? » Il marque un temps d'arrêt avec une mine de personnage de dessin animé, puis ajoute : « La vache ! »

Autre règle : ne jamais prévenir quiconque. En entreprise, personne ne peut garder un secret. Personne.

Je précise à Darryl qu'il n'est pas dans la charrette et qu'il va prendre le poste de Randy.

« Sans déconner ? »

— Quand vous quitterez cette pièce, vous irez directement à la salle serveur. Motus et bouche cousue. Fermez la messagerie pour qu'on ne puisse plus rien envoyer à partir du réseau local. Vous allez vous en sortir ?

— Je veux, mon neveu !

— Désactivez les protocoles RDP, SSH et telnet, compris ?

— Oui.

— Quand vous aurez terminé, vous changerez les mots de passe de tous les utilisateurs. Aucun employé ne doit plus avoir accès à son compte. Ne racontez à personne ce que vous êtes en train de faire. Contentez-vous d'agir. Choisissez un nouveau mot de passe au hasard pour chaque compte. Notez-les sur une fiche, n'en faites aucune copie, et apportez-les-moi.

— OK.

— Pas de questions ?

— J'ai besoin du mot de passe système.

— Qui a le mot de passe système ? » Je n'attends pas la réponse. « Randy. »
Il acquiesce.
« Dites-lui de venir. Il passera en premier. »

Une minute plus tard, Darryl est de retour accompagné de Randy Williams, chef de projet, ainsi que le stipule sa fiche de poste pour encore trente secondes.

Son visage rond du Midwest, analogue à celui d'un bovin conduit à l'abattoir, ne manifeste aucune émotion particulière, si ce n'est une lueur d'inquiétude qui palpite au fond de ses yeux.

« Asseyez-vous, Randy. » Je désigne une chaise en face de mon bureau.

Darryl fait mine de s'esquiver, mais je le rappelle. « Restez avec nous. Et fermez la porte. »

L'informaticien obéit.

Je m'adresse alors à Randy sur un ton qui ne souffre aucune contestation :
« J'ai besoin du mot de passe système pour accéder au réseau. Écrivez-le sur ce carnet. »

Je fais glisser mon calepin sur le bureau.

Après avoir baissé les yeux sur le carnet, puis nous avoir regardés alternativement, Darryl et moi, il comprend que les choses prennent une mauvaise tournure.

« Que se passe-t-il ? » demande-t-il d'une voix hésitante. Il ne nourrit pas de véritables illusions, mais tente de sourire avec les dents du bonheur. En l'absence de réponse, il courbe l'échine, il abandonne. Il pioche un stylo dans la poche de sa chemise et, avec un haussement d'épaules, note une suite de lettres et de symboles sur mon carnet.

J'arrache la feuille du calepin et la tends à Darryl. « Vérifiez que ça marche. Si c'est le cas, agissez comme prévu. »

L'informaticien hoche la tête. Son chef lui lance un regard suppliant : « *Toi aussi*, Darryl ? » interroge-t-il, parodiant Jules César à l'instant de sa mort.

Darryl ouvre la bouche puis se ravise. Il détourne le regard et quitte la pièce.

« Randy, fais-je. J'ai bien peur d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer. »

Une fois la procédure enclenchée, il faut aller vite car la rumeur se répand comme une traînée de poudre parmi les employés. Le but des licenciements groupés consiste à évacuer les malchanceux au plus vite, avant qu'ils aient le temps de causer des dommages regrettables : effacement de disque dur, destruction de matériel, copie de fichiers.

Lorsque les anciens salariés quittent la chambre d'exécution, en l'occurrence mon bureau aussi hermétique qu'un placard à balais, les curieux viennent instantanément aux nouvelles, alertés par la stupeur de leurs camarades, par leurs yeux rougis ou leurs joues baignées de larmes. Les plus sobres répondent simplement : “Je suis viré.” Les plus virulents : “Ce connard de Jim m'a lourdé.” Les autres placent le curseur entre ces deux extrêmes.

Je progresse avec efficacité. Aucun entretien ne dure plus de quelques minutes. Sur la fin, les gens qui entrent dans mon bureau savent exactement à quoi s'attendre. Certains prennent les devants. “OK. Je suis renvoyé.” Il en est même qui tentent de m'apaiser : “Ce n'est pas de votre faute, Jim. Je comprends votre décision.”

Dans tous les cas, je m'en tiens à des généralités abstraites dès que l'on aborde les raisons du licenciement : la direction précédente a procédé à de mauvais choix, les investisseurs ont moins d'argent, la situation économique a changé, la compétition est rude... Je parle d'une voix impersonnelle et reste vague quant aux responsabilités de chacun. Le temps de la franchise et de la vérité est révolu.

La dernière personne de la liste est Dom Vanderbeek. Il sait de quoi il retourne sitôt qu'il franchit le seuil de mon antre. Inutile de s'asseoir ou de fermer la porte. Avant que je puisse dire un mot, il se penche au-dessus du bureau, colle son visage au mien et gronde : « Allez vous faire voir, Jim.

— Désolé, Dom. J'ai fait tout mon possible.

— Et notre accord ? »

Je me retiens de lui rire au nez et de jouer les étonnés : “quel accord ?”. Bien entendu, il évoque le marché que nous avons passé quand j'ai pris mes fonctions : il se couperait en quatre pour vendre notre camelote et, en échange, je le recommanderais pour prendre ma succession au poste de directeur. Maintenant que je connais mon rôle — ne pas faire de vagues, éloigner la police, ne surtout pas chercher où est passé l'argent —, garder Vanderbeek est à la fois superflu et impossible.

« Nous avons convenu que j'essayerais. Mais vous n'avez pas rempli votre part du contrat. Si je ne m'abuse, vous n'avez réalisé aucune vente.

— Vous savez que le produit est invendable.

— Désolé. »

Il fait volte-face, se dirige vers la sortie et s'arrête sur le seuil, une main sur l'encadrement de la porte. Il pivote et me regarde : « Je connais beaucoup de choses sur vous, Jim. Beaucoup. Et devinez quoi ? Je connais aussi beaucoup de choses sur Tao. L'argent qui disparaît, par exemple. Je me demande si ces informations pourraient intéresser d'autres personnes.

— J'ignore de quoi vous parlez, Dom.

— Alors vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je passe un ou deux coups de fil.

— Dom ! » Je me rends compte que je me suis exprimé trop fort. La porte est ouverte. Les gens nous écoutent. Ont-ils entendu notre conversation de là où ils sont ? Je baisse la voix : « Je serais très prudent à votre place, Dom. »

Je regrette immédiatement mes paroles. Les traits du directeur des ventes s'illuminent de plaisir. Il vient d'obtenir ce qu'il désirait. « Vous me menacez, Jim ? Vous osez me menacer ? » Il sourit gaiement, secoue la tête. J'ai mordu à l'hameçon.

« Je ne vous menace pas. Calmez-vous et fermez la porte... »

Il hausse le ton : « Vous me menacez ? » Il passe la tête hors du bureau. « Hé, tout le monde. Jim vient de me menacer. » Il se tourne vers moi. « Qu'entendez-vous par “je serais très prudent à votre place” ? Que comptez-vous faire ? Me frapper ? Me tuer ? »

Je ne vois qu'une partie de l'espace de travail d'où je suis. Un ingénieur boucle ses affaires. À ce stade du dégraissage, il ne doit plus rester grand monde dans les locaux. J'entends pourtant des murmures de désapprobation. Certains employés ont assisté à l'algarade.

« Je vous prie de bien vouloir sortir de ce bureau, dis-je calmement.

— D'accord. Mais vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi. »

Je me prépare à lui rabattre le caquet d'une repartie cinglante, mais un cri en provenance de l'espace de travail interrompt mon élan. « Non ! Ne faites pas ça ! » Une voix féminine. Je bondis de mon siège, passe devant Vanderbeek, me précipite vers l'open space.

David Paris, l'ex-responsable marketing qui a accepté son licenciement sans broncher vingt minutes auparavant, est à présent debout sur son bureau, le pantalon baissé, les fesses à l'air. Ses collègues s'exclament : « Non, David ! » ou « Oh, c'est dégueulasse ! » Au moment où je contourne le box, son sexe énorme expulse un jet d'urine qui éclabousse le sol. « Et voilà ! hurle-t-il. Prends ça ! Et encore ça ! »

Il pivote du bassin pour asperger les alentours, tel le pompier armé de sa lance à incendie. « Qu'est-ce que tu fais, David ? s'affole quelqu'un.

— Je laisse un souvenir, explique le dément.

— Regardez ! » s'horrifie Rosita. Impossible de déterminer si elle parle de la miction ou des dimensions improbables du membre viril de David.

Ce dernier se tourne vers moi. « Tiens, Jim ! Voilà ta part ! » Il me vise, mais je suis trop loin pour qu'il puisse m'atteindre. Et puis il a presque terminé. Le jet s'est réduit à un mince filet.

« Ça suffit, David, le sermonné-je de ma voix la plus autoritaire. Rangez votre... outil. »

À cours de munitions, David obtempère. Il reboutonne son pantalon sans toutefois fixer sa ceinture. Je l'aide à descendre du bureau. Il paraît singulièrement calme, comme si rien ne s'était passé. « Merci, Jim. Il fallait que je le fasse. J'ignore pourquoi. »

Je le rassure. Les gens adoptent parfois des comportements étranges en temps de crise. L'odeur de pisse est oppressante. Le liquide jaune perle au bas de son pantalon telle la rosée matinale. Il faut que le directeur marketing quitte l'immeuble avant d'occasionner d'autres dégâts.

« Tu es un homme bon », dit-il tandis que je l'escorte vers la sortie. J'accepte distraitemment le compliment car, au même moment, j'aperçois Vanderbeek par la vitre de la réception. Il quitte le parking sur les chapeaux de roue, au volant de sa BMW.

Je regagne mon domicile à 16 h 30. Je ne suis jamais rentré aussi tôt.

Libby est sans doute absente, occupée à me tromper ou à entreprendre n'importe quelle action pour me punir d'être un si mauvais mari. Peut-être désire-t-elle me faire payer cette semaine de vacances à Orcas Island tandis qu'elle était seule en Floride. À moins qu'elle aspire à se venger de la mort de notre fils.

À ma grande surprise, je la trouve à la cuisine en train de ranger les courses. Cette vision apaisante suscite en moi une vague culpabilité. Je m'en veux d'avoir douté d'elle.

Deux sacs remplis de victuailles patientent sur le plan de travail. Le premier déborde d'épis de maïs. Le second dévoile un emballage confectionné à partir d'une page de *News Press*.

Je pose mes clefs sur la table et ma serviette par terre. Libby me jette un bref coup d'œil avant de poursuivre son rangement, tournée vers le placard. « Comment ça a été ?

— Sans incidents. »

Elle ne se déplace pas pour m'embrasser, ne prend pas la peine de dire bonjour. Je dois sans doute m'estimer heureux qu'elle parle. Je m'installe à la table de la cuisine. « Ah si, il y a eu un petit problème. » Ma phrase implique une réponse du type “ah oui ? Quel problème ?”. Libby ne réagit pas. Je me résous finalement à ajouter : « Un employé a pissé par terre. »

Elle lève les yeux. « C'est une première, dis donc.

— Il est monté sur son bureau, il a sorti sa zigounette et s'est soulagé en me visant.

— Seigneur ! Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai reculé. »

Elle rit. Je passe sous silence les menaces de Vanderbeek ainsi que ses allusions à propos de l'argent disparu. Cette réflexion ne ferait que raviver la dispute. Libby se rongerait de nouveau les sangs, me reprocherait de ne pas respecter la consigne de base : protéger Tad à tout prix.

« C'était qui ? se renseigne-t-elle.

— David Paris.

— Quel poste ?

— Marketing.

— Ah, marketing », dit-elle d'un air entendu. Elle balance l'emballage papier sur la table, devant moi, puis sort le reste des courses. Deux boîtes de petits pois Del Monte, un berlingot de soupe allégée Swanson et du tofu bio. Je me demande vaguement si elle a invité le dalaï-lama à dîner.

Elle met le tofu au réfrigérateur. « Tu n'avais pas une théorie, au sujet des responsables marketing ?

— Si. Ma vieille théorie selon laquelle ils ont la plus grosse bite de l'entreprise.

— Tu es horrible.

— Ce n'est pas moi qui ai pissé partout, mon ange. »

Mes yeux se posent sur le papier journal qui fait office d'emballage. Un article local à propos des élections scolaires dans le comté de Lee, une pub pour un salon équipé en trois fois sans frais, et des dépêches d'agence. Un titre au niveau du rabat attire mon attention : “Un cadre bancaire de 36 ans meurt des suites de ses blessures après un accident de la circulation.” Je tire l'emballage à moi.

Stanley Pontin, responsable de l'informatique à la banque Old Dominion, dont le siège se trouve à Tampa, est mort des suites de ses blessures après un accident de voiture survenu jeudi matin. Selon les premières constatations, la Ford Mustang de Pontin aurait effectué une sortie de route aux alentours de 2 heures du matin. Le trentenaire a été retrouvé gisant dans son véhicule, au fond d'un ravin à une dizaine de kilomètres de son domicile. D'après son épouse, Nadia Pontin, il aurait été hospitalisé en état de paralysie et de mort cérébrale.

À l'heure actuelle, l'institut médico-légal procède à des examens toxicologiques en vue de déterminer les causes exactes du drame. Pontin aurait par ailleurs téléphoné à la police juste avant l'accident pour signaler que les freins de sa voiture ne répondaient plus. Le rapport toxicologique est attendu pour vendredi matin.

« C'est bizarre », murmuré-je.

Je me souviens de l'étrange coup de fil de Sandy Golden, de son empressement à accepter notre proposition malgré l'échec de notre démonstration, de sa formule insolite : “Nous sommes donc en règle ?”.

D'après la date du journal, il m'a appelé quelques heures après l'accident de son subordonné.

« Qu'est-ce qui est bizarre ? » interroge Libby, qui se tient derrière moi et regarde par-dessus mon épaule.

Je tapote l'article. « J'ai rencontré ce type il n'y a pas longtemps. Il est mort.

— Quelle tragédie !

— Il était jeune. J'étais assis en face de lui pas plus tard que la semaine dernière. »

Elle parcourt l'entrefilet et décide que le responsable informatique l'a sans doute bien cherché : « Il avait trop bu, conclut-elle. Un vrai gâchis.

— Ouais. » Je ne connais pas beaucoup de poivrots qui téléphonent en catastrophe aux flics pour s'alarmer d'une défectuosité des freins.

Mon portable sonne. Je vérifie l'identité de mon correspondant. AVOC. MART1. Martin Sipyde, l'avocat de Tao.

« Comment s'est déroulée la purge ? s'enquiert-il dès que je décroche.

— Bien. Rien à signaler.

— Ça tient toujours pour ce soir ? À 6 heures ? »

Bon sang, j'avais complètement oublié cette histoire. Plus tôt dans la semaine, la secrétaire de Martin m'a appelé pour organiser le dîner de ce soir. J'imagine que l'idée générale consistait en ce que Martin me reconforte après que j'aurais allégé la boîte de la moitié de ses effectifs. Une attention louable, mais je ne me sens pas particulièrement coupable. Les licenciements font partie de mon boulot. Au fil du temps, vous vous endurecissez. De plus, l'invitation de Martin n'est pas tout à fait désintéressée : l'avocat noue des liens avec son client, s'assure que Perkins Stillwell demeure le cabinet attitré de l'entreprise même en période de vaches maigres.

Une petite sortie serait malgré tout la bienvenue.

« Je nous ai réservé une table à la Cabane de l'Alligator, confirme Martin. On vient toujours en couple, n'est-ce pas ?

— Attendez, je demande à Libby. »

J'adresse un regard à ma femme sans couvrir le téléphone, de manière à ce que Martin puisse entendre sa réponse : « Tu veux aller dîner avec notre avocat, Martin Sipyde, et son épouse ? » dis-je haut et clair.

Sa grimace laisse peu de place au doute. Elle déteste cette perspective, mais est prête à se sacrifier au nom de l'esprit de corps. Elle adopte un ton ravi : « J'en serais enchantée. » L'effet est toutefois terni par le doigt qu'elle fait mine de se mettre dans la bouche pour vomir.

« Libby est partante, annoncé-je au bout du fil. À ce soir, alors ? »

La Cabane de l'Alligator est un restaurant dans la plus pure tradition du sud-est de la Floride. Je le sais non parce que je suis né dans cette région, ni même parce que j'y ai passé deux semaines, mais parce que la pancarte le proclame : “La Cabane de l'Alligator – un restaurant traditionnel du sud-est.”

L'Amérique est bien le seul pays au monde où l'on peut inventer sa propre histoire en se contentant de l'imprimer sur une pancarte.

La Cabane se situe de l'autre côté du fleuve, chez les ploucs au nord de Ford Myers et aussi loin qu'on puisse aller à l'est sans regretter d'être noir. Il faut prendre la nationale 75 en direction de Bayshore, puis suivre les panneaux jusqu'à un chemin gravillonné. D'autres panneaux indiquent la route. Les graviers, sous les roues des voitures, deviennent de plus en plus fins pour finalement se transformer en terre battue. Tout au bout d'une longue allée, on gare son véhicule sur les berges. La Cabane de l'Alligator, simple bâtisse de bois qu'ombragent des chênes centenaires colonisés par le lichen, se dresse en porte à faux au-dessus de l'eau.

Nous garons la Jeep sur l'aire de stationnement située à une cinquantaine de mètres de l'établissement. Pour y parvenir, nous devons longer un petit étang grillagé. Quelques spectateurs scrutent les flots, une eau boueuse et trouble. Je m'arrête pour les imiter. Au centre de l'étendue, cinq sauriens réchauffent leur panse sur un îlot de béton d'environ quatre mètres. Ils nous toisent, Libby et moi, d'un œil vitreux. Un panneau accroché à la barrière indique : "Donnez à manger aux alligators – nourriture 5 \$." Une adolescente arborant un t-shirt "Cabane de l'Alligator" patiente à proximité, assise sur une glacière. Elle pose sur nous des yeux non moins vitreux que ceux de ses pensionnaires.

« Tu veux nourrir les alligators ? demandé-je à Libby.

— Non.

— Cinq dollars la portion, l'incité-je.

— D'où provient-elle ?

— Je n'en sais rien. » Je me tourne vers la fille. « D'où vient la nourriture ?

— Vache », dit-elle en mastiquant sans entrain son chewing-gum.

Je lui tends un billet de cinq. Elle fouille dans la glacière et en ressort un paquet enveloppé dans du papier journal. « Faites gaffe à vos doigts. »

Nous nous approchons de la barrière, juste à côté d'une famille de quatre personnes : la mère, le père et deux enfants boudinés, frère et sœur, qui ressemblent à des poupées russes version moujik. Les gosses passent leurs doigts à travers le grillage, lâchent au sol des boulettes de viande hachée. Les alligators demeurent d'une immobilité parfaite, allongés sur leur îlot de béton à une douzaine de mètres de là. Ils regardent la nourriture avec un dédain aussi souverain que reptilien. Soit ils ont déjà été gavés de hamburgers, soit ils guettent les deux bipèdes porcins, pour l'instant hors d'atteinte.

« Ils ne sont pas très dynamiques, hein ? dis-je au père.

— Pas maintenant. Mais quand ils bougent, ils se déplacent à la vitesse de l'éclair. Ce sont les animaux les plus vicelards que la terre ait portés.

— Vous m'étonnez. » Je me tourne vers Libby. « Tiens, chérie. » J'ouvre l'emballage et lui propose une boulette de viande.

Elle baisse les yeux sur mes mains d'un air dégoûté. « Tu vas attraper la salmonellose.

— Ce n'est pas pour moi mais pour les alligators.

— J'espère que tu vas te laver les mains.

— Hors de question. Je ne le fais même pas quand je vais aux toilettes. »

Je songe par-devers moi que Libby manque singulièrement d'humour, ces temps-ci. Cela dure d'ailleurs depuis quelques années. J'arrête donc de l'asticoter et décide d'alimenter les animaux en solo. Je pousse un gros morceau de bidoche entre les mailles du treillis métallique, comme de la pâte à modeler à travers la grille d'un moule. La viande tombe à terre. La soudaine vivacité des reptiles me surprend. Quatre d'entre eux bondissent et s'enfoncent dans les eaux noires. Ils ne réapparaissent qu'à cinquante centimètres de moi, de l'autre côté de la barrière. Aussitôt, c'est la lutte pour le repas. Ils fouettent l'air de leur queue, claquent des mâchoires. J'entends les dents qui s'entrechoquent et lorsque je regarde l'endroit où la viande est tombée, elle a disparu.

« T'as vu, papa ? crie le garçon au comble de l'excitation.

— Ouais », fait son géniteur, guère impressionné.

J'offre la viande qui me reste au gamin et conseille avec la plus grande magnanimité : « Partage avec ta sœur.

— Merci, m'sieur. »

Libby et moi poursuivons notre route. Lorsque nous entrons dans le restaurant, je vais me laver les mains aux toilettes. Quand je ressors, j'aperçois Martin Sipyde qui attend à l'entrée, le bras passé autour de la taille d'une blonde ravissante. Nos regards se croisent, il me fait signe. Je prends la main de Libby et nous nous dirigeons vers eux.

Martin porte un jean et un polo. Sans son costume, il paraît plus jeune que dans mon souvenir. Et sa femme semble plus jeune encore. Je ne lui donne pas trente ans.

« Pile à l'heure, constate Martin. Jim, voici ma femme, Karen.

— Enchanté de faire votre connaissance. » Je me force à ne pas regarder plus bas que son visage. Pas facile, étant donné le corps dont la nature l'a pourvue.

« Pareillement. J'ai beaucoup entendu parler de vous », affirme Karen en tendant la main. Elle possède un accent distingué du Sud. Charmant. Quelque part entre Savannah et Charleston.

« Oui, je suis l'imbécile qui a accepté de diriger Tao.

— C'est exactement ce que m'a dit Martin », s'amuse-t-elle.

Je leur présente Libby, qui leur offre à chacun un sourire crispé ainsi qu'une poignée de main tiède. J'ai l'impression d'être dans le bureau d'un responsable des pompes funèbres. Nous nous installons sous la véranda qui surplombe le fleuve. Un large trou a été taillé au centre de la table, par où il est possible de jeter ses déchets.

« C'est pour les crabes, explique Martin. De la casserole au vide-ordures.

— Marrant, plaisanté-je. Ça me rappelle la réputation que j'avais à la fac. »

Lorsque la serveuse vient nous voir, Martin, Libby et Karen commandent une tournée de bières. Je me contente d'un thé glacé. Martin me jette un coup d'œil. « J'essaye de lever le pied, indiqué-je.

— Je vous comprends. » Il s'est exprimé sur le ton de la conversation mais, à cet instant précis, je sais qu'il sait.

Nous commandons ensuite des pinces de crabes à volonté. Les plats fumants arrivent en cinq minutes. Les pinces débordent des bols en bois, telles des pattes d'insectes extraterrestres.

Mon propre appétit m'étonne. J'ouvre la première carapace avec férocité, pioche à l'intérieur, muni d'une fourchette en plastique flexible. Le couvert se brise tandis que j'attaque la deuxième pince. Peu importe, je continue avec les vestiges de ma fourchette, brandie comme une arme de prisonnier. Je mélange la chair du crustacé au beurre fondu, avale le tout. Dix mille ans de civilisation disparaissent en quelques minutes tandis que je me goinfre de nourriture, murmurant en boucle pour moi-même : “Trop bon, trop bon.”

Une nouvelle pince brisée envoie une goutte d'eau salée dans l'œil de Karen.

« Aïe ! fait-elle en plissant la paupière.

— Je crois que votre femme me fait de l'œil, m'amusé-je.

— Vous ne seriez pas le premier », dit-il calmement, une pince à la bouche. Il prend une gorgée de bière. « Que pensez-vous de ce restaurant ?

— Formidable. Un établissement formidable.

— Oui. Karen et moi y venons souvent avec Kyle et Ashley. À la moindre occasion.

— Kyle et Ashley ?

— Nos enfants », précise Karen, radieuse. Son visage angélique paraît s'illuminer à la simple mention de sa progéniture. « Quatre et six ans.

— Heureusement que nous avons de bonnes baby-sitters », intervient Martin.

Karen poursuit : « Ils n'aiment pas beaucoup le crabe. Mais ils adorent nourrir les alligators sur le pont.

— Impressionnantes créatures, dis-je. Je parle des crocos, bien entendu.

— Et vous ? demande Karen. Vous avez des enfants ? »

Cette question revient inévitablement. Je devrais y être préparé, mais elle ne cesse de me prendre au dépourvu, comme un uppercut qu'on ne voit pas arriver.

« Non. Pas d'enfants », déclaré-je d'une voix que je m'efforce de garder aussi plate qu'un lac de montagne. Pas de tristesse. Pas de douleur. J'observe Libby. Elle fixe la table devant elle. Peut-être bouillonne-t-elle intérieurement, peut-être me maudit-elle. Cole s'est noyé à cause de moi. Je l'ai laissé dans la baignoire pour aller me défoncer.

Martin, Dieu le bénisse, devine sans doute que le sujet est sensible et vient à mon secours. Après s'être essuyé la bouche avec un coin de serviette froissée, il tente : « Au fait, comment vous êtes-vous connus, avec Libby ? »

— C'est une histoire très romantique », ironisé-je, soulagé. Je me tourne vers Libby : « Tu veux leur raconter, chérie ? »

Elle me lance un regard froid. « Je préférerais que ce soit toi.

— Non. Toi d'abord.

— Toi d'abord, insiste-t-elle.

— D'accord », capitulé-je. Ce n'est pas la première fois que Libby se comporte ainsi en société. Il est pourtant étrange qu'elle refuse d'évoquer, ne serait-ce que dans les grandes lignes, les circonstances de notre rencontre. On dirait qu'elle veut m'effacer de sa mémoire. L'entreprise est déjà en bonne voie. « Libby était serveuse... »

Karen éclate de rire et claque des mains. « Merveilleux ! Que vous servait-elle, Jim ? »

— Du scotch », avoué-je avec un peu trop d'entrain. Même le nom du whisky écossais me procure encore du plaisir. « En vérité, mes souvenirs sont un peu flous, mais je suis presque sûr que c'était du scotch.

— Si vos souvenirs sont flous, songe Martin, alors c'en était.

— Je lui ai demandé de sortir avec moi quatre fois.

— Quatre fois ! s'exclame Karen. Quelle persévérance !

— En effet. À défaut d'autres qualités, la persévérance est un de mes traits principaux. Je n'abandonne jamais. » Un regard vers Libby. « Tu te rappelles quand je t'ai abordée pour la première fois ?

— Non.

— “Allez au diable”, voilà ce qu'elle m'a répondu.

— Si toutes les femmes répliquaient avec autant de franchise, s'amuse Karen, l'espèce humaine aurait disparu depuis longtemps.

— Je confirme », approuve Martin. Il déguste une nouvelle pince d'un air gourmand. Je suis presque sûr qu'il n'a pas écouté la conversation.

« La deuxième fois, continué-je, elle m'a ri au nez. “Très drôle, Jimmy.” Comme si je plaisantais.

— Mais vous étiez sérieux ? interroge Karen.

— On ne peut plus sérieux. De toute évidence, mon approche manquait d'authenticité. Tentative numéro trois... » Je lève les yeux au ciel d'un air théâtral, feignant de chercher dans ma mémoire. « Elle était au comptoir. Et au moment où elle se penchait pour me servir, j'ai chuchoté à son oreille. » Je marque une pause.

« Vous avez chuchoté quoi ? s'impatiente Karen.

— Rien. Libby a fait comme si elle ne m'avait pas entendu. » Je réfléchis un instant. « Peut-être était-ce vraiment le cas. Le bar était très animé, ce soir-là.

— Et la quatrième tentative ? Celle qui vous a valu de triompher ?

— La dernière fois ? Eh bien, c'était magnifique. » Je sollicite une nouvelle fois Libby : « Tu veux leur raconter notre premier rendez-vous ? »

Elle m'adresse un curieux regard. Pas tout à fait de la colère, ni même un simple énervement. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il me semble distinguer de la peur. Elle se lève un peu trop vite, renverse son bol. Le beurre fondu s'étale sur la table, progresse en direction de Martin et Karen.

« Oh, mon Dieu », s'écrie cette dernière. Elle recule sa chaise avec amabilité, propose à Libby de l'aider à réparer les dégâts. Après avoir mis un tas

de serviettes sur la matière grasse, elle lui tend une serviette propre.

« Non ! glapit Libby. Ça va. » Elle se précipite à l'intérieur du restaurant. Nous la regardons s'éloigner, perplexes.

« Elle va bien ? » questionne Martin. Il a une pince dans la bouche et ne paraît pas très inquiet.

« Peut-être une urgence féminine, suggère Karen.

— Ah, d'accord, fait son mari.

— Je vais la voir », soupire-je. J'espère bien, en secret, qu'ils vont m'en empêcher. Par chance, une nouvelle fournée de pinces de crabes arrive à ce moment-là.

« Restez avec nous, dit Martin. Prenez une pince. Je suis sûr que Libby se porte bien. »

Je décide aussitôt que j'adore Martin Sipyde. Je le conserverai comme avocat aussi longtemps que je le pourrai.

Nous continuons à manger. Karen me raconte comment elle a rencontré Martin. « À un gala d'entreprise », indique-t-elle sans donner plus de précisions. « Le coup de foudre.

— Et puis elle a appris à me connaître, s'amuse Martin. Depuis, c'est la débandade. » Ils s'esclaffent tous les deux. Leurs rires se ressemblent étrangement : une espèce de reniflement rythmique et gras. Karen pousse son mari du coude.

Je ressens un pincement au cœur, une tristesse fugace. Notre union est tellement éloignée de la leur, ma femme si différente de Karen. Libby s'est réfugiée dans les toilettes, me reprochant je ne sais quel impair mystérieux.

Elle revient à table juste comme je songe à elle. Sur ses traits, l'expression du boxeur qui s'arme de courage pour encaisser un round supplémentaire.

« Ça va ? demandé-je.

— Oui. Un léger malaise, c'est tout. »

Nous poursuivons notre repas. Un ange passe.

Martin finit sa deuxième assiette de crabe, se débarrasse des déchets dans l'orifice prévu à cet effet.

« C'est un bon système, constaté-je. On devrait percer notre table de cuisine, pas vrai, chérie ? »

Elle me sourit faiblement.

« Pourquoi s'embêter à faire un trou ? s'étonne Martin. Karen et moi jetons tout à même le sol. »

Bientôt, les hommes et les femmes bavardent chacun de leur côté. Avec Martin, nous discutons affaires, licenciements et possibilités de redressement. Ces dernières sont minces, avoué-je. J'écoute d'une oreille distraite la conversation de nos épouses. Elles parlent de la Floride, de la chaleur et des meilleures plages. Des coquillages de Sanibel et des magasins à Naples.

Troisième service. Tandis que je mange, j'observe la façon dont Libby déguste son plat. Existe-t-il vision plus érotique que celle de votre femme en train de sucer une pince de crabe ? Le dîner a repris un cours normal. Je pardonne presque à Libby sa conduite. Mon amour paraît en être renforcé. Ma fragile, intelligente et versatile épouse. Libby telle qu'en elle-même.

Lorsque nous avons terminé notre troisième assiette et que la serveuse nous en suggère une quatrième, nous abdiquons. « Non merci », dis-je.

Nous nous essuyons avec nos lingettes timbres-poste, parfumées au citron et gracieusement fournies par l'établissement, ainsi que nous l'explique la serveuse. Nous déclinons la tarte à la noix de pécan proposée au menu et Martin réclame l'addition. Ce festin nous a coûté moins cher que quatre tacos au poisson à San Francisco. Je dois reconnaître qu'il existe certains avantages à déménager au milieu de nulle part.

Nous quittons la Cabane de l'Alligator rassasiés et luisants de beurre. Je détaille la silhouette de Libby tandis qu'elle marche devant moi en discutant avec Karen. Je compare leurs culs respectifs. Mon épouse est sacrément canon, même en jean et en t-shirt. Malgré ses dix ans de plus, elle tient la dragée haute à Karen. Je me demande à quoi ressemblera cette dernière dans dix ans. Pour

sexiste et méprisante que soit cette réflexion, je la trouve également réconfortante. La situation n'est peut-être pas si catastrophique, après tout.

« Dee Dee ? » appelle une femme derrière nous.

Karen et Martin s'arrêtent. Pas Libby. Or, il se trouve que la femme insiste.
« Dee Dee ? C'est toi ? »

Elle trotte vers nous, si bien qu'il est désormais impossible de l'ignorer. Elle a l'âge de Libby, mais son visage est incroyablement usé. Des cernes sous les yeux, une chevelure blonde qui vire au gris. Libby continue à marcher. Karen, Martin et moi nous retrouvons face à l'importune. Elle se met sur la pointe des pieds, tente de regarder par-dessus mon épaule. « Ohé ! Dee Dee ! »

Mon épouse n'a plus le choix ; elle est bien obligée de se retourner. Elle demeure immobile à cinq ou six mètres de nous, les épaules crispées, prête à l'affrontement.

« J'avais raison, se félicite l'embarrassante créature. Je le savais ! J'ai dit à mon mari : “Regarde, c'est Dee Dee.” Qu'est-ce que tu fabriques en Floride ? »

Un silence inconfortable s'installe. Libby oppose un regard glacial à la femme. Ce regard, c'est celui que vous obtenez lorsque vous sortez une imbécillité à quelqu'un de très intelligent. J'en ai moi-même fait l'expérience lorsque, par exemple, j'ai raconté à Libby comment j'étais entré par effraction chez un inconnu et comment j'avais trouvé un sac rempli d'argent dans le grenier.

La femme doit être un brin masochiste car elle ignore l'avertissement aussi muet qu'évident de mon épouse. « C'est moi, piaille-t-elle. Kimmy.

— Désolée... Kimmy, crache Libby. Je ne sais pas qui vous êtes. »

La femme saisit brusquement la méprise. Elle rougit. « Je suis confuse. Pardonnez-moi. » Elle nous regarde, Martin, Karen et moi, puis bat en retraite. Des excuses gênées à la bouche, le visage écarlate, la prénommée Kimmy s'éclipse à l'intérieur du restaurant.

« Bizarre, murmuré-je.

— Vous la connaissez, Libby ? interroge Martin.

— Pas du tout », rétorque-t-elle, du venin au fond des yeux.

Karen calme les choses. « Il vaut mieux garder ses distances avec les inconnus, de nos jours. On ne sait jamais. » La tentative de justifier la conduite de Libby est louable mais guère convaincante. Personne n'est dupe.

Nous nous quittons sur le parking en nous promettant de remettre ça. Karen va même jusqu'à qualifier le dîner de “tellement agréable”.

Martin me serre la main. « À bientôt. » Il me lance un regard compatissant, du style “je suis bien soulagé de ne pas avoir ton boulot. Ou ton existence”. Quand je me tourne vers Libby, elle est déjà partie. Je la vois monter dans notre voiture à une vingtaine de mètres de là, pressée de se sauver.

OceanofPDF.com

Nous évitons de parler du repas pendant le trajet. Libby regarde droit devant elle, raide sur le siège passager. Elle arbore une expression que je connais bien. Une expression qui signifie : “j'ai beau être assise à côté de toi, ne t'avise pas de m'adresser la parole”.

Je conduis donc en silence. Après avoir tâtonné pour trouver une station diffusant un programme inoffensif et relaxant, je jette mon dévolu sur de la musique contemporaine chrétienne, omniprésente sur la plupart des canaux. Une chanson sur Jésus et Son amour pour l'humanité nous permet d'arriver à bon port assez rapidement.

Dans la maison, Libby traîne au rez-de-chaussée, s'adonne à ses rituels nocturnes : redresser les coussins du divan, nettoyer le plan de travail, mettre en route le lave-vaisselle, vérifier que la porte coulissante du patio est bien fermée. Elle retarde le plus possible l'instant d'aller se coucher, celui où elle se retrouvera seule avec moi.

Dans l'attente du bon moment pour entamer le dialogue, je la suis prudemment de pièce en pièce, évite de trop m'approcher.

Lorsqu'elle a enfin terminé son manège, je propose doucement : « Tu veux en parler ? »

Ses yeux se posent sur moi, comme si elle était surprise de me trouver à proximité.

« Parler de quoi ? »

— De ce qui s'est passé ce soir.

— Non.

— Parce que tu te comportais de façon... » Le mot “étrange” me vient à l'esprit, mais il serait par trop provocant. « De façon triste. »

Elle continue à m'observer. Elle a les paupières lourdes, le regard fatigué. Plus que fatigué, même : éreinté.

« Tu pensais à... lui ? » risqué-je. Je n'arrive pas à dire Cole en sa présence. Nous n'en avons jamais explicitement discuté, nous ne nous sommes jamais mis d'accord à ce sujet mais, un jour, je me suis aperçu que je n'avais pas prononcé son nom depuis longtemps, et elle non plus. Et chaque instant passé loin de lui rendait les choses plus difficiles.

« Oui, opine-t-elle. Quand ils ont parlé de leurs enfants, j'ai... » Elle secoue la tête. « Laisse tomber. »

Je m'approche d'elle, la serre dans mes bras. Je l'aime. Avec tous ses défauts, sa cruauté envers moi, sa méchanceté, je l'aime. Et elle, de son côté, continue de me soutenir malgré tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai détruit, tout ce que je lui ai enlevé.

Elle se tient immobile contre moi. Raide, empruntée.

« Je t'aime, affirmé-je. Désolé de t'avoir traînée à ce dîner. Tu ne voulais pas y aller. » Silence. « Et désolé de t'avoir forcée à déménager en Floride. » Toujours pas de réponse. Je pose ma main sous son menton, l'oblige à me regarder. « Viens. Montons à l'étage. J'ai envie de toi. »

Elle plonge ses yeux dans les miens. Je déchiffre sur son visage une expression qui n'a rien à voir avec l'amour, rien à voir avec la notion même de devoir conjugal. C'est une expression familière, parce que je l'ai déjà vue sur les traits des hommes avec qui j'ai passé la nuit en prison. Le voile terne et froid de l'impuissance. Une attitude qui proclame : faites de moi ce que vous voulez, je m'en moque.

« Je suis fatiguée, Jimmy. Si fatiguée. » Sa voix est douce, désespérée.

« Viens », répétée-je. Ma voix à moi devient plus ferme. Je la tire par la main. « Monte avec moi. »

Elle se laisse emmener jusqu'à la chambre ténébreuse. Je ne prends pas la peine de fermer la porte ou les volets. J'aperçois la maison de notre voisin par-delà les branches du chêne à l'extérieur. La lumière sous les combles est allumée. Que peut bien fabriquer le vélociraptor un mercredi soir dans son grenier ?

« Approche. » J'attire Libby à moi, lui enlève son t-shirt et son soutien-gorge, lui caresse la poitrine. Lorsque je l'embrasse au creux du cou, un goût de transpiration salée s'attarde sur mes lèvres.

Elle reste gauchement debout, pas très différente d'un patient qui se laisse examiner par son médecin sous l'éclat tranchant du scialytique.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien », se renfrogne-t-elle.

Je déboutonne son jean, passe ma moitié d'auriculaire dans l'élastique de son slip.

« Non, chuchote-t-elle. S'il te plaît, Jimmy. »

J'ignore sa supplique, baisse le pantalon sur ses hanches, puis sur ses chevilles. Le slip vient avec. Elle se dresse à présent devant moi, les jambes prisonnières de l'étoffe, le bas-ventre dénudé.

« S'il te plaît », insiste-t-elle un ton plus fort. Elle me repousse.

« Quoi encore ? m'agacé-je. Quoi ? »

Son regard se perd au-dessus de moi, en direction du ventilateur dont les pales tournoient paresseusement.

« Je suis vannée, Jimmy, murmure-t-elle. On a quand même le droit d'être fatigué, non ?

— Tu sais, Libby, ce serait bien si tu consentais de temps à autre à te comporter comme une épouse. » Et je tourne les talons pour aller dans la salle de bains. La porte claque un peu trop fort. À mon tour d'être capricieux.

Après m'être aspergé le visage d'eau fraîche, j'observe sans indulgence mon reflet dans le miroir. Mes cheveux rêches grisonnent sur les tempes. Rappel d'une rixe dans un bar ou d'un combat à poings nus depuis longtemps oublié, mon nez reste légèrement de travers malgré ses proportions honnêtes.

On ne peut pas considérer que je sois laid, mais je n'appartiens pas non plus à la catégorie mannequins. Les femmes aiment à dire que je possède une physionomie révélatrice. Révélatrice de quoi, là est la question. Lorsque j'ai rencontré Libby, j'étais un jeune cadre dynamique. Quand nous allions au restaurant, quand nous rentrions chez nous après une dure journée et que nous enlevions nos vêtements, mes traits étaient ceux d'un homme d'affaires avec le vent en poupe, d'un jeune loup aussi talentueux qu'ambitieux, prêt à partir à l'assaut du monde.

À présent, mes rides anguleuses, mon nez cassé et mon doigt mutilé suggèrent l'accablement, la défaite et l'usure. En un mot, l'échec.

L'eau s'écoule dans le lavabo. J'entends un bruit de l'autre côté de la porte. Au moment où je ferme le robinet, il me semble percevoir une sonnerie téléphonique aussitôt interrompue. Libby parle à quelqu'un dans la chambre. J'essaie de détecter dans sa voix les accents ardents d'une relation adultérine, l'empressé "je dois raccrocher" caractéristique d'une liaison secrète, mais ne distingue que trois ou quatre mots isolés. "Oui", "je sais", "non", "d'accord".

J'ouvre la porte au moment où Libby repose le combiné sur son socle. Son comportement n'est pas celui d'une femme coupable. Aucune tentative de dissimuler son geste ou sa conversation.

« C'était qui ? » demandé-je.

Elle m'examine un long moment avant de répondre : « Notre voisin.

— Quel voisin ? » Pas besoin de poser la question, je sais déjà de qui il s'agit.

Elle désigne la maison de l'autre côté de la rue. Lorsque je regarde par la fenêtre, je m'attends à voir le vélociraptor me faire signe de son grenier, une

paire de jumelles à la main. Mais les combles ainsi que la bâtisse tout entière sont plongés dans le noir.

« Il voulait quoi ?

— Rien. Il avait remarqué le portail ouvert quand nous sommes allés manger. Il l'a fermé pour nous.

— Sympa de sa part. Tu lui as déjà parlé ?

— Pas vraiment.

— Comment ça, pas vraiment ? » Je trouve quand même sa réponse un peu bizarre. « Tu connais son nom ?

— Pas du tout. » Elle semble prise d'une brusque impulsion. « Viens ici.

— Pourquoi ?

— Viens, tu verras.

— Libby », protesté-je. J'ai bien l'intention de poursuivre mon interrogatoire, d'apprendre ce qu'ils se sont dit au téléphone et combien de fois ils se sont vus en mon absence, mais ma femme s'approche de moi. « Chut, souffle-t-elle. J'ai envie de te sucer. »

Elle m'embrasse avec fougue, presse ses lèvres contre les miennes dans une sorte de frénésie démente. Des doigts experts détachent ma ceinture, ouvrent la fermeture éclair de mon pantalon, qui tombe au sol.

Elle s'agenouille devant moi.

« Laisse tomber, Libby. Ce n'est pas la peine.

— Si, c'est la peine. C'est vraiment la peine. »

Elle commence à s'activer. Ma femme prodigue parfois des caresses buccales, mais ce n'est pas son activité préférée. Elle s'adonne à cette pratique plus ou moins régulièrement, comme on range les boîtes de conserve dans le placard : une tâche nécessaire au bon fonctionnement du foyer, sans être particulièrement agréable.

Cette nuit, toutefois, je détecte un changement. Je ne l'ai jamais vue dans cet état. Elle semble affamée, insatiable. Elle avale ma queue jusqu'au bout,

presse mes fesses pour que j'aille plus loin. Je l'entends marmonner des paroles incompréhensibles.

« Arrête, Libby. C'est inutile, tout va bien. » Une partie de moi voudrait la rejeter, l'empêcher de résoudre les choses aussi facilement, aussi vite. Mais mon cerveau reptilien s'y oppose. Ma part animale en demande encore.

Elle laisse ma verge sortir de sa bouche. « C'est mieux ? » Puis elle recommence avec une rage décuplée. La situation devient un peu inquiétante. Son va-et-vient adopte un rythme spasmodique, violent. Elle ressemble plus à une épileptique qu'à une créature sensuelle.

Je m'accroche à l'encadrement de la porte pour ne pas tomber. « Arrête, Libby. Stop. » Et pourtant, c'est tellement bon. En réalité, je veux qu'elle continue.

Elle marque une nouvelle pause, répète “c'est mieux ?”. Sa question est presque un cri. Je me rends compte qu'elle pleure. Sont-ce des larmes de tristesse ? Elle lève les yeux sur moi. Non, pas exactement sur moi mais sur le ventilateur au plafond, qui tourne sur son axe sphérique comme un gros œil lascif. Elle paraît s'adresser à lui. « C'est mieux ? » s'égosille-t-elle.

Et elle se remet à l'ouvrage. Saccades d'automate d'où l'amour et la gentillesse sont proscrits. Aucune chaleur. L'humanité réduite à son expression la plus élémentaire, la biologie à des fonctions mécaniques : des rouages, des pignons en action.

Cela ne m'arrête pas. Je pose les mains à l'arrière de son crâne, doucement d'abord, plus fort ensuite. Je jouis sans lâcher prise. Quand je baisse les yeux sur elle, Libby fixe encore le ventilateur. Au bout d'un moment, je la laisse partir. Elle essuie les larmes sur ses joues, puis rampe jusqu'au lit et s'allonge.

« C'est ce que tu voulais ? dit-elle

— Oui, croassé-je.

— Alors tu as été exaucé. » Elle enfouit sa tête dans l'oreiller.

Je regarde la maison de l'autre côté de la rue. Les lumières sont toujours éteintes. Personne aux fenêtres.

Cette nuit-là, je revois Cole mais mon rêve est différent.

Je suis dans une maison. Je grimpe une volée de marches. La lune éclaire la rampe d'escalier et me montre le chemin. Un couloir prolonge le palier. J'entends un rire d'enfant, des éclaboussures. Je marche en silence sur la moquette. Pourquoi tant de discrétion ? L'obscurité règne sans partage. Au bout du couloir, une porte fermée. Un rai de lumière au-dessous. Et puis encore un rire d'enfant.

J'ouvre le battant. Cole est dans son bain. Il est vivant. Il s'amuse avec un bateau rouge en plastique, sourire aux lèvres. Il s'arrête de jouer quand il me voit. L'ai-je surpris ?

L'ombre d'un doute balaye son visage, puis la peur. Il ne me reconnaît pas. Qui est cet homme dans l'encadrement de la porte ?

Il ouvre la bouche. Un cri.

Je me réveille en sursaut, la gorge nouée.

Libby dort à mes côtés. Sa respiration est calme. Sa présence se résume à une vague silhouette. Les branches du chêne tapotent contre la fenêtre.

« Libby », chuchoté-je. Pas de réponse. « Libby ? » Sa respiration s'arrête un bref instant avant de reprendre. Elle n'a pas bougé d'un cil mais je sais à présent qu'elle est réveillée. Qu'elle m'écoute.

« Désolé, Libby. Désolé de t'avoir fait subir tout cela. Désolé d'avoir gâché nos vies. »

Elle se tait. Bien qu'elle me tourne le dos, je l'imagine parfaitement, les yeux grands ouverts sur les ténèbres environnantes.

J'aimerais lui raconter mon rêve, lui expliquer que mon propre fils ne me reconnaissait plus et que, certaines nuits, je me reconnais à peine moi-même. Je voudrais m'empêcher d'être un monstre.

Les mots refusent de franchir mes lèvres. Je pense à eux, je les entends. Ils ne demandent qu'à être prononcés et se dérobent pourtant à la formulation. Au bout de quelques minutes d'un silence ahuri, je me rallonge. La tête posée sur l'oreiller, j'écoute ma femme respirer.

Et bientôt, je me rendors.

OceanofPDF.com

Jeudi matin. Le lendemain des licenciements.

Quand j'arrive chez Tao, le parking est pratiquement désert. À peine quelques voitures, aucun signe d'activité humaine. Il ne manque que les bourrasques poussiéreuses et les virevoltants sur l'asphalte.

Amanda, à la réception, m'accueille avec des yeux bouffis de fatigue. « Bonjour, Jim. » Nous n'avons pas reparlé de l'exorcisme dans l'église, du baiser échangé ou de ma supposée rencontre avec Jésus dans son appartement, la semaine dernière.

« Bonjour, Amanda. » J'essaye de paraître dynamique, patronal. « Comment allez-vous ?

— Je me sens un peu seule », soupire-t-elle. Est-ce la plainte de l'amante éconduite ou le mécontentement de l'employée ? Quand on dirige une entreprise et qu'on n'est plus capable de faire la différence, il faut sans doute commencer à se poser des questions.

« La situation va s'arranger », prophétisé-je sur un ton vague. Cette réponse conviendra quels que soient les griefs.

« Bien sûr, Jim.

— Vous savez ce qu'on dit ? Après la pluie... » Amanda m'interrompt d'un doigt levé. Un geste qu'on pourrait traduire par “taisez-vous, espèce de boulet”. Elle appuie sur un bouton de la console et annonce : « Tao Software, à votre

service. » Puis : « Attendez, je vais voir s'il est disponible. » Elle lève les yeux sur moi. « Tad Billups.

— Dans mon bureau. » Et je m'esquive pour prendre l'appel.

Après avoir fermé la porte, je m'installe dans mon fauteuil.

« Salut, Tad. Comment va ?

— Et toi, champion ? Ça s'est bien passé ? »

Il me demande en substance si quelqu'un a été tué pendant la procédure de licenciement.

« Aucun problème. Tout s'est déroulé comme prévu.

— Je savais que je pouvais te faire confiance, champion. J'ai eu raison de t'engager. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Tu veux une bonne nouvelle ?

— Évidemment.

— Tu as un ordinateur à portée de main ?

— Oui.

— Consulte ton compte. Le tien, pas celui de Tao dont nous connaissons déjà le solde, à savoir zéro. » Je l'entends rire au bout du fil.

« Au fait, Tad, je sais que tu n'as pas l'intention de continuer à investir dans la boîte, mais tu pourrais peut-être réfléchir encore. On a juste besoin d'un peu de liquidités. De quoi voir venir. Pourquoi ne pas en toucher deux mots à tes associés et...

— Tu as regardé ?

— Quoi ?

— Ton compte. Tu l'as regardé ?

— Non.

— Fais-le. Maintenant, pendant que je suis au téléphone. »

Je soupire. En quelques clics, je me connecte à ma banque.

« Alors ? s'impatiente Tad. Tu y es ? »

J'ai l'impression d'avoir la berlue. Je me suis trompé de compte. Ou alors la banque a commis une erreur. Je dois raccrocher et les contacter

immédiatement. Ne risque-t-on pas la prison si l'on omet de signaler une irrégularité de ce genre ? Sept à dix ans dans un pénitencier fédéral, il ne manquerait plus que ça à mon palmarès.

« Allô, champion ? Tu es là ? Est-ce que tu vois ton compte en banque ? »

En effet, je le vois. Lorsque j'ai payé mes factures lundi dernier, il s'élevait à 22 100,12 dollars. Désormais, l'écran affiche un crédit de plus de deux millions.

J'essaye de conserver mon sang-froid. Ma vie vient de prendre un tournant inquiétant. Jusqu'à présent, j'avais des doutes, des craintes. Je suspectais Tad Billups d'être impliqué dans... Quel mot avais-je utilisé quand j'avais fait part de mes préoccupations à Libby ? Impliqué dans des manigances. Mais les manigances s'apparentent à des âneries d'étudiants bourrés : mettre un lit en portefeuille, tamponner les poignets d'un dormeur à l'eau chaude pour lui donner envie d'uriner... Deux millions de dollars, c'est un cran au-dessus. Au niveau d'un sac de billets dans un grenier et d'un directeur porté disparu. Au niveau de gangsters russes.

« Qu'est-ce que c'est que ce virement, Tad ?

— À ton avis, champion ? Du fric. Avec un F et un R.

— Tu oublies le I et le C.

— Non, parce qu'il n'y a pas de hic dans fric. Tu me suis ?

— Pas vraiment.

— Bon. Alors disons simplement que cette somme correspond à un remerciement. Tu travailles bien. Continue.

— Je ne travaille pas bien, Tad. Cette entreprise ne peut pas être redressée. Je n'y arriverai pas.

— Au diable le redressement ! Tu as compris où se situait l'essentiel.

— Ah oui ?

— Allons, Jimmy. » Pour la première fois, j'ai l'impression d'avoir un être humain au bout du fil. La voix que j'entends est celle d'un vieil ami, d'un supérieur hiérarchique qui était autrefois mon égal. La compassion, la

bienveillance et la patience qu'il exprime correspondent à une main tendue. Une main secourable, le temps d'une pause. « Tu es beaucoup de choses, Jimmy. Un ivrogne, un queutard, et tu n'es pas le dernier à te défoncer dans une fête. Mais tu n'es pas stupide, je me trompe ?

— Non.

— Est-ce que je me trompe ?

— Non.

— Alors... » Un long silence. Je déduis, d'après la qualité médiocre de la réception, qu'il m'appelle de son portable. Pas d'une voiture en marche ou d'un trottoir bondé, mais d'un endroit calme. Une pièce fermée, déserte. Il est seul. « Je vais t'expliquer quoi faire, poursuit-il d'une voix douce. Ta femme est adorable. Si un jour tu n'en veux plus, je suis candidat. Mais en attendant, tu vas aller au magasin Valentino le plus proche, dès que tu auras raccroché. Ils ont un Valentino par là-bas, n'est-ce pas, Jimmy ?

— Aucune idée.

— Bon, enfin une boutique quelconque. Je veux que tu offres à ton épouse un cadeau magnifique. Qu'est-ce qui lui ferait plaisir ?

— Un nouveau mari.

— Mauvaise réponse. Vous êtes ensemble pour le pire et le meilleur. Alors assume, ça te changera. Achète un truc cher. Oublie le fleuriste, d'ailleurs. Va plutôt chez Mercedes. Paye-lui une décapotable. Elle aime les Mercedes ?

— Je suppose.

— Toutes les femmes aiment les Mercedes. Elles adorent se promener avec le toit ouvert quand il fait beau, tandis que leur tocard de mari est au boulot. Ça leur rappelle pourquoi elles supportent cette vie-là.

— Je ne peux pas le garder, Tad.

— Garder quoi ?

— L'argent. »

Encore un long silence. « Pourquoi ? »

Pourquoi, telle est la question. Je ne suis pas sûr de la réponse. Avant ce matin, j'espérais encore n'être qu'un spectateur encouragé à regarder ailleurs. Mais si j'accepte ce versement, je deviens un complice. Deux millions de dollars sur mon compte. La moitié des fonds détournés.

« Écoute, camarade, nous sommes dans le même bateau. Nous évoluons dans le monde de l'entreprise. Donner et recevoir, voilà toute l'affaire. Alors, je vais te donner, et tu vas recevoir. » Le choix des mots me fait froid dans le dos.

« Tad...

— Tais-toi ! Laisse-moi terminer. » Il se radoucit. « À la fin de cette mission, tu obtiendras d'autres postes, dans de plus grosses boîtes. Tu sais ce qui est génial, dans notre partie, Jimmy, c'est que la faiblesse humaine est sans limites. Il y a toujours du ménage à faire. Après Tao, tu auras de quoi alimenter ton CV, tu pourras postuler à de meilleures offres. Je t'aiderai. Mais pour l'instant, tiens-toi tranquille. Tout le monde sera content. »

Je retrouve un peu de courage. « Qui est tout le monde ? Qui ? Toi, et qui d'autre ?

— Mes associés.

— Qui sont-ils ?

— Tu les connais déjà », tranche-t-il d'une voix glaciale. J'ai effectivement rencontré les trois partenaires de Tad chez Bedrock Ventures. Trois hommes à qui j'ai exposé mes idées à la noix, assis en salle de réunion, et auprès de qui j'ai en vain sollicité, lorsque le temps virait à l'orage, des déjeuners d'affaires.

Le premier s'appelle Steve Burnham, un ancien diplômé du MIT et un chef d'entreprise qui s'est fait deux cents millions de dollars en vendant une start-up foireuse à Yahoo. Un an plus tard, ces derniers fermaient la boîte avec pertes et fracas.

Le second est Biram Sanjay, ex-consultant chez BCG. D'après ce que j'ai pu voir lors de nos réunions, sa principale fonction se résume à venir aux conseils d'administration, à quadriller un tableau blanc et à expliquer aux dirigeants qu'ils doivent atteindre la portion en haut à droite.

En cachette, on surnomme le troisième Tonne de Tanche, de son vrai nom Tom D. Tench. Scolarité à Harvard, titulaire d'une maîtrise en administration des affaires et descendant direct des colons du *Mayflower*. Doté d'un profil de statue grecque, il occupe un poste central chez Bedrock. Son travail consiste à ouvrir des portes – fondations, retraites de l'État, maisons d'accueil – et à convaincre des gens importants de signer des chèques.

Chacun de ces trois personnages est, à sa manière, insupportable. Je n'aurais envie de passer une heure en tête-à-tête avec aucun d'entre eux, mais ce ne sont pas des criminels. Ils ne cautionneraient pas la manœuvre à laquelle j'assiste : détourner des fonds et partager la somme entre Tad et moi. Après tout, cet argent est à eux. Il se trouve désormais en grande partie sur mon compte.

« Pour qui travailles-tu en réalité, Tad ?

— Tu poses trop de questions, champion. Des questions dangereuses, *n'est-ce pas* * ?

— Tad...

— Écoute, mon ami, tu crois qu'on va te donner combien de chances ? À un homme comme toi. Deux ? Trois ? Cinq ? Tu en es à combien, d'ailleurs ?

— Dix, environ. »

Il prend une voix efféminée. « Dix environ. Essaye douze ou treize. Et puis ce sera la fin, Jimmy. Le terminus des losers. Tu sais quoi, mon pote ? Tu n'as pas les moyens de tes ambitions. Prendre ce qu'on t'offre, ça signifie accepter les gens qui vont avec. Moi, mes associés et tout le pot de vaseline. Il n'y a pas de moyen terme.

— Je demandais juste pour qui tu travaillais.

— Eh bien, ne demande plus. Bon, je dois y aller, j'ai un rendez-vous avec ma manucure. Incroyable, hein ? Tu crois que ça fait pédé ? En tout cas, j'espère sincèrement que tu vas te calmer. Je ne plaisante pas, Jimmy. Les individus dont nous parlons ne bossent pas dans la Silicon Valley. Et ils ne sont

pas nés de la dernière pluie. Ton petit manège ne les amusera pas du tout. Ils détestent les fouineurs. Alors arrête de fouiner.

— Et Charles Adams, il a fouiné ?

— Putain, Jimmy ! Je viens de te dire d'arrêter et qu'est-ce que tu fais ? Tu continues. N'oublie pas mon conseil.

— Arrêter de fouiner.

— Non, espèce d'imbécile. Acheter une Mercedes à ta femme. Si tu as un doute sur la couleur, choisis noir. Ce sera super avec ses cheveux blonds.

— D'accord, Tad.

— À la prochaine, champion. »

Je n'ai pas le temps d'ajouter un mot. Il raccroche aussitôt.

OceanofPDF.com

Avez-vous jamais fait une chose pareille ?

Vous êtes-vous déjà garé devant chez vous au volant d'une Mercedes SL550, que vous avez passé trente-deux minutes à négocier avec le concessionnaire ? Négociation consistant à accepter le prix magasin et à rédiger un chèque à six chiffres.

Essayez un jour, ça pourrait vous plaire de voir comment on vit dans le camp des riches, dans celui des criminels, ou à l'intersection des deux, à l'endroit précis où je me trouve désormais.

Je stationne mon nouveau joujou dans l'allée, coupe le moteur et appelle Libby de mon portable. « J'ai une surprise pour toi, annoncé-je. Viens dehors. »

La porte s'ouvre. Libby apparaît sous le porche. Elle a un mouvement de recul quand elle aperçoit la voiture. J'imagine qu'elle est épatée. À moins que ce soit un effet de la chaleur extérieure. À 15 heures, le soleil darde sur nous ses rayons incandescents.

Bien qu'elle sache parfaitement de quoi il retourne, elle demande : « Qu'est-ce que c'est ? » Elle descend les marches. Je sors du véhicule, laisse la portière ouverte.

« Pour toi.

— Moi ?

— Ma façon de te prouver ma gratitude... pour avoir supporté tous mes problèmes, toutes mes bêtises.

— Oh, Jimmy. Inutile de me remercier. » Elle ne conteste pas le fait d'avoir enduré mes frasques.

Il s'est écoulé une semaine depuis que nous sommes allés au restaurant et que j'ai reçu l'appel de Tad. Une semaine de répit professionnel et domestique. Pas de drame, pas de disputes. Juste cette espèce d'engourdissement, comme si Libby et moi avions été plongés dans un bain anesthésiant.

Elle me touche le bras au passage, s'installe dans la décapotable. Le siège en cuir crisse sous sa robe de coton. Elle pose les mains sur le volant ergonomique. « Une voiture magnifique. » Elle recule le siège, se mire dans le rétroviseur. Une idée paraît soudain l'effleurer : « Tu l'as payée avec quoi ?

— Un bonus de Tad. »

Elle me regarde en coin. « Quel type de bonus ? »

Un bonus *ferme-la-Jimmy*, songé-je. « Une réserve.

— Alors il est satisfait ?

— Je pense, oui.

— Bien. » Elle sort de la Mercedes. La portière claque avec un bruit à cent mille dollars. « La satisfaction, c'est important pour eux, Jimmy. Très important. »

J'ai l'impression qu'elle jette un coup d'œil vers la maison du voisin, mais cela ne dure qu'une fraction de seconde, alors j'ai un doute. À présent, elle me regarde, les yeux plissés face au soleil. Elle me serre la main, puis se dresse sur la pointe des pieds et m'embrasse chastement sur la joue. Davantage une aumône qu'un geste de reconnaissance. « Tu es gentil de m'avoir fait ce cadeau.

— Je t'aime. » Elle ne répond pas. « Je veux que tout redevienne comme avant. Pour toi, pour moi. Une vie normale.

— Une vie normale ? » Ses lèvres forment une moue cruelle. Une moue qui précède en général un commentaire acide, du genre “si tu voulais une vie normale, il ne fallait pas aller te défoncer pendant que ton fils se noyait”.

Pourtant, elle se tait. Un pas en arrière et elle se dirige vers la maison.

Je reste à côté de la voiture. Un détail me chiffonne.

« Libby ? » appelé-je au moment où elle arrive sous le porche.

Elle se retourne.

« Tu as dit *eux*. » Son visage demeure impassible. « Tu as dit : la satisfaction, c'est important pour *eux*. Tu peux préciser ? »

Elle me lance un regard à la fois perplexe et agacé. « Je voulais parler de Tad. De Tad et de... Bedrock Ventures. »

Oh non, ruminé-je intérieurement. *Ce n'est pas du tout ce que tu sous-entendais.*

« Viens, Jimmy. Je vais te préparer à manger. Un repas normal. Pour que nous soyons à nouveau un couple normal. C'est bien ce que nous voulons, non ? »

Elle disparaît à l'intérieur.

J'ignore combien de temps je demeure planté au milieu de l'allée, sous ce soleil de plomb, à méditer sur Libby, ses sautes d'humeur et son comportement énigmatique.

Quand j'ai annoncé à Lance, le concessionnaire Mercedes, que la décapotable était un cadeau pour mon épouse, il m'a adressé un clin d'œil égrillard : « Vous allez être un homme chanceux, ce soir ! »

J'ai secoué la tête. « Vous ne connaissez pas ma femme. »

En fait, personne ne la connaît vraiment, y compris moi-même. Peut-être que Libby est la première à ignorer qui elle est. Elle ressemble à un casse-tête chinois dont les éléments, délicats et indissociables, recèleraient mille secrets. Ses réactions sont imprévisibles. Lorsque notre fils est mort, elle a prétendu qu'elle me pardonnait. Et quand j'ai voulu l'aimer, elle m'a repoussé. Je ne la comprends pas plus aujourd'hui qu'il y a onze ans, au jour de notre première rencontre.

Je ne suis pas pressé de rentrer, de la rejoindre. Là, dehors, la chaleur est infernale, presque trente-huit degrés, mais je n'ai pas à supporter son regard. J'entends des pas derrière moi.

Je me tourne et vois l'agent spécial Tom Mitchell venir à ma rencontre. Il paraît si décontracté, si cool avec sa chemise en lin et sa cravate tricotée que c'en est indécent. La canicule semble n'avoir aucun effet sur lui. Il a remonté ses manches, jeté négligemment sa veste sur son épaule. Il ne manque plus que le chapeau de paille et la flasque de bourbon pour parachever le portrait d'un dandy du Sud.

Il siffle entre ses dents lorsqu'il parvient à la Mercedes, qu'il examine d'un regard lascif. « Voilà une bien belle automobile. » Le dernier mot achève de le transformer en propriétaire sudiste : auto-mo-bile. « C'est une nouvelle voiture, monsieur Thane ?

— Tout à fait.

— Je parie qu'elle coûte un bras. » Il fait le tour du véhicule avec des airs de squal, contemple la carrosserie sous tous les angles.

« Un cadeau pour ma femme », précisé-je.

Il retrousse les lèvres. « Ah bon ? Cette dame doit être chère à votre cœur. » Il se met sur la pointe des pieds et scrute l'intérieur de l'habitacle comme s'il s'attendait à y trouver la dame en question, découpée en morceaux sur le plancher.

« Très chère, oui, confirmé-je.

— J'étais dans le quartier, je me suis dit que j'allais passer. Je voulais savoir comment vous alliez. Vous ne vous portez pas trop mal, à ce que je vois. »

Il me regarde en souriant, puis se tourne vers la maison. Ses yeux s'attardent sous le porche et sur la haie qui dissimule la piscine. J'entends presque les rouages travailler dans son crâne. Il essaye d'évaluer le coût de la villa par rapport à mon salaire.

« Que puis-je pour vous, agent Mitchell ?

— Vous vous souvenez du nom que j'ai mentionné lors de notre précédent entretien ?

— Quel nom ?

— Ghol Gedrosian. »

Je me le rappelle, bien entendu. Ce patronyme m'avait paru singulier et exotique la première fois que je l'avais entendu en salle de réunion, et il me paraît à présent moins exotique. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il correspond à l'un des associés mystérieux de Tad Billups et, par ricochet, à celui de l'un de mes supérieurs. Je décide de mentir.

« Non. Ça ne me dit rien.

— Vous êtes sûr ? » Mitchell darde sur moi des yeux pénétrants. « Ghol Gedrosian, articule-t-il, guettant ma réaction. Vous voyez ?

— Ah oui, vaguement.

— Non. Vous savez de qui je parle. » Sa voix est douce mais j'y détecte une pointe d'accusation.

« Peut-être. De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, je suis à sa recherche. J'espérais que vous pourriez m'aider. »

Sa proposition frise le ridicule. Jimmy Thane, volant au secours d'un agent du FBI pour localiser un individu qu'il n'a jamais rencontré. Je me retiens de rire. L'une des premières choses que vous apprenez en école de commerce – et dans le vrai monde aussi – consiste à ménager la susceptibilité de n'importe quel fonctionnaire qui vous persécute. Peu important le grade et le niveau d'éducation, même les employés les plus modestes ont un pouvoir de nuisance considérable. Il convient donc de rester humble. Et d'accéder à leurs demandes dans la mesure du possible.

« Vous aider ? répété-je sur le ton d'un homme que l'on solliciterait pour retrouver un trousseau de clefs. J'aimerais beaucoup. Et si vous m'expliquiez d'abord qui c'est ? »

Mitchell affecte un étrange sourire, dénué de la moindre trace de joie. Le genre de sourire qui vous vient aux lèvres lorsque vous vantez la perfection

d'un prédateur naturel, quand vous évoquez un drame stupide en primaire, ou bien lorsque vous parlez avec fatalisme de l'omniprésence du mal en ce bas monde. « Laissez-moi vous raconter une petite histoire. »

J'essaye de paraître ravi. Une histoire ! Une histoire au beau milieu de mon allée, sous ce soleil de plomb ! Rien ne pourrait me faire plus plaisir.

« Vous vous souvenez de Bob Callahan, ce procureur qui travaillait par chez vous, en Californie ? embraye l'agent. À San Joaquin ?

— Non.

— Un jour, Callahan s'est demandé combien de méthamphétamine circulait dans le comté. Sa ville était gangrenée. Il y élevait ses enfants, il allait à l'église. On était en milieu rural, dans une bourgade somme toute assez pauvre, et pratiquement chaque habitant en fabriquait, en consommait ou bien en vendait. Nul n'était disposé à mettre un terme à ces agissements. Tout le monde regardait ailleurs. Tout le monde, sauf Callahan. Il a commencé à mener son enquête. La drogue qui déferlait dans la vallée était fournie par un seul individu, originaire des pays de l'Est. Personne n'était capable de dire son nom. Il possédait différentes identités selon les interlocuteurs. Carl Gadossan pour certains, Ghulla Gadrossan pour d'autres. On racontait qu'il était russe, ou bien tchéchène, ou bien arménien. Son apparence, l'endroit où il habitait restaient un mystère. Il était... » Mitchell s'arrête, réfléchit un instant avant de reprendre : « Un fantôme, voilà ce qu'il était. Même ses collaborateurs ne savaient rien à son sujet. Ils prenaient leurs ordres d'intermédiaires au service d'autres intermédiaires. Bigrement malin pour un petit con de dealer. Une ombre. Impalpable.

— Et ensuite ?

— Callahan a posé des questions, rien de plus. Mais c'était déjà trop.

— Pourquoi ?

— Ils se sont d'abord attaqués à sa fille. Elle n'avait que neuf ans. Ils se sont rendus à son école et, après s'être fait passer pour des policiers, ont signé la

décharge dans le bureau du directeur et sont partis avec elle. Quelques jours plus tard, Callahan a reçu une cassette vidéo.

— Seigneur.

— Le procureur savait qu'il avait contrarié la mauvaise personne. Peut-être qu'en fin de compte, ce dealer n'était pas un simple petit con. Après l'enterrement de sa fille, il a pris sa retraite anticipée. Il avait encore un fils, vous comprenez ? Ce n'était pas un héros. Il a claironné partout que l'affaire était close, qu'il ne voulait plus entendre parler de drogue, de gangsters ou de mafia russe. Il pensait que Ghol Gedrosian allait le laisser tranquille.

— Il se trompait.

— En effet. Le fils de Callahan avait douze ans quand ils l'ont enlevé. Deux ou trois jours plus tard, nouvelle cassette. J'ai vu son contenu, monsieur Thane. Je ne suis pourtant pas quelqu'un de sensible, mais là... » Il secoue la tête.

Une certaine indignation s'empare de moi. « Pourquoi ? Pourquoi faire ça ? Quelle utilité ? »

L'agent plisse les paupières. « Quelle utilité ? Aucune, je suppose. Un acte purement gratuit. » Il laisse les mots infuser, puis ajoute : « Callahan était fini, brisé. Il s'est retiré de la société. Comme un criminel, comme ces hommes qu'il pourchassait. Ils l'ont trouvé quand même. En trois semaines. Ghol Gedrosian, puisque c'est le nom qui revient le plus souvent, possède de nombreux contacts au sein des autorités californiennes.

— Des contacts ?

— Oui, monsieur. Des gens qu'il achète. Des flics, des procureurs, plusieurs juges...

— Comment achète-t-on les autorités ?

— Vous êtes dans le monde des affaires. Pourquoi poser la question ?

— Simple curiosité intellectuelle.

— Curiosité intellectuelle, hein ? » À la manière dont il répète ces mots, j'ai l'impression de porter un pince-nez et un smoking de velours. « Eh bien, la

technique est simple. Vous donnez à certains individus des choses qu'ils ne sont pas censés avoir. De l'argent ou des cadeaux, par exemple. Et à partir du moment où ils acceptent, ils vous sont redevables. » Il plante ses yeux dans les miens. « Ce type de procédé éveille-t-il quelque écho en vous, monsieur Thane ? »

La Mercedes que je viens de me payer avec de l'argent indu semble briller de mille feux pour moi, sous le soleil de Floride. Elle paraît plus grosse, plus sombre, plus voyante que jamais. J'éprouve l'impérieux besoin de détourner l'attention de l'agent Mitchell. S'il regardait une seconde derrière lui, je me glisserais dans la voiture, desserrerais le frein à main et m'éloignerais en silence jusqu'à disparaître au coin de la rue.

« Je vous pose la question car je suis convaincu que c'est ce qui est arrivé à votre prédécesseur », poursuit le fonctionnaire.

Je dissimule à grand-peine mon soulagement. « Charles Adams ?

— Oui. Selon toute vraisemblance, il connaissait Ghol Gedrosian. Et plutôt bien, je dirais. »

Je me rappelle maintenant plusieurs histoires que Joan Leggett m'a racontées à mon arrivée chez Tao. Les rendez-vous insolites de l'ancien directeur avec de sinistres énergumènes. Son retour apeuré, la manière dont il s'est retranché dans son bureau, refusant d'en sortir pendant des heures. Des histoires trop familières à mon goût, même la première fois que je les ai entendues. Ces épisodes auraient pu appartenir à mon passé tumultueux.

« Charles Adams et Ghol Gedrosian étaient en quelque sorte associés. » Mitchell marque une pause avant d'aborder, enfin, le véritable but de sa visite. « Avez-vous déjà rencontré Gedrosian en personne, monsieur Thane ?

— Moi ? hoquetté-je. Non, bien sûr que non.

— Vous a-t-il contacté ?

— Non.

— Un de ses associés, alors ?

— Non. » Malgré de louables efforts, ma voix perd peu à peu de son assurance.

« Avez-vous des raisons de penser que Gedrosian puisse être impliqué, à un niveau ou à un autre, dans les affaires de votre entreprise ? Avez-vous détecté des anomalies ?

— Des anomalies ? »

Maintenant que le mot est lâché, il me semble en effet avoir constaté quelques dysfonctionnements. Quatre millions de dysfonctionnements, pour être précis, dont deux déposés sur mon compte. Je songe au sac caché sous les combles, au Russe qui se soulageait dans les toilettes rouillées et aux mystérieux partenaires de Tad Billups.

« Non. Aucune anomalie.

— Vous êtes sûr ? »

La sueur coule sur mon front. « À 100 %.

— Écoutez-moi attentivement, monsieur Thane. » Je redoute un instant qu'il me lise mes droits, du genre : “Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous”, mais il fait pire.

« Il est ici.

— Qui ça ?

— Ghol Gedrosian. Il est ici.

— Où ?

— Ici. Nous avons intercepté plusieurs communications suspectes. Des changements se préparent au sein de son organisation. J'imagine que dans votre jargon, vous parleriez de restructuration. Il bouge des pièces sur l'échiquier. Certaines d'entre elles deviennent... superflues.

— C'est-à-dire ?

— Il les élimine, monsieur Thane. Des gens qui travaillent pour lui sont tués. Il ferme sa filiale californienne et migre en Floride. »

J'aperçois la maison de mon voisin, le vélociraptor, par-dessus l'épaule de Mitchell. Aucune lumière aux fenêtres, aucun signe de présence.

« Pourquoi viendrait-il ici ? interrogé-je.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de lui demander. Quand je l'aurai trouvé. »

OceanofPDF.com

Je reste au bureau le lendemain matin et tente d'oublier ma conversation avec l'agent Mitchell. J'aimerais effacer de ma mémoire les démêlés tragiques du procureur et de ses enfants avec la mafia russe. Je voudrais ne rien savoir de Ghol Gedrosian, de Charles Adams, et des liens qui les unissaient.

Ma tentative se solde bien entendu par un échec. Je me résous à appeler la réception. Amanda décroche.

« Oui, patron ? »

— J'ai besoin de vous. »

Elle apparaît quelques instants plus tard dans l'embrasement de la porte, un sourire aguicheur aux lèvres.

« Entrez et fermez la porte derrière vous. »

Cette requête doit lui donner de l'espoir car, après s'être exécutée, elle s'approche du bureau avec une nonchalance étudiée.

« Parlez-moi de Charles Adams », fais-je.

Son sourire s'estompe. Elle paraît gênée. « Que désirez-vous savoir ? »

— Comment était-il ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quel genre d'homme c'était ? Un type sympa ? Intelligent ?

— Très intelligent.

— Il y touchait ?

— Touchait à quoi ? » L'expression a dérouté Amanda, mais elle comprend l'allusion en une seconde.

« Pourquoi me posez-vous la question, Jim ?

— J'ai entendu des rumeurs. J'aimerais connaître votre point de vue. »

Ses lèvres se muent en une fine cicatrice blanche. Elle ne répond pas.

« D'accord, soupirez-je. Je vois que ça ne mène nulle part. Donnez-moi simplement son dossier.

— Son dossier ?

— Dans le bureau de Kathleen. »

Kathleen Rossi, notre ancienne directrice des ressources humaines, est devenue obsolète la semaine dernière, lorsque nous avons réduit la voilure. Elle nous a quittés avec trente-neuf autres personnes.

Son bureau est à présent vide et froid. Il ne reste rien, à l'exception de deux armoires de classement remplies de dossiers confidentiels : listes des salariés, niveaux de stock-options, indemnisations, notations... Le genre de documents explosifs qu'il vaut mieux garder à l'abri, sous peine de les voir tomber entre de mauvaises mains et de finir avec sa tête au bout d'une pique. Depuis le licenciement de Kathleen, seule Amanda est habilitée à pénétrer dans le bureau. C'est elle qui en a la clef.

À présent, elle se tient debout devant moi et réfléchit très intensément à ma requête. Elle semble peser le pour et le contre. « D'accord, accepte-t-elle finalement sur un ton qui suggère le contraire. Suivez-moi, Jim. »

Nous faisons un détour par l'accueil. Je la regarde farfouiller dans le tiroir du haut, écarter ses objets personnels en les plaquant un par un sur le comptoir. D'abord une trousse à maquillage, puis un tube de rouge à lèvres, un tampon hygiénique si petit que je le soupçonne d'être bourré de nanotechnologie et, pour terminer, sa bible aux reliefs dorés. Elle trouve ce qu'elle cherche au fond du compartiment : un gros trousseau plat, qu'elle brandit d'un air victorieux.

« Vous conservez les clefs ici, dans ce tiroir ? m'étonné-je, abasourdi par la désinvolture de la réceptionniste.

— Oui, répond-elle sans sourciller. Où voulez-vous les mettre ? Dans une chambre forte souterraine ? »

Un point pour elle.

« Venez. Je vais vous ouvrir le bureau de Kathleen », dit-elle fort obligeamment. Elle laisse pendre le trousseau au bout de son doigt. Nous traversons l'espace de travail et aboutissons dans un coin obscur du bâtiment. Maintenant que le département marketing a disparu, la lumière est réduite au minimum. Les néons clignotent, vacillent et ronronnent. Cet effort incertain pour conserver une clarté sommaire rend les lieux plus sinistres encore. Nous ne risquons pas d'être dérangés dans un endroit pareil.

La porte s'orne d'une plaque indiquant : “Kathleen Rossi, directrice des ressources humaines”. Amanda tourne la poignée. Verrouillée. Elle essaye plusieurs clefs avant de trouver la bonne. La porte s'ouvre.

La lumière est éteinte, mais le soleil filtre à travers les stores. Je referme derrière moi. Le repaire de Kathleen est exigu : juste assez de place pour un bureau et deux chaises. Deux grosses armoires de classement se dressent contre le mur du fond.

« Vous voulez le dossier de Charles Adams ?

— S'il vous plaît, oui. »

Elle contourne le bureau, ouvre l'armoire de gauche sans hésitation. De même, elle sait parfaitement dans quel tiroir chercher. Elle sort une pochette cartonnée sur laquelle est écrit “Adams Charles”. Suis-je surpris qu'Amanda connaisse aussi bien les locaux et les dossiers du personnel ? Non. Quelle que soit l'entreprise, la réceptionniste est au courant de tout.

J'ouvre la chemise cartonnée. Amanda patiente à mes côtés. Les lieux sont trop étroits pour que nous puissions y évoluer à notre aise. La secrétaire se tient très près de moi. Je sens son parfum, cet arôme floral que j'avais déjà détecté à son appartement.

Je trouve le bordereau d'impôt sur le revenu de l'ancien directeur, lequel contient son adresse : 172 Loria Street, Bonita Springs.

« Il était marié ? » demandé-je. Comme elle ne répond pas, je lève les yeux. Une étrange expression balaye ses traits. Cela ne dure qu'une fraction de seconde, mais un doute m'assaille.

« Amanda, dis-je d'une voix douce. Est-ce que vous et moi avons...

— Avons quoi ?

— Avons-nous...

— Baisé ? » interroge-t-elle, une lueur de défi dans le regard. Au temps pour la diplomatie professionnelle.

« Oui. Avez-vous fait l'amour à votre patron, Amanda ?

— Lequel ?

— C'est quoi, cette histoire ? Vous faites partie du package ? Un des avantages du métier, comme un véhicule de fonction ? »

Elle me gifle sans ménagement. La joue me brûle.

Nous demeurons face à face. Pas un mouvement, pas un son, hormis sa respiration colérique et excitée.

« Vous allez me virer ? dit-elle finalement.

— Pourquoi ?

— J'ai à peine fauté deux ou trois fois. C'était il y a longtemps, quand je venais d'arriver.

— Je veux simplement discuter avec sa femme, point.

— Vous allez lui parler de moi ?

— Non, bien sûr.

— Alors, pourquoi vous désirez la voir ? Dans quel but ? »

Je l'observe, perplexe. Elle a toujours été si indiscrete. Au moindre déplacement, elle me demande où je vais, pourquoi je sors.

« Cela ne vous regarde pas », fais-je.

Elle hausse les épaules, l'air de dire que cela ne me regarde pas non plus.

« Désolée de vous avoir frappé, s'excuse-t-elle enfin.

— Je suppose que je l'avais mérité.

— Oui. En effet. » Elle se hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur mes lèvres. Avant que je puisse la repousser ou l'attirer à moi, elle fait volte-face et sort sans un mot.

OceanofPDF.com

Le GPS me guide au sud de Bonita Springs, dans un quartier des années 80 qui n'a pas connu d'embellie depuis l'avant-dernière récession.

Moi non plus, je n'ai pas connu d'embellie depuis l'avant-dernière récession. J'aime immédiatement cet endroit.

À la réflexion, aimer est peut-être un terme excessif. Comment aimer ces rues tristes, ces jardins hérissés de pancartes "À vendre", ce gazon jauni et ces palmiers trop rachitiques pour procurer de l'ombre ? Disons plutôt que je m'y sens à l'aise. Ce quartier correspond à la vie que je devrais mener, à celle que je mènerai probablement un jour, lorsque Libby m'aura quitté et que j'aurai perdu mon boulot. Les logements sont petits, collés les uns aux autres. Des pick-up et de bonnes grosses voitures américaines stationnent dans les allées. Il n'est pas rare de croiser des bateaux en fibre de verre montés sur cales et des remorques dépourvues de barres d'attelage.

La maison de Charles est la plus insignifiante d'un pâté de maisons insignifiant. La pelouse n'a pas été tondue depuis une semaine, les intempéries ont maculé les murs en stuc. Le toit, avec ses tuiles manquantes, ressemble à un sourire édenté. J'ai l'impression de contempler le logis d'un homme à court d'argent, d'un homme qui a subi un revers de fortune aussi brutal que complet.

Je me gare dans son allée, peut-être à l'endroit précis où l'on a retrouvé sa voiture après qu'il a disparu. Au moment où j'ouvre la portière et pose le pied

sur le bitume surchauffé, je me souviens des propos de Tad Billups. Un mercredi matin, Charles Adams était sorti de son garage en marche arrière. Il avait mis le frein à main, laissant tourner le moteur, et on ne l'avait plus jamais revu.

Je longe le petit sentier bétonné qui mène à la porte d'entrée. Je sonne. Aussitôt, la porte s'entrebâille. Une réaction si rapide que j'acquies la certitude d'avoir été observé depuis le début.

« Oui ? » Une femme me toise à travers l'interstice défendu par une chaîne. Un œil bleu entouré d'une chair pâle comme celle d'un cadavre et surmonté d'une mèche naguère brune, désormais grisonnante.

« Madame Adams ?

— Oui ?

— Je m'appelle Jim Thane. Je suis le nouveau directeur de Tao.

— Je sais qui vous êtes. »

La porte se referme si brusquement que je sursaute. Un souffle d'air glisse sur ma peau. J'hésite entre partir et rester, mais on ôte la chaîne de sécurité. Le battant s'ouvre.

La femme en face de moi est grande, la quarantaine. Je devine qu'elle a été belle et que cette beauté s'est enfuie. Bras maigres, pommettes saillantes. Elle ressemble à une ménagère réveillée en sursaut par un intrus en pleine nuit. Un intrus qui aurait ouvert une petite valve dans son corps et laissé s'échapper toute l'énergie, toute la vitalité et les couleurs de son anatomie.

« Entrez. »

Elle s'efface pour me laisser passer. Après avoir jeté un coup d'œil inquiet à l'extérieur, elle ferme derrière moi, remet la chaîne et actionne un premier verrou, suivi d'un second.

Elle me conduit dans un antre confiné. Des murs au plafond, en passant par la moquette, la table basse, le vase sur la table basse, et même l'orchidée dans le vase (sans doute fausse), le blanc règne en maître. La déco monochromatique évoque Miami en 1985.

Lorsque mes yeux se sont habitués, ainsi qu'ils s'habitueraient au crépuscule, je distingue une touche de couleur sur le mur du fond : une peinture abstraite en forme d'éclaboussure beige, qui contraste d'autant plus que la blancheur est partout ailleurs aveuglante.

La femme m'indique un canapé d'angle moderne. « Asseyez-vous. »

Je m'exécute. Mes fesses atterrissent sur un support qui s'avère être du plastique. Il s'agit de l'un de ces divans dont le contact rappelle celui des bancs du métro.

« Vous prenez un verre ? propose-t-elle.

— Non, merci. »

Elle traverse la pièce à pas feutrés, silencieux. On dirait qu'elle flotte à quelques centimètres de la moquette. Finalement, elle s'arrête devant le bar, une espèce de casier modulable orné de petits carreaux lactescents que je n'avais pas discerné dans cette clarté aveuglante. Une carafe en cristal est posée dessus. Elle se sert un verre. « Pas d'heure pour commencer », murmure-t-elle. Elle me tourne le dos et boit cul sec, avant de répéter l'opération. Visiblement ragaillardie, elle revient vers moi, munie d'un verre plein, et s'installe sur un fauteuil blanc près de moi. Si près que je peux sentir les effluves de sherry. Certes, il n'y a pas d'heure pour commencer, mais ici, en Floride, il n'est même pas 11 heures. Madame Adams a tout d'une femme selon mon cœur, décrété-je aussitôt.

Elle me contemple de ses yeux morts. « Que puis-je pour vous, monsieur Thane ? » Son intonation n'est pas particulièrement amicale.

Je remarque une photo sur la table basse. L'image représente une fillette, les cheveux ramenés en queue-de-cheval. Elle est coiffée d'un chapeau en papier et souffle trois bougies sur un gâteau d'anniversaire. « C'est votre fille ? demandé-je. Charmante enfant. »

Elle baisse les yeux sur le cliché, comme surprise d'en découvrir l'existence. À son absence de réponse, je crains d'avoir commis un impair. Je décide de changer de sujet.

« J'aimerais vous parler de votre mari.

— Mon mari ? » Elle se redresse sur son fauteuil. J'ai l'impression qu'elle est prise au dépourvu, qu'elle n'a pas songé à cet homme depuis une éternité. « Mon mari a... disparu.

— Oui. J'en suis désolé. » Ma réplique a de faux airs de condoléances. Je me reprends aussitôt : « Je suis sûr qu'il réapparaîtra. » Bon sang, c'est encore pire. J'aurais pu aussi bien ajouter “je suis sûr qu'il réapparaîtra à la surface d'un fleuve, ou déterré par un coyote”.

Madame Adams ne semble pas accorder d'attention à ma maladresse. Elle continue de m'observer avec ses yeux morts et déclare : « Oui. Vous avez peut-être raison. »

Son regard a quelque chose de bizarre. Elle me rappelle quelqu'un. Qui, exactement ? J'étudie son visage pour tenter d'établir des similitudes et, soudain, la ressemblance me frappe : Libby. Madame Adams est le portrait craché de Libby. Gommez les cheveux gris, rendez-lui les kilos qu'elle a perdus à la disparition de son époux, et elle devient un sosie de ma femme. Les mêmes yeux bleus, la même constitution délicate. Le même port élégant, la même taille. Quelle analogie troublante !

La voix de madame Adams me sort de ma rêverie : « Que voulez-vous savoir ? »

J'aimerais comprendre les liens qui unissaient l'ancien directeur à Ghol Gedrosian. Selon l'agent du FBI, ces deux-là entretenaient des relations d'affaires. Et leur collaboration s'est interrompue dans d'obscures circonstances, lorsque Charles s'est évanoui dans la nature.

Ma visite n'est pas motivée par une curiosité morbide, mais plutôt par l'instinct de survie. Cette semaine, j'ai eu le sentiment désagréable de marcher dans les pas de mon prédécesseur. Et la sensation s'accroît maintenant que je suis assis sur ce divan, en compagnie de cette veuve qui ressemble trop à ma femme. Je réalise à présent combien ma trajectoire est proche de celle de Charles : nous dirigeons tous les deux une entreprise pour le compte de la

mafia russe, nous faisons mine d'ignorer les malversations et nous nous appliquons à protéger notre employeur.

« Est-ce que votre époux vous parlait de son travail ?

— Nous étions mariés, monsieur Thane. Nous partageons tout.

— Bien entendu. » Je songe aux secrets de ma propre femme, à son comportement étrange.

« Nous en discussions, oui, poursuit la veuve.

— A-t-il jamais mentionné... des détails inhabituels dans le cadre de sa profession ?

— Comment ça, inhabituels ? »

Le terme “illégaux” me vient à l'esprit, mais je préfère demander : « A-t-il évoqué des problèmes ?

— Oh, Charles avait un tas de problèmes. Mais pas du genre auquel vous pensez.

— Vous pourriez préciser ?

— Il souffrait d'addiction, monsieur Thane. Accro à la méthamphétamine. »

Je nourrissais certains doutes depuis ma conversation avec Joan Leggett, mais cette confirmation me laisse un goût amer. Charles s'adonnait à ma drogue favorite. J'ai l'impression de m'être réincarné dans le corps de l'ancien directeur, ou même d'être véritablement Charles Adams, assis dans sa maison, avec sa femme. Nos vies se ressemblent tellement. Nous aimons tous les deux nous défoncer et notre employeur, ou associé, ou quel que soit le terme approprié, s'appelle Ghol Gedrosian.

« Il me trompait, également », avoue l'épouse bafouée.

Encore un point commun.

Et elle enfonce le clou : « Je crois qu'il couchait avec sa réceptionniste. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? » Elle m'adresse un regard sans équivoque. Je me garde de lui répondre, alors elle conclut avec une surprenante

bienveillance : « Je lui ai pardonné. Quand on aime quelqu'un, on lui pardonne tout.

— Oui. » Je pense à l'indulgence de Libby après la mort de Cole et à tout ce qu'elle a accepté malgré mes nombreux écarts de conduite.

Madame Adams prend une gorgée de sherry, s'essuie les lèvres d'un revers de main.

« Pour répondre à votre question, il discutait beaucoup de son travail avec moi. Il m'en racontait les aspects déplaisants. Je le trouvais assez déprimé. Pas assez de ventes, trop de dépenses, ce genre de choses.

— C'est un métier pénible. Et je parle en connaissance de cause.

— Oh, j'en suis tout à fait consciente. » J'ignore ce qu'elle entend par là, d'autant plus qu'elle me lance un regard lourd d'insinuations. « Charles était constamment stressé. Peut-être prenait-il de la drogue à cause de cela. Pour décompresser.

— Peut-être, conviens-je. Vous a-t-il parlé de quelqu'un en particulier ? Un nom, qui serait revenu dans la conversation ? Un nom bizarre ? »

Elle paraît surprise. « Bizarre comment ? »

Son étonnement est trop ostensible à mon goût. Je m'aperçois qu'elle est en train de jouer la comédie, de mentir. Son mari lui a parlé de ce Russe au patronyme invraisemblable. Elle le connaît et elle se tait.

« A-t-il évoqué le nom d'un investisseur ?

— Laissez-moi réfléchir. » Elle parcourt la pièce des yeux. Que cherche-t-elle ? Quand elle me regarde à nouveau, elle déclare : « Non. Jamais. »

J'attends une explication supplémentaire, en vain. Finalement, je me résous à me lever. « Bon, eh bien merci de m'avoir accordé un peu de temps, madame Adams. Désolé, mais je dois y aller.

— D'accord. J'imagine que vous avez mille choses à faire. » Elle se lève à son tour. « Bonne continuation. »

Tandis qu'elle se dirige vers la sortie, je reste figé dans la posture d'un incorrigible distrait qui vient de se souvenir d'un détail important. « Ah oui, au

fait », dis-je en claquant des doigts. Elle s'immobilise, un pied sur le seuil, et se retourne vers moi. « Il y a un nom qui m'intéresse. Je me demande si vous l'avez déjà entendu. Un nom russe. Votre mari a-t-il parlé d'un certain... »

Immédiatement, son visage déjà blême devient exsangue, sa peau adopte une nuance grise de neige fondue, son corps se crispe. J'ai ma réponse avant d'achever ma phrase : « Votre mari a-t-il parlé d'un certain Ghol Gedrosian ? »

Elle tente de se ressaisir. Sans bouger un muscle, elle me regarde dans les yeux. « Non. Je n'ai jamais entendu ce nom de ma vie. » Puis elle poursuit sa route. Je lui emboîte le pas. Elle déverrouille la porte. Clic, clac. « Au revoir, monsieur Thane.

— Au revoir, madame Adams. Et merci encore. »

Je suis sur le point de m'éloigner lorsqu'elle m'attrape le bras. Je lève les yeux, étonné. Elle a posé un index en travers de sa bouche. Dans ses yeux écarquillés, la peur. Elle me donne un papier froissé, sorti de sa poche.

Je le déplie. Quelques mots, rédigés à la main :

Ne dites rien. Faites semblant d'être parti.

Elle me tire à l'intérieur, referme la porte et les verrous derrière moi. De nouveau, elle m'indique de me taire et de la suivre.

J'obéis. Nous montons à l'étage, longeons un petit couloir. Je vois une porte ouverte sur une chambre toute de fleurs et de dentelles, une chambre de petite fille. Le lit est impeccable, les poupées s'alignent sagement sur le matelas. Des peluches dans un coin : un chien, un chat, une licorne. Une photo trône sur le bureau. La même gamine que sur la table basse du salon.

Madame Adams vérifie que je la talonne, met encore le doigt sur ses lèvres. Nous passons devant une deuxième chambre, vide, puis une troisième. Il est évident que nous sommes seuls. Alors pourquoi imposer le silence ?

Elle pénètre dans la dernière pièce du couloir : la salle de bains. Je marque un temps d'arrêt, indécis. Dois-je la suivre ? J'ai accompagné beaucoup de femmes étranges dans des salles de bains non moins étranges, défonce oblige, mais aujourd'hui, les circonstances me paraissent plus bizarres que d'habitude, plus dangereuses.

Je jette un coup d'œil prudent à l'intérieur. Penchée sur la baignoire, la maîtresse de maison regarde par-dessus son épaule et me fait signe de la rejoindre. J'avance. Elle est en train d'ouvrir les robinets à fond. L'eau déferle dans la cuve. Elle va au lavabo, réitère la manœuvre, puis ferme la porte à clef.

Le bruit de l'eau est assourdissant. Un nuage de vapeur s'élève de la baignoire. Lorsqu'elle me parle, sa voix est si ténue que je distingue à peine ses propos.

« Il nous écoute. Il entend tout.

— Pardon ?

— Chut.

— Qui nous écoute ?

— Vous le savez bien. »

Je l'observe attentivement. Est-elle ivre ? Elle a bu deux verres de sherry. D'un autre côté, elle tient parfaitement sur ses pieds et semble accoutumée à la boisson. J'ai affaire à une buveuse professionnelle qui aurait pu rivaliser avec moi à la belle époque.

« Vous a-t-il offert des cadeaux ? interroge-t-elle.

— Qui ça ?

— Arrêtez. Vous savez parfaitement de qui je parle. Vous a-t-il offert des cadeaux ? »

Je réfléchis. Peut-on considérer deux millions de dollars et un boulot comme des cadeaux ?

« Il y a une contrepartie, chuchote-t-elle. Vous l'ignorez encore, mais il viendra vous la réclamer, je vous le certifie. » Avant que je puisse répliquer, elle pose la main sur mon bras. « Attendez-moi ici. » Elle sort de la pièce. Un

courant d'air frais balaye le nuage de vapeur quand elle ouvre la porte. Les gouttelettes s'accrochent à ma peau, accentuent la moiteur. Trente secondes plus tard, elle est de retour avec une boîte à chaussures, dont le fond est recouvert de bandes arc-en-ciel. Des lettres enfantines, au marqueur, décorent le couvercle pourpre. Cette boîte éveille des souvenirs douloureux : mon fils en conservait de semblables dans son placard.

« Voilà ce qu'il a donné à Charles.

— Des chaussures ?

— Allez-y. Ouvrez-la. »

Je prends la boîte, tente de regarder par le trou d'aération mais ne distingue rien.

« Ouvrez-la », insiste la veuve.

J'ôte le couvercle. À l'intérieur, une pile de photos en 10 × 18. Toutes représentent des garçons de neuf ou dix ans, imberbes et nus sur des lits. À mesure que j'examine les images, les clichés deviennent plus explicites, plus durs. Les préados couchent avec des adultes, se contorsionnent dans des positions horribles. Certains enfants pleurent, les joues sillonnées de larmes. D'autres regardent dans le vide, perdus. Les hommes, ceux dont on voit le visage, n'expriment aucune émotion claire. J'essaye de déterminer leurs sentiments. Du désir ? De la peur ? Difficile à dire.

« Non, murmuré-je en lui rendant la boîte.

— Chut, souffle-t-elle. Regardez-les. Voilà ce qu'il a donné à mon mari. Ses cadeaux.

— Ça, des cadeaux ?

— Même avant notre mariage, j'avais des soupçons. Tout au fond de moi, je savais. À sa manière de regarder les petits garçons, à certaines phrases. Mais il n'a jamais cédé à ses penchants. Jamais. Vous devez me croire, monsieur Thane. Il était bon, c'était un homme gentil. Bien sûr, il était faible. Il avait des pulsions. Mais il s'est toujours maîtrisé. Croyez-moi, je vous en conjure. »

Elle pose sur moi des yeux exorbités. J'y lis une demande de pardon, d'absolution que je ne peux lui accorder.

« Vous pensez que les pulsions rendent les hommes mauvais ? ajoute-t-elle. Même si elles sont contrôlées, même si elles sont enfouies au plus profond de soi ?

— Je ne sais pas.

— Charles était ainsi. Il possédait une autre personnalité qu'il s'appliquait à museler. Mais un jour, cet individu a débarqué dans notre vie. Et il a détruit mon mari.

— Qui ?

— Vous connaissez son nom. Pourquoi faire semblant du contraire ? Ce monstre a deviné les secrets de Charles, ses démons. Il lui a donné ce qu'il voulait. C'est comme ça qu'il procède. Il donne aux gens ce qu'ils veulent.

— Reprenez ces photos, dis-je en lui tendant la boîte.

— Regardez juste celle d'après.

— Je n'en ai pas envie.

— Je vous en supplie. »

À travers les volutes de condensation, le cliché me dévoile un homme à la calvitie naissante, qui embrasse la poitrine dénudée d'un adonis.

« Je vous présente Charles. » Elle n'a pas besoin de préciser que son mari disparu est celui qui n'a pas dix ans. « La chute a été spectaculaire. Une fois qu'ils l'ont pris en flagrant délit, mon époux est devenu leur esclave. Il a été contraint de leur obéir.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont demandé de faire ?

— De préparer le terrain.

— Le terrain ?

— Pour vous. De préparer le terrain pour vous, monsieur Thane. »

Je réalise soudain, dans cette salle de bains remplie de vapeur, que mon interlocutrice est peut-être folle à lier. Cela expliquerait beaucoup de choses.

Ses coups d'œil effrayés, les verrous à la porte, le papier froissé. Oui, j'en suis sûr. Cette bonne femme est complètement cinglée.

« Je vais devoir partir, madame Adams », dis-je doucement. Je lui restitue la boîte. Cette fois-ci, elle accepte de la récupérer.

« Il allait se rendre, m'assure-t-elle. Nous en avons discuté, une nuit dans la chambre. Nous nous croyions seuls. Sa décision était irrévocable. Charles allait tout avouer à la police. Les photos, l'argent... Il comptait leur parler de... » Elle marque une pause. « De son bourreau. Il allait leur dire ce qu'il savait à son sujet.

— Et il l'a fait ?

— Non. L'homme a eu connaissance de ses projets. Il nous a punis.

— Comment ça, punis ?

— Il entend tout. Il pénètre nos pensées les plus profondes. Il perce à jour nos secrets. C'est le diable.

— Il a tué votre mari ?

— Non. Il n'a pas touché à Charles. Pas tout de suite. Avant de s'en prendre directement à nous, il nous a fait souffrir. » Elle plonge ses yeux tristes et fatigués dans les miens. « Vous avez vu la photo en bas, celle de ma fille ?

— Votre fille... » Je m'interromps. Le jour de mon arrivée chez Tao, Joan Leggett m'avait parlé d'un drame familial qui avait frappé l'ancien directeur. Je n'avais pas demandé de précisions, mais à présent je comprends : la maison silencieuse, le couloir obscur, la chambre vide. Cette impression d'être dans un mausolée. Pas de cavalcades enfantines, pas de rires mutins.

« J'ai laissé ma fille avec Charles. Mon bébé. Il faisait nuit et c'était juste pour une heure. Quand je suis rentrée, Charles était évanoui sur le divan. »

Un frisson parcourt ma peau. « Que lui est-il arrivé ?

— Peut-être qu'il était saoul ou drogué. Ou alors ils l'avaient endormi. Tout est possible avec eux, vous savez. Et ensuite j'ai trouvé mon bébé.

— Où ?

— Ici. » Elle se tourne vers la baignoire, sur le point de déborder. « Ils sont entrés chez moi, ils se sont emparés d'elle, ils l'ont amenée dans cette pièce et lui ont maintenu la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'elle se noie. Son visage était tout bleu quand je l'ai découverte. Je n'oublierai jamais cette couleur. Ses yeux étaient grands ouverts, comme si elle me cherchait du regard sans pouvoir me trouver. Son visage était si bleu. »

OceanofPDF.com

Je ne me souviens pas m'être enfui de chez elle, mais c'est ce qui a dû se passer. Ai-je pris le temps de la saluer ou ai-je décampé sans demander mon reste ? Impossible de me le rappeler.

Je ne récupère mes esprits qu'au moment où je suis sur la route, en train de conduire pied au plancher. Le compteur indique quatre-vingts dans une zone limitée à cinquante. Je freine et m'insère dans la circulation. Un McDonald's, un Walgreens et un Macaroni Grill défilent devant le pare-brise.

Elle était folle, pas de doute. Son mari était pédophile, un gangster russe le faisait chanter.

Elle connaissait mon existence, elle savait qui j'étais. Peut-être a-t-elle développé une obsession autour de ma personne, écumé Internet, mené l'enquête sur mon compte. Elle était au courant de Cole et des circonstances de sa mort. J'imagine qu'elle est tombée sur un article quand le procureur a abandonné les poursuites à mon encontre. À moins qu'elle l'ait appris par le téléphone arabe. Le secteur des hautes technologies est un milieu restreint, les gens bavardent. Je sais que des rumeurs courent toujours sur les événements de cette nuit tragique. "Son fils s'est noyé", murmure-t-on quand je passe devant la machine à café. Je feins de ne pas entendre. "Il était défoncé et son fils s'est noyé."

Je ne vois qu'une seule explication aux manigances de madame Adams : elle me tient pour responsable des déboires de son mari. Elle veut me blesser

car j'ai pris son poste.

D'une certaine façon, je comprends son raisonnement. Elle a épousé un malade qu'elle aimait malgré tout. Un individu insaisissable a torturé psychologiquement son mari, l'a soumis à un odieux chantage. À défaut de pouvoir s'attaquer au véritable instigateur de leur perte, Ghol Gedrosian, elle s'en est prise au premier venu. Toute la haine emmagasinée s'est cristallisée sur moi, Jimmy Thane.

OceanofPDF.com

Cette nuit, Libby et moi regardons la télévision, allongés sur le divan. Je me désintéresse rapidement du reality-show qu'elle suit. Quand je propose de changer de chaîne, elle m'ignore. Au bout d'un moment, je me lève, m'étire et me dirige vers la porte coulissante du patio.

« Où vas-tu ? demande-t-elle.

— Prendre l'air. »

Je sors avant qu'elle puisse protester.

La piscine est éclairée. Dans la nuit obscure, les reflets lumineux dansent sur les feuilles de palmiers qui nous cachent à la vue de notre voisin.

J'ai envie d'aller me baigner mais je suis trop paresseux pour monter chercher un maillot. J'enlève mes vêtements trempés de sueur, les laisse en boule sur le patio et plonge, nu, dans l'onde rafraîchissante. J'effectue cinq longueurs puis ressors. Même si je suis essoufflé, je me sens ragaillardi. J'emporte mes habits à l'intérieur.

« Tu mets de l'eau partout, désapprouve Libby, les yeux rivés sur le téléviseur.

— Ah oui ?

— Et tu es nu comme un ver. »

Je baisse les yeux. « Tiens donc, je n'avais pas remarqué. » La moquette imbibée d'eau s'obscurcit à mes pieds.

« Tu es bizarre aujourd'hui, Jimmy.

— Comment ça ? » Peut-être que l'entrevue avec madame Adams m'a plus troublé que je ne l'aurais souhaité. « Je vais m'habiller. »

Je suis sur le point de monter à l'étage lorsque mon portable sonne. Un trille sec et cassant. L'appareil s'allume sur le bureau, à côté de mon ordinateur. Dégoulinant, je vais décrocher. Je tiens le mobile du bout des doigts, à cinq centimètres de l'oreille.

« Salut, champion, fait la voix au bout du fil.

— Tad ?

— Je te dérange ?

— Non. J'étais juste en train de me balader à poil.

— Super, dit-il sans vraiment m'écouter. Je viens juste de recevoir un appel intéressant. Devine de qui. »

Ghol Gedrosian, pensé-je. « Je donne ma langue au chat.

— Dan Yokelson », annonce-t-il fièrement. J'en déduis que je devrais connaître ce monsieur et en être bouleversé. Malgré tout, ce nom me dit quelque chose. Je n'arrive pas à le situer.

Comme le silence s'installe, Tad grogne : « Allez, Jimmy. Tu sais de qui il s'agit, n'est-ce pas ?

— Non, désolé.

— White Rock.

— Quoi, White Rock ? » Cette boîte est l'un des plus gros fonds spéculatifs de la côte Ouest. Je me souviens maintenant que son P-DG est un vieil ami de Tad, du temps où il passait son MBA à Harvard. Tad m'a raconté cette histoire un millier de fois. Le type est millionnaire. Il figure dans le top 50 du classement Forbes des plus grandes fortunes du monde.

« De quoi vous avez parlé ? questionné-je.

— De toi, mon pote.

— De moi ?

— Bon, pas de toi personnellement, mais de Tao. Il voudrait acheter votre licence.

— Hein ?

— Votre programme. Comment s'appelle-t-il déjà ? P-Scan. »

La révélation de Tad me surprend. Les entreprises de cette taille n'ont que faire d'un produit comme P-Scan. Leur clientèle est fiable. Ils travaillent pour des institutions, organisent leurs déjeuners d'affaires dans des cinq étoiles. Rien à voir avec les péquenauds qui débarquent au guichet d'une banque et pour lesquels on a besoin d'une identification claire. Je ne vois pas comment notre logiciel pourrait aider une firme telle que White Rock.

« White Rock est un fonds d'investissement, tempéré-je.

— Oui, concède Tad. En effet. Mais Dan est intéressé. J'ai sa garantie. L'affaire est dans le sac, Jimmy. Cinq millions. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que ça me paraît... fou ? »

Je vois Libby qui m'observe du coin de l'œil. Quand je me tourne, elle fait semblant de regarder la télé.

« Ils vont faire quoi, avec P-Scan ?

— Comment je le saurais ? Je ne suis pas Nostradamus. S'il veut te donner cinq millions, tu n'as qu'à les prendre. »

Je sens qu'un truc cloche, mais mon travail, chez Tao, ne respecte plus les règles habituelles depuis un petit bout de temps. Renonçant à garder le portable au sec, je coince l'appareil au creux de mon épaule et m'installe au bureau. J'allume l'ordinateur d'une pichenette et tape "DAN YOKELSON" dans Google. J'obtiens une avalanche de résultats. L'un des premiers liens propose les derniers articles sur le P-DG ainsi qu'un éventail des titres représentatifs. Je me souviens maintenant pourquoi ce nom me disait quelque chose. Dan Yokelson a récemment défrayé la chronique, et pas seulement dans la rubrique financière.

La presse résume l'affaire. "Le directeur de White Rock soupçonné de fraude", "Yokelson accusé de délit d'initié". Cette histoire remonte à quatre mois. Je trouve d'autres articles, plus récents. Il y a vingt-trois heures : "Disparition d'un témoin clef dans le dossier White Rock", "La commission de

contrôle des marchés financiers pourrait abandonner les poursuites à l'encontre de Yokelson”.

La voix de Tad me ramène à la réalité.

« Tu es toujours là, Jimmy ?

— Oui.

— Tu n'as pas l'air très content de la nouvelle. As-tu la moindre idée des arguments que j'ai dû employer pour le convaincre ?

— Non. Quels arguments ?

— Une caisse de Château Latour. Une caisse entière, Jimmy. Tu sais combien ça coûte ?

— Non.

— Moi non plus, rigole-t-il. J'aurais peut-être dû me renseigner avant. Enfin bref, voilà où je veux en venir : nous soutenons notre écurie, Jimmy. Nous t'obtenons des contrats, quel qu'en soit le prix. Tu ferais bien de t'en souvenir.

— Promis, Tad. Je m'en souviendrai. »

Le mois d'août se termine.

Tom Mitchell n'a pas rappelé. J'ai presque oublié l'agent du FBI et sa traque du dealer russe. Oubliés aussi Charles Adams et sa cinglée de femme. Je les ai relégués dans un coin éloigné de mon esprit, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que de minuscules taches à l'horizon. Toujours présentes mais à peine perceptibles.

Obnubilé par ma propre réussite, j'ai été étonné de la facilité avec laquelle je les ai chassés de ma mémoire.

La réussite.

Quel sentiment étrange. J'ai passé tant d'années à me complaire dans l'échec, à passer d'une catastrophe à l'autre, que le succès était devenu une notion vague.

Faire partie des gagnants, enfin.

Lorsque j'ai pris mes fonctions chez Tao, la situation semblait désespérée. L'entreprise affrontait des difficultés quasi insurmontables. En dépit de ces handicaps, j'ai renversé la vapeur. J'ai dû me montrer impitoyable, certes. Tailler dans les effectifs, réduire les coûts, changer de stratégie. Des gens ont souffert, mais j'ai sauvé la boîte.

Même si la victoire est encore loin d'être acquise, elle ne relève plus de l'impossible.

Le *Financial Times* a publié un petit article sur la version bêta du logiciel, testée par Old Dominion et achetée presque aussitôt par White Rock. Ce coup double a rassuré les clients potentiels. Les portes s'ouvrent. Il ne se passe pas un jour sans que je reçoive un appel de la Wells Fargo, de HSBC ou de JPMorgan Chase. Tout le monde veut travailler avec nous, lancer un programme pilote dans ses antennes régionales. Aucun établissement bancaire n'envisage d'être le dernier à posséder le nec plus ultra de la technologie biométrique.

Je donne toujours la même réponse aux dirigeants qui me supplient, le souffle court, d'accepter leur offre : Old Dominion a l'exclusivité pour le Sud-Est des États-Unis. Mais attendez, j'ai une idée ! On peut sans doute trouver un accord sur l'exploitation du logiciel en dehors des régions concernées, qu'en dites-vous ?

La seule chose qui me retient d'éclater de rire au téléphone, c'est la mort prématurée de Stan Pontin, le responsable de l'informatique d'Old Dominion, juste avant la signature du premier contrat.

Je ne pense jamais à lui bien longtemps. Tout le reste se passe à merveille.

Le compte en banque de Tao se garnit à vue d'œil. Nous ne nous soucions plus des dépenses. Joan Leggett a arrêté de s'inquiéter à propos de l'argent disparu sous le mandat de Charles Adams. Un soulagement, car une partie de cet argent se retrouve précisément sur mon compte personnel. Grâce à lui, je paye la maison, les restaurants et les cadeaux insensés que j'offre à Libby : une Mercedes, des boucles d'oreille en diamant, un collier en or, une montre Cartier et une bague David Yurman.

Les coups de fil hebdomadaires de Tad Billups ne varient pas. Il se contente de formuler les encouragements d'usage : "Continue comme ça, Jimmy, tu fais du bon boulot. Pas de vagues. Mes associés s'intéressent à toi et ils sont admiratifs." Je ne lui demande plus de quels associés il parle. Des investisseurs de la Silicon Valley ou des trafiquants de l'Europe de l'Est avec des noms exotiques, peu importe. Je n'ai plus envie de le savoir.

Même ma vie domestique est devenue beaucoup plus agréable. Les sautes d'humeur et les pleurs nocturnes de Libby se sont estompés. Elle ne s'est pas transformée en Bisounours, bien sûr, mais elle semble moins me détester. Elle a arrêté de me regarder comme si j'étais un étranger auprès de qui elle s'était réveillée un beau matin. Ou, si je suis toujours un étranger, elle s'est habituée à ma présence.

J'honore religieusement mes rendez-vous avec le docteur Liago. Non que je l'apprécie ou qu'il soit compétent, mais je préfère éviter de m'attirer les foudres de Gordon Kramer. Le psychiatre à la voix ronronnante continue de pratiquer l'hypnothérapie : *détendez-vous, respirez. Ne prenez pas de drogue, monsieur Thane. Rangez le souvenir de votre fils là où il ne peut plus vous faire de mal...* Ces séances sont à la fois ridicules et ennuyeuses, mais j'estime qu'elles valent mieux qu'une visite surprise de Gordon. Je n'ai aucun désir de me retrouver menotté dans un garage tandis qu'il me frappe en hurlant que je suis un bon à rien.

Ma vie actuelle me convient. Je ne boude pas mon plaisir. J'aime la réussite. C'est tellement neuf, tellement bon, que je n'écoute pas la petite voix qui me tourmente parfois. Cette voix presque imperceptible qui intervient la nuit, lorsque je m'assoupis près de Libby, au son du ventilateur qui tourne au-dessus de moi. *Tu t'appelles Jimmy Thane, tu es Shiva le destructeur, Shiva le démolisseur. Tu portes la mort en toi. Immuable est ta nature profonde. Tu es irrécupérable.*

Cette voix est si douce, si faible que je parviens en général à l'ignorer. Et puis je m'endors.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Les problèmes commencent un mardi après-midi, en septembre.

Je suis assis à mon bureau quand le téléphone sonne. Amanda, au bout du fil : « Oh, Jim, vous êtes encore là. » Elle semble soulagée. « Je n'étais pas sûre de vous trouver. »

Elle fait référence aux nouveaux horaires de Jimmy Thane. J'ai en effet pris mes aises, dernièrement. J'arrive tard dans la matinée, je repars tôt. Et quand je daigne me montrer, je dis à Amanda de suspendre mes appels. J'avoue que ma désinvolture peut paraître injuste, venant d'un directeur qui a crucifié ses employés pour vingt minutes de retard le jour de son arrivée, mais c'était avant que je comprenne l'essence de ma mission, sa simplicité et sa facilité. En fait, je n'ai même pas besoin d'être là. Mon travail se résume à prendre l'oseille sans poser de question.

« Il y a quelqu'un pour vous à l'accueil, dit Amanda. Dois-je vous l'envoyer ? »

Avant que je puisse répondre, je l'entends s'adresser au visiteur : « Allez-y. Il vous attend. »

Un instant plus tard, on frappe à la porte. « Livraison spéciale ! »

Martin Sipyde apparaît dans l'embrasement, un sac à la main. « Un cadeau pour toi, Jimmy », se réjouit-il. Il entre d'autorité et lâche le sac sur mon bureau, qui s'écrase avec un bruit de glace pilée. « Une douzaine de crabes de la Cabane de l'Alligator. Maintenant, nous sommes quittes.

— La dernière personne à m'avoir dit que nous étions quittes était une prostituée nommée Angel. Elle m'avait refilé des morpions.

— Je peux m'asseoir ? demande-t-il en s'exécutant.

— Si tu veux, mais j'allais partir. »

Il regarde sa montre avec un haussement de sourcils. « À 3 heures ? »

J'enlève le sac du bureau, le pose à mes pieds. L'odeur des crustacés pêchés à marée basse me chatouille les narines. « Tu sais ce que c'est. Pas de surmenage. Des horaires décents. Une vie équilibrée, quoi.

— Ah oui, d'accord. » Son intonation suggère qu'il tente d'éviter tout jugement. « Alors, je vais faire vite. Je suis venu pour deux raisons. » Il me montre son pouce et son index. « Primo, je voulais te remercier pour toutes les heures facturées. Tao est officiellement le plus gros client de mon cabinet. Tous ces contrats... Je ne sais pas comment vous vous débrouillez. Vous leur faites des propositions qu'ils ne peuvent pas refuser ? s'amuse-t-il.

— Si on veut.

— À lui tout seul, le dossier White Rock va payer la fac d'Ashley. Elle a carrément envie de t'appeler Oncle Jimmy. Tu n'y vois pas d'inconvénient, n'est-ce pas ? » Il continue sans me laisser le temps de répondre : « Ne chope pas une crise cardiaque quand tu recevras la facture d'août. L'addition est salée. Très salée. Vous n'aurez pas de problème de paiement, hein ?

— Pour moi, les dettes ont toujours été sacrées », assuré-je. Ce n'est pas tout à fait vrai. Je touche machinalement le bout de mon auriculaire mutilé. Hector le bookmaker m'a autrefois enseigné l'importance du respect des remboursements.

« Secundo, et j'en viens au véritable but de ma visite, en dehors de t'apporter des crabes, bien sûr : j'ai une information qui pourrait t'intéresser.

— Ah bon ? »

Il pivote sur sa chaise, regarde derrière lui. Mon bureau est si petit qu'il n'a pas besoin de se lever pour fermer la porte. Ensuite, il se retourne vers moi. « Tu te souviens de la maison sur laquelle tu m'avais demandé d'enquêter ? »

Je suis sur le point de lui demander de quelle maison il s'agit, mais je comprends aussitôt de quoi il parle. C'était avant l'irruption de Ghol Gedrosian dans ma vie, avant le bonus de deux millions sur mon compte et avant la vague de licenciements, à l'époque où je cherchais qui nous volait. En ce temps-là, je pensais que ma mission consistait à redresser Tao. Maintenant, je sais qu'il faut simplement faire profil bas et encaisser les chèques.

L'escroc possédait une base arrière à Sanibel, une baraque qui avait tendance à attirer des russophones et dont le grenier recelait mille pièges en forme de poutres saillantes. J'avais demandé à Martin de creuser de ce côté-là.

« Nous nous sommes donc renseignés, explique l'avocat. Et nous avons trouvé à qui appartenait le 56 Windmere. Le dossier avait dû s'égarer dans l'agitation des licenciements. J'ai remis la main dessus ce matin.

— À qui appartient la maison, alors ? »

Martin semble mal à l'aise. « Je vais être franc avec toi, parce que je te considère comme un ami. On est amis, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, Martin. Nous nous facturons des services, mais nous sommes amis.

— D'où mon incompréhension. J'ai eu l'impression que tu te méfiais de moi, que tu cherchais à me mettre à l'épreuve.

— Te mettre à l'épreuve ?

— Ou alors que tu me faisais une sale blague, dans l'esprit de la Silicon Valley. Que vous vous amusiez aux dépens du petit avocat provincial, tu vois le genre.

— Je ne comprends pas. À qui appartient cette foutue maison ?

— Allez, Jimmy.

— Non, vraiment. Dis-le-moi.

— Tu veux un roulement de tambour ? Des cymbales ?

— Martin...

— D'accord. Accroche-toi, Jim. » Il ouvre son attaché-case, en sort une enveloppe en papier kraft, qu'il balance sur mon bureau. « Le propriétaire du

56 Windmere est un certain James Thane, résidant à Palo Alto, Californie. Tu as bien entendu. C'est toi qui possèdes cette baraque, Jimmy. Depuis trois ans. Payée comptant en 2007. Comme si tu ne le savais pas. »

Je titube hors de mon bureau. Martin, derrière moi : « Ça va, Jimmy ? Tu te sens bien ? Tu oublies tes crabes ! Il faut les mettre au frigo ! »

J'ignore ses appels. Il faut que je sorte, que je rentre chez moi. Je dois retrouver Libby, tout lui raconter.

Jusqu'à présent, je pouvais encore me leurrer sur ma mission, me raconter des histoires, alambiquées certes, mais des histoires quand même. Je n'étais pas fier de moi, et pourtant j'acceptais de couvrir des activités criminelles. Lorsque j'allais me coucher, je parvenais à me convaincre que je dirigeais une entreprise normale. En dépit de ce qui se passait autour de moi, je me persuadais que j'agissais pour le mieux, dans l'intérêt de Tao.

À présent, je comprends la finalité de tout cela. Je ne suis pas là pour redresser la boîte ou pour servir de façade. Je suis là pour porter le chapeau. En plein dans la ligne de mire.

Je trotte vers la réception. Au loin, Amanda parle à quelqu'un. Elle semble nerveuse. Je suis tellement pressé de m'en aller, de retrouver mon foyer, que je ne prête pas attention au manège de ma secrétaire. Ce n'est qu'au moment où je franchis les portes vitrées délimitant l'accueil que je reconnais la voix onctueuse du visiteur. Celui-ci ne s'est pas départi de son accent du Sud, épais comme du beurre à tartiner. « Monsieur Thane ! » Je lève les yeux et vois Tom Mitchell à moitié dissimulé derrière le comptoir. « Vous voilà, monsieur Thane ! Ravi de vous attraper au vol ! » Les mots “au vol” ressortent dans sa phrase, ou peut-être que je me fais des idées. « J'aimerais avoir une petite conversation avec vous, continue-t-il. Une conversation privée. »

Il m'emprisonne dans la salle de réunion. Tandis qu'il s'installe dans un fauteuil en bout de table, je reste debout, signifiant par là que je suis retenu

dans cette pièce contre mon gré et que je n'ai pas abandonné tout espoir d'évasion.

Il s'adosse à son siège, étire ses jambes et croise les doigts derrière la tête, dévoilant des auréoles sous les aisselles.

« Comment allez-vous, monsieur Thane ?

— Pas mal.

— Vous paraissez... agacé.

— Ce n'est rien. J'ai eu une journée stressante.

— Vous n'avez pas donné signe de vie depuis notre dernière entrevue. J'ai été surpris.

— Un léger surmenage.

— Tiens donc, sourit-il. Je pensais que vous auriez le temps de passer un petit coup de fil, au cas où vous vous seriez souvenu de quelque chose. Vous savez, à propos de notre ami.

— Quel ami ?

— Notre ami russe. Celui avec qui je voudrais discuter. Vous vous rappelez son nom, n'est-ce pas ? Aucune nouvelle de ce côté-là ?

— Non.

— Bien sûr. Dans le cas contraire, vous m'auriez contacté.

— Évidemment.

— Je savais qu'on pouvait compter sur vous, monsieur Thane. » Une ombre passe sur son visage. « Pour vous dire la vérité, c'est un autre motif qui m'amène. Je suis à la recherche de l'un de vos salariés. Un certain Dom Vanderbeek. »

Il me faut un instant pour comprendre. Je m'attendais à des questions sur la maison de Sanibel, sur mon compte en banque ou bien sur une combinaison des deux, du style “avez-vous déposé l'argent du grenier de la maison de Sanibel sur votre compte ?”.

Au lieu de cela, Mitchell m'interroge sur Dom Vanderbeek. M'imaginant sans doute en proie à une crise d'amnésie, il précise obligeamment :

« Monsieur Vanderbeek est votre responsable des ventes, si je ne m'abuse.

— Oui. Enfin, il était, parce que je m'en suis débarrassé.

— Vous vous en êtes débarrassé ? » Il plisse le front, se redresse. « Rassurez-moi, vous voulez dire “licencié”, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Parce que Dom Vanderbeek a disparu.

— C'est-à-dire ?

— Envolé. » Il claque des doigts. « Sa femme a retrouvé sa voiture au point mort dans l'allée, le moteur au ralenti. Plus personne à l'intérieur. » Il marque une pause, puis ajoute, comme s'il pouvait lire dans mes pensées : « Sacrée coïncidence, n'est-ce pas ? Ça fait beaucoup de gens qui abandonnent leur voiture sans couper le contact. On ne peut pas dire que la pénurie d'essence chagrine les habitants de cet État.

— Je ne l'ai pas vu.

— Depuis que vous vous en êtes débarrassé ?

— Depuis que je l'ai licencié.

— Licencié, exact. Je me suis entretenu avec une de vos employées, une Espagnole un peu forte.

— Rosita.

— Rosita, c'est ça. Elle m'a raconté que quand vous l'avez viré, vous vous êtes disputés. Vous l'auriez menacé. »

Merci, Rosita.

« Non, réfuté-je d'une voix égale. Dom était très en colère. Mais je ne l'ai pas menacé.

— Pourquoi l'avez-vous renvoyé ? »

Parce qu'il était trop curieux, parce qu'il s'intéressait aux mouvements de fonds dans l'entreprise.

« Parce que je ne l'aimais pas, dis-je en regardant l'agent droit dans les yeux.

— Une telle franchise vous honore. Bon, j'imagine que les raisons de son départ importent peu. Il est probablement en vacances. Il a juste oublié d'en parler à sa femme. Ce genre de négligence se produit plus souvent qu'on croit. En général, on retrouve le mari distrait dans les Keys, attablé devant une margarita avec une jeune fille accorte, en train d'entonner des tubes de Willie Nelson.

— J'espère que vous avez raison.

— Il y a de grandes chances que ce soit le cas. Si j'étais joueur, je miserais là-dessus. Au fait, monsieur Thane, vous aimez parier ? »

Son sourire jusqu'alors amical prend une inflexion rusée, sournoise.

« Non », fais-je.

Il retire un carnet à spirale de sa poche. Le calepin est déjà ouvert à la page idoine. « Je dois dire que je m'attendais à une autre réponse de votre part. Vous vous souvenez de la dernière fois où nous nous sommes rencontrés, quand je vous ai parlé de Ghol Gedrosian ?

— Oui.

— Vous avez prétendu ne pas le connaître.

— Et je le maintiens.

— Pourtant, je possède certaines informations qui contredisent vos déclarations. Nous avons arrêté un individu jeudi dernier, en Californie. Un vilain petit Arménien. Il ne mérite même pas que je prononce son nom. Cet homme s'occupait des prêts et des jeux pour Ghol Gedrosian. Il vendait aussi de la drogue. Très pointilleux question argent, un peu comme votre chef comptable. »

J'essaye de m'imaginer la timide Joan Leggett coiffée d'un feutre, une mitraillette Thompson à la main, et habillée en Vuitton. Non, l'Arménien ne ressemble pas du tout à un chef comptable.

« Nous avons trouvé des documents informatiques chez lui, continue Mitchell. Beaucoup de noms. Des gens qui devaient de l'argent, d'autres qui

remboursaient... Avec Ghol Gedrosian, ceux qui sont sur la première liste ont tout intérêt à passer sur la seconde, vous comprenez ?

— Oui. »

Il me fixe sans détour, le visage franc, ouvert, manifestement prêt à recueillir mes confidences. En général, la fraîcheur règne dans la salle de réunion, dont la climatisation est poussée à fond, mais aujourd'hui j'ai l'impression d'étouffer. Je redoute de tomber dans les pommes. Ma tête heurterait la table avec un bruit sourd.

« Voyez-vous où je veux en venir, monsieur Thane ?

— Non.

— Votre nom figurait sur un des fichiers. Vous deviez de l'argent à Ghol Gedrosian, vous l'avez remboursé. Ce n'était pas de la petite monnaie. Je parle de centaines de milliers de dollars. Des sommes impossibles à oublier. Je ne lis pas très bien le russe, mais vous sembliez être un client fidèle : jeux, prostituées, ainsi qu'un éventail considérable de drogues. La mémoire commence à vous revenir, monsieur Thane, ou devrais-je dire : J.R. Thane, 22 Waverly Drive ? C'était votre adresse en Californie, pas vrai ?

— Oui. » J'agrippe le rebord de table, content de pouvoir me tenir à quelque chose.

« Si vous avez envie de causer, c'est le moment. Vraiment.

— Non merci.

— Êtes-vous dépendant, monsieur Thane ? Au jeu, par exemple ? »

Les vieux démons refont surface. Je ne lui réponds pas, mais mon corps me trahit. Je sens ma carcasse se dégonfler. J'ai passé tellement de temps à essayer d'être fort, à vouloir impressionner les autres, Tad, Libby, Gordon Kramer, le docteur Curtis, Liago... À vouloir m'impressionner moi-même. Une lutte incessante, chaque heure, chaque jour, pour terminer dans cette pièce, avec ce plouc aux yeux de merlan frit, qui m'accuse d'un crime mystérieux. Tout s'effondre. Je n'ai qu'une envie : me réfugier dans une chambre obscure, me

servir un verre et peut-être m'allumer une bonne pipe de crack. Ensuite, je me mettrais en boule et j'attendrais la fin.

Ma voix n'est qu'un murmure enroué : « Oui. Au jeu. Et à la boisson, et aux drogues. Aux putes aussi. Si vous en avez, je suis preneur. » D'un bref coup d'œil, je m'assure que la porte est fermée. « Je suis abstinent depuis deux ans.

— Tant mieux pour vous. Maintenant, dites-moi où trouver Ghol Gedrosian, s'il vous plaît.

— Je ne peux pas.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

— Je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais rencontré. Et j'ignore totalement où il se cache. Juré craché. »

Il continue de m'étudier. Finalement, il hausse les épaules et referme son calepin. Après l'avoir remis dans sa poche, il se lève. Peut-être a-t-il choisi de me croire.

« Mon père était aux Alcooliques anonymes, alors je sais ce que vous traversez. »

À moins que son père se soit un jour réveillé sans portefeuille dans le quartier de Mission District, avec une pipe à la main, je doute qu'il sache réellement de quoi il retourne. Mais l'intention est louable.

Il se penche au-dessus de la table, me tend sa carte. « Ne la perdez pas, monsieur Thane. Vous allez avoir besoin de mon aide. Et ce sera plus tôt que vous ne le pensez. »

L'agent Mitchell se trompe. Il n'existe qu'une seule personne susceptible de m'aider. Une seule personne à qui j'aie envie de parler.

Bien sûr, nous avons eu notre lot d'épreuves, Libby et moi. Nous avons souffert. Je l'ai trahie. J'ai détruit ce qu'elle aimait le plus au monde. Pourtant, elle est toujours là, à mes côtés. Nous nous épaulons mutuellement en dépit des difficultés.

Lorsque j'arrive à la maison, je constate que la Mercedes n'est pas dans l'allée. Je parcours la villa. Son nom résonne dans les pièces vides.

Il est à peine 16 heures. Elle s'est probablement absentée. Je doute qu'elle m'ait laissé un mot, mais je vérifie par acquit de conscience. La table de la cuisine, la porte du réfrigérateur... Rien. Pas de post-it. Aucun indice.

J'essaye de me rappeler notre dernière conversation. Est-ce qu'elle comptait aller quelque part cette après-midi ?

Debout, au beau milieu de la cuisine, je réalise tout à coup que je n'ai jamais su comment Libby meublait son temps libre. Elle est seule dans cette maison, perdue dans une ville, un État étranges. Elle n'a pas de travail, pas d'amis, pas de famille.

Elle habite ici, de cela au moins je suis sûr. Mais j'ai l'impression qu'elle incarne un personnage sur les planches de Broadway. Quand les spectateurs s'installent et que les projecteurs s'allument – c'est-à-dire quand je rentre du travail –, le rideau s'ouvre et sa vie commence. Et lorsque la salle se vide, au

moment où je retourne au bureau, l'obscurité envahit les lieux et son histoire s'arrête.

Je sors sous le porche. De l'autre côté de la rue, mon voisin prognathe attend également sur son perron. Il darde ses yeux sur moi.

Je lui fais signe.

Une hésitation, le regard qui vacille, et il me rend la pareille d'un geste maladroit.

Nous habitons depuis des mois l'un en face de l'autre, au fond de cette impasse déserte. J'envisage un instant de traverser la rue pour me présenter, peut-être même lui demander s'il a vu ma femme, mais avant que je puisse mettre mon projet à exécution, il sort un portable de sa poche et le colle à son oreille. Il murmure quelques mots inaudibles, puis me tourne le dos et disparaît à l'intérieur de son domicile.

Je reviens au salon et décide de patienter, assis sur le canapé.

La vieille horloge égrène les secondes. Je songe à mon entrevue avec l'agent Mitchell, aux noms qu'il a découverts sur la liste de l'Arménien.

Je n'avais jamais entendu parler de Ghol Gedrosian avant de travailler chez Tao, c'est une certitude. Pourtant, Mitchell affirme que je suis l'un de ses clients. Un client assidu et important.

Comment cela se peut-il ?

Être drogué ne signifie pas qu'on vit dans le brouillard le plus complet, inconscient de ses propres actions et des gens autour de soi. Aujourd'hui encore, j'ai des souvenirs très nets de ma période d'addiction, dont certaines images m'apparaissent comme des photos prises au flash à magnésium dans les années 40. Les lignes de coke sniffées sur le ventre de deux prostituées ; le trottoir devant la Wells Fargo à 10 heures du matin, les mains tremblantes, attendant l'ouverture de la banque pour retirer dix mille dollars et rembourser les bookmakers avant midi ; le jardin à l'arrière d'une baraque de Woodside, sous une toile de camouflage destinée à cacher le labo de meth où, fidèle à la

conception particulière de l'épargne en état de manque, j'achetais mes produits en gros.

Des souvenirs intenses, indélébiles. Des sobriquets : Hector le Bookmaker, Johnny Pince-sans-rire, qui prétendait avoir joué avec Dylan au festival de musique folk de Newport et qui, quarante ans plus tard, me vendait sa came dans une caravane. Angel, la prostituée qui était prête à tout, absolument tout, pour partager ma meth. Tant de souvenirs, tant de noms extraits d'un long catalogue d'infamies.

Au sein de ce catalogue, un seul patronyme – assemblage improbable de consonnes et de voyelles, tellement singulier, tellement exotique et effrayant qu'il ressemble à une malédiction proférée dans une langue étrangère – brille par son absence. Si je l'avais entendu ne serait-ce qu'une fois au cours de toutes ces années, je ne l'aurais pas oublié.

Comment puis-je être un client de Ghol Gedrosian si je n'ai jamais entendu parler de lui avant de venir en Floride ? Comment puis-je figurer sur sa liste ?

Et depuis quand les truands font-ils leurs comptes sur tableur ? Il est de notoriété publique que ces messieurs, après une dure journée de cassage de gueules et de filles au tapin, aiment s'asseoir devant leur ordinateur et, tels de respectables consultants en stratégie multinationale attablés à la marina devant leurs cocktails frappés, dessiner des camemberts dont chaque tranche colorée désigne une branche de leur activité : rouge pour meth, bleu pour prostituées et vert pour prêts à taux d'usurier. Combien de criminels conservent leurs listes de clients sur fichiers informatiques ? Et combien de ces listes finissent entre les mains des policiers ?

Aucune, bien sûr.

Sauf si ces listes sont faites pour être trouvées, si on les a rédigées pour orienter les soupçons sur des individus précis.

J'entends le tintement des clefs dans la serrure de la porte d'entrée. Libby apparaît sur le seuil, un sac de courses à la main. Elle jette un coup d'œil au

salon.

« Qu'est-ce que tu fabriques là ? » Elle n'a pas l'air enchantée de me voir.

« Tu étais où ? »

— Au supermarché. » Elle brandit le sac, histoire de confirmer ses propos. Son geste déclenche en moi une irréprouvable envie d'en examiner le contenu. Je me lève, m'approche, mais elle part aussitôt dans la cuisine.

Je la suis.

« On avait besoin de lait », explique-t-elle. Elle sort ostensiblement une bouteille du sac, qu'elle s'empresse de mettre au réfrigérateur. Mes yeux explorent le plan de travail et s'arrêtent sur une bouteille à peine entamée ce matin.

« Il faut qu'on parle, Libby. »

Elle se retourne.

« J'ai été piégé », dis-je.

Ses traits sont dépourvus d'expression. Elle me regarde sans comprendre. Je continue : « Ce travail. Cette ville. Cette maison... » J'englobe tout d'un geste de la main. « Ce n'est pas réel.

— Pas réel ?

— C'est une mascarade, Libby. Je suis le dindon de la farce. »

Elle paraît stupéfaite.

De mon côté, je me rends compte que notre mariage a atteint un nouveau seuil. En dix ans, j'ai commis nombre d'erreurs, je lui ai brisé le cœur, je l'ai trompée, mais jamais encore je ne lui ai embrouillé l'esprit de telle manière. Cet exploit constitue une première.

« Tu es... le dindon de la farce ? répète-t-elle, un ricanement au bord des lèvres.

— La police a arrêté un homme. Un dealer, en Californie. Ils ont trouvé une liste de clients. Devine qui figurait dessus.

— Toi, dit-elle de but en blanc.

— Comment le sais-tu ?

— Tu es un drogué, Jimmy. Tu achètes de la drogue.

— Achetais.

— D'accord, achetais.

— Je n'ai jamais rien pris à l'homme qu'ils ont arrêté. Et je n'ai rien pris à son patron non plus, un type nommé Ghol Gedrosian. Je m'en souviendrais.

— Comment tu pourrais te rappeler à qui tu achetais ? Tu ne te rappelles même pas qui tu baisais.

— Oh si. Ma mémoire est intacte. » Je ne mens pas. Un camé n'oublie jamais un dealer. Il peut oublier de payer son loyer, d'appeler sa famille ou de rentrer chez lui, mais ses carnets d'adresses, les codes lorsqu'on frappe à la porte, les mots de passe, jamais.

« Ils ont introduit mon nom dans la liste, Libby. Je ne peux pas être client de quelqu'un que je n'ai jamais rencontré.

— J'aime Gucci mais je ne connais pas Tom Ford.

— Un peu de sérieux, voyons.

— Très bien, dit-elle, la mine sévère. Je vais être sérieuse.

— Et puis il y a autre chose. Un événement dont je ne t'ai pas parlé. » Je lui prends la main et l'entraîne au salon. Nous nous asseyons sur le canapé, en face de la vieille horloge qui radote son tic-tac métronomique.

« Ils m'ont donné de l'argent.

— Qui ça, ils ? demande-t-elle, intriguée.

— Tad. Tad et ses associés. Un énorme paquet de fric. Et je l'ai accepté sans poser de questions.

— Combien ?

— Quelle importance ?

— Combien ?

— Deux millions. »

Elle ne peut réprimer un tressaillement. « Ils t'ont filé deux millions de dollars ? Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Deux millions de dollars », fait-elle, songeuse. Puis elle me regarde et plisse les paupières. Je vois quelque chose de nouveau dans son regard, quelque chose que je n'avais plus vu depuis longtemps. Du respect. Oui, du respect.

« Deux millions de dollars. » Elle n'en revient pas.

« Tu comprends ce que ça implique ? L'argent est sur notre compte en banque. N'importe quel fouineur peut le trouver. Tad m'a piégé. Il a laissé des indices, des preuves contre moi. L'argent semblera provenir des détournements de fonds, mon nom sur la liste me fera passer pour un drogué.

— Tu es un drogué.

— C'est un traquenard.

— Arrête ta parano, Jimmy. »

J'essaye de garder mon calme. Quand on vous traite de paranoïaque, vous le devenez encore plus. « Écoute-moi, Libby. Réfléchissons. Il faut aller voir la police, rendre l'argent, leur raconter ce qu'on sait. On doit dénoncer les magouilles de Tad. Il vole l'entreprise et, par conséquent, ses associés. Nous devons aussi leur parler de Ghol Gedrosian.

— La police ? » Apparemment, Libby est restée bloquée à la toute première étape du programme, qui consiste à réfléchir.

Je lui prends de nouveau la main. Sa peau est froide. « Voilà ce qu'on va faire : on va rentrer chez nous. Notre vrai chez-nous, en Californie. »

L'idée est impulsive mais, à présent que j'en ai esquissé les grandes lignes, elle me paraît très attrayante. J'énonce précipitamment la suite : « On n'a qu'à partir cette nuit, prendre un avion, décamper. Au diable ce travail, cette maison. Pas besoin de faire les bagages. Allons directement à l'aéroport. Maintenant, tout de suite, attrapons le premier vol. Quand on arrivera, je trouverai un avocat et on ira voir la police. On s'en sortira ensemble, quoi qu'il arrive. »

Libby demeure pensive.

« Qu'en dis-tu, Libby ? » Je me sens soulagé de lui avoir tout avoué, d'être enfin délivré du secret qui m'oppressait. Soulagé aussi de m'échapper, de

quitter la maison et de ne plus jamais revoir ce lieu maudit ni remettre un pied en Floride. « Alors, Libby ? Ton avis ? Prenons l'avion, retournons en Californie. La police nous aidera. On recommencera à zéro, tu verras, ce sera bien. Tu n'as pas envie de rentrer chez nous, Libby, de repartir comme avant ? »

Elle retire sa main, se lève du canapé et marche jusqu'à l'horloge. Elle contemple son reflet dans la vitre, dos à moi. Je ne distingue pas son visage.

« Libby ? appelé-je doucement. À quoi penses-tu ? »

Elle soupire. « Oh, Jimmy... » Une longue pause. Elle semble chercher ses mots. Quand elle se retourne, elle dit : « J'aurais préféré ne jamais te menacer. Je ne suis pas ce genre de femme. »

Même si je connais déjà la réponse, parce que Libby est précisément ce genre de femme, je ne peux m'empêcher de l'interroger :

« Quel genre de femme ?

— J'ai attendu longtemps. Tu n'es pas un homme facile, Jimmy. Mais tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, chuchoté-je.

— Combien de fois devrai-je pardonner ton incompetence, ta stupidité ? Combien de fois devrai-je transiger : “Ce n'est pas grave, Jimmy. Tu gâches tout mais je ne t'en veux pas.”

— Aujourd'hui, je ne gâche rien.

— Vraiment ? Deux millions de dollars en banque ? Un bon travail ? Tu veux tout balancer aux orties ?

— Non, soufflé-je. Je ne travaillerai pas pour des criminels.

— Tiens donc ! Tu te crois parfait ?

— Je ne tue personne.

— Ah bon ? » Une étincelle de haine pure allume son regard. Je lis dans son esprit comme dans un livre ouvert. Elle se rappelle la nuit où elle m'a trouvé dans la chambre de Cole, hurlant des propos incohérents sur la dépouille de mon fils. Mais la haine disparaît aussitôt, remplacée par un

mélange d'indulgence et de pitié. « Regarde-toi. Tu as quarante-sept ans. En admettant qu'ils te laissent t'en tirer, comment envisages-tu la suite ? »

Dès qu'elle prononce cette phrase, j'ai une vision très précise de l'avenir. Quand nous serons en Californie, je n'aurai plus d'emploi. Il est d'ailleurs peu probable que j'en retrouve un. Sans les deux millions de dollars, nous serons rapidement à sec. Je replongerai et Libby me quittera. C'est en tout cas ce que je déduis de son petit discours. Un matin, je me réveillerai dans un motel, accablé par un soleil cruel, et me demanderai à quel moment j'ai tout foiré. Pas besoin de chercher bien loin : mon destin se joue maintenant, tandis que je parle à Libby devant la vieille horloge et que les secondes défilent. Voilà l'instant où mon existence bascule.

« Tu ne peux pas laisser passer cette chance, insiste-t-elle comme si elle pouvait deviner mes pensées. Pas cette fois. Pas encore. Notre dernière chance.

— Mais c'est mal.

— Évidemment. » Libby a les traits tirés, le teint pâle. Je remarque qu'elle possède de petits yeux méchants. J'aurais dû m'en apercevoir avant, étant donné que nous sommes mariés depuis dix ans. « Le bien et le mal ne sont pas des notions pour les gens comme nous, Jimmy. Seules les personnes qui ne sont pas dépendantes, celles qui peuvent retrouver du travail et dont les enfants sont en vie peuvent se payer de luxe de choisir. Nous, nous sommes... » Sa phrase demeure en suspens. Elle secoue la tête.

Je suis abasourdi. Les mots se dérobent à ma pensée. Le souffle coupé, je reste muet.

Elle reprend sur un ton plus prévenant : « Tu es quelqu'un de bien, Jimmy.

— Vraiment ?

— En tout cas, tu mérites une vie meilleure. On t'offre la possibilité d'y accéder. Ne la refuse pas. Pour une fois dans ton existence, accepte ce qu'on te donne.

— Mais on m'a tendu un piège, Libby. J'ai été floué. »

Elle s'assoit à côté de moi, s'empare de ma main. Sa peau est toujours aussi froide, reptilienne. « Oui, on t'a piégé. Et un jour viendra où tu payeras l'addition. Mais ce jour n'est pas encore arrivé, et il n'arrivera peut-être jamais. Alors, en attendant...

— En attendant, je fais quoi ?

— Tu restes avec moi. Nous pouvons encore tenter d'être heureux. J'essayerai d'être une meilleure épouse. On t'offre un cadeau inestimable, Jimmy, tu t'en rends compte ?

— Quel cadeau ?

— Une deuxième chance. Tu connais beaucoup de gens à qui l'on propose une telle opportunité après qu'ils ont bousillé leur existence ? Voilà ton plan de redressement : une nouvelle vie, une nouvelle maison, de l'argent. Et une femme qui t'aime.

— Ah bon ? »

Elle me regarde longtemps sans rien dire, puis choisit une autre approche : « Je veux que tu me fasses une promesse, Jimmy.

— Quelle promesse ?

— Jure-moi de ne pas tout gâcher. Ne va pas voir la police.

— Mais...

— Jure-le-moi.

— Libby...

— Jure-le-moi ! » Elle crie si fort que l'ordre résonne contre les murs du salon, contre le plafond et la vitre de l'horloge. Je sursaute mais elle se radoucit aussitôt, même si sa voix demeure insistante : « Jure-le-moi.

— Libby... »

Elle chuchote à présent. « Jure-le-moi. Jure-le-moi. » Elle caresse mon visage, m'embrasse. Mes protestations faiblissent. « Libby...

— Jure-le-moi. Jure-le-moi.

— Je te le jure », concédé-je enfin. Je n'ai pas le choix. Après toutes les blessures infligées au cours des ans, je ne peux pas me dérober. Nul ne le peut.

J'attends environ quatorze heures pour trahir ma parole, ce qui constitue un record de rapidité en la matière, même pour moi, Jimmy Thane.

D'habitude, il me faut des jours, des semaines pour rompre une promesse que j'ai faite à Libby. Ces défections se concrétisent sous forme de réveils dans des lits appartenant à des inconnues, ou de visites chez des “amis”, à 3 heures du matin, étant entendu que ces “amis” possèdent moult sacs remplis de cristaux jaunes.

La trahison d'aujourd'hui est différente.

Lorsque je me lève ce matin, le sommeil interrompu par le rêve de Cole dans son bain, au clair de lune, Libby est déjà en train de préparer des œufs brouillés au rez-de-chaussée. Du café frais s'écoule dans la cafetière. Ma femme me montre ce que l'existence pourrait être si je jouais le jeu : œufs et café tous les matins, conversations banales à la table du petit déjeuner, où chacun lirait sa section préférée du *New York Times*. Le bonheur.

Nous ne parlons pas d'hier, ni de mon projet d'aller voir les flics. De même, personne n'évoque l'idée de rendre l'argent, de dénoncer Tad Billups ou d'aider l'agent Mitchell à localiser Ghol Gedrosian. Sur la foi de mon engagement, Libby n'éprouve aucun besoin de remettre le sujet sur le tapis. Il s'agissait d'un simple incident, que nous pouvons écarter de notre vie et oublier. Comme la nuit où Cole est mort, comme le jour où elle m'a trouvé au

lit avec une prostituée. Comme celui où elle m'a quitté et celui où elle est revenue.

Je mange les œufs qu'elle m'a préparés et fais honneur à son café. Quand je suis prêt à partir au bureau, je l'embrasse sur la joue.

« Passe une bonne journée, dit-elle. Je serai là à ton retour. » Un serment ou une menace. À moins qu'elle essaye juste de voir comment sonne la réplique.

Dès que je mets le pied dehors, une chaleur incroyable m'assaille. Il n'est même pas 9 heures et le thermomètre affiche déjà vingt-six degrés. Le temps est lourd, la météo incertaine. Les nuages qui obscurcissent l'horizon suggèrent un orage imminent.

Je monte dans la Ford.

Direction l'ouest, sous des cieux chargés. J'ai décidé d'aller à Sanibel, jeter un coup d'œil à la maison que je possède.

Pas d'effraction, cette fois, pas de détour par l'arrière afin de me glisser par la fenêtre entrebâillée. Je me gare devant mon domicile et marche la tête haute dans l'allée. Je me doute, j'espère même, que la porte sera fermée, mais elle s'ouvre sans difficulté, s'efface pratiquement pour me laisser le passage. Je la referme derrière moi. L'atmosphère est lourde, poussiéreuse. Les lumières sont éteintes. Le soleil se fraye un passage à travers les stores jaunies, si bien que je distingue le salon vide sur le côté, et la cuisine enténébrée devant moi.

L'odeur me frappe instantanément, écœurante, nauséabonde. Effluves de corruption, de choses dissimulées sous le plancher, reflux d'égouts par jour de canicule.

J'arpente le couloir à pas de loup, explore les pièces les unes après les autres, m'attendant à tout moment à découvrir un macchabée en décomposition sur la moquette. Je ne trouve aucun corps, mais l'odeur persiste. Les pièces sont aussi désertes qu'à ma première visite. Le futon dans la chambre, le bureau défoncé et l'étagère dépourvue de livres n'ont pas bougé.

Je passe devant la salle de bains. Toujours pas de cadavre. La puanteur s'accroît quand j'avance dans le corridor. Impossible de s'y tromper. Je me fige, le cœur au bord des lèvres, comme si l'immobilité pouvait atténuer le désastre. Je prends de petites goulées d'air par la bouche et tente de chasser l'odeur de mon esprit.

Le couloir se termine par une porte en métal, sûrement le garage. L'absence de fenêtre accroît la pénombre. Je lève les yeux et distingue, dans l'obscurité, la trappe du grenier. J'attrape l'échelle télescopique.

Les événements se précipitent. Un courant d'air putride sur mon visage. Un homme qui tombe, me percute la mâchoire. Un cri de surprise. Je mouline des bras, trébuche en arrière.

L'homme s'écroule face contre terre. Pas besoin de voir sa tête, je reconnais immédiatement cette coupe à la César, cette énorme Rolex à son poignet et ce pantalon Ferragamo aux plis si nets qu'il paraît sortir de la blanchisserie.

Je contourne le corps. L'homme me contemple de ses yeux vides. Son sourire, toutes dents dehors, lèvres retroussées, est un mélange d'arrogance et de rigidité cadavérique. Mort, Dom Vanderbeek ressemble beaucoup à celui qu'il était vivant. Peut-être un peu plus en colère que d'habitude et toujours aussi vexé. On a l'impression qu'il a du mal à accepter la situation, comme s'il ne supportait pas d'être décédé alors qu'il était le meilleur.

Je m'enfuis.

La porte claque dans mon dos. Mes chaussures raclent le béton, je sprinte dans l'allée. Après avoir saisi mes clés d'une main tremblante, je saute dans la voiture et mets le contact. Je laisse alors le soulagement m'envahir. J'ai réussi à sortir de cette maison sinistre, à échapper au cadavre, à l'odeur.

À ce moment précis, un cylindre métallique se colle à l'arrière de mon crâne. « Ne bougez pas, monsieur Thane, me conseille un homme avec l'accent russe. Vous n'auriez pas dû venir. Vous n'auriez pas dû voir ça. Maintenant, que vais-je faire de vous ? »

Un coup d'œil dans le rétroviseur me confirme la présence d'un homme armé dans mon dos. Il pointe un revolver sur ma tête. Je m'aperçois qu'il est jeune, environ trente ans, et que ses cheveux blonds sont coupés à la militaire. Une vilaine cicatrice pourpre barre sa joue gauche jusqu'à l'oreille. La plaie est mal recousue ; elle ressemble aux coutures d'un vieux gant de baseball.

« Ne coupez pas le contact, ordonne-t-il. Et sortez de voiture. »

Je ne réagis pas assez vite à son goût. Il arme le chien et presse l'arme plus fort. « Sortez maintenant ! »

J'obéis. Il se glisse derrière moi, appuie le canon sur mes reins. « Laissez la portière ouverte. Allons dans la maison. »

Si je fais ce qu'il dit, je suis mort. Charles Adams et Dom Vanderbeek m'ont précédé.

« Je ne veux pas vous tuer », précise-t-il. Le sous-entendu est évident : je ne veux pas vous tuer, mais j'y suis obligé. Le canon, tel un doigt osseux, me pousse en direction de la maison. Lorsque nous arrivons à la porte, il m'ordonne d'entrer.

Je regarde derrière moi. La rue est déserte. Pas de piétons, pas de voitures. Personne ne viendra à mon aide. « Personne ne viendra à votre aide, fait le Russe. Avancez. »

Dans la maison, l'odeur semble avoir empiré. Le Russe paraît surpris car il ferme la porte avec un *beurk* sonore.

La puanteur ne le gêne qu'un instant : il remet aussitôt le revolver dans mon dos et me force à marcher vers le corps. Celui-ci gît au bout du couloir. Le Russe se penche sur la dépouille, l'étudie avec un intérêt tout scientifique. Il tapote le cadavre du bout du pied. Une fois, puis deux. Comme le cadavre ne bouge pas, il paraît satisfait.

Il regarde la trappe béante du grenier. « Vous n'auriez pas dû l'ouvrir. Si elle était fermée, c'est qu'il y avait une raison.

— Je suis désolé. »

Il sort son portable, compose un numéro et tient l'appareil contre son oreille avec l'une de ses mains monstrueuses. Quelques mots en russe et il raccroche avant de se tourner vers moi : « Nous allons devoir nous débarrasser du corps. Ne revenez plus jamais ici. Compris ? »

Ces mots ne ressemblent pas à ceux d'un meurtrier pour sa future victime.

« Oui.

— Monsieur Vanderbeek était trop curieux. Vous voyez ce qui arrive aux gens curieux ? À ceux qui posent des questions ? »

J'opine du chef.

Le Russe aimerait sans doute continuer, mais il est interrompu par le bruit d'une voiture à l'extérieur. Un instant plus tard, des voix retentissent dans l'entrée. Des rires, des plaisanteries dans la langue de Tchekhov. Deux hommes apparaissent au bout du couloir, des types costauds, bas du front, qui portent un tapis. Dès qu'ils voient le Blond, ils s'arrêtent de parler, le saluent respectueusement. Celui-ci leur fait signe d'approcher d'un mouvement de canon.

Les gorilles déploient le tapis à côté de Vanderbeek, puis enroulent le corps à l'intérieur. Sur les instructions de leur supérieur, ils emportent leur fardeau sans un mot hors de la maison.

Lorsqu'ils sont partis, le Blond glisse son revolver à sa ceinture et me présente ses mains, paumes ouvertes, en un geste de paix ou de pardon.

« Mon employeur aimerait vous transmettre un message.

— Qui est-il ?

— Vous connaissez parfaitement son identité.

— Oui. Vous travaillez pour Ghol... »

Il me frappe au plexus. Je me plie en deux, les mains sur le ventre. J'émetts un *ouf* ridicule en tombant à genoux. Mes rotules heurtent le sol. La moquette, collée directement sur la dalle, ne possède pas de rembourrage. La douleur me cisaille les jambes. Un poing au sol, je tousse, à la recherche d'un souffle providentiel. Le Blond passe la main sur sa ceinture. Un couteau pourvu d'une grosse lame en dents de scie apparaît dans sa main. Où a-t-il pêché cet engin ? Il m'attrape les cheveux, tire en arrière d'un coup sec et pose l'acier froid sur ma gorge.

« Ne prononcez jamais ce nom, murmure-t-il. Jamais.

— Excusez-moi. »

Il lâche prise et se redresse. Je m'écroule, soulagé. Hélas, mon répit est de courte durée. Il me donne un coup de pied dans les côtes. « Quel ingrat ! rugit-il. Quel ingrat ! » Il frappe encore. Je me mets en position fœtale, les mains sur la tête, et attends la suite du déluge. Rien ne se passe. Je risque un œil entre mes doigts écartés. Il s'est agenouillé auprès de moi, la mine soucieuse. Son attitude est celle d'un passant qui se serait trouvé là par hasard. « Vous allez bien ? demande-t-il d'une voix douce. Vous pouvez vous asseoir ? »

Oui, je peux, malgré la douleur au flanc. Le Blond approche son visage du mien, si près que j'ai une vue impressionnante sur sa cicatrice.

« Il vous a offert un cadeau, monsieur Thane.

— L'argent ?

— Bien plus que l'argent. Une maison, un travail, une épouse. Tout ce qu'un homme désire.

— Libby ? m'étonné-je.

— Elle s'est donnée à vous. Vous l'avez apprécié ? »

Je m'abstiens de répondre.

« Tout ce que vous avez appartient à mon employeur, continue la brute. Et il peut tout vous reprendre, même la vie. Vous comprenez ? »

Je hoche la tête.

« Dites-le. Dites que vous comprenez.

— Je comprends.

— Vous devez accepter les cadeaux qu'il vous offre. Et lui en être reconnaissant.

— Oui.

— Dites-le.

— Oui, j'accepte ses cadeaux. Oui, je lui en suis reconnaissant.

— Son pouvoir est immense. Bien plus grand que vous ne pourriez l'imaginer.

— Oui.

— Dites-le.

— Son pouvoir est immense. Bien plus grand que je ne peux l'imaginer.

— Brave garçon, dit-il en se levant. Regardez-vous. Misérable, gros, dégoûtant. Faible. Et pourtant, il vous protège.

— Comment ça ? »

Il remet le poignard dans son fourreau de ceinture. « Vanderbeek ne vous embêtera plus. Il est neutralisé.

— Manifestement.

— Quant à vous, arrêtez vos investigations. Cessez de poser des questions, de réfléchir. Vous saisissez, monsieur Thane ? Ne réfléchissez plus. » Il me tapote le front avec son énorme pouce, histoire de désigner l'endroit d'où mes pensées devront s'absenter. « Réfléchir, c'est mourir.

— De toute façon, je n'aime pas réfléchir.

— Laissez les veuves tranquilles, ne demandez plus à votre secrétaire de déterrer les dossiers oubliés. Pigé ? »

Et pour m'aider à me pénétrer de ses paroles, il me frappe une dernière fois dans les côtes. Un sacré coup de pied. Un craquement sinistre se fait entendre

au moment où ses orteils entrent en contact avec ma cage thoracique. Je tombe en arrière. « Oh merde, arrêtez. S'il vous plaît, arrêtez.

— Vous avez mal ?

— Oui.

— Bien. Je suis content. Maintenant, allez travailler. Si je vous revois, ce sera pour vous tuer. »

OceanofPDF.com

Je retourne au bureau.

La moindre respiration est une torture mais je ne saigne pas, c'est déjà ça. Amanda me regarde à peine lorsque je passe en boitant devant la réception.

J'ai vaguement conscience de me conduire comme Charles Adams au crépuscule de sa vie. Il se faufilait dans son bureau après des confrontations avec de sinistres personnages, se verrouillait, puis restait caché.

Je ferme la porte et m'écroule sur mon siège.

Et pourtant, il vous protège, a dit l'homme de main. Je tâte mes côtes. Pour être franc, je n'ai pas l'impression d'être protégé. J'ôte ma chemise, examine les hématomes sur mon abdomen. Il me suffit de toucher l'un d'eux pour bondir de douleur. Non, je ne me sens pas protégé du tout.

Cependant, il ne m'a pas tué. Peut-être est-ce ainsi que Ghol Gedrosian exerce sa protection : en ne vous tuant pas.

Je récupère la carte de l'agent Mitchell dans le tiroir de mon bureau. Après l'avoir étudiée comme si le numéro de téléphone et l'adresse étaient une succession de runes difficiles à déchiffrer, mais contenant les réponses à des questions jamais posées, je contemple le poste fixe sur mon bureau. L'espace de trois secondes exactement, je m'imagine décrocher et appeler Tom Mitchell pour lui raconter ce que je sais : le corps de Dom Vanderbeek dans la maison de Sanibel, la mafia russe pour laquelle je travaille, les millions qu'ils m'ont

donnés pour regarder ailleurs, tandis que Ghol Gedrosian siphonne l'entreprise.

Bien entendu, je n'en fais rien. Je ne décroche pas le combiné. Je ne dis rien à l'agent Mitchell.

Je glisse sa carte dans mon portefeuille. L'histoire qu'il m'a racontée, celle du procureur en Californie, me revient en mémoire. Je repense au sort qu'ont connu sa femme et ses enfants. Il suffirait d'un coup de téléphone pour que je finisse comme eux, le Blond m'a prévenu : *si je vous revois, ce sera pour vous tuer.*

Un coup de téléphone, et il me rendra visite. Peut-être cette nuit, chez moi. Allongé sur le lit, j'ouvrirai les yeux pour la dernière fois. Ou alors ce sera chez Tao dans l'après-midi. J'irai à la réception et il sera là. Il m'attendra, assis sur une chaise tel un représentant en photocopieuses. À moins que ce soit dans la voiture, quand je sortirai de l'allée demain matin.

D'une manière ou d'une autre, Gedrosian saura que j'ai téléphoné au FBI. Il connaît mes moindres faits et gestes depuis mon arrivée en Floride.

D'ailleurs, comment le Blond a-t-il su que j'allais à Sanibel ? Personne n'était au courant ; j'ai pris cette décision sur un coup de tête, quand Martin Sipyde est entré dans mon bureau pour m'apprendre que j'étais propriétaire de la maison.

Laissez les veuves tranquilles, ne demandez plus à votre secrétaire de déterrer les dossiers oubliés, a dit le Russe. Il était au courant de mon entrevue avec la femme de Charles Adams et de ma conversation avec Amanda. Une conversation qui s'est tenue ici même, rien que nous deux avec la porte fermée...

Et les menaces de Vanderbeek. Elles se sont aussi déroulées dans ces locaux. Un frisson me parcourt l'échine. On me surveille. J'explore la pièce des yeux, immobile. Je cherche.

Il nous écoute. Il entend tout, m'a confié la veuve Adams.

Divagations d'une folle, ou vérité dévoilée ?

Je me lève doucement, avec un naturel affecté. Je fais mine de m'étirer les jambes. Un coup d'œil en direction du plafond. Le détecteur de fumée, le portemanteau accroché derrière la porte, les prises dans le mur. Il existe des centaines d'endroits où dissimuler un mouchard.

Je doute cependant qu'il soit caché ou enterré. Je parie plutôt qu'il est là, devant mon nez.

Je m'empare de la photo de Libby, Satan et moi, sur le bureau. Je soupèse le cadre argenté. Il m'a toujours paru étrange. Trop lourd, disproportionné.

J'examine encore une fois ce cliché bizarre. J'ai l'impression de voir une mise en scène, un trucage. Je pose le cadre par terre et l'écrase d'un coup de talon. Le verre se brise.

Je m'agenouille. Les fragiles montants se sont désolidarisés. Contrairement à ce que j'avais cru, ils n'étaient pas en métal. Des fils noirs, reliés à ce qui ressemble fort à un micro, une caméra miniature et une fine antenne émergent d'un compartiment secret.

Je me souviens de l'insistance avec laquelle Libby m'avait convaincu d'emporter cette photo et pas une autre, le jour de ma prise de fonction chez Tao. *Prends celle où nous sommes ensemble*, avait-elle prétexté. Je lui avais fait confiance. Je lui faisais confiance depuis tant d'années.

Sa méchanceté et ses sautes d'humeur, son obstination à rester auprès de moi alors qu'elle me hait prennent un relief nouveau.

Elle travaille pour Tad Billups. Depuis tout ce temps, elle travaille pour lui. Peut-être qu'elle couche également avec lui. Cela expliquerait beaucoup de choses. Ma femme et mon meilleur ami, entretenant une liaison et complotant contre moi.

Une pensée incongrue mais d'une clarté saisissante me frappe soudain : *tu as eu ce que tu méritais, Jimmy*.

Tout ce qui t'arrive est la conséquence de tes actes. Tu récoltes ce que tu as semé.

Chaque fois que Tad et moi avons parlé, depuis que je suis en Floride, c'est lui qui m'a appelé.

Je passe à l'offensive. À mon tour de le surprendre. J'ignore ce que je vais lui dire. Peut-être un truc du genre “ça te plaît de baiser ma femme ?”. Ou alors autre chose. Je ne m'inquiète pas. Je trouverai les mots appropriés dès que j'entendrai le son de sa voix.

Je cherche le numéro de téléphone de son bureau sur mon ordinateur. La secrétaire qui me répond a le timbre voilé des personnes blasées, typique des chiennes de garde embauchées par les sociétés de capital-risque. Sexy, oui, conviviale, un peu mais pas trop, avec un zeste de réticence : “Merci de votre appel, mais qui êtes-vous au juste ?”

« Bonjour, vous êtes bien chez Bedrock Ventures. Alicia à l'appareil. En quoi puis-je vous aider ?

— Je voudrais parler à Tad Billups, s'il vous plaît. »

Long silence. « De la part de qui ?

— Jimmy Thane. »

Nouveau silence. Sans doute a-t-elle besoin de davantage de précisions. « Je suis le directeur de l'une de vos entreprises. Jimmy Thane, de Tao Software, Alicia. Vous avez sûrement entendu parler de moi. » Dans mon intonation, la fermeté le dispute à une légère impatience. « Passez-moi Tad, je vous prie. »

Encore une pause. J'ai l'impression d'appeler de la planète Mars, de la part du général Mixilplc, pour discuter du calibrage de notre canon à rayons cosmiques.

« Restez en ligne », dit-elle au bout d'un long moment. Une reprise de *Penny Lane*, façon musique d'ambiance à la flûte de Pan, succède à sa voix chaude. Une minute passe, puis un homme décroche.

« Tom Tench à l'appareil. À qui ai-je l'honneur ? »

Tom D. Tench, alias Tonne de Tanche, un des associés de Tad. Toutes les sociétés de capital-risque ont un Tench parmi leurs responsables : un homme qui sait parler aux imbéciles heureux détenteurs des cordons de la bourse. Vous ne pouvez pas envoyer un Indien à la peau sombre ou un Chinois énigmatique négocier avec une vieille famille d'Akron. Même si ce sont précisément ces spécimens exotiques qui gèrent les capitaux des barons de l'acier depuis la quatrième génération en Ohio, il vous faut un Tench pour manœuvrer. Bête comme ses pieds, mais descendant des colons du *Mayflower*, diplômé de Yale, titulaire d'une maîtrise en gestion des affaires à Harvard, et doté d'un solide coup droit au squash.

J'essaye de paraître enthousiaste : « Bonjour Tom. C'est Jimmy.

— Jimmy ? » Il n'a pas l'air de se souvenir de moi.

« Jimmy Thane. Est-ce que Tad est là ?

— Tad ? »

Bon sang, soupire-je intérieurement, *j'essaye de joindre le type qui me cocufie et Tench joue à Questions pour un champion.*

« Tad, oui ! Tad Billups. J'ai demandé à la secrétaire de me le passer. J'ignore pourquoi j'ai atterri chez vous. Comment allez-vous, au fait ?

— Qui est à l'appareil ?

— Jimmy Thane. » J'entends un gros souffle au bout du fil. Quelqu'un qui soupire ou pouffe d'un rire incrédule. Je continue tout de même sur ma lancée : « C'est moi, le directeur de Tao Software. La boîte appartient à votre portefeuille. J'imagine que vous êtes au courant. »

Cette dernière phrase est une plaisanterie. À défaut d'être drôle, elle contient tout le sarcasme que je peux mobiliser en pareilles circonstances. Même le capital-risqueur le plus médiocre connaît les entreprises inscrites à son portefeuille. Il les connaît intimement. Les responsables en poste sont ses employés. Aucun nom ne lui échappe. Après tout, les directeurs constituent son principal atout. Ils s'appliquent à faire de lui un homme riche.

Tench Tronche de Cake ne saisit pas l'ironie de ma réplique. Le silence s'installe. Je me demande s'il est encore là quand il dit : « Jimmy Thane, le poivrot ? »

Si je n'étais pas assis, bien calé dans mon fauteuil, je serais tombé par terre. Je ressens un léger vertige, comme si ma perception du monde changeait, drastiquement infléchi par une inversion de rotation du globe ou que sais-je. Je parviens cependant à rester courtois : « Le poivrot, c'est cela. N'oubliez pas le cocaïnomane et le coureur de jupons. Maintenant, est-ce que vous pouvez me passer Tad, oui ou non ?

— Qu'est-ce que vous me chantez, Jimmy ? Où êtes-vous ?

— Bon sang de merde, explosé-je. Je suis à perpète, en Floride, espèce de con. Je me casse le cul pour votre salopard d'associé et il fait quarante-cinq degrés. Vous n'allez quand même pas me raconter qu'il ne vous a pas prévenu que je travaillais pour vous ?

— Jimmy Thane, dit-il sur un ton rêveur. J'étais sûr de ne plus jamais entendre parler de vous, après ce qui s'est passé. » Il s'éclaircit la voix. « Tao Software a fermé ses portes l'année dernière, Jimmy. Perte sèche. Nous nous sommes débarrassés de l'entreprise. Est-ce que... est-ce que vous me faites une blague ?

— Allez au diable, Tench. » Là, je ne plaisante pas. « Passez-moi votre enfoiré d'associé tout de suite.

— Tad, Tad, Tad, répète-t-il comme si ce prénom valait la peine d'être examiné sous tous les angles. Voilà le problème, Jimmy.

— Quel problème ?

— Tad a pris un long congé sabbatique. Il nous a quittés au début de l'année dernière, en 2009, et n'est plus revenu depuis. Après le drame, tout le monde pensait que c'était mieux.

— Qu'est-il arrivé ?

— Vous ne connaissez pas l'histoire ? La baby-sitter étranglée avec son propre soutien-gorge ?

— Non.

— Eh bien, tant que la cour n'a pas rendu son verdict, nous ne savons pas la vérité. Mais nous avons convenu, en attendant le jugement...

— Comment ça, le jugement ? Vous déraillez ou quoi ? Où est Tad ? C'est lui qui m'a engagé, bordel !

— J'ignore où il est, Jimmy. Je ne lui ai pas parlé depuis plus d'un an. Il ne travaille plus avec nous et je doute de le revoir un jour. Je peux toutefois vous certifier, Jimmy, que personne chez Bedrock Ventures ne vous a confié de mission. Ni pour prendre les rênes d'une entreprise, ni pour prendre le bouillon. » Une pause, et il ajoute : « Sans vouloir vous vexer.

— Je ne me vexe pas, Ducon.

— Si je le croise, ce qui est peu probable étant donné que je déteste les prisons, je lui dirai que vous avez appelé. »

Il pleut quand j'arrive à la maison.

L'averse, quelques gouttes sur le pare-brise tandis que je reviens du bureau, se transforme en intempérie conséquente au moment où je m'extirpe de la voiture. Je lève les yeux. Midi tout juste passé et le ciel est noir, le déluge imminent. L'eau éclabousse le gravier à mes pieds. Une odeur de poussière chaude monte du sol. Le tonnerre gronde au loin.

La Mercedes de Libby n'est pas là. De toute façon, je ne m'attendais pas à trouver ma femme à la maison. On ne peut pas à la fois guetter le retour de son mari et mener une double vie. Travailler pour son amant.

Je gravis les marches jusqu'à notre chambre et commence ma fouille par le tiroir où Libby garde ses sous-vêtements. Un endroit souvent prisé des cachottières. Je passe mes mains dans les habits. J'ignore ce que je cherche : le coin replié d'un emballage de préservatif, la douce couverture d'un journal intime, voire le papier plié d'une lettre d'amour rédigée par Tad. Ou écrite en cyrillique.

Ma quête est un échec. Rien que des vêtements, pas si nombreux que ça, d'ailleurs.

Je passe à l'armoire. D'abord les étagères du haut, qui contiennent les pulls. Ensuite je m'agenouille et entreprends d'examiner une à une les boîtes à chaussures et autres sacs à main inutilisés. Chou blanc. Pas de mot, pas de papier, pas de secret.

Je vais explorer les tiroirs de la cuisine. J'inventorie tous les objets qui s'accumulent traditionnellement en pareil lieu : tire-bouchon, ouvre-boîte, couteaux émoussés, spatule, pelote de ficelle... Les placards, les recoins derrière les assiettes et les verres ne m'en apprennent pas davantage. Je jette dans l'évier la farine contenue dans une boîte en fer-blanc, puis le sucre en poudre d'un tupperware.

À l'extérieur, l'averse s'accroît. Les gouttes tambourinent sur le toit. Un éclair, suivi quelques secondes plus tard d'un coup de tonnerre qui ébranle les vitres.

Alors que je contemple le jardin à travers la fenêtre, un autre éclair illumine le potager et la remise, un peu en retrait.

La remise, bien sûr.

Je sors de la maison en laissant la porte ouverte, trotte sous la pluie qui tombe à présent avec virulence. Les gouttes bombardent mon crâne endolori, lavent la sueur de mon visage. Ma chemise est trempée en deux secondes. L'eau s'accumule dans mes chaussures. Je glisse dans la boue.

Par chance, la cabane n'est pas verrouillée. La fine porte en tôle ondulée grince sur ses gonds rouillés lorsque je tire la poignée.

Je découvre le paquet là où il doit être, sur l'étagère du bas. J'avais vu Libby à genoux, la dernière fois. L'objet est enveloppé dans du papier blanc de boucherie.

Mes mains tremblent. J'ai la conviction d'avoir trouvé une réponse, même si j'ignore à quelle question elle se rapporte. J'arrache l'emballage. Le papier mouillé se délite sous mes doigts humides. Trois DVD à l'intérieur, frappés au logo de Hewlett-Packard et ornés du slogan : "Inventez".

Chaque disque porte une date inscrite à la main, au feutre indélébile : "2 juin", "12 juillet" et "19 juillet".

Je retourne au salon et glisse le premier DVD, celui du 2 juin, dans le lecteur.

Le film commence immédiatement. Pas de générique. Je sais tout de suite à quel genre j'ai affaire : image contrastée, couleur orangée omniprésente, halètements saturés... J'ai vu ces vidéos un millier de fois, comme chaque Américain.

Un détail, cependant, attire mon attention. On ne peut pas nier que ce soit de la pornographie, mais quelque chose cloche. Le film est trop réel.

Une jeune fille d'environ quinze ans s'affiche à l'écran. Son visage m'est familier, mais je ne parviens pas à me rappeler où je l'ai vue. Allongée nue sur une bâche en plastique, luisante de sueur, elle a les cheveux plaqués sur le crâne et les jambes écartées. Sans doute est-elle attachée à des montants de lit, invisibles à l'écran. Un bâillon qui ressemble à une cravate en nylon est enfoncé dans sa bouche. J'observe en outre que sa tête est maintenue par de l'adhésif noir autour du front. Ses yeux sont remplis de larmes.

Une voix masculine, en off : « Tu sais ce qui va t'arriver ? » Le timbre est doux. L'inconnu parle très lentement, avec un accent russe : « Nous allons te découper, te faire mal. C'est ce que tu veux ? »

La fille, paniquée, essaye de secouer la tête, mais l'adhésif n'autorise qu'un ou deux soubresauts frénétiques.

« Tu es tellement calme, Lisa. Dis un mot à la caméra. »

Ses yeux vacillent, se posent sur l'objectif, sur moi. Je n'ai jamais vu un tel regard et prie pour ne jamais le revoir.

« Bientôt, ma chère », susurre le Russe. Le film s'arrête.

Je fixe un long moment l'écran noir. Une voix intérieure me déconseille de regarder le deuxième disque. Je sais ce qu'il contient, ça ne m'intéresse pas. Je voudrais remettre les DVD dans leur emballage et les reposer sur l'étagère afin de les oublier. Mais cette démarche est impossible, car je dois connaître le secret de Libby.

La suite est encore pire. Même fille, même pièce. L'angle de prise de vue demeure identique, mais du temps a passé. Suffisamment pour qu'il se produise des choses horribles. La jeune victime n'a plus peur. Elle est en état de

choc, à peine en vie. Ses poignets, ses jambes et sa tête sont toujours entravés. Elle a les yeux ouverts, sa respiration est calme, mais elle ne bouge plus du tout. Un mélange de sang, de morve et de Dieu sait quoi encore souille son visage. Ses petits seins sont rouges et enflés, ses joues contusionnées. Sa belle peau laiteuse s'orne désormais d'orifices noirs suintant de pus. Je devine qu'il s'agit de brûlures de cigarettes.

Le Russe reprend la parole : « Pauvre petite. Pauvre, pauvre petite. Si tu nous avais écoutés, elle n'en serait pas là. Elle irait à l'école, elle ferait ses devoirs avec plaisir, elle aurait un petit ami, comme promis. Mais tu n'as pas bien travaillé. Nous t'avions donné des instructions et tu as échoué. Tu n'es qu'une imbécile. Il ne te croit pas, il ne te fait pas confiance. Tu dois t'améliorer. La prochaine fois, tu n'aimeras pas ce que nous lui ferons. »

Les déclarations du bourreau sont effroyablement prémonitoires. Le troisième DVD est plus ignoble encore que les précédents. La fille est toujours vivante. Ses tortionnaires ont fait ce qu'il fallait. Cela n'a pas dû être facile. Physiquement ou mentalement, il ne reste pas grand-chose d'elle. Elle ne ressemble plus du tout à l'adolescente de la première vidéo, ni même à un être humain. On distingue encore ses yeux blancs à travers le magma de son visage. Ils sont ouverts mais ne voient plus rien.

« Tu te rends compte de ce que tu as fait ? interroge le Russe hors champ. Tu sais pourquoi nous nous sommes attaqués à elle ? À cause de toi. Tout est de ta faute. Il ne te croit toujours pas. Dernier avertissement. Ou notre prochain film aura une nouvelle star : toi. »

La voix de Libby me fait sursauter. « Qu'est-ce que tu fabriques, Jimmy ? »

Je me retourne. Elle se tient sur le seuil du salon, appuyée au montant de la porte pour garder l'équilibre. Elle est trempée. Ses cheveux pendent en longues torsades dégoulinantes. Elle ne semble pas en colère. Juste épuisée. Peut-être est-elle soulagée que j'aie enfin découvert son secret. « Tu n'aurais pas dû les regarder, dit-elle.

— Qui est cette fille ? » Je désigne la télé. Malgré l'écran noir et muet, il est évident que je parle de la victime des tortures.

« Tu ne comprends pas, se désole Libby. C'est une catastrophe.

— Qui est-elle ?

— Arrête, je t'en prie.

— Qui est-elle ?

— Jimmy...

— Qui est-elle, bon Dieu ? » hurlé-je.

Elle ouvre la bouche pour répondre, mais paraît se raviser aussitôt. Elle me regarde, fait volte-face, monte à l'étage.

Je la rejoins dans la chambre. Elle est plantée devant la fenêtre, les yeux dans le vide.

« J'ai trouvé le micro dans le cadre de la photo, Libby. Je sais que tu travailles pour Tad. »

Elle ne bouge pas, ne parle pas.

« Qui est l'adolescente sur le DVD ? »

Malgré son silence, je continue, plus doucement qu'elle ne le mériterait :
« Réponds-moi, s'il te plaît, Libby. Qui est-elle ? »

Elle se tourne vers moi. Sa peau est si blanche, si fine que je distingue l'entrelacs de veines bleues sous ses yeux. Elle plisse les lèvres. Sa réponse n'est qu'un soupir, un courant d'air glacé : « C'est ma fille.

— Ta... fille ? » Je m'ébroue. « Tu n'as pas de fille. Tu n'as jamais eu de... Attends une minute : tu as eu un enfant avant moi ? »

Elle reste silencieuse.

« Pourquoi l'ont-ils torturée ?

— C'est une longue histoire, Jimmy. Et je ne crois pas que j'aurai le temps de te la raconter.

— Nous avons tout le temps du monde.

— Oh non. Ne crois pas ça. »

Je commence à discerner les grandes lignes du complot. « Tout n'était que mensonges, alors ? Ton passé, tout ce que tu m'as raconté... Des mensonges, pas vrai, Libby ? »

À l'évocation de son prénom, je repense à la soirée au restaurant, en compagnie de Martin et de son épouse. Je revois la femme qui avait abordé Libby à la fin du repas, celle qui la prenait pour quelqu'un d'autre.

« Bon Dieu, soufflé-je. Est-ce que tu t'appelles Libby, au moins ? »

Ses yeux parcourent lentement la pièce. Je suis son regard, qui se pose sur le ventilateur au plafond. L'appareil tourne paresseusement au-dessus de nos têtes, brassant un air lourd.

« Dis-moi ce qui se passe, Libby. Je peux sans doute t'aider.

— M'aider ? rit-elle. Non, Jimmy. Je suis sûre que tu ne peux pas m'aider.

— Qui a fait ces vidéos ? Ils te font chanter, c'est ça ? Pourquoi ? Que veulent-ils ? »

Elle reste muette, mais cela n'a plus d'importance. J'ai compris de quoi il retourne. « Tu ne travailles pas pour Tad, hein ? C'est Ghol Gedrosian. Tu as toujours été à son service. Où est-il ? Il rôde dans les parages ? »

Elle pose un doigt sur ses lèvres. Sa voix est si ténue, la pluie tombe si fort sur le toit, que je l'entends à peine : « Chut. Ne prononce pas ce nom. »

Je hausse le ton : « Où est-il ? Où se cache Ghol Gedrosian ? »

Silence.

« Je te faisais confiance. Depuis combien de temps es-tu son esclave ? Combien d'années ? »

Elle m'observe avec une expression indéchiffrable. De la colère, peut-être ? Ou de la haine ? De la peur ? Non, décidé-je. Rien de tout cela. Je réalise avec effroi qu'elle éprouve de la pitié à mon égard. Elle me plaint.

« Tu n'as aucune idée du pétrin dans lequel tu t'es fourré, pas vrai ?

— Pourquoi te fait-il chanter ? Dans quel but ? »

Elle s'approche de moi, prend ma main et se penche à mon oreille. Je peux sentir son souffle sur ma peau. J'ai l'intuition qu'il s'agit là du crépuscule de

notre intimité, de notre dernier moment en tant que mari et femme. « Nous devons partir, chuchote-t-elle. Si tu veux vivre, il faut quitter cette maison tout de suite. Crois-moi. »

Je la repousse. Elle titube. « Te croire ? éclaté-je. Laisse-moi tranquille ! »

Je m'aperçois qu'elle est effrayée... par moi. Elle lance un regard subreptice au ventilateur.

Cet appareil possède une sorte d'aura maléfique. Il me fait penser à un œil lubrique, sadique, qui se repaît du spectacle sordide, de cette ultime dispute conjugale que nous lui offrons.

« Qu'est-ce que tu regardes ? questionné-je. Pourquoi tu n'arrêtes pas de... » Je m'interromps. En deux enjambées, j'atteins la table de chevet. Je m'empare du premier objet de poids que je trouve : un serre-livres métallique en forme d'éléphant et de la taille d'une brique. Cette babiole était déjà là quand j'ai emménagé. Je monte sur le lit et me penche vers le ventilateur.

« Qu'est-ce que tu fiches ? » s'alarme Libby.

D'un coup bien ajusté au centre de l'appareil, je casse l'œil en plastique. Le ventilateur se désolidarise du plafond. Je le regarde pendre à dix centimètres des bardeaux, retenu par les fils électriques. La poussière de plâtre se répand sur le plancher. J'examine l'intérieur de l'appareil. Pas d'erreur possible. Derrière le cache détruit, un objectif de caméra me toise.

Je suis hors de moi. « C'est quoi, ce bordel ? » Je frappe de nouveau le ventilateur avec le serre-livres. Les fils électriques cèdent, tout le dispositif s'écroule par terre, ne laissant qu'un fin nuage de poussière blanche en suspension.

Je pointe un doigt accusateur vers la fenêtre, vers la maison obscure de l'autre côté de la rue.

« C'est lui, hein ?

— Attends, Jimmy, laisse-moi t'expliquer...

— Notre voisin, Ghol Gedrosian.

— Non, tu te trompes. Ils t'ont entendu. Ils vont arriver. Il faut partir d'ici. »

Je refuse de l'écouter. Après avoir sauté du lit, je l'écarte sans ménagement de mon chemin et quitte la chambre, le serre-livres à la main.

« Reviens, Jimmy ! Ils vont te tuer ! »

Je dévale les marches quatre à quatre, arrive dans le salon. Maintenant, je vois des caméras partout. La vieille horloge, postée dans le coin. Combien de fois Libby et moi nous sommes-nous allongés sur le canapé juste en face ?

Je scrute l'intérieur de la pendule. La vitre reflète mon visage : celui d'un homme aux yeux cernés, aux cheveux mouillés et au nez bosselé. Je ne distingue aucun matériel suspect. Juste un type fou de rage. Je brandis le serre-livres et frappe l'horloge.

La vitre explose. Un éclat de verre m'écorche la joue, à deux centimètres de l'œil. Les ressorts bondissent hors de la machine, tels des accessoires de dessins animés. Je découvre enfin la rétine noire d'une caméra, dissimulée derrière le balancier.

« Écoute-moi, Jimmy », supplie Libby, qui a descendu les marches. Son regard se pose sur le serre-livres dans ma main. « Ils vont me tuer. Tu viens de signer mon arrêt de mort.

— Qui va te tuer ?

— Tu le sais.

— Dis son nom. »

Elle secoue la tête.

Je sors du salon, me dirige vers la porte d'entrée.

« Jimmy, non ! »

Me voilà dehors, sous le porche et sous la pluie. Je passe devant la Mercedes de Libby, garée de travers dans l'allée, derrière ma Ford. Dans sa précipitation, elle a laissé le toit ouvert, si bien que la pluie tombe à l'intérieur. Je continue ma route. L'averse se déchaîne sur mon crâne, mon visage, mes yeux. Je ne vois presque rien. Aveuglé par les éclairs et le rideau de pluie, je

traverse la chaussée en ligne droite. J'entrevois une paire de phares au loin. Peu importe. Je patauge maintenant dans le jardin de mon voisin, m'enfonce jusqu'aux chevilles dans la boue.

Après avoir gravi les degrés du perron, je martèle la porte avec le serrelivres. L'auvent m'abrite de l'intempérie. Mes coups sont lourds et violents. Ils évoquent l'arrivée de la Gestapo en pleine nuit. Le métal creuse de profondes encoches dans le bois.

« Ouvrez-moi ! m'égosillé-je. Laissez-moi entrer ! »

Le battant s'ouvre brusquement. Mon voisin, le vélociraptor, se tient dans l'embrasure de la porte. Il me regarde, étonné. Il porte un débardeur. De près, il est encore plus svelte et bronzé que dans mon souvenir. Plus musclé aussi. Il possède un torse d'athlète professionnel.

« Oui ? dit-il avec un accent russe. Je peux vous aider ?

— Je suis votre voisin, Jim Thane, répliqué-je sur un ton qui n'est pas très vivre-ensemble. Laissez-moi entrer ! » Je le pousse, une main sur la poitrine. Le mouvement nous surprend tous les deux. Il trébuche en arrière. La voie est libre.

Sa maison ressemble comme deux gouttes d'eau à la mienne, sauf que le salon se situe à gauche et non à droite. Plus loin, je distingue l'escalier en colimaçon qui mène aux chambres.

En passant, je jette un coup d'œil au vélociraptor. Il a l'air hésitant, peut-être même effrayé. Et lorsque je pénètre dans le salon, c'est la stupéfaction.

Chez moi, il y a un divan, une télé, une horloge dans un coin et même une table basse sur laquelle je pose mon verre de limonade et mes mots croisés.

Chez mon voisin, la pièce est bourrée de matériel électronique. Rien d'autre. Des rangées d'appareils, de machines. De quoi remplir un studio d'enregistrement. D'ailleurs, je suis littéralement dans un studio d'enregistrement. Les consoles peuplent le mur du fond, douze écrans de télévision haute définition s'alignent en hauteur.

« Bordel de m... » Je m'arrête, interloqué, car je viens de voir ce que diffusent les écrans.

Des images de Libby. De moi. Et de notre maison.

L'un des moniteurs est sur pause, sans doute en raison d'un intérêt particulier pour la séquence en cours, où l'on aperçoit Libby à genoux, en train de me sucer. Je me souviens de la nuit où cela s'est produit. Cet épisode date de plusieurs semaines, mais il m'a marqué par sa violence. La dimension machinale de cette expérience n'avait rien d'érotique.

Les autres télévisions diffusent des événements plus récents : un gros plan de moi, vu de l'horloge, alors que je me préparais à en pulvériser la vitre. Une autre vidéo, dont le time code défile en bas à droite, me montre occupé à fouiller la chambre. Cette scène, filmée en infrarouge, se déroulait une heure auparavant. On y voit mon fantôme verdâtre tâter les sous-vêtements de Libby, puis se diriger vers l'armoire.

Je me tourne vers Vélociraptor, qui m'observe à présent avec une sorte de jubilation, comme s'il était captivé par ma réaction.

« Qui êtes-vous ? Ghol Gedrosian ? »

Il rit. « Voyons, monsieur Thane. Vous faites erreur. Je peux tout vous expliquer.

— D'accord. Allez-y. Commencez donc par ça ! » Je désigne les écrans au mur et m'avance vers lui, le serre-livres à la main. Il ne bronche pas et continue de m'observer, calme mais prudent.

Soudain, j'entends du bruit à l'extérieur, par la porte d'entrée restée ouverte. D'abord une détonation, puis un cri. La voix de Libby : « Au secours, Jimmy ! »

Je me rue à l'extérieur, Vélociraptor sur mes talons. « Je vous en prie, monsieur Thane, insiste-t-il. Il s'agit d'un absurde malentendu. J'aimerais éclaircir les choses afin d'éviter tout désagrément. »

Je cours sous la pluie. De l'autre côté de la rue, dans mon allée, des phares trouent l'obscurité. Deux silhouettes sombres en poussent une troisième dans

une voiture. Un cri étouffé. Ils enlèvent Libby. J'arrive en bout de jardin. Mon pied glisse. Je me retrouve les fesses par terre. La douleur me vrille les côtes. Je reste planté dans la boue, le souffle coupé. L'eau ruisselle sur mes mains et mes jambes. Je parviens à me relever au moment où la voiture, une Sedan noire et anonyme, sort de la propriété en dérapant sur le gravier. Je sprinte pour lui couper la route, mais elle accélère. Je la manque de justesse.

« Arrêtez ! » crié-je. Trop tard. Le véhicule disparaît, englouti par l'averse.

« S'il vous plaît, monsieur Thane. Revenez à l'intérieur », crie Vélociraptor, qui est resté sur le perron de sa maison. Il a enfilé un coupe-vent et dissimule sa main droite dans la poche. « C'est une méprise. J'aimerais vraiment avoir une chance de vous expliquer de quoi il retourne. »

Tout en parlant, il s'approche de moi. Un mouvement lent, quasi imperceptible.

Je regarde ma propre maison. La porte est ouverte, la lumière accueillante du vestibule se déverse sous le porche. Vélociraptor continue sa progression. Il descend les marches, avance dans le jardin. « Ça va vous intéresser, vous verrez. Que diriez-vous d'en discuter devant une tasse de café bien chaud ? Entre voisins. Vous prendrez bien un café, n'est-ce pas ? » Il est maintenant assez près de moi pour que je puisse distinguer la protubérance dans sa poche, trop importante pour n'appartenir qu'à une main.

Je fais volte-face et me mets à courir dans la rue. Mes pieds envoient des gerbes d'eau. Les égouts ne parviennent plus à endiguer l'averse torrentielle. Je patauge à présent dans mon jardin. Un coup d'œil par-dessus mon épaule et je m'aperçois que le Russe s'est lancé à ma poursuite. Au temps pour la conversation amicale autour d'un café. Je pars en aquaplaning sur la pelouse, manque chuter sur les fesses pour la seconde fois, parviens à rétablir l'équilibre de justesse. Je continue ma course folle, escalade les marches du perron et m'enferme chez moi au moment où le Russe est sur le point de me rattraper.

Le verrou claque. À bout de souffle, je m'adosse au battant. La protubérance dans la poche de Vélociraptor me revient en mémoire et je

m'éloigne de l'huis.

Lorsque mon poursuivant frappe à la porte, ses coups sont mesurés, polis. Je l'entends qui m'appelle de l'autre côté : « Je ne veux pas vous faire de mal, monsieur Thane. Juste bavarder. Vous avez ma parole. »

J'examine l'entrée. Libby a laissé ses clefs trempées sur le guéridon. Je m'en empare, les glisse dans ma poche.

« Monsieur Thane, persiste Vélociraptor, asseyons-nous autour d'un verre, vous voulez bien ?

— Allez-vous-en ! Je n'ai pas envie de trinquer avec vous. Laissez-moi tranquille ! »

Je m'estime sain et sauf tant que le Russe est de l'autre côté de l'épais panneau de bois et tant que je suis en mesure de le localiser.

« Allez-vous-en », répété-je.

Pas de réponse.

Je regarde par le judas. Plus personne. Le Russe a quitté le perron.

Je dresse l'inventaire du rez-de-chaussée. Les fenêtres de la cuisine sont fermées, mais le patio, dans le salon, demeure entrouvert. Je m'empresse d'aller y remédier. Au moment où la targette de la porte coulissante s'enclenche, un flash de lumière illumine les cieux et le Russe, à quelques pas de moi, de l'autre côté de la vitre. Il pose sa main sur la poignée et l'actionne en vain. Sa voix me parvient, étouffée par le verre : « Je vous en prie, monsieur Thane. Laissez-moi entrer. »

Une autre silhouette se faufile dans le jardin. Puis je distingue un troisième homme, qui passe devant les fenêtres de la cuisine. Trois assaillants, peut-être plus, sur le point de pénétrer au rez-de-chaussée.

Je retourne dans l'entrée. La poignée de la porte bouge. Je me rue à l'étage. Une fois dans la chambre, je réalise qu'il n'y a pas de loquet.

Des voix dans le vestibule : « Il est en haut. Dans la chambre. »

Comment peuvent-ils déjà être au courant ? J'inspecte la pièce. Le ventilateur est hors d'usage. Deux autres objets me paraissent suspects.

D'abord le radio-réveil sur la table de chevet de Libby : un appareil étrangement volumineux d'une marque chinoise inconnue. Puis la bibliothèque remplie de livres. N'importe lequel de ces ouvrages pourrait dissimuler une caméra ou un micro. J'attrape le téléphone et, malgré mes mains trempées, arrive à composer le numéro des urgences.

Une sonnerie, un déclic et une voix masculine me répond. Avec un accent russe. « Écoutez-nous, monsieur Thane. Nous allons entrer dans cette pièce d'ici quelques instants. Nous ne voudrions pas vous blesser... »

Je raccroche d'un coup sec et recule, comme si le gangster pouvait passer le bras à travers l'écouteur et m'attraper. Mais il n'aura pas besoin d'utiliser cet artifice surnaturel, puisqu'il lui suffira de procéder à l'ancienne : tourner la poignée et ouvrir la porte dépourvue de verrou.

Je m'élance vers la porte coulissante de la véranda. Le panneau est lourd, il colle aux rails. Je l'entrebâille juste assez pour pouvoir me faufiler par l'ouverture. La pluie bat son plein à l'extérieur. Je referme derrière moi et tente d'épier la chambre à travers l'épaisse vitre constellée de gouttes de pluie. Deux gorilles se traînent dans la pièce, regardent partout.

La véranda n'est pas très spacieuse. Juste de quoi mettre deux chaises longues et une petite table en verre. Cinq mètres plus bas, les dalles et la piscine. Aucun moyen de s'échapper.

« Il est là ! » s'exclame l'un des hommes de l'autre côté de la vitre. Je vois le malfrat pointer un doigt calme dans ma direction, comme s'il montrait à un collègue de travail un dossier mal rangé.

Ces Russes sont de véritables armoires à glace. Leurs muscles se dessinent à travers la toile de jean et les t-shirts détrempés. Le plus grand des deux écarte le panneau coulissant d'une dizaine de centimètres. Il passe les doigts par la brèche.

« Monsieur Thane... »

J'attrape le battant et le pousse de toutes mes forces. Le lourd montant broie les doigts du gangster. J'entends un horrible craquement humide, suivi

d'un cri.

Je grimpe sur la balustrade, mes pieds dérapent sur le ciment que la pluie a rendu glissant. Je parviens néanmoins à me tenir debout, vacillant au bord du vide. La pluie s'entête. Ma vision se brouille. Je vois à peine ce que je fais. Cela vaut sans doute mieux.

Je saute.

Un long plongeon, très gracieux, les bras tendus.

Lorsque je percute l'onde, le chlore s'engouffre dans mes sinus. Sensation de brûlure. Mes mains frappent si fort le fond de la piscine que je crains de m'être cassé une articulation. Mais je remonte à la surface, vivant et pas trop amoché.

Comme j'ai presque pied, je bondis jusqu'à l'autre extrémité du bassin. Mes vêtements m'alourdissent autant qu'une armure. Je parviens finalement à sortir.

« Là, en bas ! » rugit une voix. Un Russe se penche avec agilité par-dessus la balustrade. C'est un prédateur naturel : athlétique, rusé et souple, mais pas suicidaire. Il évite de trop s'incliner. « Alexi », appelle-t-il. J'imagine qu'il s'adresse à Vélociraptor, resté au rez-de-chaussée. « Il est en bas, près de la piscine ! »

Je me précipite vers le portail, sur le côté de la maison, où se trouve aussi la Mercedes de Libby, avec son toit ouvert et la pluie qui tombe dans l'habacle.

« Je le vois ! » beugle-t-on derrière moi. J'entends des pas humides sur le gravier, puis une respiration laborieuse, des grognements.

J'essaye d'accélérer. Mes vêtements me ralentissent et j'ai mal aux côtes. J'ai l'impression d'être dans un cauchemar, de m'enliser dans la mélasse. Je cours aussi vite que je peux, mais au ralenti. Et dans mon dos s'approchent l'haleine fétide et le piétinement de l'ennemi. Toujours plus près.

Je m'attends à chaque seconde à ce qu'une main se pose sur mon épaule, empoigne ma chemise détrempée et me balaye au sol.

Je m'engouffre dans la Mercedes et mets le contact.

Les voitures allemandes ne m'ont jamais paru aussi séduisantes qu'à cet instant précis. Les petites erreurs stratégiques entre 1914 et 1945 ? Oubliées. Aucun pays n'est parfait, et puis il faut avouer qu'ils s'y entendent en mécanique. Le moteur ronronne et je ne prête plus attention aux sièges et au tapis gorgés d'eau. Mes pieds baignent dans cinq centimètres de flotte, l'habitacle ressemble à l'aquarium d'un hôtel de Las Vegas, mais ce n'est pas grave. Je donne un coup d'accélérateur. Les roues patinent, puis la voiture bondit en arrière au moment où Vélociraptor atteint la portière. Il s'agrippe à l'encadrement. Je baisse les yeux sur sa grosse main, à quelques centimètres de mon bras. Nous vivons un étrange et bref moment d'intimité avant qu'il ne lâche prise. Je m'éloigne.

Un détail singulier m'a frappé quand j'ai vu sa main : il lui manquait la dernière phalange de l'auriculaire. Une mutilation rosacée identique à la mienne.

Dans le rétroviseur, mon ancien voisin lève la main et crie à travers la pluie : « Attendez, monsieur Thane ! Revenez ! » Son appel est ridicule. Comme si j'allais faire demi-tour pour bavarder avec lui : “Ah bon, vous vouliez me dire quelque chose ?”

Vélociraptor est rejoint par l'un de ses confrères. Je regarde les deux silhouettes rapetisser dans le miroir central.

Le bas de caisse racle l'asphalte lorsque je débouche sur la route. Je braque à fond, passe en marche avant, et appuie sur le champignon. Les roues patinent encore. Je lève le pied. Les pneus accrochent. La voiture part.

Je continue à rouler, même si personne ne me suit. La voie rapide succède à un enchaînement de routes luisantes en pleine banlieue. Je refuse de ralentir, persuadé que le mouvement, n'importe quel mouvement, reste préférable à l'immobilité.

Quelque chose ne va pas.

Je mets dix minutes à me calmer, et encore cinq à comprendre ce qui cloche.

Personne ne me suit. Pas même une tentative.

Ils m'ont vu sortir de l'allée. Je les ai aperçus dans le rétroviseur : deux Russes balaises sous la pluie, côte à côte, qui me regardaient m'en aller tels des parents admiratifs de leur fils qui part pour l'université.

Maintenant que j'ai pris un peu de recul, je saisis mieux pourquoi l'image des deux Russes plantés devant leur maison m'a paru si étrange.

Ces hommes ont placé des mouchards partout chez moi, ils ont caché des micros dans mon bureau, espionné mes coups de téléphone et dissimulé des caméras dans la chambre à coucher. Pourquoi m'ont-ils laissé filer sans essayer de m'arrêter ?

Parce que c'était inutile. Ils ne craignent pas de perdre ma trace. Ils savent exactement où je suis. Il se peut qu'à cet instant précis ils soient en train de m'épier. À l'heure actuelle, je suis peut-être un point vert qui clignote sur un GPS.

Ils me regardent m'agiter et, quand je cesserai de bouger, ils viendront me cueillir.

Je sors le téléphone de ma poche, appuie sur "on" de la main droite, tandis que la gauche ne quitte pas le volant. L'écran reste noir. L'appareil s'est cassé

lorsque j'ai sauté dans la piscine. Cela ne signifie pas qu'il en soit de même pour la géolocalisation.

Je jette le portable par-dessus mon épaule et le regarde rouler sur le bitume puis se briser en mille morceaux dans mon rétroviseur.

Maintenant, la voiture.

Je ne peux pas me contenter de la garer quelque part. Ils verront que ce bon vieux Jimmy Thane a arrêté de se déplacer. Ils rappliqueront aussitôt.

Je dois me débarrasser de la Mercedes sans pour autant demeurer statique. Résultat d'un millier de films improbables, d'absurdes visions m'assaillent : une brique posée sur la pédale d'accélérateur et moi, qui effectue une roulade sur l'asphalte, tandis que le véhicule continue sa progression à travers les rues de Fort Myers.

Non. Impossible.

À présent, je suis sur Cleveland Avenue, en direction du nord. Un panneau indique la gare routière la plus proche, ce qui me donne une idée.

La pluie s'est apaisée, l'averse apocalyptique réduite à une simple bruine. Les poivrots les plus assidus sont de retour dans la rue. Deux d'entre eux, à l'abri sous la banne d'un marchand de spiritueux, me regardent passer. Il y a quelques semaines, je les aurais toisés avec un sentiment de pitié, mais aujourd'hui qu'ils me voient conduire avec la capote baissée alors qu'un déluge s'est abattu dans les rues, je me demande qui a pitié de qui.

La gare routière ressemble à n'importe quelle gare routière. Situé dans un mauvais quartier, dans un coin où personne ne veut aller et d'où nul habitant n'a les moyens de s'échapper, l'immense bâtiment se résume à un toit posé sur une sorte de hangar, probablement inoccupé. Trois Latinos poireautent, assis sous l'auvent. Je stoppe à leur hauteur, sur l'emplacement réservé aux arrêts-minute.

« Salut *amigos* ! », je crie.

Le trio me dévisage. Leur leader a le crâne rasé comme celui de Monsieur Propre. Ses bras, constellés de tatouages, émergent d'un débardeur à mailles qui

fait ressortir ses muscles. Son cou craque lorsqu'il tourne la tête. Il marque une pause. On dirait un insecte qui tente d'estimer ma capacité de nuisance. J'éprouve une certaine compassion pour lui car je ne dois pas être un client facile à évaluer : un Blanc pas très en forme, dans une chemise Oxford déboutonnée et un pantalon en serge, au volant d'une allemande plus onéreuse que tout le crack qu'il a jamais fumé. J'ai roulé avec le toit ouvert pendant un orage, je suis trempé et perdu dans un quartier malfamé. Sans doute estime-t-il avoir affaire à un noceur dont la soirée, en plus de ne pas très bien commencer, se terminera mal.

« Ouais, toi, aboyé-je. Viens voir. »

Il n'a sûrement pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton, car il jette un coup d'œil à ses camarades, du style "vous avez vu ce trouduc ?". Il se lève, puis s'approche lentement de moi. Il se présente légèrement de profil, sans doute pour former une cible moins importante au cas où je sortirais un flingue. Peut-être suis-je aussi dingue que j'en ai l'air.

Méfiant, il reste à un ou deux mètres de moi.

« Ouais ?

— C'est quand, le prochain bus ?

— Comment je le saurais ? Tu me prends pour un putain de guichetier ou quoi ? »

Je coupe le contact. « J'ai une réunion très importante. Je serai de retour dans quelques heures. Tu peux me rendre un service ? Surveille ma voiture, en attendant. Je te donne cent dollars. »

Je sors du véhicule et lui lance les clefs, qu'il attrape au vol avec une surprenante agilité. Il baisse les yeux sur sa main ouverte, stupéfait.

« Je compte sur toi, dis-je. Ça marche ? »

Je pioche cinq billets de vingt dans mon portefeuille. Trempés mais encaissables. Je les lui tends par-dessus le capot.

Il s'en empare. Un bref regard à ses copains, qui lui font signe d'accepter avec un sourire.

« Bien sûr, mon pote. Tu peux me faire confiance.

— Tu as un visage honnête. Gare-la dans un endroit sûr. J'ai entendu dire que le quartier était craignos. »

Il prend un air d'agent immobilier. « Pas plus craignos qu'ailleurs, mec. Il y a du bon et du mauvais partout.

— Ça roule, *amigo*. Je serai de retour dans quelques heures. Tu m'attendras ?

— Évidemment. Compte sur moi. »

Ses amis, sous l'auvent, sont morts de rire.

« *Hasta la vista* », dis-je en guise d'adieu.

Pour la première fois depuis que je suis arrivé dans cet État maudit, la chance me sourit parce qu'un taxi s'arrête juste devant moi. Un jeune homme en sort. Pas assez bronzé pour être du coin, un sac à armature métallique sur le dos et un *Guide du routard* à la main. Sûrement un Européen. « Quand est le prochain train pour Fort Lauderdale ? demande-t-il avec un accent à couper au couteau.

— Vous avez de la chance, répliqué-je. Il vient juste d'arriver. Mais il faut vous dépêcher. »

Il donne une poignée de billets au chauffeur et se hâte, sans prendre la peine de ramasser sa monnaie.

Je me glisse aussitôt dans le taxi, ferme la portière derrière moi.

Le chauffeur, un Haïtien couvert de sueur et dont le corps exhale un parfum très cosmopolite, se tourne vers moi : « Où vous allez ? »

Je n'ai pas réfléchi à la question. Ma maison est piégée, ma femme a été enlevée et des truands russes me pourchassent.

Je devrais sans doute aller voir la police, mais pas tout de suite. J'ai besoin de comprendre ce qui se passe avant d'agir.

« Où vous allez ? s'impatiente mon chauffeur.

— Vous connaissez Fort Myers Beach ?

— Oui, grogne-t-il. Si vous avez de quoi me régler. »

Je lui montre une liasse détrempée de billets de vingt et lui donne l'adresse d'Amanda.

OceanofPDF.com

Amanda n'est pas là quand j'arrive.

À l'abri de la coursive de son immeuble, je m'allonge sur le pas de sa porte. Épuisé, frigorifié, je m'endors.

Un bruit de pas, puis un tintement de clefs me réveillent. Amanda me surplombe. Elle n'a pas l'air autrement surprise de me voir. On dirait qu'elle a l'habitude de trouver son patron roulé en boule sur son paillason.

« Que faites-vous allongé là, Jimmy ?

— Il n'y avait pas de divan. »

Elle s'accroupit, prend ma main. « Venez, entrez. » Elle m'aide à me lever, puis déverrouille la porte, qu'elle ouvre d'un coup d'épaule. Son appartement est glacé, ainsi qu'elle l'affectionne. La climatisation souffle au-dessus de la fenêtre.

Je m'écroule parmi les coussins du canapé. « Bon sang, il fait froid.

— Je vais éteindre l'air conditionné. »

Elle coupe la climatisation. La pièce devient calme, silencieuse.

« Fermez la porte, Amanda.

— Oui, d'accord. » Son timbre est agréable. Il ressemble à celui qu'on emploie lorsqu'on est confronté aux déments. Elle tire le verrou puis me rejoint sur le canapé. Une main sur mon épaule.

« Vous êtes trempé, Jimmy.

— J'ai besoin d'un endroit où me reposer.

— Bien sûr, pas de problème.

— Il est arrivé une chose horrible à Libby.

— Libby ? interroge-t-elle avant de se souvenir de qui je parle. Ah, oui, votre épouse. Que s'est-il passé ?

— Elle a été kidnappée.

— Kidnappée ? » Son regard se fait incertain. « Je ne comprends pas, Jim. Qui a... kidnappé votre femme ? » Le mot “kidnappé” a du mal à sortir de sa bouche, comme si elle ne pouvait se résoudre à le prononcer.

Je pose ma main sur la sienne. « J'ai des révélations à vous faire, Amanda. »

Elle ne retire pas sa main, mais s'abstient de tout geste équivoque.

« Tao est une couverture, déclaré-je. Un gangster utilise l'entreprise pour laver de l'argent sale. Il transfère les fonds à... »

Maintenant que j'essaye d'expliquer à ma secrétaire de quoi il retourne, je m'aperçois que je n'ai aucune idée du mécanisme à l'œuvre. Qu'est-ce que les Russes fabriquent exactement ? Je n'arrive pas à bâtir un schéma financier, légal et logistique cohérent. À ma grande surprise, je suis bien en peine de décrire leurs activités. Du blanchiment ? Du trafic ? Pour autant que je le sache, rien de tout cela. Alors, quelle est la finalité de l'opération ? Pourquoi ce dénommé Ghol Gedrosian a-t-il jeté son dévolu sur mon entreprise ? Quel but poursuit-il ?

Au bout d'un long silence, j'avoue faiblement : « En résumé, Libby travaillait pour eux, pour ces gangsters.

— Je vois. » En réalité, Amanda ne voit rien. Elle semble nerveuse. Ses yeux font des allers-retours entre moi et la porte. J'ai l'impression qu'elle évalue ses chances de m'échapper. Je comprends alors qu'elle se demande si j'ai attaqué ma femme, si je l'ai tuée. J'enlève ma main de la sienne.

« Amanda, je n'ai pas touché à un cheveu de Libby. Il y a un homme, un criminel. Il est russe. C'est lui qui a éliminé Charles Adams et Dom Vanderbeek. Il veut me piéger, me faire passer pour le coupable de ces

meurtres. J'ignore quels sont ses objectifs. Il s'appelle Ghol Gedrosian. Je ne sais pas... »

Je m'interromps. Amanda est devenue pâle comme un linge.

« Vous connaissez ce nom ? soufflé-je.

— Oui.

— Comment ?

— C'était lui.

— Comment ça, lui ? » Je comprends immédiatement son allusion. Elle évoque le ravisseur d'autrefois, l'homme qui l'a capturée quand elle était jeune, qui l'a emmenée dans ce pays et lui a infligé les pires sévices.

« C'était lui », répète-t-elle.

Elle retourne ma main et place la sienne par-dessus. « Regardez. »

Elle n'a que neuf doigts. Pas d'auriculaire. La cicatrice rosâtre me rappelle ma propre mutilation.

Elle me prépare un thé. Sans cesser de trembler, je prends la tasse chaude entre mes mains en coupe.

Elle s'assoit à côté de moi sur le canapé. Elle s'est changée. Une chemise en lin et un jean usagé ont remplacé sa tenue de travail. La barrette qui, jusqu'alors, maintenait ses cheveux en un chignon strict a disparu. Libérée, sa chevelure cuivrée cascade désormais sur ses épaules. Amanda paraît plus vieille et, d'une certaine manière, plus séduisante.

« Je vais vous dire ce que je sais, propose-t-elle. Certaines personnes prétendent qu'il a travaillé pour le KGB. D'autres qu'il était colonel dans l'armée, au sein de l'unité chargée d'interroger les prisonniers tchéchènes. J'ai entendu plusieurs histoires. Des histoires étranges.

— Comme quoi ?

— Il serait très pieux, ou bien il se prendrait pour Dieu. À moins qu'il soit simplement fou.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Personne ne l'a jamais vu. Y compris les hommes qui m'ont enlevée. Ils travaillaient pour un intermédiaire qui lui-même travaillait pour quelqu'un d'autre. » Elle me montre sa main. « Voilà comment il marque son bétail. Ceux qui œuvrent pour lui, ceux qui lui doivent de l'argent ou des services. Il leur prend un doigt. Il conserve les phalanges quelque part. »

Elle touche mon moignon. Je retire la main. « Non. Pour moi, c'était un bookmaker. J'étais endetté. Il s'appelait Hector. Cette histoire s'est produite il y a des années. »

Je contemple mon appendice mutilé. Maintenant que j'y pense, je ne suis pas absolument certain de ce que je raconte. Je ne me rappelle pas les événements de cette nuit-là. Libby m'a dit que j'étais rentré avec une serviette ensanglantée autour de la main et que j'avais insisté pour qu'elle m'emmène manger un hamburger. Personnellement, je n'en garde aucun souvenir. Cet épisode s'est-il vraiment déroulé ainsi qu'elle l'a rapporté ?

« Vous ne vous en souvenez pas ? interroge Amanda.

— Non. »

Elle s'approche de moi. « Vous tremblez, Jim. Venez avec moi. » Elle m'emmène à la salle de bains. Le lavabo et la commode sont remplis de produits de beauté. Des shampooings, des colorants, des crèmes. « Une douche bien chaude, voilà ce dont vous avez besoin. Et puis vous empestez. Vous vous sentirez mieux après, vous verrez. » Elle se penche pour ouvrir les robinets de la douche. Après avoir réglé la température, elle me tient doucement la main, comme pour m'empêcher de m'enfuir. « Allez-y, entrez. Je vais vous chercher des affaires sèches. »

Elle sort de la salle de bains, dont elle ferme la porte avec délicatesse.

Je me déshabille et pénètre dans la cabine. L'eau tiède s'écoule dans mon dos, sur mon cou, mes côtes abîmées, mon crâne. Je ferme les paupières, tente d'imaginer la suite. Je vais appeler les flics, contacter l'agent Mitchell. Et puis j'essayerai de retrouver Libby. J'accepterai d'en payer le prix, quel qu'il puisse être. Je me battraï pour prouver mon innocence. Mon seul tort est d'avoir été stupide.

La porte de la douche coulisse et Amanda, nue, me rejoint dans la cabine. Elle se colle à mon dos, m'entoure la poitrine de ses bras. Elle serre légèrement. Une pression douloureuse. Je sens ses seins, sa toison rugueuse contre moi. Elle frotte ses orteils sur le bord de mes pieds.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Elle ne répond pas. D'une simple poussée, elle m'oblige à me retourner, puis à baisser la tête pour l'embrasser. Je goûte ses lèvres. L'eau chaude balaye son parfum.

Elle interrompt son baiser. « Tu vois ? Nous sommes faits pour nous entendre. Il l'a voulu ainsi.

— Qui ça ? Jésus ?

— Non, idiot. » Elle applique sa cicatrice à la mienne et ferme sa main libre sur nos doigts mutilés. « Nous lui appartenons. Nous sommes tous les deux ses jouets.

— Quoi ?

— Il l'a voulu ainsi. Notre rencontre n'est pas un hasard. Il m'a libérée pour cette raison précise. Il désire ce qui nous arrive. »

J'ai envie de lui dire qu'elle est folle, mais elle presse une nouvelle fois son corps contre le mien et introduit mon membre viril en elle. Alors je me tais cinq minutes, ce qui est tout le temps dont j'ai besoin.

Ensuite, il y a la drogue.

De la part d'une fille qui a trouvé Jésus dans le sous-sol d'une église, qui s'est tatoué en alphabet cyrillique qu'Il est mort pour nos péchés et qui proclame qu'Il a changé sa vie, je devrais être surpris. Elle est allée chercher la pipe et le brûleur sur une étagère dans l'armoire, puis elle m'a conduit dans sa chambre et m'a allongé sur le lit avant de mettre la musique sur son ordinateur. « On peut le faire juste une fois », suggère-t-elle.

Pour les gens comme moi ou Amanda, “juste une fois” n'existe pas. Et l'ultime shoot n'est jamais le dernier. Notre vie n'est faite que de pauses, de répit. De moments de calme avant la tempête. Voilà pourquoi les rechutes sont si fréquentes : au même titre que les périodes d'abstinence, les abus font partie de notre existence. Pour le drogué, l'un ne s'oppose pas à l'autre. La réussite n'exclut pas l'échec, le bien ne diverge pas du mal. Chaque notion n'est que l'expression particulière d'une vérité globale. Plonger, remonter. Se défoncer, être clean. Tout se ressemble, sur cette piste de danse où nous tournoyons sans cesse.

Amanda allume plusieurs bougies à la cire d'abeille, qu'elle dispose sur son bureau et à côté de son lit. Ensuite, elle éteint la lampe. La chambre devient noire, à l'exception des cercles de lumière projetés par les chandelles.

Sous ces lueurs vacillantes, je prends conscience de sa beauté et de l'amour que je lui porte. Depuis le premier jour où je l'ai rencontrée, je ne suis pas

parvenu à déterminer son âge. Celui-ci varie en fonction de l'éclairage, de ses vêtements et de son maquillage. En fonction aussi de l'angle sous lequel on l'examine. Parfois, son regard se voile de la patine du temps, elle a l'air épuisée. D'autres fois, elle est sexy en diable et n'hésite pas à en jouer. Une fille expérimentée à qui on ne la fait pas. Impossible à surprendre et disposée à tout essayer.

Cette nuit, tandis que son visage s'empourpre encore de l'extase charnelle, elle anticipe un autre genre de ravissement. Elle semble intemporelle. Sa chair palpite, ses traits avides de came s'animent. Son corps se contracte, tendu comme un arc.

Elle déplie une feuille de papier toilette. À l'intérieur, un petit gisement de cristaux jaunes, identiques à du sel. Elle tapote la feuille au-dessus de la pipe. L'outil est manié d'une main experte, tenu par le manche flûté. Elle allume le brûleur et le tient presque une minute sous le fourneau. On entend les crépitements. Les volutes toxiques se déploient à l'extrémité du tube de verre. Elle me tend la pipe. Lorsque je la prends, le verre me brûle les doigts, mais je ne bronche pas. Je porte l'embouchure à mes lèvres et aspire.

La toux chimique me secoue les côtes. « Oh oui, murmuré-je. Oh putain, que c'est bon. »

Il n'existe pas de mots pour décrire cette béatitude. Cela ressemble au bonheur de l'enfance, quand vous étiez blotti dans les bras de votre mère. J'imagine que l'expérience s'apparente également à ce que l'on ressent au moment de passer l'arme à gauche, quand on décide de lâcher prise, de se reposer enfin. La paix, la plénitude vous envahissent. Le monde continuera de tourner sans vous.

Depuis combien de temps n'ai-je pas éprouvé comparable félicité ? Des années ?

Je me sens léger. Les soucis s'envolent, telle une nuée d'insectes aux ailes d'argent sous le clair de lune. Un scintillement fugace, et plus rien. Je ne pense

plus à ma carrière ni à mon mariage, ni même à Ghol Gedrosian ou à la mafia russe. Le sort de Libby m'indiffère.

Un plaisir liquide déferle en moi, un orgasme infini.

Amanda retire la pipe de ma main et tête l'embout. J'observe ses yeux, la manière dont ses pupilles se dilatent jusqu'à devenir deux boutons noirs, semblables à ceux cousus sur les poupées de chiffon. Elle s'affale sur le côté sans lâcher l'instrument brûlant, sans remarquer la douleur.

« Oh, Jésus », gémit-elle. J'ignore si elle invoque le Sauveur ou si elle exprime son contentement.

Elle se penche vers moi, m'embrasse. Sa bouche et sa langue ont un goût chimique additionné d'un vestige de menthol.

L'effet le plus notable de la méthamphétamine se concrétise en une irrésistible envie de baiser. C'est la seule activité praticable quand on est sous l'emprise du cristal, la seule souhaitable.

Je me souviens encore de mon baptême du feu. J'étais seul dans un hôtel, en voyage d'affaires loin de Libby. J'avais fait chauffer la décoction et inhalé les vapeurs. Soudain, c'était comme si je ne pouvais plus m'arrêter de jouir. On aurait dit que quelqu'un avait actionné un interrupteur. J'avais ouvert mon ordinateur portable et m'étais empressé de trouver un site porno. J'avais éjaculé au bout d'une minute de film. Je m'étais repassé la même scène et avais de nouveau éjaculé. Trois fois, quatre fois.

Voilà le principal mérite du cristal. La montée est un orgasme gigantesque qui vous submerge, qui vous noie. Vous voulez savoir pourquoi les gens s'y adonnent au risque de se détruire ? À votre prochaine partie de jambes en l'air, imaginez une extase dix fois plus puissante. Et puis imaginez qu'elle dure trois heures. Alors vous saurez.

Maintenant, je suis allongé sur le lit de ma secrétaire, dans son appartement. Toute idée de temps, de chronologie a disparu, remplacée par le flux intarissable du plaisir. Environ une heure ou dix minutes plus tard, je reviens à moi. Amanda est assise à mes côtés, nue, les cheveux en bataille. Elle

utilise une de ses barrettes pour récurer le fond de la pipe. Un petit tas de poudre figure les restes ainsi récupérés. Elle rallume le br teur. Cette fois, la politesse n'est plus de mise. Elle se sert en premier, pompe frénétiquement sur le tube de verre. Je devine son orgasme. Son corps est parcouru de frissons incessants. Elle murmure sans fin : « Oh, Jésus, Jésus, Jésus... »

Lorsque la montée s'estompe, je m'empare de l'ustensile et pompe à mon tour. Je pars, j'ignore où, et me réveille quelques heures plus tard, nu dans les bras d'Amanda.

OceanofPDF.com

Le soleil matinal me réveille. Je suis seul dans le lit. Quand je vais à la cuisine, Amanda est occupée à se préparer du bacon.

« J'ai appelé le travail, fait-elle gaiement. Je les ai prévenus que j'aurai du retard. Tu crois que mon patron m'en voudra ?

— Pas si tu partages ton bacon avec lui. »

Je me dirige vers elle, en tenue d'Adam. Elle porte quant à elle un t-shirt blanc et un short. Elle paraît fatiguée. De gros cernes noirs entourent ses yeux. Je ne dois pas être beaucoup plus frais. De ma bouche sourd une haleine de chacal. Mon crâne brûle comme une fusée de détresse.

« Tu vas faire quoi ? » demande-t-elle. Je lui lance un regard interrogateur et elle ajoute : « Pour ta femme. »

Soudain, tout me revient. La tempête, les micros et les caméras dans mon bureau, à la maison, les Russes de l'autre côté de la rue, le cri de Libby, la berline noire qui s'éloigne avec ma femme à l'intérieur.

« Aller voir la police.

— Oui, fait-elle d'un ton sec.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Si, peut-être. » Elle hausse les épaules, l'air de signifier le contraire.

Je me sens à l'étroit dans cette petite cuisine. J'ignore à quel point nous sommes proches. Certes, nous avons baisé dix fois cette nuit, mais à la lumière du jour je ne suis pas sûr d'avoir le droit de poser la main sur son épaule.

Je m'autorise à lui gratter la nuque du bout des doigts.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Mon contact ne semble pas l'incommoder. Elle s'approche de moi, appuie sa poitrine contre la mienne.

« Simple prudence. Tu ne le connais pas aussi bien que moi.

— Je croyais que personne ne le connaissait.

— J'ai entendu des histoires. Des histoires horribles. »

Elle se détourne.

Je songe à insister, à lui demander des précisions, mais juge finalement préférable de changer de sujet : « Je peux utiliser ton téléphone ? »

Elle récupère son portable au salon.

Je prends l'appareil et sors la carte de l'agent Mitchell de mon portefeuille. Le bristol est mouillé mais lisible. Je compose le numéro. À ma grande surprise, il décroche en personne.

« Ici Jim Thane », expliqué-je.

Il paraît soulagé. « Monsieur Thane. Où êtes-vous ?

— Chez une amie. J'ai besoin de votre aide. Il s'est passé quelque chose.

— Quoi donc ?

— Ma femme. Gedrosian l'a enlevée. »

Il semble interloqué. « Gedrosian ? Gedrosian l'a... enlevée ?

— Pas lui, ses hommes », dis-je pour atténuer l'incongruité de mes propos.

« Ils vivent en face de chez moi. Ils m'espionnaient depuis que je suis arrivé en Floride. Ils me surveillaient. »

J'entends un souffle dans l'écouteur. Un soupir ? Un rire ?

« Laissez-moi récapituler : Ghol Gedrosian habite en face de chez vous. Depuis le temps que je le cherche, j'ai parcouru treize États, quarante-six comtés, avec une équipe de douze hommes. Et vous, vous étiez voisins ? Il vous empruntait du sucre, ou l'inverse ?

— Non. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Ensuite, il est venu... kidnapper votre épouse ?

— Non. Il n'est pas intervenu en chair et en os. Ce sont ses hommes qui s'en sont chargés.

— Je vois. Il a ordonné à ses hommes d'enlever votre femme.

— Oui. Je peux vous montrer.

— Vraiment ? Eh bien, je ne demande qu'à voir.

— Rendez-vous chez moi.

— J'y serai dans une heure. »

Je dévore trois tranches de bacon. Amanda me prépare une granola, que j'engloutis avec ferveur, espérant calmer le martèlement dans mon crâne. L'effet est nul. J'ai l'impression de me retrouver comme au bon vieux temps, lorsque la descente attisait le manque, quand je commençais à penser à la came chaque seconde, à comprendre que j'en avais besoin juste pour être normal. Rien à voir avec l'héroïne ou le Percocet, qui vous laissent une semaine ou deux pour décider si vous allez plonger corps et âme ou reprendre une existence ordinaire après une bonne crise.

La meth est différente. Elle se plante à deux centimètres de votre visage, vous harcèle avec la pugnacité d'une amante ultrapossessive. Elle exige votre attention exclusive. Un soutien, un engagement sans faille de votre part.

Amanda va au salon. À son retour, elle tient délicatement un objet, qu'elle me présente dans ses mains en coupe, comme s'il s'agissait d'un fragile oisillon.

« Tiens, prends ça. »

Je baisse les yeux. Un pistolet. Une arme noire, anguleuse, profilée comme une vilaine guêpe.

« C'est quoi ?

— Un pistolet, idiot. On s'en sert pour tirer sur des gens.

— Je ne tire sur personne.

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Regarde. » Elle approche l'arme, canon pointé à distance. « Là, c'est le cran de sûreté. Tu le descends avec ton pouce si tu veux faire feu.

— Aucune chance.

— La culasse est chargée. Il suffit d'enlever le cran de sûreté et d'appuyer sur la queue de détente, compris ?

— Amanda...

— Cran de sûreté, queue de détente.

— Amanda...

— Prends-le. » Elle pose d'autorité l'engin de mort entre mes mains. Je suis surpris par son poids.

« Où as-tu eu cette arme ?

— Un ami me l'a donnée. Pour me protéger.

— Pour te protéger de ton tortionnaire, au cas où il te retrouverait ?

— Pas *au cas où*, mais *quand*. »

Je mets le calibre dans ma poche. Il s'y loge confortablement. Je sens sa masse contre ma hanche. « Je ne serai pas long. Attends-moi ici. »

Je l'embrasse sur la joue. Une bise chaste, identique à celle dont on gratifie une tante éloignée. Au moment où je lève la tête, elle pose la main derrière ma nuque et m'attire de nouveau à elle pour un baiser fougueux et désespéré, qui ressemble à la dernière étreinte d'amants qui ne se reverront plus. Ce n'est pas très rassurant.

« Tu me fais un peu peur, avoué-je quand nos lèvres se séparent.

— Prends également ça. » Elle me tend son téléphone. « Au moindre problème, tu appelles.

— Je vais juste parler à la police, Amanda. La police. Ils sont du bon côté.

— Oui, je sais. »

J'emprunte la décapotable d'Amanda pour aller jusque chez moi. Je me gare au bas de l'allée.

La dernière fois, des cataractes tombaient d'un ciel noir, ma femme était poussée dans une voiture et je parvenais de justesse à échapper à des brutes venues d'Europe de l'Est en plongeant depuis le premier étage dans la piscine. Aujourd'hui, le jardin est ensoleillé, la maison immaculée. Une vision digne d'une image d'Épinal. Ne manquent plus que les enfants jouant au hockey sur gazon, tandis que des cookies refroidissent sur le rebord de la fenêtre de la cuisine.

L'agent Mitchell n'est pas encore là, ce qui me laisse un peu de temps pour passer le coup de téléphone que j'ai reporté autant que possible.

Lorsque Gordon Kramer décroche, je dis :

« Salut Gordon. C'est Jimmy.

— Qu'est-ce qui se passe ? aboie-t-il en guise de bonjour. Un appel de Jimmy Thane à 8 heures du matin, je flaire la demande de caution. Combien ?

— Pas de caution.

— Tu es saoul ?

— Non.

— Défoncé ?

— Non plus, Gordon. » Techniquement, je ne mens pas. Je ne suis pas défoncé maintenant.

« Alors, je n'ai pas besoin d'acheter un billet d'avion pour venir te récupérer par la peau des fesses ?

— Non. Mais j'ai besoin d'autre chose.

— Je t'écoute.

— Ça concerne les services de police.

— La police ? » Il n'aime pas ce qu'il entend. Le terme est trop vague à son goût. C'est comme si je lui avais parlé ballerines et petits rats.

« Je vais te raconter quelque chose, Gordon, mais tu dois me laisser aller jusqu'au bout. Je vais tout t'expliquer.

— D'accord.

— Tu me laisseras finir, promis ?

— Promis.

— D'accord. » Je prends une grande inspiration et commence :
« L'entreprise pour laquelle je travaille... sert de couverture à un gangster russe. Un trafiquant de meth...

— Merde, Jimmy ! beugle mon parrain. Espèce d'enfoiré ! Tu as replongé !

— Tu avais promis que je pourrais terminer sans être interrompu.

— J'ai menti, salopard. Comme toi quand tu as prétendu que tu étais clean.

— Je suis clean. Tu veux bien m'écouter ? S'il te plaît, Gordon. Laisse-moi finir.

— Vas-y.

— Ce Russe s'appelle Ghol Gedrosian. Tu as déjà entendu ce nom ?

— Quel nom ? Répète.

— Ghol Gedrosian.

— Non. Jamais.

— Il détourne de l'argent dans l'entreprise et me paye pour regarder ailleurs. Il a fait chanter Libby, l'a obligée à me surveiller. Il a posé des mouchards dans la maison.

— Des quoi ?

— Des mouchards, Gordon. Des micros, des caméras. Ils m'espionnent depuis...

— Jimmy, me coupe-t-il. Je vais être franc avec toi. Cette conversation ne me dit rien qui vaille. Ce n'est pas ce que j'appelle un échange rassurant.

— Il a enlevé Libby, Gordon.

— Libby ?

— Il l'a kidnappée.

— Oh merde, Jimmy. Tu es défoncé. »

Il s'est adressé à moi sur un ton calme mais triste. J'y décèle une certaine déception.

« Non, Gordon. Je t'assure que je te dis la vérité. Je suis sur le point de rencontrer le FBI. Ils ont un agent en poste ici. Un type des unités spéciales, rattaché au bureau de Tampa. Vérifie, si tu veux. Il sait tout sur Ghol Gedrosian. Je te garantis qu'il confirmera mes propos. Il se nomme Mitchell, Tom Mitchell. » Un coup d'œil de l'autre côté de la rue. « D'ailleurs, le voilà. »

En temps normal, je n'aurais pas hésité à mentir pour abrégé la discussion, mais l'Impala de l'agent Mitchell se gare vraiment en face de chez moi. Il est seul. Quand il me voit, il me fait signe par la vitre.

« Je dois y aller, Gordon. Tu peux me rendre un service ?

— Lequel ?

— Trouve-moi toutes les informations possibles sur Ghol Gedrosian. J'ai besoin de savoir à qui j'ai affaire.

— Jimmy...

— Je t'en prie, Gordon. Juste une fois dans ta vie... fais-moi confiance. »

On frappe à la vitre. L'agent patiente près de la portière.

« D'accord », bougonne mon parrain. Il n'a pas l'air très enthousiaste. « Pourquoi ai-je le sentiment que toute cette histoire va mal se terminer, Jimmy ?

— Parce que ça se termine toujours mal.

— En effet.

— Rappelle-moi à ce numéro. Mon autre portable est... Enfin, j'ai été obligé de m'en débarrasser. »

Il rit. Sans doute pense-t-il que j'ai vendu l'appareil pour une dose.

« Comme tu veux, Jimmy. Pas de problème. » Et il raccroche.

« Bon sang, monsieur Thane ! s'exclame Mitchell quand je sors de voiture. Vous n'êtes pas beau à voir.

— Ah bon ? » Je touche mon visage. « J'imagine que ce qu'on raconte est vrai. L'abus de méthamphétamine nuit au teint.

— Toujours le sens de l'humour. C'est bien. » Il me tend la main. Nous nous saluons. « Maintenant, racontez-moi ce qui est arrivé à votre épouse.

— Ils l'ont enlevée.

— Qui ça ? »

Je désigne la maison de mon voisin, où le Russe a monté sa chaîne spéciale “Jimmy Thane 24 heures sur 24”. Son allée est vide, les rideaux sont tirés. Aucun signe de vie. « Ils m'espionnaient. J'avais des caméras dans la maison. Ils nous épiaient, Libby et moi, depuis notre emménagement. »

Mitchell incline la tête. Il paraît méfiant. Est-ce que je me moque de lui ou pas ? « Ils vous épiaient ?

— Je vais vous montrer. »

Il me suit à l'intérieur de la maison. La porte n'est pas fermée. Le vestibule est obscur et froid.

Je me dirige vers le salon. « Regardez la vieille horloge. Elle était... »

Je m'arrête net. Dans le salon, l'horloge brisée a disparu, ainsi que les éclats de verre, les ressorts et autres pièces de métal au sol. On distingue à peine une légère marque sur la moquette, de la taille du socle.

« Elle était là, m'indigné-je.

— Qu'est-ce qui était là, monsieur Thane ? »

Je ne réponds pas et me rue dans la chambre à l'étage. Plus de ventilateur. Le plafond au-dessus du lit a été repeint. Un travail minutieux. J'entends

Mitchell dans mon dos. « Monsieur Thane ? » Je me retourne. Il se tient sur le seuil, un papier illustré à la main. « Vous cherchez peut-être ceci ? »

Je prends la feuille, identique à celles que Libby fixe à la porte du réfrigérateur grâce à des aimants. L'image représente un ours de dessin animé qui essaye vainement d'atteindre une ruche en hauteur. La légende indique : “Si vous n'y arrivez pas, ursidez encore.”

Et sous cette maxime, quelques mots griffonnés d'une main féminine :

Jimmy,

Je n'en peux plus de ta violence. D'abord Cole, maintenant ça. Tu me terrorises. J'ai besoin d'être seule. Ne me cherche pas. Je t'appellerai quand je serai prête.

« Le papier était posé sur le comptoir de la cuisine, explique l'agent Mitchell. C'est son écriture ?

— Oui. Mais elle n'a pas rédigé ce message. Ils l'ont enlevée, je l'ai vu.

— Qui l'a enlevée ?

— Les Russes.

— Qui est Cole ?

— Mon fils.

— Vous avez un fils ?

— Non, vous ne me croyez pas. » Silence. Je continue : « Venez avec moi, je vais vous montrer leur maison. Vous verrez par vous-même. » Tandis que je prononce ces paroles, je sens ma confiance se lézarder. Je me doute déjà de ce que nous allons y trouver.

Cela ne m'empêche pas de sortir dans la fournaise à l'extérieur, puis de traverser le jardin sans attendre Mitchell. Celui-ci m'appelle : « Où allons-nous, monsieur Thane ?

— Faites-moi confiance », répliqué-je d'une voix hésitante.

Je l'attends une fois arrivé sous le porche. Il me rejoint avec lenteur. Je le sens gêné, prudent.

Je frappe à la porte. Pas de réponse.

« Entrons, décidé-je.

— Non, monsieur Thane. Vous ne pouvez pas vous introduire chez quelqu'un sans... »

Je tourne la poignée. La porte s'ouvre sans résistance. Le battant pivote sur ses gonds huilés et dévoile un hall d'entrée totalement vide. Les lieux ont été débarrassés de leurs meubles et de leurs occupants. Pas de Russes, pas de Libby.

« Ils habitaient ici, plaidé-je.

— Qui donc ?

— Les hommes de Ghol Gedrosian. »

Mitchell hausse les sourcils. « Les hommes de Ghol Gedrosian ? Ils vivaient tous ensemble ? Sous le même toit ? Comme dans une sorte de communauté ? » Il a l'air de trouver l'idée amusante. « Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

— Pour me surveiller.

— Vous surveiller ? »

Je me dirige vers le mur où, pas plus tard qu'hier, s'alignaient des consoles d'enregistrement et des écrans plats. « Regardez », dis-je en pointant un doigt accusateur sur les trous de vis dans la cloison.

« Je ne vois rien de spécial.

— Les trous. Ils avaient fixé les moniteurs ici.

— Je crois que nous devrions partir, monsieur Thane. Nous n'avons aucun mandat et en plus... » Il hausse les épaules avant de reprendre : « Et en plus il n'y a personne. »

Il me prend par le bras et me conduit à l'extérieur. Nous affrontons de nouveau la canicule.

« Je vous aime bien, monsieur Thane. J'en suis le premier surpris, mais c'est comme ça. Alors je vais être honnête avec vous : je ne comprends pas ce qui se trame et j'ignore pourquoi vous m'avez appelé, mais vous me paraissez dans un état... particulier, aujourd'hui.

— Je vous raconte la vérité. Ghol Gedrosian a kidnappé ma femme.

— Oui, vous me l'avez déjà expliqué. Mais ce papier donne une autre version. » Il me montre le message de Libby.

« Vous pensez que je mens ? »

— Je ne sais pas. Ma seule certitude est que vous sentez mauvais et que vous avez les yeux rouges. Mettez-vous à ma place : étant donné vos antécédents, vous comprendrez mon scepticisme. »

Je me prépare à argumenter, mais son téléphone sonne. Il sort l'appareil de sa poche, regarde le numéro et me fait signe d'attendre. Il décroche. « Ouais. » Une pause. « Ouais, il est avec moi. Une Mercedes noire ? » Encore une pause. « Bon, d'accord. Comment elle s'appelle ? » Il écoute la réponse. « Oui, bonne idée. On part tout de suite. »

Il raccroche et m'observe, pensif.

« Où est la voiture de votre femme, monsieur Thane ? La jolie Mercedes que vous lui avez achetée ? »

Je suis sur le point de lui dire “je l'ai laissée à la gare routière de Fort Myers”, mais sa mine soucieuse m'en dissuade.

« Aucune idée. Elle n'était pas dans l'allée quand je suis arrivé. »

— Eh bien, nous l'avons trouvée sur Pine Island. » Il me jette un regard pesant. « Il y avait trois personnes à l'intérieur. Deux Mexicains morts sur la banquette arrière, et une prostituée avec la gorge tranchée dans le coffre. »

Mitchell slalome comme un fou sur la voie rapide. « Les Mexicains appartenaient au gang Zeta. À l'origine, ils étaient implantés en Californie, mais, aujourd'hui, ils ont des membres partout. Y compris à Miami et à Tampa, monsieur Thane. Et maintenant à Fort Myers. »

Je l'écoute, figé à la place du mort. Mitchell conduit d'un air décontracté, la main droite sur le volant. Il se permet même de me regarder toutes les deux secondes pour jauger mes réactions, tandis qu'il m'expose ses théories sur la sociologie des gangs. J'acquiesce poliment, mais entre la nuit passée à fumer de la meth, et la découverte des caméras suivie de leur disparition, je suis à deux doigts de vomir ma granola sur ses cuisses.

J'attache ma ceinture de sécurité.

« Les types que nous avons trouvés étaient de petites frappes sorties de prison depuis trois semaines, poursuit Mitchell. Pas une grande perte pour l'État de Floride, si vous voulez mon avis.

— Que leur est-il arrivé ? »

Il me lance un regard en biais. « Je ne vais pas vous mentir, monsieur Thane. Il faudra sans doute refaire l'intérieur de votre voiture. Les gens qui se sont livrés à ce massacre ont eu la journée entière pour commettre leur forfait. Je pense qu'ils voulaient obtenir des informations. Ces malheureux n'avaient pas une chance de s'en sortir. » Il secoue la tête. « Pour la fille, en revanche,

c'est plus intéressant. Surtout à la lumière de ce que vous m'avez dit. Vous voulez que je vous raconte sa vie en détail ou juste la version abrégée ?

— La version abrégée.

— C'est mon collègue, qui m'a appelé tout à l'heure. Il fait partie de mon équipe. Selon lui, la fille est une tapineuse de Vegas. Enfin, pas vraiment une tapineuse. Disons qu'elle bossait dans l'industrie du bien-être. Elle était au service de Ghol Gedrosian. Elle s'occupait des gros parieurs. Dix ou quinze mille la nuit. Je me demande bien ce qu'on peut s'offrir pour quinze mille dollars la nuit. » Il lève la main. « Pas la peine de me répondre. Quoi qu'il en soit, elle s'appelle... enfin elle s'appelait Danielle Diamond. Ce nom vous évoque quelque chose ?

— Pourquoi est-ce que je connaîtrais une pute de Vegas ? »

Il m'adresse une œillade, l'air de dire : “puisque vous êtes un client régulier de monsieur Gedrosian, vous vous êtes peut-être croisés”.

Je ne relève pas. Il continue :

« J'ai suggéré que nous fassions un petit crochet par la morgue. Vous me direz si vous avez déjà vu la fille. Ils ne l'ont pas torturée, au cas où cela vous importerait. Après, nous passerons au commissariat pour prendre votre déposition.

— Quelle déposition ?

— Vous comptez bien déclarer la disparition de votre femme, monsieur Thane ? Enfin, si vous voulez dissiper tout malentendu. » Le discours implicite est clair : “si vous voulez nier formellement l'avoir menacée et obligée à fuir”.

Vingt minutes plus tard, nous nous garons sur le parking d'un immeuble en béton ocre. Le bâtiment austère et carré est situé en retrait de la route et protégé par un haut grillage. Un panneau indique : “Institut médico-légal”. La vaste pelouse qui l'entoure achève de suggérer que l'endroit a été conçu pour supporter les assauts d'une foule avide de frissons morbides, ou de cadavres avides de liberté.

Dès que nous entrons dans le bâtiment, Mitchell adopte un air sérieux. Sans doute éprouve-t-il le même inconfort que moi en compagnie des morts.

Il montre sa carte au gardien en faction derrière le comptoir et signe le registre. Nous franchissons une porte à ouverture électrique et manquons percuter un gros barbu qui se dirige dans l'autre sens. Tout, chez cet homme, est immense : sa tête, ses mains en forme de battoirs, son ventre proéminent, sa blouse trop grande.

L'homme s'arrête à quelques centimètres de Mitchell, qui n'a pas bronché.

« Salut, Ryan, fait l'agent.

— Bon sang, Tom. Tu tombes mal. J'allais me chercher une sucrerie au distributeur. Viens avec moi, si tu veux. »

Vu sa corpulence, nous avons de grandes chances de le croiser en chemin pour le distributeur, quelle que soit l'heure. Nous l'accompagnons dans un couloir en parpaings. La température est glaciale. Mitchell fait les présentations :

« Ryan Pierce, voici Jim Thane. »

Ryan hoche la tête sans ralentir. « Enchanté de vous connaître. » Manifestement, la sucrerie monopolise toutes ses facultés motrices.

« La Mercedes lui appartient », ajoute Mitchell.

Le grizzly en blouse blanche s'arrête soudain. Il se tourne vers moi, la mine préoccupée. « Ah, mince. Désolé.

— Monsieur Thane n'a pas encore vu sa voiture, précise l'agent. Elle était toute neuve. Un cadeau pour sa femme.

— Sans déconner », dit Ryan. Puis il reprend sa route. « Quel dommage ! Vous pourrez peut-être vous faire rembourser. Il existe une garantie de vices cachés, non ? Si vous la rapportez en moins de trente jours, on vous rend l'argent. Vous n'aurez qu'à raconter que vous n'avez pas vu le sang lorsque vous l'avez prise chez le concessionnaire. »

Il s'arrête devant la machine au bout du couloir. « Des Twix ? » Il nous regarde alternativement, Mitchell et moi. « Deux doigts coupe-faim ? »

Je me rends compte que j'ai très envie d'une barre chocolatée – un des effets secondaires de la meth –, mais parviens à me refréner. Je secoue la tête.

Pierce hausse les épaules. Il introduit une pièce dans le distributeur, tape le code et la friandise tombe dans le tiroir.

Après avoir déchiré l'emballage, il engloutit sa collation en deux bouchées. « Bon Dieu, ce que j'aime le caramel, s'extasie-t-il, la bouche collante. Je ne sais pas ce qu'ils mettent d'autre là-dedans, mais c'est délicieux.

— Je m'en voudrais d'interrompre ton plaisir, intervient Mitchell, mais on est un peu pressés. Je dois encore remplir une déclaration de disparition. Tu veux bien nous montrer la fille ?

— Oh, oui, pas de problème. » Grizzly est tout disposé à nous rendre service maintenant qu'il a eu sa ration de glucose. « Venez avec moi. »

Nous rebroussons chemin le long du couloir. Au niveau de l'entrée principale, nous suivons une flèche sur laquelle est écrit “Chambre froide”. Après avoir passé deux portes coulissantes, qui s'ouvrent automatiquement à notre passage, nous aboutissons à un lourd panneau de métal, puis à la chambre froide elle-même.

L'atmosphère polaire me brûle les sinus. Devant nous, six rangées de caissons hermétiques. Vingt colonnes. Un corps dans chacun.

« J'espère que monsieur Thane reconnaîtra la victime », dit Mitchell à l'intention de son ami.

Pierce lèche le chocolat sur ses doigts, puis les essuie sur sa blouse. « L'autopsie n'est que pour demain, mais la cause de la mort me paraît évidente. Ils ont accompli un travail consciencieux. »

Il marche jusqu'à l'un des casiers, orné d'une étiquette où est griffonné “Danielle Diamond”.

Il entoure la poignée de ses gros doigts et tire. Le plateau coulisse sur ses roulements à billes. On devine la forme d'une dépouille sous un drap blanc.

« Son identité ne fait pas de doute, précise Pierce. On a les empreintes. Elle est connue des autorités : douze arrestations pour prostitution au cours des

cinq dernières années. Vegas essaye de faire le ménage pour privilégier le tourisme familial. Plus de Disney, moins de pipes.

— J'aime bien ce slogan, déclare Mitchell. Plus de Disney, moins de pipes. Je me demande ce que ça donnerait en latin.

— *Magis Disney, minus fellare* », propose le légiste. Il baisse les yeux sur le corps et, d'un geste, invite Mitchell à procéder. *Après vous.*

L'agent attrape le drap au niveau de l'épaule de la victime. Il m'adresse un dernier regard. « J'espère que vous pourrez nous aider, monsieur Thane. Avec un peu de chance, vous avez croisé cette femme au cours d'un de vos... de vos nombreux voyages d'affaires. En Californie ou en Floride. Qui sait ? Vous l'avez peut-être même vue à Las Vegas. » Il s'éclaircit la voix. « Monsieur Thane, je vous présente Danielle Diamond, alias Sandra Love, alias Dierda Starr. Aussi connue sous le nom de Dee Dee Starr. » Il ôte le drap.

Ma femme, Libby Thane, gît morte sur le chariot. Elle a les yeux fermés. Une longue plaie couleur goudron rature son cou. L'entaille est si profonde qu'une tape sur la tête suffirait à la décapiter. Sa peau est blême, exsangue. D'une blancheur telle qu'elle se confond presque avec le drap qui la dissimulait.

« Vous la connaissez, monsieur Thane ? » interroge Mitchell.

Je m'applique de toutes mes forces à demeurer immobile. Je garde les pieds plantés au sol malgré la terre qui se dérobe. Je crains un instant de m'évanouir et de me fracasser le menton sur le béton, mais je parviens à rester droit. Une inspiration, et je me tourne vers l'agent Mitchell. Il m'observe, attentif. Je soutiens son regard.

« Non. J'ignore complètement qui est cette femme. »

Je me précipite hors de la chambre froide. Le lourd panneau de métal claque derrière moi, je me rue dans le couloir. Mitchell tente de me rattraper. « Monsieur Thane ! Attendez ! »

Je ne ralentis pas. Je franchis la porte coulissante en courant, passe devant le petit hall d'accueil et me retrouve à l'extérieur, dans la chaleur étouffante.

Je dévale les cinq marches du perron. « S'il vous plaît, monsieur Thane », appelle l'agent dans mon dos.

Il me rattrape sur le parking, luisant de sueur, à bout de souffle. « Attendez, monsieur Thane. Vous allez bien ? »

— Excusez-moi. Je n'ai pas l'habitude d'assister à ce genre de spectacle.

— Bien sûr. On ne s'y fait jamais. » Il m'observe, pensif. « Vous ne la reconnaissez pas, alors.

— Non. »

Je devine, à son air méfiant, qu'il a du mal à me croire. Vu ma situation, je le comprends. Ils viennent juste de trouver les cadavres de deux Mexicains et d'une prostituée dans ma voiture. Je ne suis pas vraiment candidat au titre de Citoyen de l'année.

« Venez, allons à mon bureau remplir la paperasse.

— La paperasse ?

— La déclaration de disparition. Ce n'est pas ce que vous voulez ? Retrouver votre femme, Libby ? »

En vérité, j'ai déjà retrouvé ma femme. Elle est allongée sur un chariot, la gorge tranchée. Sauf qu'elle ne s'appelle pas Libby. Libby n'a jamais existé. Et la serveuse que j'ai draguée à L'Oie Blanche, celle avec qui je me suis marié, n'a jamais été serveuse. C'était une prostituée connue sous plusieurs noms, dont Danielle Diamond et Dee Dee Starr.

« Bien sûr que je veux la retrouver », dis-je.

Mitchell pose une main sur mon épaule. Nous marchons jusqu'à sa voiture. Je m'apprête à monter côté passager lorsqu'un trille mélodique se fait entendre. Le portable d'Amanda. Je sors l'appareil de ma poche, consulte le numéro. Gordon Kramer.

D'un geste de la main, je demande à Mitchell de m'attendre et m'éloigne de la voiture.

« Salut, Gordon.

— Tu es avec lui, Jimmy ? L'agent du FBI. Vous êtes ensemble ? »

Sa voix ne ressemble pas à celle que j'ai l'habitude d'entendre : cet aboiement de centurion bourru, sûr de lui. Le type au bout du fil vibre d'une émotion que je n'arrive pas à identifier, le timbre est aigu, tendu. Je regarde Mitchell, qui patiente à quelques mètres de là, les yeux rivés au ciel.

« Oui. On va aller à son bureau en voiture.

— Écoute-moi attentivement, Jimmy. » Je reconnais brusquement l'émotion qui étreint mon parrain. Une nouveauté pour Gordon Kramer : il a peur. « Je me suis renseigné. Le nom que tu m'as donné, le Russe. Tu aurais dû m'en parler avant, bon sang. Tu aurais dû tout me raconter, je t'aurais aidé. J'aurais empêché... »

Il s'arrête. Je l'imagine faire les cent pas avec le téléphone collé à l'oreille, passant sa grosse main dans ses cheveux gris coupés en brosse, à la manière d'un chasseur qui flatte son lévrier d'Écosse après une traque fructueuse.

« Contente-toi de répondre par oui ou par non, continue-t-il. Juste oui ou non, rien d'autre. Le mec qui t'accompagne, tu m'as bien dit qu'il s'appelait Tom Mitchell, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Près de son Impala, le fonctionnaire me sourit. En attendant que je termine mon appel, il sort un carnet et un stylo de sa poche. Il appuie sur son stylo. *Clic*.

« D'après toi, il bosse pour le FBI, dans une unité spéciale rattachée au bureau de Tampa. Tu es sûr d'avoir bien compris ?

— Oui. »

L'agent Mitchell appuie encore sur son stylo. *Clic*.

« J'ai appelé un ami au FBI. Il n'y a pas d'unité spéciale dans ce bureau. Pas d'agent Mitchell. Ou du moins il n'y en a plus. Mitchell est mort à Long Beach voilà cinq ans, lors d'une mission d'infiltration. Tu comprends ce que je raconte ? »

Je me débrouille pour extirper un son de ma gorge, un simple soupir.
« Oui.

— Tu dois t'enfuir. Ne monte pas dans sa voiture. Ne reste pas seul avec lui. Tu vas t'en sortir ? »

Je regarde autour de moi. Nous sommes au milieu du parking délimité par un grillage. Une Honda rouge, occupée par deux Noires d'âge mûr, s'engage sur l'aire de stationnement.

Je réponds sur un ton nonchalant, comme si j'acceptais d'aller boire un verre après le travail : « Ça doit être possible.

— J'arrive au plus vite. Je serai là demain à la première heure. Je t'appelle dès que je suis à l'aéroport. On trouvera une solution, Jimmy. Je te tirerai de ce guêpier, promis.

— Merci, Gordon.

— Je me suis donné trop de mal pour toi. Tu es l'opération de sauvetage du siècle. Hors de question que je te retrouve découpé en petits morceaux dans des sacs plastique. Maintenant, tire-toi vite, connard.

— D'accord. Pas de soucis. À plus tard. »

Je raccroche. « Désolé », dis-je à l'homme qui se fait appeler Tom Mitchell.

Il hausse les épaules. Sa voix est mélodieuse, polie. Un vrai gentleman du Sud. « Ce n'est rien. Vous êtes prêt à partir ? Montez, je vous emmène au bureau. »

Il appuie de nouveau sur son stylo. *Clic*.

C'est alors que je remarque sa main. Comment ce détail a-t-il pu m'échapper ? Quatre doigts complets, et le dernier, moignon rosâtre, amputé d'une phalange.

Je ne peux réprimer un mouvement de recul.

« Que se passe-t-il ? interroge l'agent avec un sourire. Vous n'avez pas l'air bien. Asseyez-vous donc dans la voiture. Je m'en voudrais que vous preniez un coup de chaleur. »

Il se dirige vers moi.

« Ne vous approchez pas.

— Monsieur Thane ? Quelque chose ne va pas ?

— Je dois partir.

— Comment ça, partir ? » Il montre le parking et le quartier désert d'un grand geste de la main. « Partir où ? »

Je me mets à courir.

« Vous êtes à pied, monsieur Thane. » Il semble davantage amusé que menaçant.

Je me rue vers la sortie. Au moment où je m'apprête à franchir la clôture, une Lincoln noire stoppe devant la barrière, me bloque le passage. Je distingue à peine le conducteur à travers les vitres teintées, mais c'est suffisant pour reconnaître Ryan Pierce, le légiste.

Je fais demi-tour. Mitchell arrive vers moi sans se presser, la main dans la poche de sa veste.

« Vous savez qui je cherche, dit-il d'une voix calme. Alors, aidez-moi à le trouver. »

Non loin de là, la Honda rouge se gare sur une place libre. Les deux Noires s'extirpent du véhicule. Ce sont deux grosses femmes vêtues de chemisiers

colorés. Chacune d'elles tient un grand gobelet Starbucks à la main.

« Mesdames ! appelé-je en trotinant. Un instant, s'il vous plaît. »

Elles se retournent. Comme toutes les femmes, elles sont prêtes à répondre poliment lorsqu'on les sollicite en leur donnant du “mesdames”. Leurs visages sont rayonnants, ouverts. Puis elles me voient : un type trempé de sueur, les yeux rouges, le regard fou, probablement défoncé, qui se précipite vers elles. Elles se rembrunissent aussitôt.

Celle qui se tient près de la portière conducteur a de grosses lunettes de soleil rondes qui accentuent son expression de chouette éberluée. Je pointe le pistolet d'Amanda sur elle. « Donnez-moi vos clefs de voiture. »

Elle jette un coup d'œil au parking et à l'agent Mitchell. Celui-ci pique un sprint vers nous, les coudes au corps.

« Maintenant ! » ordonné-je. Mû par le désir d'obtenir une réponse immédiate, je frappe le gobelet, qui lui échappe des mains. Un café-crème éclabousse mon pantalon. Je baisse les yeux. La mousse de lait s'étale sur mes chaussures. Mon geste d'énervement semble toutefois produire l'effet escompté. Elle me tend les clefs. « Tenez. »

L'agent Mitchell s'égosille : « Arrêtez cet homme ! Arrêtez-le ! »

La Noire avec les grosses lunettes lui lance un regard d'impuissance. Je me faufile dans la Honda. Le siège est trop rapproché : je me cogne les genoux. Un tour de clef, le moteur rugit. Marche arrière. Je percute la voiture derrière moi. Bruit de tôle froissée. Mon crâne heurte l'appuie-tête. Marche avant. La Honda bondit. Je braque à fond, le pied sur l'accélérateur. La Lincoln est toujours devant la barrière du parking. Je vois l'énorme visage de Grizzly à travers le pare-brise teinté. Son expression d'intense satisfaction se transforme en crispation d'inquiétude, puis en masque d'authentique frayeur dans la seconde précédant l'impact. Il se cramponne au volant. La Honda pulvérise la barrière, envoie valser des morceaux de bois. La Lincoln tourne à quatre-vingt-dix degrés, comme un compas sur sa pointe. J'arrive à passer, non sans sacrifier

une bonne portion de métal, de chrome, et enfonce tout le côté droit de la citadine.

Dans le rétroviseur, je vois l'agent Mitchell se dépêcher de monter dans la voiture de son ami. Je vire à gauche et fonce dans une rue déserte. Lorsque je regarde à nouveau dans le rétroviseur, ils ont disparu.

OceanofPDF.com

Quand j'arrive à l'appartement d'Amanda, j'ai un mauvais pressentiment. Je frappe d'abord à la porte. Pas de réponse. Je tourne la poignée. Le battant s'ouvre.

De toute évidence, on a déserté les lieux. Malgré l'absence de signes de lutte, certains détails clochent. On a éteint la climatisation et laissé les lumières allumées. Les coussins sont posés de travers sur le divan. J'aperçois son sac par terre, comme jeté à la hâte.

Plus d'Amanda.

J'observe le parking à travers les stores. Est-ce qu'ils m'attendent à l'extérieur ? Je distingue une vingtaine de voitures garées. Plus loin, un terrain de basket sur lequel s'exercent deux Noirs. Aucun Russe en vue.

Le téléphone sonne dans ma poche. Numéro masqué. Je décroche :

« Allô ? »

— Monsieur Thane ? » interroge une voix inconnue. Le ton est calme, précis.

« Qui est à l'appareil ? »

— Vous savez pour qui je travaille.

— Oui. Vous travaillez pour...

— Pas de nom, je vous en prie. » Un silence puis : « Je vous vois. »

Je m'éloigne en vitesse de la fenêtre, le dos appuyé au mur.

« Pas à travers la fenêtre, monsieur Thane. »

Je fouille la pièce du regard, m'attarde sur les différents objets susceptibles d'abriter une caméra : un tableau dans son cadre, accroché au-dessus du canapé, le thermostat près de la porte, le réveil sur la table basse, le détecteur de fumée au plafond.

« Oui, fait la voix. Il existe beaucoup de possibilités.

— Que voulez-vous ?

— Je suis désolé pour votre épouse. Un spectacle pénible.

— Pourquoi l'avez-vous tuée ?

— La situation nous a un peu... » Il marque une pause, à la recherche du terme adéquat. « ... échappé. Je vous présente mes excuses. Mais nous pouvons encore réparer nos erreurs. Tout peut redevenir comme avant.

— Je ne vois pas comment.

— Venez me rencontrer et je vous expliquerai. Nous vous attendons. Amanda est très impatiente.

— Elle est avec vous ?

— Regardez sur la table. »

J'examine la table basse.

« Pas celle-là. L'autre, sur votre gauche. »

Un petit guéridon voisine avec le canapé. On y a laissé un message. Le papier est du même modèle que celui découvert par l'agent Mitchell. Il représente un ours qui saute et la légende : “Si vous n'y arrivez pas, ursidez encore.”

On a rédigé quelques mots à la main : “17258 Pine Ridge Road”. C'est une écriture féminine, mais pas celle de Libby.

« Vous nous trouverez à cette adresse.

— Vous lui avez fait du mal ?

— Pas encore. »

Il s'agit d'un piège, bien entendu. Pourquoi me dire où elle est, si ce n'est pour m'attirer au mauvais endroit ?

Mais je m'en moque. Une espèce de folie s'est emparée de moi, proche de l'euphorie que l'on ressent en étant défoncé : je suis prêt à en découdre avec le monde entier, à céder à la moindre de mes pulsions. Baise effrénée, bagarres d'ivrognes dans les bars, drogues, peu importe, je prends tout.

Je voudrais sortir le flingue d'Amanda, sentir son poids réconfortant dans ma main. Je n'ai jamais tiré et, pourtant, la sensation de cet objet dans ma poche est familière. J'allume l'ordinateur. Google m'indique l'itinéraire.

Une minute plus tard, je suis en bas de l'appartement, dans la Honda.

Au bout d'un quart d'heure de route, après être passé dans des quartiers résidentiels, puis des zones commerciales, je me retrouve dans un territoire à peine habité, composé de terrains en friche, de bureaux vides et de parkings presque aussi déserts. Personne alentour.

Le 17258 Pine Ridge Road correspond à un bâtiment désolé au centre d'une immense étendue d'herbe jaune. L'édifice ressemble à un hangar de type agricole. Quatre tracteurs de la taille d'une caravane stationnent devant les quais de chargement. Pas de fenêtre, pas d'indications. Juste de la tôle ondulée. Le périmètre est délimité par une grille surmontée de barbelés. Je distingue deux entrées. Une première à l'avant et une seconde à l'arrière. Les deux

portails sont ouverts. J'entre par-devant et me range auprès de trois autres voitures garées là.

Je sors de la Honda, le flingue à la main, et m'approche du bâtiment.

Trois des quais de chargement sont fermés à cause de la chaleur. Le quatrième est à moitié ouvert. Le volet roulant, remonté d'un mètre, m'invite à entrer. Je me baisse pour pénétrer à l'intérieur.

L'obscurité règne en maître. Je suis frappé par l'odeur de pisse de chat. L'unique source de lumière provient du volet roulant par lequel je suis entré. Un rayon de soleil s'étale en un parfait quadrilatère à mes pieds. Au-delà de ce rectangle, un rideau en lamelles de PVC, destiné à protéger le hangar des courants d'air durant les opérations de chargement, me bouche la vue. J'écarte les lamelles pour m'enfoncer dans l'entrepôt. De l'autre côté, il fait encore plus sombre. Mes yeux ont du mal à accommoder ; ils restent marqués par la clarté extérieure. Je plisse les paupières, me dirige à tâtons parmi ce que je devine être des rangées de tables et de bancs jonchés de pièces mécaniques, ainsi que des tas de gravats au sol. L'urine de félin s'est transformée en effluves d'ammoniac. Impossible de me leurrer. J'ai visité trop d'endroits reculés, trop de maisons empestant les produits chimiques, trop de cuisines où les becs Bunsen et les bechers gradués, perchés sur des comptoirs parmi des emballages de pains de mie et de langues de chat, tenaient lieu de matériel. Cette odeur est celle d'un labo clandestin. On fabrique de la meth, dans ce hangar. Et tant d'ammoniac signifie qu'on en fabrique dans des proportions industrielles.

Ils savent que je suis là, bien sûr. Au diable la discrétion. Je crie dans le noir : « Ohé, il y a quelqu'un ? »

Ma voix résonne sur les surfaces dures : métal, verre et béton.

« Amanda, tu es là ? »

J'avance d'une vingtaine de mètres dans l'obscurité totale, la main gauche tendue devant moi, la droite serrée sur la crosse du flingue. Mes pieds écrasent des débris de verre. Mes semelles crissent sur les éclats translucides. Je continue à marcher.

« Amanda ? »

Je bute contre un objet métallique, l'envoie balader d'un coup de pied. Du bruit devant moi. Une présence humaine. On dirait une respiration ou un sanglot.

« Amanda ? C'est toi ? »

Guidé par le bruit, je continue ma progression. Mon pied heurte quelque chose de mou. Je m'agenouille et parviens, dans le noir, à définir les contours d'un corps. Le contact est humide. Une substance poisseuse colle à mes doigts. Je perçois une respiration laborieuse. « Amanda ? » chuchoté-je.

Mais il ne s'agit pas d'elle. La silhouette est trop grosse. Elle porte en outre une veste masculine. Je me redresse. J'entrevois un filet de lumière au bout de la salle, une issue.

Je me dirige vers celle-ci. La paroi en métal chauffée par le soleil à l'extérieur m'aide à m'orienter. Mes doigts effleurent un interrupteur. Je l'actionne. Une lampe au sodium bourdonne au-dessus de ma tête. La clarté froide inonde la salle.

On a poussé de longues tables de métal contre les cloisons. Elles sont parsemées de vases à bec. Des tuyaux en caoutchouc, fixés à des potences, pendent jusqu'à de grands bouches marron au sol. Des centaines de pots de diluant s'entassent sous les tables, de même que des dizaines de bonbonnes de gaz similaires à de petites montgolfières. Des déchets partout : bouteilles vides, vieilles boîtes en fer-blanc, flexibles usagés et bouchons. Au milieu de la salle gît l'homme contre lequel j'ai trébuché. Il est recroquevillé par terre, entre deux tables. Il a tourné la tête, si bien que je ne distingue pas ses traits.

Trois individus se tiennent affalés contre la cloison opposée, à côté du rideau de PVC. Je suis passé près d'eux sans les voir. Leurs fronts s'ornent d'orifices noirs aux pourtours calcinés, qui ressemblent à des lèvres plissées sur leur peau. On les a manifestement exécutés au moment où ils étaient debout. Trois cercles de matière cervicale et de sang se sont imprimés à hauteur d'homme sur la paroi, chacun d'eux suivi d'une traînée verticale jusqu'aux

cadavres. On dirait des graffitis, des points d'exclamation à l'envers, destinés à exprimer la surprise. Celle de voir la balle arriver, peut-être.

Amanda est assise près des trois malheureux. Elle regarde dans le vide, indifférente au monde environnant. Elle respire.

Je me précipite vers elle. « Amanda ! »

Elle lève les yeux, me reconnaît vaguement. « Jim... », murmure-t-elle. Puis elle cache son visage dans ses mains et commence à pleurer. Une effusion silencieuse, simplement caractérisée par les soubresauts de son corps. Je remarque que ses phalanges sont incrustées de sang coagulé.

Je m'agenouille auprès d'elle. « Tu es blessée ? »

Elle me serre dans ses bras, enfouit son visage dans mon cou. « Oh, mon Dieu... Mon Dieu...

— Que s'est-il passé ?

— C'était horrible. » Elle tremble de tous ses membres, hoquette. « Ils ont...

— Qui ça, ils ?

— Ils sont venus chez moi avec des armes. Ils m'ont enlevée. Ils m'ont raconté qu'ils allaient te tuer.

— Qui ?

— Eux, dit-elle en désignant les trois dépouilles.

— Eux ? » Ces hommes ne m'ont pas l'air très dangereux. Sans doute parce qu'ils sont morts. « S'ils t'ont amenée ici, qui les a supprimés ? »

Elle secoue la tête. « Je ne sais pas. Un homme... Un homme de grande taille, les cheveux longs, vêtu de noir. Il m'a ordonné de fermer les yeux. Il parlait russe. J'ai cru qu'il allait se débarrasser de moi, mais il s'est contenté de...

— De quoi ?

— De disparaître.

— Comment ça ? » interrogé-je. Je ne suis pas sûr de bien comprendre. L'homme s'est-il caché dans l'obscurité, ou simplement enfui ?

J'entends un gémissement. Il provient du type sur qui je suis tombé dans le noir. Celui-ci se tortille à terre, lutte pour se redresser.

Je m'approche de lui, le pistolet à la main. Il tourne toujours la tête. Une longue trace de sang indique qu'il est blessé à la poitrine et s'est traîné sur une dizaine de mètres. Il baigne désormais dans une flaque de liquide pourpre.

Je le tapote du bout du pied.

« Hé, toi, appelé-je. Regarde-moi. »

Il pivote. Vélociraptor, mon voisin. Deux plaies suintantes, trous vides aux bords tuméfiés, ont remplacé ses yeux. Une substance visqueuse mélangée à l'hémoglobine coule sur ses joues.

« Qui est là ? » gémit-il. Il m'attrape le pantalon.

Je retire ma jambe. « Jim Thane.

— Jim Thane. » Il sourit comme si mon nom l'amusait. Il tente de m'atteindre, mais je reste hors de portée.

« Qui vous a mutilé de la sorte ?

— À votre avis, Jim Thane ? »

Je me tourne vers Amanda. Elle a essuyé ses larmes. Le sang sur ses mains a laissé de fines empreintes, à peine perceptibles, sur son visage blême. Je reporte mon attention sur Vélociraptor.

« Pourquoi vous m'espionniez ?

— Parce qu'on m'a demandé de vous tenir à l'œil. Marrant, non ? Tenir à l'œil.

— Où se cache-t-il ? Comment puis-je le trouver ?

— Vous n'avez aucune envie de le trouver, croyez-moi. Personne n'en a envie. Il viendra à vous quand l'heure aura sonné, j'en suis sûr.

— À quoi il ressemble ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Comment est-ce possible ? Vous travaillez pour lui.

— Ah. Vous aimeriez savoir comment je l'ai rencontré ? propose-t-il avec une pointe de délectation.

— Oui.

— Alors, approchez. »

Amanda s'inquiète. « Sois prudent, Jim. »

Je pose les pieds dans la flaque écarlate, le canon pointé sur la tête de Vélociraptor.

« Allez-y, racontez-moi tout.

— Il était une fois un homme qui s'appelait Kopec. C'est lui qui nous a engagés. J'étais avec un copain. Maintenant, il a une balle dans la tête. Vous le voyez, là-bas, contre le mur ? »

Je pourrais lui demander duquel des trois morts il parle, mais préfère abréger. « Oui, je le vois.

— Nous menions nos petites affaires à Modesto. On achetait par-ci, on revendait par-là. Peut-être un peu trop, parce qu'il s'est intéressé à nous, vous comprenez ?

— Oui.

— Un jour, Kopec est venu nous voir et il nous a prévenus : “Ce territoire appartient à mon employeur. Je ne peux pas prononcer son nom. Mais vous avez le choix ; soit vous travaillez pour lui, soit je vous tue.” On a choisi la première solution, vous pensez bien.

— Continuez.

— Kopec nous a confié plusieurs missions. Il s'agissait peut-être de tests, pour voir ce que nous valions. Effectuer une livraison, voler un pick-up, exécuter un contrat, vous voyez le genre ? Chaque semaine, il me donnait une enveloppe. À l'intérieur, de l'argent et des consignes. Kopec ignorait le contenu des enveloppes. Il se contentait de me les transmettre. Un messenger, rien de plus. » Il tousse. Des bulles rosâtres éclatent à la commissure de ses lèvres. « Un jour, nouvelle visite de Kopec. L'enveloppe était plus épaisse que d'habitude. Elle renfermait un portable, un flingue et un morceau de papier. Sur ce papier, deux mots. Vous voulez savoir lesquels ?

— Non.

— Il était marqué : “Tuez Kopec.” J'ai obéi. Je lui ai tiré une balle dans la tête. Ensuite, le téléphone a sonné. Une voix au bout du fil m'a dit : “Félicitations. À partir de maintenant, vous vous appelez Kopec.” Voilà comment ça fonctionne. Il contrôle, il sait. Il écoute, il voit. Mais il reste caché. On ignore tout de lui. Son apparence, son âge, où il vit, même sa véritable nationalité est un mystère. Russe, Arménien, Tchétchène... Si jamais vous lui parlez ou que vous connaissez quelqu'un qui lui parle, il vous élimine. Ce sont les règles. Tout le monde les connaît.

— Qu'est-ce qu'il me veut ? Dites-moi ce que vous savez.

— Je ne sais rien. Mon boulot consistait à vous surveiller, à m'assurer que votre épouse et votre travail vous plaisaient. Je devais protéger Jim Thane.

— Me protéger ? » Je pense à l'accident de voiture de Stan Pontin, à l'étonnante décision de Sandy Golden, lorsqu'il a décidé d'investir dans Tao. Je pense aussi à Dom Vanderbeek dans le grenier, le cou ceint d'un joli collier d'ecchymoses. « Pourquoi avez-vous tué ma femme ?

— Ce n'était pas moi. L'autre équipe, peut-être. Il contrôle les choses de cette manière. Une équipe surveille l'autre, qui surveille la suivante et ainsi de suite. Vous ne savez jamais qui est qui.

— Tom Mitchell, il appartient à votre groupe ?

— Qui ça ? Ah oui, l'agent du FBI. Non, je n'ai pas l'impression qu'il soit dans notre camp. Je crois plutôt qu'il cherche à retrouver mon patron. Il ne serait pas le seul. Mon employeur s'est fait beaucoup d'ennemis.

— Pourquoi vous me racontez tout cela ? »

Il sourit. Ses orbites vides se contractent. Les larmes incarnates coulent sur ses joues. « Approchez encore.

— Attention, Jim », me prévient Amanda.

Je ne bouge pas.

« Je n'ai plus d'yeux, Jim Thane. Comment voulez-vous que je vous attaque ? Allez, venez plus près, je veux vous montrer quelque chose. Quelque chose dont vous vous souviendrez toute votre vie. »

J'avance tout doucement, lui touche l'épaule et chuchote à son oreille : « Je suis là. »

Sa respiration est erratique, pénible. Je sens la vie s'enfuir de lui, s'écouler en une nappe tiède à mes pieds.

« Dans ma veste, souffle-t-il. Regardez dedans. » Sa voix est si faible que je peine à l'entendre.

Je donne le pistolet à Amanda, qui braque aussitôt l'arme sur Vélociraptor, puis sonde la poche humide du vêtement.

« Vous trouvez ? » demande-t-il.

Je touche une enveloppe du bout des doigts, parviens à l'extraire de l'étoffe poisseuse. Les bords sont imprégnés de sang. On peut y lire : “À l'attention de Kopec.”

« Celui qui m'a arraché les yeux me l'a donnée à lire avant d'accomplir sa besogne. C'est la dernière chose que j'ai vue. Ouvrez-la. »

Je m'exécute. L'enveloppe contient une photo attachée par un trombone à une feuille de papier pliée en trois. L'image représente une fillette d'environ sept ans, vêtue d'une robe en velours bleu. Les mains croisées sur les genoux, elle sourit à l'objectif.

« Ma fille », explique Vélociraptor.

Je déplie la feuille. On a tapé le texte sur une vieille machine à ruban. Les lettres sont mal alignées, l'encre a bavé par endroits.

Dernière mission. Dire à Jim Thane comment vous avez été recruté. Lui parler de Kopec et répondre à ses questions. Toutes ses questions. Lui montrer ce courrier. Puis vous suicider. Je vous regarde (vous et votre fille).

« Vous comprenez, maintenant ? murmure l'aveugle. Il est au courant de nos moindres faits et gestes. Rien n'échappe à son contrôle. Il est... Dieu. »

Avant que je puisse prendre la mesure de ce que je viens de lire ou d'entendre, il sort un pistolet caché, met le canon dans sa bouche. J'entends le

bruit des dents contre le métal. L'arrière de son crâne se désintègre en une multitude de gouttelettes rouges.

« Non ! » hurlé-je. La déflagration couvre mon cri.

Je recule.

« Oh Seigneur », geint Amanda.

Des sirènes de police retentissent au loin.

Je prends la jeune femme par la main, la tire vers la sortie. « Il faut partir. » Elle résiste à la traction, incapable de bouger, hypnotisée par le corps. J'insiste :

« Amanda.

— Attends. » Elle m'échappe, tombe à genoux près du cadavre.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? »

La voilà qui s'allonge pratiquement sur le corps, le visage à deux centimètres du crâne explosé. Elle fouille la veste.

Les sirènes approchent. « Amanda », supplié-je.

Elle continue d'explorer les poches du vêtement. « Je l'ai ! » s'exclame-t-elle enfin, victorieuse. Elle tient à la main un sachet transparent fermé avec du chatterton. Il contient une moisson de cristaux et une pipe.

« En route. » Je l'oblige à se lever. Cette fois, elle obéit. Elle glisse le sac à l'avant de son jean et nous nous mettons à courir. Après avoir franchi le rideau en PVC, nous débouchons à l'air libre. Le miaulement des sirènes s'amplifie. Nous montons dans la Honda et sortons par l'arrière. Au moment où nous nous engageons dans la rue, deux voitures de police pénètrent à l'avant. Sirènes hurlantes, gyrophares en action. Je redoute d'entendre des crissements de pneus et le grondement des moteurs lancés à notre poursuite, mais lorsque je regarde dans le rétroviseur, je vois les patrouilleurs s'arrêter en douceur devant les quais de chargement.

Ils ne prêtent aucune attention à la Honda dont les occupants sont couverts de sang. À moins qu'ils ne nous voient pas. J'accélère en direction de l'ouest. Nous disparaissions au sommet d'une crête.

Nous nous arrêtons au premier hôtel près de l'aéroport. Un Best Western sur Daniels Parkway. La chambre est au troisième étage. Elle donne sur le parking. Après avoir fermé la porte à double tour, je m'écroule sur le lit et m'endors en cinq minutes.

Lorsque je me réveille, la pièce est plongée dans le noir, il fait nuit. Amanda ronfle près de moi. Le réveil électronique indique 2 heures du matin.

Un détail me chiffonne depuis que je suis entré dans le labo de meth et que j'ai trouvé les morts et l'homme sans yeux.

« Amanda ? »

Elle remue.

« Tu es réveillée ? »

— Mmh.

— Pourquoi il ne t'a pas tuée ?

— Qui ?

— Dans l'entrepôt. Le type dont tu m'as parlé, celui avec les cheveux longs, habillé en noir. Il a éliminé tout le monde sauf toi.

— Je ne sais pas », avoue-t-elle dans la pénombre. Long silence. Je la sens bouger dans le lit. « Tu ne me crois pas ? »

— Si, bien sûr. »

Mais il ne t'a pas tuée. Tu t'en es tirée saine et sauve.

« Promis ? » insiste Amanda.

Et le sang sur tes mains. Et le Russe qui avait perdu ses yeux.

« Promis », dis-je. De toute façon, les promesses entre camés ne valent rien.

Elle grimpe sur moi, m'embrasse à pleine bouche, scellant ainsi notre pacte de confiance. Sa langue fouille entre mes lèvres. Elle déboutonne mon pantalon, le baisse sur mes hanches et m'enfourche. La surprise est double : d'abord elle est prête à me recevoir, ensuite mon sexe répond à ses sollicitations malgré la vision de Libby – qui ne s'appelait pas Libby – morte sur un chariot et celle d'un aveugle qui se suicide à peine quelques heures auparavant.

Nous baisons vite et fort. Un acte désespéré. Le romantisme attendra. Dès que je jouis, une vague de dégoût me submerge. Dégoût pour mon corps, pour le sang sur mes mains et mon visage, dégoût envers Amanda aussi. Amanda qui s'est frottée à un cadavre sans cervelle pour lui voler sa came, avant de se frotter à moi.

Nous prenons une douche ensemble. Les fluides corporels disparaissent dans la bonde comme un rêve au matin.

De retour dans la chambre, elle s'agenouille près de son jean ensanglanté pour récupérer le sachet, puis me rejoint sur le lit, toujours nue. Elle dépose une pincée de cristaux dans la pipe et allume le briquet. Les cristaux se transforment en fumée. Elle continue de chauffer le récipient, les volutes dansent. Elle aspire l'embouchure. Un sourire éclaire son visage. Elle me tend le fourneau et le briquet.

Je sais que je devrais éviter de me défoncer après tout ce qui s'est passé. Mais d'un autre côté, je vais bientôt m'arrêter. Pas aujourd'hui, demain peut-être.

J'allume le briquet. La flamme lèche le verre. J'inhale. Un goût de bois calciné, d'hiver glacial s'attarde dans ma bouche, et le plaisir déferle. Calme et volupté.

Quelques minutes plus tard, nous baisons de nouveau. Je ne ressens plus aucun dégoût. Notre extase dure une éternité, l'acte charnel monopolise notre esprit jusqu'à ce que le téléphone sonne.

Je mets un moment à trouver le portable dans la poche de mon pantalon. Je parviens à me composer une attitude avant de décrocher. « Allô ? » J'essaye de paraître normal, ce qui est plus difficile de jour en jour, d'heure en heure.

« Je suis là, Jimmy. »

Tout me revient : le truand des pays de l'Est, le faux agent du FBI et ma femme morte, ma femme dont le prénom n'était pas réellement Libby.

La voix à l'autre bout du fil me ramène à la réalité et elle appartient à Gordon Kramer. La seule personne en qui j'ai désormais confiance est précisément celle à qui j'avais juré l'abstinence. L'ironie de la situation ne m'échappe pas, même dans mon état second. Je regarde la pipe posée par terre.

« Gordon ?

— Ça va, Jimmy ? Je te réveille ?

— Non. »

Amanda me touche l'épaule. Je me tourne vers elle et chuchote, la main sur le combiné : « Un ami. »

« Je suis à l'aéroport, poursuit Gordon. Viens me chercher. On louera une voiture et on s'en ira.

— Il a tué Libby.

— Qui donc ?

— Ghol Gedrosian. Il l'a tuée. »

Une légère pause, et il murmure : « Je ne sais pas quoi te dire, Jimmy. Je suis désolé.

— Elle était à son service depuis toujours. Elle ne s'appelait pas Libby. C'était... quelqu'un d'autre. »

Le silence se prolonge au bout du fil. Mon parrain réfléchit. En théorie, ce devrait être le moment où il aboie dans l'émetteur : “Tu as replongé, espèce d'enfoiré ? Ce que tu racontes n'a aucun sens !” Cette fois-là, cependant, il reste coi. Je l'entends respirer. Quand il reprend enfin la parole, sa voix est plus douce que jamais : « Retrouve-moi à l'aéroport. » Il me donne le numéro de vol. « Rendez-vous près du tapis à bagages. On trouvera une solution.

— Je ne suis pas loin. Je te rejoins dans quelques minutes.

— Je t'attends. »

« Où va-t-on ? me demande Amanda quand je raccroche.

— Nous deux, nous n'allons nulle part. » Je me rends compte que j'ai parlé d'un ton sec, méfiant. J'essaye de me rattraper : « J'y vais seul, c'est plus prudent. Je le ramènerai avec moi.

— Qui ?

— Mon ami Gordon. On peut compter sur lui. » Je jette un coup d'œil à la chambre. « Sois sympa : fais le lit et planque la dope. Gordon est mon parrain. »

Je fais un ourlet à mon pantalon pour dissimuler les taches de sang et tente de me faufiler discrètement à la réception de l'hôtel, de manière à éviter les regards indiscrets. Mais le hall d'accueil est désert à cette heure matinale, et le veilleur de nuit, seule âme présente à l'entrée, ne prête aucune attention à un type aux yeux rouges et au pantalon souillé. Il en a vu d'autres.

J'attrape un croissant rassis au passage. Le petit déjeuner est inclus dans le forfait de cinquante-neuf dollars dont je me suis acquitté. Je l'engloutis machinalement.

La navette patiente à l'extérieur, devant un abribus.

Le chauffeur, vaguement agacé, lève les yeux de son journal au moment où je monte.

Je m'installe et l'attente commence. Il fait chaud. Je suis le seul passager. De toute évidence, le conducteur a reçu pour instruction d'attendre d'autres clients avant d'aller à l'aéroport. Il lit son journal avec une intense concentration. L'actualité est scrupuleusement décortiquée, comme s'il préparait une allocution télévisée.

Cinq minutes. Dix minutes. Quand j'évoque la possibilité d'un départ, il marmonne des paroles inaudibles et se résout à fermer la porte. Nous roulons sur Daniels Parkway.

L'aéroport international de Floride – appellation pompeuse pour une infrastructure aussi petite – est à trois kilomètres de là. Le voyage ne dure

qu'une poignée de minutes. Dès que la navette s'arrête, je saute à terre et parviens aux arrivées en une dizaine d'enjambées. Un coup d'escalator et je suis au retrait des bagages.

Gordon Kramer m'attend au quatrième et dernier tapis roulant, tout au bout de la zone. Je le vois, à quarante mètres de moi, parler au téléphone. Il ne m'a pas encore remarqué. Lorsque j'aperçois son visage buriné, ses cheveux en brosse, je me sens instantanément soulagé. Enfin quelqu'un de solide, de vrai. Contrairement à ce que j'ai dit à Amanda, je ne peux pas tout à fait le qualifier d'ami. Un ami, vous n'avez pas peur de le décevoir, ce qui est loin d'être le cas avec Gordon Kramer.

Ma vie n'est qu'une théorie d'échecs, un fleuve d'infortunes qui s'écoule avec monotonie au fil des ans. Pourtant, Gordon n'hésite pas à y plonger pour me sauver, encore et encore.

Imaginez que vous ayez un père dont vous êtes très proche, un père qui admet vos pires penchants, qui accepte la vérité de vos actes et connaît votre mode de fonctionnement, alors vous saurez pourquoi j'aime mon parrain. Même s'il est au courant de mes secrets les plus honteux, il ne m'a pas laissé tomber. Pas encore.

Je l'appelle : « Gordon ! »

Il se tourne vers moi. Ses yeux pétillent mais il ne sourit pas. Il ne sourit jamais. Un dernier mot au téléphone, puis il range l'appareil dans sa poche et vient à ma rencontre.

« Jimmy », dit-il de sa voix bourrue mais chaleureuse. Le fait de l'entendre me rassure. Je n'ai plus rien à craindre. Gordon est fort, il est intelligent. C'est un ex-flic de San Jose, un ancien marine. Il a tué des hommes à mains nues, il a vaincu l'alcool et tenu en respect ses démons. Il gagne chaque défi qu'il relève. Ghol Gedrosian n'est pas de taille, j'en suis certain.

« Tu es vivant », grogne-t-il. Il ne semble pas particulièrement satisfait. Typique de Gordon.

Je lui donne l'accolade.

« Tu as des bagages ?

— Juste ça. » Il me montre une vieille Samsonite en aluminium, aux arêtes renforcées par des équerres. Plus une boîte à outils qu'une valise.

« Tu es arrivé quand ? demandé-je.

— Au moment où je t'ai appelé. » Il semble préoccupé. Ses yeux parcourent la salle à la recherche d'une menace éventuelle. Nous commençons à marcher vers le parking.

« Tu es venu en voiture ? interroge-t-il.

— Non.

— Super. Un taxi nous attend. J'ai tout prévu. On va voir un ami flic à Miami. Un ancien marine, un type bien, ne t'inquiète pas. Il sait pas mal de choses sur Ghol Gedrosian, et il est disposé à nous aider.

— Merci, Gordon. » Mon parrain va prendre le relais. Il a déjà commencé, d'ailleurs. Je me sens plus léger.

« On doit juste aller récupérer une amie à l'hôtel, précisé-je. Elle nous attend.

— Pas de souci, Jimmy. »

Cette réponse m'étonne. Gordon me paraît bien désinvolte. Cela ne lui ressemble pas. Il ne me demande pas de qui il s'agit ni pourquoi elle n'est pas avec moi. Je présume que le trajet l'a épuisé. Mes yeux injectés de sang, mon pantalon maladroitement remonté sur les taches ocre du tissu l'indiffèrent.

Nous passons devant l'unique tapis en mouvement de toute la zone. Le panneau lumineux indique l'arrivée des bagages en provenance de Dallas.

Je me souviens que le tapis à côté duquel se tenait Gordon ne bougeait pas, et que le panneau ne portait aucune mention.

« Tu es passé par Dallas ? » interrogé-je, à la fois pour meubler le silence et pour en savoir plus.

« Non, je suis venu directement de San Francisco. Huit heures, tu parles d'un voyage. » Je vois qu'il me jette un rapide coup d'œil, comme pour jauger

ma réaction. Je regarde droit devant moi d'un air ahuri. Ce n'est pas très difficile : j'ai une longue pratique.

Nous sortons du terminal. Le soleil nous frappe de plein fouet. J'ai l'impression qu'il fait encore plus chaud qu'à mon arrivée. Une limousine noire vient se garer le long du trottoir. Pile au bon moment. Le chauffeur porte un costume sombre et une casquette. Il contourne la voiture pour nous rejoindre.

« Bonjour », dit Gordon.

L'employé hoche simplement du chef, ne répond pas. Il nous ouvre la portière arrière. Je remarque qu'il ne propose pas au client de prendre sa valise. Les chauffeurs normaux n'oublient pas ce genre de détail, non ? Celui-ci, en tout cas, n'y pense pas.

« Vas-y, installe-toi », propose mon parrain avec une singulière affabilité. On dirait qu'il m'invite à essayer un joli sweat-shirt lavé à l'adoucissant. Il désigne l'habitacle. Le chauffeur approuve avec un sourire. Lui aussi aimerait que je monte dans le véhicule. Il maintient la portière ouverte. Je m'aperçois qu'il est très musclé. Il entre à peine dans son costume. Athlétique, en parfaite condition physique. Pas une once de gras. Pour un homme qui passe sa vie derrière un volant, c'est étrange.

Je me tourne vers mon mentor, un sourire amical aux lèvres. « Serrons-nous la main, Gordon. »

Je lui tends la main. Gordon agrippe sa valise si fort que je n'arrive pas à distinguer ses doigts.

Il m'observe un long moment, totalement immobile, le visage dénué d'expression. Puis il se décide. Un large sourire illumine son visage de bouledogue.

Je le fréquente depuis huit ans et c'est la première fois qu'il me sourit.

Il pose tout doucement sa valise et me serre la main.

Je ne suis pas vraiment surpris de constater qu'il lui manque le petit doigt. Je m'en doutais depuis le moment où nous nous étions étreints sans qu'il remarque la puanteur de mes vêtements. Le Gordon Kramer que je connais, le

flic prêt à déplacer des montagnes pour me sauver de moi-même, m'aurait illico demandé ce que j'avais fumé, avec qui, et pourquoi mes yeux étaient rouges, et pourquoi mon haleine empestait à ce point.

Le nouveau Gordon se contente de me sourire. Ses lèvres bougent. Il prononce des mots que je ne comprends pas. Il me faut un instant pour réaliser qu'il parle russe. Je vais pour protester, mais le chauffeur plaque violemment un chiffon humide sur mon visage. Une odeur de white-spirit, métallique et chimique, m'agresse les sinus. On me pousse dans la voiture. Je me cogne le front. Tout devient noir.

OceanofPDF.com

Le rêve débute ainsi.

Je suis dans une maison ténébreuse. Une maison que je connais, mais ce n'est pas la mienne. Je gravis un escalier en colimaçon.

Bien que cette demeure ne m'appartienne pas et qu'il fasse noir, je n'ai pas peur. Je me sens à ma place.

En haut des escaliers, un long couloir au bout duquel je distingue une porte.

Je me dirige vers elle. Les lattes du parquet grincement sous mes pas. Je tourne la poignée, la porte s'ouvre.

Je suis dans une chambre d'enfant. D'un garçon, plus exactement. Papier peint bleu, figurine de Superman sur le bureau, tupperware rempli de voitures *Cars*.

L'enfant dort dans son lit. Il respire. Il est vivant. Le clair de lune caresse son visage. Il porte un pyjama turquoise en flanelle. Ses cheveux blonds sont un peu trop longs pour un garçon. Je le prends dans mes bras. Il ne se réveille pas. Sa tête dodeline, ses cheveux pendent.

Il continue de dormir, sa respiration est calme. Je l'emporte dans le couloir. Un rayon de lumière souligne la présence d'une autre porte, derrière laquelle j'entends du bruit. Un grondement mécanique ou un roulement lointain.

Je pousse le battant avec mon pied, car mes bras sont pris. Je sais maintenant que ce bruit est celui de l'eau qui coule dans une baignoire remplie

à ras bord. Le carrelage immaculé baigne dans un centimètre d'eau.

Un individu se tient penché au-dessus de la cuve. Il porte des vêtements aussi noirs que sa longue crinière filasse, dont la saleté évoque celle d'un homme mort depuis longtemps.

Le dos tourné, il me parle : « Tu as amené ton garçon. » Je me demande s'il a prononcé ces mots à voix haute ou si je les ai simplement imaginés.

Je patauge dans la salle de bains, l'enfant dans mes bras. L'étranger continue de me tourner le dos. « Il s'appelle Cole, expliqué-je. C'est mon fils. Mon fils unique.

— Mets-le dans l'eau. »

Je tends le cou pour essayer de voir les traits de mon interlocuteur, mais son visage reste dissimulé par ses longs cheveux de cadavre brun.

« Je ne comprends pas », dis-je.

Il ne répond pas. Je me sens avancer malgré moi, me penche à mon tour au-dessus du berceau liquide et y dépose mon ange. Il flotte, assoupi.

« Laisse-nous maintenant », ordonne l'étranger.

Je fais un pas de côté.

L'homme pose une main squelettique sur l'enfant. Pas de chair. Rien que des os.

Il appuie sur la poitrine de mon fils et l'enfonce sous l'eau avec une violence inouïe.

Le petit corps est plaqué au fond de la baignoire. Cole ouvre les yeux, tente d'expulser un cri inaudible, qui se transforme en une bulle qui crève les flots. L'eau s'engouffre dans sa bouche. Il écarquille les yeux, persiste à crier en silence, remuant sa tête d'avant en arrière. Ses petits doigts raclent les os de l'étranger, ses poumons s'emplissent de liquide.

L'homme le maintient sous l'eau. Il est fort et implacable. La lutte est brève. Le garçon donne quelques coups de pied, bat des bras, mais il lui est impossible de s'arracher à la pression exercée sur lui. J'observe son visage tandis que la vie le quitte. Il me fixe, les yeux grands ouverts. Lorsqu'il arrête de se

débattre, lorsque ses doigts ne frémissent plus, l'étranger lève sa main osseuse. Le corps inerte remonte à la surface.

« À présent, tu peux le récupérer. C'est ton fils. »

« Pas de bêtises », murmure l'homme à mon oreille.

J'ouvre les yeux. Je ne suis pas dans une salle de bains et celui qui m'a parlé n'a rien à voir avec l'étranger aux cheveux longs. Il n'y a pas d'eau à mes pieds, pas de baignoire, pas de petit garçon.

Je suis assis sur une chaise. La pièce est très froide, je grelotte. J'ai du mal à accommoder ma vision. J'essaye de me frotter les yeux, mais mes bras sont entravés. Impossible de bouger. Je suis prisonnier.

Je parviens finalement à faire la mise au point. Une pièce lambrissée, d'épais volets de bois. Un gros bureau, une armoire de classement dans un coin, et un diplôme accroché au mur. Je reconnais cet endroit : le cabinet du docteur Liago.

« Il est réveillé ? » s'enquiert une autre voix, féminine celle-là. Lorsque je me retourne, je l'identifie sans peine. Elle a les cheveux courts et gris, une coupe de lesbienne stricte. Ses yeux sans couleur, vides d'expression, se posent sur moi. Comment est-ce possible ? Le docteur Curtis, ma psy en Californie. Elle se tient à côté de Liago, petit homme à la barbe blanche. Que font-ils ensemble ? Pourquoi Curtis est-elle ici, en Floride ?

« Je suis venue vous voir », répond-elle. Je me rends compte que j'ai parlé à voix haute. « Vous avez besoin d'aide, reprend-elle. La situation nous a échappé.

— Que se passe-t-il ? » Je me souviens de l'aéroport, de Gordon et de son doigt mutilé, du chauffeur, du mouchoir imbibé de chloroforme...

« Il te faut un coup de main, Jimmy », fait une voix bourrue et familière. J'essaye de regarder par-dessus mon épaule, mais ma poitrine est attachée à la chaise. J'entends des pas sur le parquet. Gordon apparaît.

« Qu'est-ce que vous faites ? demandé-je.

— Tu as tout foiré, Jimmy.

— Alors on garde Jimmy Thane ? » intervient Curtis.

Liago feuillette une liasse de papiers tapés à la machine. « Oui, Jimmy Thane, confirme-t-il. C'est ce qui est marqué.

— Mais on a déjà essayé, s'insurge Curtis. Regardez le résultat.

— On se conforme aux instructions, tranche Gordon. Pas de discussion. Si le texte dit Jimmy Thane, ce sera Jimmy Thane. »

Curtis plisse les lèvres. Elle aimerait bien argumenter, mais se retient.

Liago se plante devant le bureau, sur lequel est posée la Samsonite renforcée de Kramer. Il l'ouvre et en extrait un rouleau de tissu noir. Il met la valise de côté et déroule l'étoffe sur le bureau. Celle-ci contient un assortiment de seringues fixées par un élastique. Le psychiatre en choisit une, puis sort une fiole de sa poche. Après avoir déchiré l'emballage stérile et ôté le capuchon de l'aiguille, il remplit la seringue, qu'il tapote ensuite à la lumière de la lampe.

Je commence à sérieusement m'inquiéter.

« C'est quoi ce délire ? Gordon, qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Tu sais que tu as déconné, pas vrai Jimmy ? On essaye juste de recoller les morceaux. Tu n'as quand même pas envie de mourir, non ?

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Tu aurais dû écouter ce qu'on te disait. Tu avais tout. Il t'avait tout donné. Un travail, une femme, de l'argent. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, crétin ?

— Je suis navré. » J'ignore pourquoi je m'excuse, mais il me semble que mon comportement n'a pas été irréprochable. « Laissez-moi partir. Je veux rentrer chez moi. Je serai sage, Gordon. Promis.

— Trop tard. Tu as franchi la ligne jaune, mon ami. Le vrai Jimmy Thane n'aurait pas agi autrement. Un type incontrôlable, pas fiable pour un sou. » Il se tourne vers Liago. « Bon boulot, docteur. Il est en tout point fidèle au véritable Jimmy Thane.

— Merci », murmure faiblement le praticien. Son témoignage de reconnaissance paraît davantage motivé par la peur que par la gratitude.

Gordon m'a déjà fait de sales coups par le passé. Il m'a tabassé quand je lui ai menti, il m'a plongé la tête dans la cuvette des toilettes lorsqu'il m'a surpris avec de l'héroïne, il m'a enchaîné à une canalisation dans un parking souterrain, obligé à effectuer une cure de désintoxication de quarante-cinq jours à San Bruno, menacé de m'envoyer en taule si je refusais l'internement. Et puis il a balancé dix mille dollars gagnés à la sueur de mon front, dix mille dollars de cocaïne dans l'évier, après avoir fouillé la maison. J'avais planqué le sachet dans un placard, derrière les boîtes de Miel Pops.

Les événements d'aujourd'hui possèdent une dimension inédite dans le domaine du parrainage. Sous l'œil bienveillant de Gordon, Liago se dirige vers moi, armé de sa seringue à l'aiguille luisante.

« Cela ne sera pas douloureux, monsieur... » Une hésitation, puis : « Monsieur Thane. » Il tapote une nouvelle fois le corps de pompe. « Du moins si vous vous tenez tranquille. »

Je baisse les yeux. Mes poignets sont attachés par du ruban adhésif à la chaise de telle manière qu'aucune veine n'est disponible.

« Aidez-moi à détacher un bras, demande Liago. Immobilisez-le. »

Je tente de me libérer en remuant violemment. « Laissez-moi partir ! » crié-je, les muscles bandés.

Liago me regarde me démener, puis fait signe à Gordon. Celui-ci aboie un ordre incompréhensible. Je réalise qu'il parle en russe. On répond à l'identique dans mon dos. Le chauffeur apparaît derrière mon épaule. La casquette ridicule – un couvre-chef que plus personne ne porte depuis quinze ans et qui aurait dû m'alerter – a disparu. Il contourne la chaise, sort un couteau de poche et tranche l'adhésif au niveau de mon poignet droit.

Mon bras se déploie l'espace d'un instant, mais le chauffeur l'empoigne aussitôt de ses deux mains énormes. Il me tord violemment l'articulation,

exposant la peau laiteuse de mon avant-bras, et plaquant le membre contre le bois de la chaise.

Liago réitère son conseil : « Ne bougez pas. Sinon, cela prendra plus longtemps et je risque de vous faire mal.

— On sera forcés de te chloroformer », grince Gordon.

Mes tempes palpitent encore de la première anesthésie. Je n'ai aucune envie de remettre ça, alors je cesse mes pitreries. « Vous allez me tuer ?

— Bon Dieu non, Jimmy. On va simplement te rendre la vie plus facile.

— Serrez le poing », demande Liago.

J'obéis. « Pourquoi vous me traitez de la sorte ?

— Pour votre propre bien, explique le docteur. Il ne désire que votre bonheur.

— Qui ça ? »

Pas de réponse. Il tape au creux du coude pour faire sortir une veine. Je détourne le regard. Légère sensation de piqure, puis le liquide se répand. Mon bras devient lourd. L'engourdissement gagne mes épaules, mon crâne. « Voilà, se réjouit Liago. Vous allez être totalement apaisé. Nous allons pouvoir continuer la thérapie. »

Il a raison. Avant que je puisse répondre, mes yeux se ferment.

Je perçois les battements de mon cœur, ma respiration.

Un rêve s'installe. Il est violent. J'entends des bris de verre, les cris de Curtis et du chauffeur. Gordon crache quelques mots en russe. Une première détonation l'interrompt, puis une seconde, plus près. Des tirs ou des pétards. À moins qu'il s'agisse d'un marteau sur une enclume. *Pan, pan, pan.* Juste à côté de moi.

Une infime partie de mon esprit reste assez lucide pour écarter l'hypothèse du marteau et de l'enclume. Ce sont bien des coups de feu.

Pan, aboie l'arme. Mon sommeil est perturbé.

Pan.

Un hurlement, une ultime déflagration, puis le silence. Je peux enfin me reposer.

J'ignore combien de temps dure ma léthargie mais, lorsque je reprends conscience, je suis toujours assis sur la chaise, trempé de sueur en dépit de la climatisation qui souffle un air glacé sur ma nuque. J'ai la nausée. Ma chemise colle à ma peau. J'essaye de bouger, mais je suis toujours entravé. Le bras droit est la seule partie de mon corps qui ne soit pas immobilisée. Je distingue une légère ecchymose au niveau de la pliure du coude.

« Regardez-moi ça, s'extasie une voix familière. Lazare revenu d'entre les morts. »

Je tente de visualiser la forme floue qui a pris place sur le fauteuil en cuir rembourré, celui-là même où j'ai effectué mon analyse. L'agent Tom Mitchell m'observe, détendu. Il a retroussé ses manches et croisé les pieds devant lui. « Comment vous sentez-vous, monsieur Thane ? »

Une perceuse me vrille le crâne. « Pas tellement bien. » J'ai la voix enrouée, du plâtre dans la bouche.

Lorsque je regarde autour de moi, je vois Gordon Kramer face contre terre, la tête explosée. Il baigne dans une mare de sang coagulé, ce qui signifie qu'il est mort depuis un petit bout de temps.

Le docteur Curtis a perdu la moitié du visage. Un tir de gros calibre à bout portant, selon moi. Liago s'est écroulé dans un coin de la pièce, le corps ensanglanté. Je n'arrive pas à localiser le chauffeur, mais je parierais qu'il ne conduira plus jamais de limousine.

« Vous n'avez pas l'air très frais non plus », tempère Mitchell, qui a suivi mon raisonnement. Il affecte toujours cet accent du Sud prononcé, même si je suis sûr, à présent, que sa Géorgie n'est pas celle qui est la patrie du coton.

Quelqu'un fait les cent pas derrière moi. J'essaye de pivoter, en vain. Ryan Pierce, le grizzly de la morgue, pénètre dans mon champ de vision comme par courtoisie. Il m'adresse un signe amical de la main. « Salut. »

Je me tourne vers Mitchell.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

— J'allais vous poser la même question. Pourquoi ces gens vous ont-ils attaché ? Pourquoi ont-ils tenté de vous injecter une potion magique ?

— Je ne sais pas.

— En revanche, vous savez pourquoi je suis là, monsieur Thane, ou quel que soit votre véritable nom ? Vous savez qui je cherche ?

— Oui.

— Où puis-je trouver cette personne ?

— Aucune idée. »

Il secoue la tête. « J'ai du mal à vous croire. Je traque Ghol Gedrosian depuis des années. Trop longtemps à mon goût. Et aujourd'hui, je me rapproche de lui. Il n'est plus un mystère pour moi, il est devenu comme un ami. J'ai consulté ses mails, lu sa correspondance privée, écouté ses conversations téléphoniques. Vous voulez connaître mon point de vue ? Vous voulez que je vous dise vers quoi m'orientent les investigations ?

— Allez-y.

— Il est ici.

— Oui, en Floride, vous me l'avez déjà dit.

— Non. Vous n'y êtes pas, monsieur Thane. Ghol Gedrosian est ici, il travaille chez Tao.

— Chez Tao ? » J'essaye de comprendre ce qu'il me dit. Je secoue la tête. L'anesthésie a dû m'embrouiller l'esprit. « Chez Tao ? » je répète.

Quelqu'un grogne juste derrière moi. Mitchell jette un coup d'œil à mes pieds. J'aperçois alors le chauffeur qui se traîne par terre avec un bras, incapable de décoller son visage du parquet. Sa joue frotte contre le bois. Il ressemble à un mollusque sur la vitre d'un aquarium. « Aidez-moi, s'il vous plaît », gémit-il.

Mitchell sort un revolver de sa poche, une arme imposante, dotée d'un canon phallique. Il ajuste sa cible, appuie sur la détente, et la tête du moribond

se désintègre en un nuage écarlate. L'agent reporte ensuite son attention sur moi, comme s'il venait simplement d'ôter une peluche de sa chemise. « Je vous aime bien, monsieur Thane. Vous êtes très amusant, j'apprécie votre humour, alors laissez-moi vous donner un conseil. Si vous ne me dites pas ce que vous savez à propos de Gedrosian et où je peux le trouver, je vais être obligé d'employer des moyens plus coercitifs. Et croyez-moi, aucun de nous deux n'a envie d'en arriver à cette extrémité.

— Que lui voulez-vous ?

— Cela ne vous regarde pas », réplique-t-il sèchement. Il semble méditer la brutalité de sa réponse et se radoucit : « Pensez-vous que le diable soit parmi nous, monsieur Thane ? Pensez-vous qu'il soit parmi nous et qu'il se fasse passer pour un être humain ?

— Je m'en moque. J'ai d'autres problèmes à régler, figurez-vous. »

L'agent réfléchit un instant. Il retrousse les lèvres, sourit. « Vous avez peut-être raison. Ghol Gedrosian n'est qu'un homme. Un homme diabolique. Il a fait des choses horribles, il a torturé des amis, tué des gens que j'aimais. Il doit payer. Je suis venu pour cela. Il croit qu'il peut m'échapper, mais il se trompe. Je l'ai en ligne de mire. Il ne peut plus se cacher. Voilà pourquoi il a quitté la Californie. Il me fuit, il a peur. Je l'ai débusqué.

— Ah oui ? Eh bien dans ce cas, que faites-vous ici, à braquer une arme sur moi en me demandant où il est ? »

Je viens de le prendre en faute. Son sourire disparaît. Il affermit sa prise sur le revolver. « D'accord. Je l'ai presque débusqué. Presque. Maintenant, où est-il ?

— Je l'ignore.

— Bon. Tentons une autre approche. Où est votre copine ? Comment se fait-elle appeler, désormais ?

— Qui ça ?

— Votre secrétaire.

— Ma réceptionniste, rectifié-je, comme si le distinguo importait. Amanda.

— Amanda. Où est Amanda ? »

Bien. Cela signifie qu'il n'a pas encore mis la main sur elle. Pour l'instant, elle ne risque rien.

« C'est votre dernière chance, insiste Mitchell. Où se terre Ghol Gedrosian ? Où puis-je trouver Amanda ? »

J'essaye d'établir le lien entre les deux questions, qui me semblent différentes. Pourquoi les formuler en même temps ? Ghol Gedrosian. Amanda. Deux plus deux égale cinq.

« Coupe-lui la main », décrète finalement l'agent. L'ordre est si brusque que je me demande de quoi il parle. Et puis je vois Ryan Pierce, armé d'une scie à métaux. La lame en acier forgé brille autant qu'un instrument chirurgical. Il avance vers moi, sourire aux lèvres.

« Attendez un peu », protesté-je. Mais c'est trop tard. Pierce est un sacré gaillard. Il plaque ma main libre contre le bras de la chaise. Sa poigne est si puissante, si douloureuse que je crains d'entendre l'os de mon articulation craquer. Il pose la lame sur mon poignet et attend un signe de Mitchell, confortablement assis dans le fauteuil en cuir, les jambes allongées, un pied sur l'autre.

« Alors, monsieur Thane ? C'est votre dernier mot ? Où est Amanda ? Où est Ghol Gedrosian ? »

Avant que je puisse répondre, j'entends taper à la fenêtre du cabinet. Mitchell se lève, regarde Pierce. Celui-ci lâche ma main, pose la scie sur le bureau et se dirige avec une agilité surprenante vers la fenêtre. Il se met sur le côté de l'ouverture. Seuls quelques rais de lumière se frayent un passage par les claires-voies du volet fermé.

Un autre bruit à l'extérieur.

Mitchell adresse un signe à son comparse.

Grizzly ouvre le volet d'un geste sec. Le jour déferle dans la pièce. Le soleil dessine des rectangles aveuglants sur le parquet. L'un de ces rectangles illumine le crâne incomplet de Curtis.

Tout le monde a les yeux rivés sur la fenêtre. Attaché à la chaise, je suis trop bas pour voir quoi que ce soit, excepté l'azur de Floride. Pierce se tourne vers Mitchell. « Il n'y a personne. C'est le désert compl... »

Explosion de verre. Pierce, dans l'embrasure, ne réagit pas, alors que Mitchell et moi sursautons. Grizzly se tient un long moment immobile. Puis il se tourne vers Mitchell et ouvre la bouche. J'aperçois alors l'orifice creusé au milieu du front, pas plus gros qu'une brûlure de cigarette. Il s'écroule au sol.

Mitchell se précipite contre le mur, hors de portée du tireur. Il a dégainé son arme. Le canon oscille de droite et de gauche, à la recherche d'une cible. Lorsqu'il s'arrête sur moi, je me prépare à mourir, mais l'agent se contente d'énoncer calmement : « Je crois que nous avons de la compagnie, monsieur Thane. »

Il se faufile en direction de la deuxième fenêtre. Un rapide coup d'œil à l'extérieur avant de se remettre à couvert.

Je me souviens du pistolet que Liago dissimulait dans le tiroir de son bureau. Existe-t-il une possibilité pour que l'arme soit toujours là ? Pour qu'elle soit chargée ? Et que le cran de sûreté soit levé ? Puis-je atteindre le bureau, ouvrir le tiroir, et braquer Mitchell à la seule force de ma main libre ? Peu de chance. Mais je dois tenter le coup.

Accroupi sous la fenêtre, Mitchell m'appelle poliment : « Monsieur Thane. J'aimerais que vous me rendiez un service. Je vais tirer. Juste une fois pour faire du bruit. Vous crierez que tout va bien, que vous m'avez tué. Je serai tapi là, dans le coin. » Il me désigne un angle de la pièce d'où il pourra aligner quiconque pénétrera dans le cabinet du docteur Liago. « Quand votre ami viendra aux nouvelles, je résoudrai le problème et nous pourrons continuer notre conversation. Qu'en dites-vous, camarade ?

— Pourquoi est-ce que je vous aiderais ?

— J'ai dit que j'allais tirer juste une fois, vous vous en souvenez ?

— Oui.

— Cette partie du plan peut être revue à la hausse. »

Il dirige le canon vers ma jambe attachée à la chaise. Et appuie sur la détente. Tout se passe en un éclair, dans le désordre. Un choc au niveau du tibia, comme un coup de marteau. Un bruit d'os rompu. Une flamme orange à l'embouchure du flingue. Et la détonation assourdissante. La douleur arrive plus tard. Une fulgurance atroce qui se diffuse de la cheville à la cuisse.

Je pousse un hurlement, me débats.

Sans prêter attention à mes vitupérations, Mitchell rampe jusqu'à l'endroit indiqué. Il se tient à l'affût, retranché de façon à ce qu'on ne puisse pas le voir de la fenêtre.

« Vous êtes prêt, monsieur Thane ? Maintenant, criez que vous m'avez tué, que vous ne pouvez pas bouger et que vous avez besoin d'aide. Essayez d'y mettre du cœur.

— Non, grogné-je.

— Monsieur Thane, j'ai plus de projectiles dans le barillet que vous n'avez de jambes, je vous assure. Et n'oublions pas la scie à métaux. » Il désigne le bureau d'un mouvement de menton. « Un type vraiment résistant peut tenir une minute lorsqu'on le travaille à l'arme blanche. Vous êtes juste directeur d'une société d'informatique.

— Oui.

— Alors, montrez-vous coopératif. Je vous suggère de vous signaler à notre assaillant. Criez “je l'ai tué”, ou un truc de ce genre. Ajoutez “dépêchez-vous”, pour créer un peu d'ambiance dramatique. »

Je m'éclaircis la voix. « Au secours ! » Mes yeux ne quittent pas le tiroir du bureau, qui renferme sûrement l'arme de Liago.

« À l'aide. Je lui ai tiré dessus, j'ai tué Mitchell. Il est mort. Venez à ma rescousse, je vous en prie.

— Merveilleux, chuchote l'agent. Il ne nous reste plus qu'à attendre... »

Il pointe le canon sur l'entrée du cabinet, prêt à allumer le premier venu. J'entends la porte du vestibule s'ouvrir.

« Jim ? Tu es là ? » C'est la voix d'Amanda.

Je tends le bras, ouvre le tiroir et m'empare du pistolet. Mitchell est en joue. Je tire. *Clic*. Le percuteur frappe à vide. Pas de projectile dans la culasse. Pas de chargeur.

L'agent se tourne vers moi. Son sourire a disparu. Il me fixe sans émotion particulière et lève son arme.

Un piaulement. Mitchell paraît surpris. Il m'adresse un regard interrogateur, comme s'il voulait me parler d'un détail qui le tracasse. Puis s'écroule, mort avant d'avoir touché le sol.

Amanda se tient dans l'embrasure de la porte, un pistolet équipé d'un long silencieux à la main. Elle vise l'endroit où l'agent se tenait quelques secondes auparavant.

Après avoir jeté un coup d'œil au corps, elle scrute le reste de la pièce avec un étrange détachement. L'hécatombe la laisse de marbre.

Elle utilise la scie pour couper mes liens.

Je tente de me lever, reste debout exactement une seconde, puis ma jambe esquinée se dérobe. Je m'écroule. Mon menton heurte le tiroir ouvert du bureau. Pour la quatrième fois de la journée, je m'évanouis.

Elle me réveille. Je ne suis pas resté dans les pommes très longtemps. Une minute ou deux. Cinq maximum. Les rectangles de lumière dans la pièce n'ont pas bougé. Nous sommes toujours en pleine matinée, au cœur de la Floride.

« Ça va ? » s'inquiète Amanda.

Je suis allongé, la tête sur son giron. Elle me caresse les cheveux.

« Oui. » Ce n'est pas tout à fait vrai. Une douleur sourde palpite dans ma jambe. Ma vision est floue. J'ai la bouche sèche. La tête me tourne, je me sens faible, désorienté.

J'ai l'impression qu'Amanda me parle à travers une toile d'araignée :

« Il faut partir. »

J'essaye de m'asseoir. La névralgie me tétanise la jambe, remonte jusqu'au dos. J'ai mal à la mâchoire. Un goût de sang s'attarde dans ma bouche, là où je me suis mordu la langue.

J'ignore la souffrance et m'éloigne d'Amanda comme je peux.

« Qui es-tu ?

— Tu le sais bien.

— Comment tu t'appelles ? Ton vrai nom ?

— Mon vrai nom ? » Elle réfléchit un instant, semble chercher un souvenir enfoui au plus profond de sa mémoire. « Katerina », dit-elle finalement.

Un homme gémit. Amanda empoigne son pistolet. Le docteur Liago, affalé contre le mur, cligne des yeux. « Aidez-moi », souffle-t-il.

Je parviens à me mettre debout, mais un flash de lumière m'éblouit. Je me sens partir et agrippe une chaise pour garder l'équilibre.

Je tends la main vers elle. « Donne-moi ton arme. »

Elle regarde ma paume ouverte et obéit après avoir ôté le cran de sûreté.

Je me dirige à cloche-pied jusqu'à Liago, m'aidant d'une chaise, puis de l'autre.

« Je suis en train de mourir, bredouille le psychiatre.

— Oui. » Je me laisse tomber dans le fauteuil en face de lui et pose le canon sous son menton. « Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— S'il vous plaît, appelez une ambulance.

— Qui suis-je ?

— Jim Thane... » Je dévie l'arme de deux ou trois centimètres. Le silencieux tousse et creuse un trou dans le mur juste à côté de sa tête. La percussion du métal contre le bois ressemble à un coup de botte renforcée. Des éclats de bois se fichent dans sa joue. Une goutte de sang perle le long de sa mâchoire inférieure. Liago se tasse sur lui-même.

« Qu'est-ce que vous m'avez fait ? » répété-je.

Derrière moi, Amanda, ou Katerina, ou quel que soit son nom, intervient :
« On doit partir, Jim.

— Bientôt. Docteur Liago... Au fait, vous êtes vraiment docteur ?

— Oh oui.

— Que s'est-il passé lors de nos séances d'hypnose ?

— J'ai procédé comme on me l'a demandé.

— C'est-à-dire ? »

Il ne répond pas.

« Qui vous a ordonné d'agir ainsi ?

— Il me tuera si je prononce son nom.

— C'est moi qui vais vous tuer, imbécile. »

Je réalise pour la première fois que je suis sincère. En dépit de tout ce qu'il pourra dévoiler ou taire, je le tuerai pour ce qu'il a fait. Il secoue la tête :

« Vous ne comprenez toujours pas, hein ?

— Expliquez-moi. »

Il jette un rapide coup d'œil à Amanda, puis désigne l'armoire à classement :

« Le dossier. Dans le tiroir du haut.

— Apporte-le-moi », dis-je à mon ancienne réceptionniste.

Elle hésite.

« Apporte-le-moi ! »

Elle obtempère. Le dossier correspond à celui que j'ai trouvé quand j'étais seul dans le cabinet : une chemise verte remplie de papiers. L'expression d'Amanda, quand elle me confie le document, suggère que je ne vais pas en aimer le contenu.

« Lisez-le, murmure le docteur Liago. Vous saurez. »

Je pose le pistolet sur mes genoux et ouvre la chemise. J'y trouve les notes manuscrites, rédigées à l'encre bleue, que j'ai déjà consultées auparavant. Une liste chronologique des événements importants de ma vie.

Directeur des ventes, Lantek, Palo Alto, 1999. Sympathise avec Libby Granville (sa serveuse) à L'Oie Blanche.

Jim Thane lui propose quatre rendez-vous.

La première fois (1), elle lui répond "Allez au diable". Elle parle d'une voix claire, le doigt pointé dans la direction appropriée.

La deuxième fois (2), elle lui rit au nez. L'idée est cocasse. "Très drôle, Jimmy. Vous et moi, sortir ensemble ?"

La troisième fois (3), Libby est au comptoir. Au moment où elle se penche pour lui servir un whisky, il glisse quelques mots à son oreille. Mèches de cheveux sur le visage de Libby. Elle commence à fléchir.

La quatrième fois (4), il tombe sur elle au supermarché. Elle fait la queue devant lui. Caisse rapide. Soir. Chacun étudie d'un œil discret les marchandises de l'autre.

Elle dit oui.

Fête dans le loft de Bob Parker. Jim est saoul. Il fait des propositions à la femme de Parker quand elle sert les amuse-gueule. Libby raccompagne Jim à la maison.

*Gordon Kramer. Saint Regis. Garage. Menottes dans le parking. Niveau 4C.
Dégrise Thane, qui évite désormais le niveau 4C lorsqu'il se rend au Saint Regis.*

La liste se poursuit sur un grand nombre de pages. Un catalogue exhaustif de détails, vécus ou faits majeurs. Je suis surpris par la précision du compte rendu. Ils en savent tellement sur moi. Comment ont-ils pu glaner autant d'informations ? Une opération impossible...

Un frisson me parcourt l'échine au moment où je comprends comment ils ont obtenu ces descriptions.

Ces renseignements ne proviennent pas de ma vie, ils *sont* ma vie.

Je ne me rappelle rien excepté ce qui se trouve dans ce dossier.

Oui, j'étais directeur des ventes chez Lantek. Mais ensuite ? J'essaye de me souvenir de cette époque. Rien ne me vient à l'esprit en dehors du nom de l'entreprise et de mon poste. À quoi ressemblait mon bureau ? Qui était mon patron ? Son nom, son allure demeurent une énigme.

Je tente de retrouver les circonstances exactes de ma rencontre avec Libby, mais hormis l'histoire, fort divertissante, des trois premiers essais infructueux et du quatrième au supermarché, je ne parviens pas à convoquer d'anecdotes significatives.

« Je ne peux pas implanter dans votre mémoire des épisodes auxquels vous refusez d'adhérer, explique Liago. Personne ne peut accomplir ce prodige. L'hypnose ne fonctionne pas comme ça. »

Amanda semble de plus en plus inquiète. « On doit y aller, Jim. »

Je ne l'écoute pas. « Dites-moi comment ça marche, docteur. Je suis tout ouïe.

— Vous devez être disposé à croire. »

Je brandis le dossier devant son visage. « Et c'est cette version que je veux croire ? C'est moi, ce paquet de... mensonges ? Je suis marié à une prostituée qui n'est même pas ma femme ? Est-ce qu'au moins on est mariés ?

— Non », avoue calmement Liago. Il marque une pause, cherche ses mots.
« Le vrai Jim Thane a épousé une dénommée Libby. Cette partie-là est authentique. Tout ce que vous avez lu se rapporte à son existence.

— Le vrai Jim Thane ? Mais c'est moi, Jim Thane !

— Non. Désolé.

— Qui suis-je, bordel ? » Je tire une nouvelle fois, sans prendre la peine de viser. Je regarde par curiosité où le projectile a frappé. Le lambris a explosé à une trentaine de centimètres du cœur de Liago. Simple hasard. La balle aurait pu tout aussi bien tuer le psy.

« S'il vous plaît, supplie le médecin. Ne me faites pas mal, je vous en prie. Je n'avais pas le choix, j'ai juste obéi aux ordres. Il allait ruiner ma vie, dévoiler les photos.

— Quelles photos ? »

Il secoue la tête. Je pointe l'arme sur son front.

« Quelles photos ?

— J'avais des patientes qui souffraient d'addiction, bafouille-t-il. Des jeunes filles. Je ne voulais pas... Il a pris des clichés... J'ai commis une erreur, une terrible erreur... J'aimerais récupérer ces images.

— Une erreur ?

— Il vous tente, souffle Liago. C'est sa méthode, vous voyez ? Il connaît vos désirs et il les comble à la perfection. Vous acceptez ses cadeaux, alors il s'empare de votre âme.

— Vous avez baisé vos jeunes patientes, docteur. Inutile de verser dans la métaphysique. »

Amanda s'impatiente dans mon dos : « Il faut partir maintenant, Jim. »

Je baisse l'arme sur la poitrine du médecin, au niveau du cœur.

« Enlevez-moi tout.

— Comment ça ?

— Effacez ce que vous m'avez mis dans le crâne. Je ne veux plus rien. La fête dans le loft ? La fois où Gordon m'a menotté dans le parking ? Tout est

faux, n'est-ce pas ?

— Non, c'est vrai, mais ces événements appartiennent à...

— Au vrai Jim Thane, je sais. Contentez-vous de faire le ménage. Nettoyez-moi le cerveau, tout de suite. »

Liago a un signe de dénégation. Il est terrifié. « Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Vous ne comprenez pas.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ? »

J'essaye de me lever. La douleur déferle dans mon corps, mes nerfs sont en feu. L'espace d'un instant, les couleurs s'estompent, le monde devient transparent et je me sens tomber. Je me raccroche au fauteuil. Je grogne entre mes dents serrées : « Expliquez-moi ce que je ne comprends pas.

— Il me tuera s'il l'apprend.

— Qui vous tuera ?

— Vous le savez pertinemment.

— Moi, je vais vous tuer. Je vais vous tuer si vous ne me donnez pas le fin mot de l'histoire. »

Liago me regarde droit dans les yeux. « Vous voulez la vérité ?

— Oui.

— La vérité... » Sa tête explose comme un lampion déchiré par une fusée. En un éclair, elle disparaît.

Je suis aspergé d'une pluie de matière cervicale, d'éclats d'os et de fibres rosâtres. Mes oreilles sifflent. Je baisse les yeux sur mon arme, convaincu d'avoir tiré accidentellement, mais il n'en est rien.

Je me tourne vers Amanda. Elle tient le gros pistolet de l'agent Mitchell.

« Pourquoi as-tu fait ça, demandé-je, même si je connais déjà la réponse.

— Il avait mal. J'ai abrégé ses souffrances. »

Elle avance d'un pas. Un rayon de soleil brutal caresse son visage et me permet de mieux l'étudier. Je distingue les rides au coin de ses paupières, ses

cernes camouflés d'une main experte par le fond de teint. Son regard impénétrable cache d'immémoriaux secrets.

« Je comprends mieux pourquoi tu t'es entichée de moi, dis-je. Tu me surveillais.

— Jim...

— Tu as survécu au carnage dans l'entrepôt parce que c'était toi depuis le début. Il n'y a jamais eu d'homme aux cheveux longs, habillé en noir. Tu étais seule responsable de l'hécatombe. » Et je murmure, horrifié : « Bon Dieu, tu lui as même arraché les yeux. »

Elle me regarde sans expression, baisse son arme. Je continue :

« Dois-je t'appeler Amanda, Katerina, ou Ghol Gedrosian ? »

Elle se tait.

« C'est ton véritable nom, pas vrai ? Ghol Gedrosian ? » Je désigne l'agent à terre. « Il voulait me prévenir, hein ? »

Elle avance encore et s'agenouille auprès de moi. Elle est proche, si proche que je peux sentir son odeur, cet arôme floral que j'avais remarqué à l'église et dans sa chambre, en filigrane de la transpiration et de la meth que nous avons fumée quelques heures auparavant. Le parfum me rappelle celui des couronnes mortuaires. Elle plonge ses yeux dans les miens. « Je t'ai promis une explication, et tu l'auras. Mais il faut d'abord évacuer les lieux. Une équipe de nettoyage est en route. Ils sont probablement déjà sur site.

— Comment ça, une équipe de nettoyage ? »

Elle jette un coup d'œil par la fenêtre. Je suis son regard. Une Lincoln noire vient de se garer sur le parking. Quatre hommes en sortent, claquent les portières. Leur visage ne me dit rien, au contraire de leur attitude. Ils sont carrés, musclés, et bougent avec l'assurance bestiale de ceux qui ont reçu des instructions de la part d'un individu encore plus dangereux qu'eux. Deux d'entre eux portent des jerrycans d'essence. Le quatuor se dirige vers la maison.

« Ils n'attendent pas, m'avertit Amanda. Ils ont des ordres.

— De qui ?

— Tu le sais.

— Dis-moi la vérité. Tu t'appelles... »

Elle m'interrompt d'un baiser. Je la laisse faire. Ses lèvres sont douces, sa bouche chaude et sa langue agile. Lorsque l'étreinte cesse, elle prend la parole : « On aura tout le temps plus tard. »

La douleur dans ma jambe est lancinante, à l'image d'un vieil ami qui s'attarde après dîner. « Tout le temps pour quoi ?

— Pour les explications. Maintenant, tu dois y aller.

— Où ça ? »

Elle sort une enveloppe de sa poche, sur laquelle est marqué : “Pour Jim Thane”. Je ne la prends pas. « C'est quoi ?

— Ta dernière mission.

— Je ne veux pas de dernière mission.

— Il y a une adresse à l'intérieur, un endroit où l'on soignera ta jambe. Il y a aussi un billet d'avion. Utilise-le, je te rejoindrai là-bas.

— Non.

— Tu ne peux pas rester ici. »

Je scrute la pièce. Six corps, du sang partout. Sur les fauteuils en cuir, sur les lambris du mur, par terre. À l'extérieur, les brutes ont commencé à arroser la baraque. J'entends un bruit dans l'entrée. On marche à pas lourds dans le vestibule. L'odeur d'essence se répand.

Amanda a raison, bien entendu. Je dois partir. Non pas à cause des cadavres ou de la maison que l'on se prépare à incendier, mais parce que Jimmy Thane est fini. Sa vie est terminée.

Je repense à l'argent détourné, au défunt Vanderbeek et à Sanibel. Je revois la prostituée nommée Libby allongée sur un chariot, la gorge tranchée. Tout m'accuse.

Je m'incline. « D'accord.

— Tu ne peux plus être Jimmy Thane. Cet épisode est clos. Mais on essayera encore, promis.

— Essayer quoi ? »

Elle desserre un à un mes doigts de la crosse de l'arme, puis la met de côté. Elle porte ma paume ouverte à son visage, à ses lèvres. Je sens les baisers humides de larmes se déposer sur ma peau.

Je n'ai plus la force d'être en colère ni d'éprouver la moindre émotion.

« Qui es-tu ? Qu'attends-tu de moi ?

— Tu le sauras bientôt. »

Elle dépose l'enveloppe au creux de ma main, qu'elle serre très fort. « Il faut partir, maintenant. »

Je la dévisage. « Gohl Gedrosian », murmuré-je. Les syllabes roulent dans ma bouche. Je tente d'établir une correspondance entre ce patronyme et la femme devant moi. Elle semble avoir vieilli. Et être devenue plus forte, plus maligne.

Elle est encore belle. Je réalise soudain que je l'ai toujours aimée. Ce sentiment me revient comme un boomerang. Il ne s'agit pas d'un souvenir à proprement parler, mais plutôt d'un émoi simple et doux. D'un amour profond.

« Allez, m'encourage-t-elle. Un long voyage t'attend. Très long. »

C'est une petite baraque, sur une île isolée à côté des Orcas.

Elle se situe hors des circuits touristiques, loin des chambres d'hôtes, des spas et des galeries d'art. Aucune route officielle n'y conduit, que ce soit à partir du continent ou à partir des Orcas. Je dois louer un frêle esquif, équipé d'un moteur asthmatique, pour parvenir à mes fins. Le capitaine est un vieux loup de mer. Sur son nez, un mélanome évoque par sa forme l'État de Californie.

Nous longeons d'abord la côte des Orcas. Il m'explique qu'il loue aussi ses services pour la pêche de loisir. Si je suis intéressé, je peux le retrouver sur les docks chaque jour de la semaine. Je lui réponds que j'y réfléchirai. Le voyage a été long, il m'a mené à travers tout le pays. J'ai du sommeil à rattraper.

Il hoche la tête et poursuit son discours. Il me donne la meilleure heure pour débusquer les flétans et les vivaneaux, et pour le débusquer, lui, sur les docks. Si je me débrouille bien, il se pourrait même qu'il m'offre le circuit sans payer de supplément.

Nous contournons une anse bordée, au loin, de gigantesques maisons construites en bord de mer. De somptueux jardins s'étendent jusqu'à l'océan. Le capitaine se renfrogne. Il m'explique que cette partie de l'île est très prisée des cracks de l'informatique. Il leur fait faire des allers-retours en ville. La plupart d'entre eux ne savent même pas naviguer. N'est-ce pas absurde ? Habiter une île sans connaître les bateaux.

Je l'approuve.

« Vous aussi, vous travaillez dans les hautes technologies ? demande-t-il.

— Autrefois, oui. »

Il bougonne, manière de signifier son mécontentement.

Nous ralentissons dans une crique. Le moteur tousse. Sur une plage de galets, un panneau indique que nous sommes au bon endroit. Quand le capitaine voit l'état de la baraque au sommet de la plage escarpée, il se radoucit. Nous ne sommes pas si différents, après tout. Rien à voir avec ces cinglés d'informaticiens. La petite bicoque délabrée semble sur le point de s'écrouler.

« J'ai jamais été aussi loin, avoue-t-il. J'ignorais l'existence de cette maison.

— Je ne viens pratiquement jamais ici. »

Je lui donne vingt billets de plus que la somme prévue.

« Gardez tout.

— Merci. Vous avez besoin d'aide pour monter là-haut ? »

Il baisse les yeux sur mes béquilles, puis contemple le rivage accidenté.

« Ça ira, lui dis-je. Je suis camé jusqu'aux yeux. Je ne sens rien.

— Ah, ah, ah », s'esclaffe-t-il.

Quelques minutes plus tard, sa coquille de noix s'éloigne et je reste seul sur la plage, au beau milieu du détroit de Puget. Il fait frisquet. L'iode embaume l'atmosphère. Des embruns piquants comme des larmes humectent mes joues.

Je distingue un poteau surmonté de câbles noirs en haut de l'éminence. La baraque a au moins l'électricité. Je débute mon ascension. Les caoutchoucs de mes béquilles s'enfoncent dans le sol meuble, les galets crissent.

La porte s'ouvre sans clef. J'actionne l'interrupteur. La piaule ressemble à une salle d'exécution. On a accroché de grossières couvertures en laine noire devant les fenêtres pour atténuer la lumière. Au centre de la pièce, une caméra fixée à un trépied ainsi qu'une chaise en bois.

Et sur cette chaise, un homme attaché.

On lui a écorché le visage et les derniers lambeaux de peau subsistant sur son crâne sinistre ont l'apparence du cuir parcheminé, jaunâtre et fragile. Ses poignets et ses chevilles sont entourés de chatterton. Il porte un costume. On lui a arraché les yeux. Il demeure aveugle et ricanant.

Au bout de la pièce, on a installé une table et un petit lavabo. Après avoir fermé la porte, j'examine le dispositif de plus près. Le robinet est surmonté d'un miroir, dans lequel j'évite de me regarder. Sous le miroir, une planchette en bois avec un rasoir droit et, dans le lavabo, un tas de cheveux bruns teinté de mèches grises. La même couleur que moi.

Je m'approche de la table, où l'on a posé une enveloppe ainsi qu'une vieille machine à écrire et un ordinateur portable fermé. Un post-it collé à l'appareil suggère de "visionner le film".

J'ouvre l'ordinateur, qui émerge de son sommeil électronique. Sur l'écran, un fichier vidéo intitulé "Cliquez sur lecture".

Je sors mon portable. Le signal se résume à une barre. Je compose un numéro. Une femme que je ne reconnais pas me répond. Je lui demande de me passer Darryl Gaspar. Elle ne se renseigne pas sur mon identité ou le but de mon appel. « Une minute, s'il vous plaît. » Le téléphone sonne, puis ce bon vieux Darryl décroche. « Salut, salut, salut, fait-il d'une voix empâtée.

— Darryl, c'est moi, Jim Thane. »

L'informaticien se met à chuchoter, fébrile : « Jim ? Où êtes-vous ? Vous avez une centaine de flics aux trousses. Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de votre aide. Vous pouvez allumer P-Scan ?

— Vous voulez tester votre produit maintenant ?

— Je dois ouvrir une session de là où je suis. Vous pouvez le brancher ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Alors allez-y, Darryl.

— D'accord, pas de problème. Vous maîtrisez la connexion de bureau à distance ?

— Plus ou moins.

— Notez ce que je vous dis. »

Il me dicte une suite de chiffres, une adresse IP. Je note sur le post-it.

« Vous pourrez vous connecter avec ce code, explique-t-il. Quelle photo désirez-vous utiliser ?

— Je vous l'envoie. »

Il ne me faut qu'une poignée de minutes pour achever l'opération.

Je pointe l'objectif de mon portable sur mon propre visage et appuie sur le déclencheur. J'observe l'écran. L'homme que je vois a les traits tirés. Il est vieux et fatigué. Ses yeux sont rouges, injectés de sang. Il a le teint blême. Ses cheveux gras, collés, indiquent qu'il a besoin d'une bonne douche.

J'envoie le cliché à Darryl, puis allume le programme d'accès à distance de P-Scan. Je tape l'adresse IP et me retrouve sur le PC de Darryl, dont je prends le contrôle. Aussi simple que si j'étais assis à son bureau.

La configuration du logiciel n'a pas changé, sauf que cette fois-ci, c'est ma trombine qui apparaît sous la mention : “Cible à identifier”.

Je clique sur “Lancer la recherche”.

Mon visage se transforme en un assemblage de blocs gris. Des blocs jaunes soulignent mes yeux sombres et fatigués, mon nez bosselé, ma mâchoire carrée.

Les mots “scan en cours” s'affichent. Les répertoires commencent à défiler : recherche immatriculations et permis de conduire Alabama, recherche immatriculations et permis de conduire Alaska, recherche immatriculations et permis de conduire Arizona...

Le programme marque une pause en Californie. “Correspondance possible.” Je découvre un permis de conduire dont la photo est indiscutablement la mienne, mais dont le titulaire s'appelle Lawson Chatterlee. Son adresse, à Los Angeles, m'est totalement inconnue.

D'autres permis se succèdent. Un dans le Delaware, appartenant à un certain Tyler Farnsworth, un à Hawaii, sous le patronyme de Manuel de Casas.

Je suis surpris du nombre de correspondances trouvées à mesure que P-Scan écume les données. Un premier cliché apparaît dans le *Journal du Barreau de New York*. On m'y voit penché sur un bureau, en train d'examiner avec soin le code pénal. La légende indique : "Le spécialiste en droit des entreprises, Stanley Hopewell, s'associe au cabinet Swain & Moore LLP."

Dans le *Bulletin de Des Moines*, je figure en noir et blanc dans un article intitulé : "Derrick Fruetel libéré de sa garde à vue concernant le meurtre de son épouse, Jane Fruetel."

Un autre article, vieux de deux ans et publié dans un journal local à Hawaïi, annonce que James Johnson, pédopsychiatre, est revenu de métropole et qu'il a ouvert un cabinet d'addictologie pour les jeunes en difficulté.

J'abandonne avant la fin du processus. Il y aura d'autres photos, d'autres noms. Une multitude de nouveaux départs. J'éteins l'ordinateur.

Je recule l'échéance autant que possible, mais finalement, je me résous à agir car cela fait partie du scénario. Le scénario que je me suis écrit à moi-même longtemps à l'avance.

Je m'approche du cadavre sur la chaise. Une bosse, au niveau de sa poche de pantalon, suggère la présence d'un portefeuille. Je retiens mon souffle et tâtonne, les yeux fermés. Mes doigts effleurent quelque chose de dur. J'ouvre les paupières. Mes mains sont posées sur ses hanches, où subsiste un muscle desséché. Je poursuis mon exploration et retire avec précaution le portefeuille, un bel objet en peau de crocodile. Le permis de conduire, glissé dans une pochette transparente, dévoile un homme blond, mince et séduisant. Son visage hiératique rehausse sa beauté. Il ne me ressemble pas du tout. En revanche, il correspond à peu près au type attaché sur la chaise, du moins lorsqu'il était vivant.

Le nom inscrit sur le permis : Jim Thane.

Je remets en douceur le portefeuille dans la poche du cadavre.

Après avoir rallumé l'ordinateur, je lance la vidéo que je me suis adressée à moi-même, celle qui est libellée "Cliquez sur lecture".

Pas besoin de regarder très longtemps. Une minute ou deux suffisent. L'image sur l'écran est familière, elle fait ressurgir des souvenirs enfouis. J'ai procédé à l'enregistrement dans cette maison, grâce à la caméra fixée sur trépied. L'homme attaché sur la chaise y est torturé. Il endure d'horribles souffrances. Doigts mutilés, corps tailladé.

Il crie. Il crie sans interruption.

Son bourreau ne laisse transparaître aucune émotion. Ni plaisir, ni dégoût.

Il pose ses questions sur un ton froid, se repaît de la moindre bribe d'information. Il interroge Jim Thane sur sa femme Libby, sur la noyade de son enfant et sur son parrain intransigeant, Gordon. Il écoute attentivement lorsque le moribond relate l'épisode du parking, et la fois où il a rencontré sa future femme au supermarché.

Ce tortionnaire, qui inflige de terribles sévices à sa victime, c'est moi.

Je ferme l'ordinateur pour que cessent les cris.

Je l'aperçois sur le rivage, les jambes croisées sur un rocher léché par l'écume. Elle n'était pas là quand je suis arrivé. Ou alors elle m'attendait cachée quelque part.

Je descends sur la plage en béquilles. Les pieds de caoutchouc s'enfoncent dans les galets. Lorsque j'atteins le rocher où elle s'est installée, je me hisse à sa hauteur. La pierre est humide et froide, parsemée de mousse. Je m'assois à côté d'elle. Les yeux rivés sur le détroit de Puget, elle ne me regarde pas, ne m'adresse aucun signe de bienvenue.

« Amanda. Qui était l'homme sur la chaise ?

— Ah, lui ? dit-elle sur un ton désinvolte qui me fait froid dans le dos. Un type faible. Un client. Il n'a jamais réussi à rembourser la totalité de ce qu'il devait.

— C'était Jim Thane ?

— Oui.

— Et la femme qui vivait avec lui, mon épouse ?

— Libby, précise-t-elle d'une voix plate.

— Elle ne s'appelait pas ainsi.

— En effet. Elle travaillait pour toi. Tu avais promis d'aider sa fille si elle achevait sa mission.

— Sa mission ?

— Si elle parvenait à te convaincre.

— Elle n'a pas vraiment réussi.

— Non, c'est vrai. Les femmes ont plus de mal que les hommes. L'amour est dur à feindre.

— Et les gars qui nous espionnaient de l'autre côté de la rue ?

— Du menu fretin. Ils étaient censés te surveiller, te protéger. Veiller au bon déroulement du plan. »

Elle se tourne vers moi et sourit. Ses quenottes sont de petits cailloux blancs qui se chevauchent, conformes à mon souvenir. Une dentition exotique. Pas américaine pour un sou.

« Sais-tu combien de fois je t'ai expliqué tout cela ? » interroge-t-elle en russe.

Je réponds dans la même langue : « Non. Combien ?

— Attends voir. » Son regard se perd au loin, ses lèvres bougent légèrement, comme si elle comptait en silence. Puis elle abandonne. « Beaucoup trop. »

Nous continuons à nous exprimer dans un idiome que j'étais convaincu, jusqu'à présent, de ne pas maîtriser.

« Et cet homme à l'aéroport, Gordon Kramer, est-ce qu'il...

— Il ne s'appelait pas Gordon Kramer. Le parrain de Jimmy Thane existe, mais l'individu que tu as rencontré à l'aéroport était...

— Du menu fretin.

— Oui. » Et estimant sans doute que j'ai besoin de plus d'explications, elle ajoute : « Tu adorais les histoires de Jimmy. Davantage que les autres, à mon avis. Tu aimais ses anecdotes, elles te fascinaient. Il était tellement vulnérable, une catastrophe ambulante. L'idée de l'incarner te séduisait. Un ancien drogué qui essaye de surnager en sauvant une entreprise. Cela te semblait... poétique.

— Poétique ?

— Tu es quelqu'un de raffiné.

— Ah oui ?

— Le problème vient peut-être de cette sensibilité. Ta véritable nature ressurgit. Le vrai Jimmy Thane aurait accepté la vie qu'on lui offrait. Il aurait pris l'argent sans poser de questions, il aurait accepté d'être marié avec Libby. Mais toi... Tu es trop scrupuleux pour ça. Le docteur Liago n'a pas pu étouffer ta personnalité profonde. Tu es trop intelligent, trop bien. Tu ne peux pas te contenter de mener une existence d'imbécile heureux.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord. Peut-être que le vrai Jim Thane aurait eu un sursaut. Il essayait de changer, il voulait s'améliorer.

— Mais était-ce Jimmy Thane ? Ou simplement toi ? »

Je lui prends la main. « Katerina, qui suis-je ?

— Tu sais qui tu es. Pourquoi m'obliges-tu sans arrêt à prononcer ton nom ? »

Silence. Nous contemplons la ligne d'horizon. Une fine nappe de brouillard s'est formée à la surface des flots. Et à travers ce brouillard, la masse compacte de la Colombie-Britannique. Le soleil, derrière nous, réchauffe ma nuque, mon dos. L'écume prend des reflets iridescents. *Le monde serait un endroit merveilleux*, songé-je, *si les hommes évitaient de le corrompre.*

« Et Cole ? demandé-je. Le petit garçon ?

— Ah oui, dit-elle tristement. Il existe une part sombre en toi. Tu n'as jamais demandé à personne de commettre les crimes à ta place. Tu te le rappelles ?

— Oui.

— La petite fille de Charles Adams, le fils de Jim Thane, tu les as tués de tes propres mains. C'est affreux mais c'est comme ça.

— Je suis un monstre.

— Oui. Mais tu voudrais changer, voilà l'important. Tu recherches la miséricorde. Ta quête n'est pas inutile, je le sais. Jésus nous l'a promis, c'est écrit. Il pardonne toutes les offenses. Chacun a droit à une seconde chance.

— Même moi ? »

Les souvenirs affluent, comme retenus trop longtemps par les écluses de mon âme. Je revois les atrocités perpétrées par Ghol Gedrosian.

Il a violé des femmes devant leurs maris et leurs enfants. Puis il a tué ces derniers pour donner une leçon aux hommes.

Il a arraché des yeux, coupé des doigts et sculpté la chair d'autrui de façon immonde et grotesque.

Il a écouté les hurlements naître dans la gorge de ses victimes, semblables à des vagissements de nouveau-nés, tandis qu'il les mutilait pour les faire parler.

Il est entré en silence dans les pavillons de banlieue à la nuit tombée, il a pris des enfants dans ses bras et les a noyés dans les baignoires sans réveiller les parents.

J'entends les cris, à présent. Je sens les doigts fébriles tenter de desserrer ma prise, des doigts de petits garçons, de petites filles qui luttent pour respirer.

Ses actes sont démoniaques. Il n'existe pas d'autres mots pour définir la nature de son comportement.

De mon comportement.

Je sais pourtant au fond de moi que je n'ai pas le choix. Ces choses sont ancrées dans ma personnalité, dictées par les circonstances. Ma naissance, les imprévus, la chance ou le malheur. Mon identité, mon lieu de naissance, celui que je suis devenu, rien de tout cela ne relève de ma responsabilité.

Il est facile de mener une existence vertueuse quand on vit retiré du monde, dans un monastère en pleine montagne, ou quand on habite dans une villa avec jardin et qu'on a deux voitures au garage. Dans ces conditions, n'importe qui peut accéder à la probité. Personne ne devrait se sentir fier d'y parvenir.

L'entreprise se révèle autrement plus ardue en Tchétchénie, lorsque la guerre se déchaîne et que les enfants massacrent leurs parents, les maris leurs femmes.

« Pardon », murmuré-je sans m'adresser à quelqu'un en particulier.

Amanda penche la tête, me regarde avec tendresse. « Tu aimerais faire encore une tentative ? Tu n'es pas obligé, tu sais. À toi de décider. Tu pourrais conserver ton identité actuelle. On partirait loin, là où tes ennemis ne peuvent te nuire. Nous avons assez d'argent pour aller de l'autre côté du globe, sur une île. Nous marcherions sur la plage, ferions l'amour toute la journée, et resterions ensemble jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— Joli programme. Mais...

— Tu n'oublieras rien, c'est vrai.

— Je ne peux pas vivre ainsi, être l'homme que tu vois. J'ai besoin d'être absous. De renaître.

— Je sais.

— Tu crois qu'on y arrivera, cette fois ? »

Elle hausse les épaules. « Peut-être. On verra. Quoi qu'il en soit, je serai toujours à tes côtés. Je t'aime.

— Moi aussi. »

Elle tient ma main contre elle. Nous regardons la brume envahir l'océan tandis qu'un nouveau jour commence.

Épilogue

Le proviseur n'appréciait pas trop l'homme qui était arrivé à 10 heures ce mercredi-là. D'abord, il était en retard d'une bonne heure. Quel manque de respect ! Le jour de sa prise de fonction, en plus.

Ensuite, il remplaçait Steve Tanner. Et le directeur aimait beaucoup Steve, même après ce qui s'était passé.

Il n'arrivait pas à comprendre quelle mouche avait piqué son protégé. Sacrifier sa carrière pour une femme ? Il n'était pas chagriné par le fait qu'il s'agissait d'une femme – sous l'influence d'Éros, le proviseur était quant à lui plutôt attiré par l'autre sexe –, mais par le fait que Tanner avait quitté l'établissement au beau milieu de l'année scolaire, à l'impromptu. Celui-ci avait pris l'avion et s'était contenté d'envoyer un mail étrange, où il évoquait une amante chilienne et le besoin impérieux de “répondre aux élans de son cœur”. Une décision impétueuse, presque folle ; pas du tout dans le genre de Tanner.

À présent, le nouveau professeur était assis en face du directeur, dans le bureau luxueux qui dominait le stade d'athlétisme, en face des bâtiments scolaires et des dortoirs en pierre grise.

L'enseignant était plus vieux que ce à quoi s'attendait le proviseur. Cheveux bruns, un peu enrobé, l'air endormi. Un mollasson de première. Son nez bosselé, légèrement de travers, soulignait une vieille fracture. Même si son

apparence n'était pas vraiment déplaisante, les lettres de recommandation, les louanges reçues de ses anciens collègues et de ses supérieurs avaient suggéré quelqu'un de plus jeune, de plus dynamique.

Peu importait. À partir du moment où le candidat savait tenir une classe de vingt préadolescents de quatrième et où il était libre dans l'instant, il ferait l'affaire. Cette disponibilité, proprement extraordinaire en milieu d'année scolaire, soulageait le proviseur. Il échapperait aux questions des parents curieux de savoir pourquoi un professeur avait ressenti le besoin de démissionner d'un pensionnat privé aussi cher. Cerise sur le gâteau, le remplaçant enseignait l'éducation civique et la religion, domaines de prédilection de Tanner. Non pas que le directeur se réjouisse du malheur d'autrui, mais cet horrible incendie dans un pensionnat du Vermont, au sein duquel tant de jeunes gens, et de moins jeunes, avaient trouvé la mort, avait eu au moins un avantage : celui d'épargner le nouveau professeur, qui n'était pas sur place au moment du drame. Il proposait maintenant ses services, au moment précis où Tanner pétait une durite. Quelle chance ! Comme si Dieu en personne était intervenu pour résoudre le problème...

Non, cette pensée était blasphématoire. Dieu n'aurait jamais autorisé le déclenchement d'un sinistre de cette ampleur pour permettre à un autre établissement de combler les effectifs.

Et pourtant.

L'opportunité était si belle que, pour la première fois de sa vie, le proviseur avait pris le risque d'embaucher un enseignant sans entretien préalable, sur la seule foi de recommandations écrites. Le remplaçant correspondait d'ailleurs aux critères de l'établissement : blanc, anglo-saxon et sans doute chrétien.

« Désolé pour le retard, fit celui-ci. C'est impardonnable, surtout le premier jour.

— En effet, approuva le directeur, un peu décontenancé par les termes qui reflétaient parfaitement sa pensée. J'imagine que vous ne connaissez pas la région. Les routes sont parfois traîtres dans le coin. » L'enseignant inclina la

tête. « Bien, continua le proviseur. L'incident est clos. Votre premier cours débute après déjeuner. Nous avons le temps de visiter le campus.

— Avec joie. »

Le directeur étudia plus attentivement son interlocuteur. Il le devinait affable, doux. Ce professeur ferait merveille auprès des élèves. Le responsable se félicita intérieurement d'avoir eu le nez creux. L'homme qu'il avait engagé dégageait une authenticité de bon aloi, on avait envie de lui faire confiance.

« Je crois que vous vous plairez ici.

— Je le crois aussi, merci.

— Sachez que si tout se passe bien, déclara le principal avec une chaleur, une décontraction qui le surprisent lui-même, nous pourrons renouveler votre contrat l'année prochaine.

— Ce serait formidable, sourit l'homme. Ce collègue m'enchanté déjà.

— Pas d'autres projets, alors ? Aucun désir d'aller explorer de plus verts pâturages ?

— Oh, non. Si vous estimez que je conviens, je suis disposé à rester aussi longtemps que possible. »

Le directeur se demanda soudain s'il n'avait pas eu la main trop légère. Il offrait un poste à ce type sans jamais l'avoir vu à l'œuvre. Il modéra son enthousiasme : « Nous verrons comment se déroulent les premiers mois. On discutera de la suite le moment venu.

— Pas de problème. J'ai tout mon temps. » Le sourire de l'homme s'accentua. « Tout le temps du monde. »

Suivez l'actualité de la Série Noire sur les réseaux sociaux :

<https://www.facebook.com/gallimard.serie.noire>

https://twitter.com/La_Serie_Noire

Titre original : NO WAY BACK

© 2013 by Matthew Klein.

Édition originale publiée en mars 2013
par Corvus / Atlantic Books au Royaume-Uni.

© Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © stevecoleimages / Getty Images.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2016.

OceanofPDF.com

MATTHEW KLEIN

SANS RETOUR

THRILLER

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ANTOINE CHAINAS

Chaque fois que Jimmy Thane a été confronté à un choix, il a pris la mauvaise décision. Après des années d'alcoolisme et d'incartades amoureuses, on lui donne une dernière chance de sauver sa carrière et son mariage : il a sept semaines pour redresser une entreprise en difficulté.

Mais il pressent vite que quelque chose ne va pas. Quand la police vient enquêter sur la disparition du directeur précédent, et qu'il découvre du matériel de surveillance dans la maison de son voisin, Jimmy commence à se demander dans quel guêpier il s'est fourré. Lorsque le jeu des illusions prend fin, la réalité est encore pire que ce qu'il imaginait.

Matthew Klein est diplômé de Yale en 1990. Après avoir fondé plusieurs start-up dans la Silicon Valley, il s'est installé dans le comté de Westchester, près de New York, pour vivre avec sa femme, Laura, ses deux enfants et leur whippet baptisé Zeus.

Sans retour est son premier roman à paraître à la Série Noire.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *SANS RETOUR* de Matthew Klein
a été réalisée le 24 mai 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141456 - Numéro d'édition : 252474).

Code Sodis : N55544 - ISBN : 9782072489709.

Numéro d'édition : 252475.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-Chromostyle](#)

[OceanofPDF.com](#)